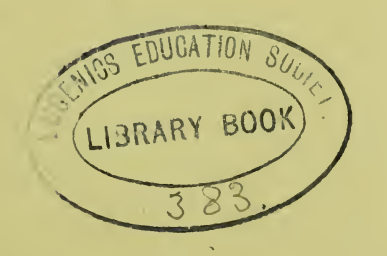
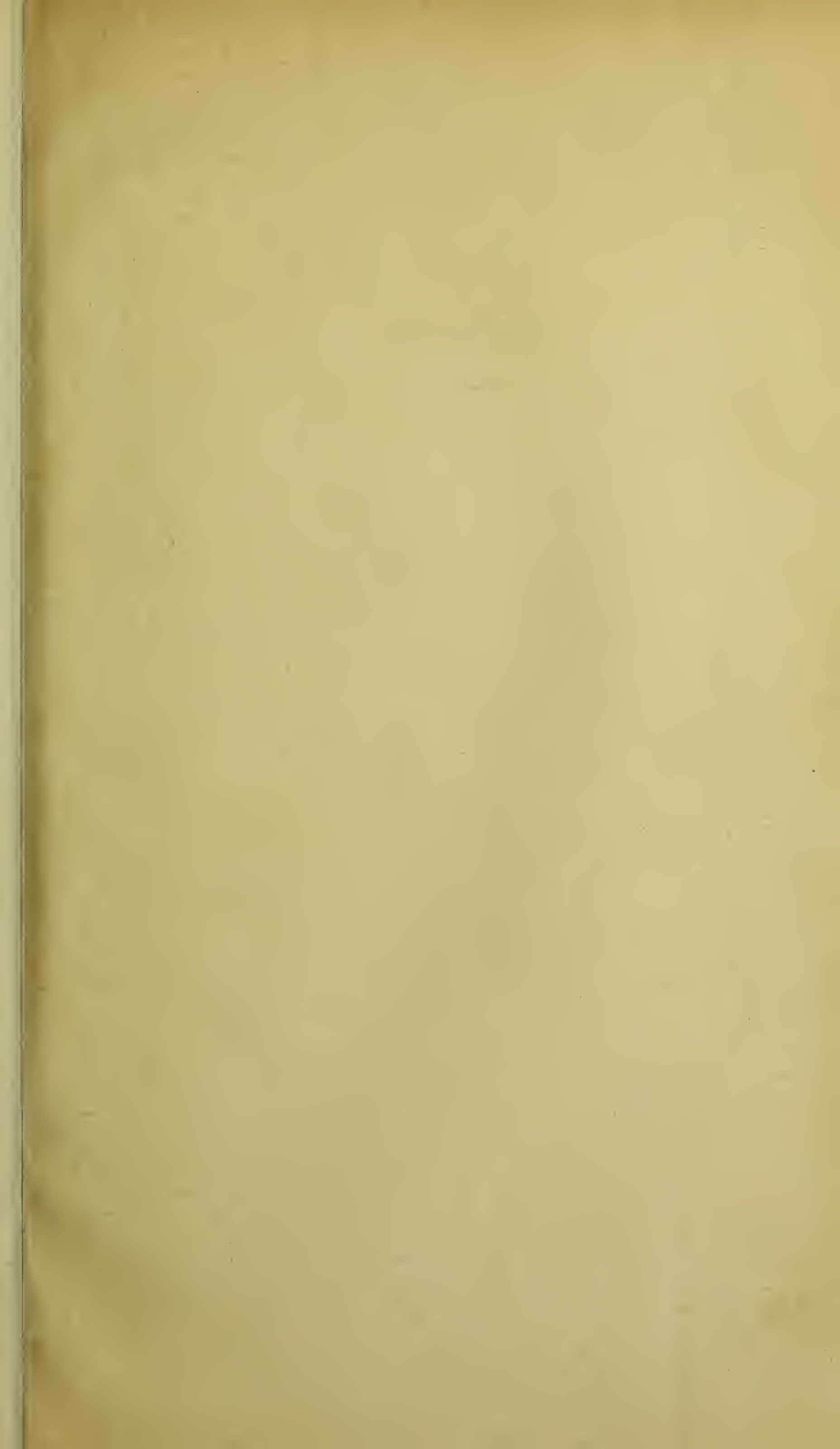






12







LES CLASSES PAUVRES

PRINCIPAUX OUVRAGES DE L'AUTEUR

La delinquenza in Sardegna. Palerme, 1897. 2 fr.

Il gergo nei normali, nei degenerati e nei criminali. Turin, 1897. 3 fr.

Delinquenti e degenerati dell' Inferno Dantesco. Turin, 1898. 4 fr.

L'Italia barbara contemporanea. Palerme-Milan, 1898. 2.50

La Mala Vita a Roma (en collaboration avec Scipio Sighele). Turin, 1899 et Madrid, 1901. 2.50

Italiani del Nord e Italiani del Sud. Turin, 1901. 5 fr.

La Transformacion del delito en la Sociedad moderna. Madrid, 1902. 2.50

Guja para el estudio y la ensenanza de la criminologia. Madrid, 1903. 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE INTERNATIONALE
Publiée sous la direction de M. RENÉ WORMS
Secrétaire Général de l'Institut International de Sociologie
XXXI

LES CLASSES PAUVRES

Recherches Anthropologiques et Sociales

PAR

ALFREDO NICEFORO
PRIVAT-DOCENT A L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE SOCIOLOGIE DE PARIS
ASSOCIÉ DE L'INSTITUT INTERNATIONAL DE SOCIOLOGIE

(Avec plusieurs tableaux statistiques et graphiques)

PARIS, V^e^
V. GIARD & E. BRIÈRE
Libraires-Éditeurs
16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER
1905

Ce livre est dédié à ma femme
MARGUERITE

« *Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'ensemble des faits que présente l'aspect de cette partie de la société affectée de dénuement... pour reconnaître que ces faits sont aussi nombreux que variés, qu'ils constituent un vaste domaine, une science réelle, dont les limites peuvent être circonscrites, dont le but est bien précis, une science à faire....* »

DUFAU. *Essai sur la science et la misère sociale.* Paris, 1857, page 18.

INTRODUCTION

L'étude naturelle d'une tribu, d'un peuple, d'une race, est conduite par le naturaliste moyennant l'examen des caractères physiques, physiologiques, ethnographiques et psychologiques des hommes composant cette tribu, ce peuple, cette race. Ainsi le naturaliste, en examinant la structure physique des hommes (stature, thorax, crâne, etc.), leurs caractères physiologiques (poids, force, respiration, hérédité, natalité etc.), leur ethnographie (civilisation, usages, croyances, art, religion), et leur psychologie, accomplit l'examen le plus complet et le plus positif qu'on puisse faire d'un groupe humain. Il en fait, en un mot, « l'anthropologie », qui, étant l'étude naturelle de l'animal homme, comme la zoologie est l'étude naturelle des autres animaux, comprend précisément l'étude des caractères physiques, physiologiques, ethnographiques et psychologiques des hommes.

Or, de même que l'on fait l'anthropologie d'une tribu, d'un peuple ou d'une race, on peut faire l'anthropologie d'une classe sociale. L'étude des classes sociales est aussi une étude naturelle, et par conséquent anthropologique, qui examine les hommes appartenant aux dif-

férentes classes sociales, comme toute science naturelle examine les êtres et les objets de la nature.

Il n'est pas difficile de découvrir qu'il existe des différences profondes entre les diverses classes sociales adonnées à des travaux différents et vivant dans des climats sociaux différents, quoique faisant partie de la même société. Parfois ces différences physiques, physiologiques, ethnographiques et psychologiques sont aussi bien définies que celles qui distinguent les uns des autres les tribus et les peuples.

Les pages qui vont suivre montreront comment les classes qui se trouvent dans la partie la plus basse de l'échelle sociale, présentent justement une série de caractères physiques et physiologiques, une ethnographie et une psychologie, qui les différencient profondément des autres classes de la même société. Ce livre fera « l'anthropologie » de ces classes qui vivent de leur travail manuel, quelquefois dans le dénûment, presque toujours dans la pauvreté, — classes qui ne sont pas indiquées par un nom bien précis, mais qui, dans le langage courant, sont appelées avec les dénominations, quelquefois un peu vagues, mais toujours expressives et répondant à une réalité objective, de « classes populaires », — ou « bas peuple », — ou « classes pauvres », — ou « classes ouvrières », — ou simplement « peuple ».

Sans prétendre dessiner d'une façon complète les lignes générales d'une anthropologie des classes sociales, et plus précisément d'une anthropologie des classes pauvres, nous présentons à la bienveillance du lecteur ce volume comme une simple contribution à l'étude naturelle des classes sociales.

PREMIÈRE PARTIE

LES CLASSES PAUVRES. CARACTÈRES PHYSIQUES

I

Les caractères physiques chez les enfants pauvres et les enfants aisés.

Nous avons commencé ces recherches anthropologiques sur les pauvres, en examinant 3147 enfants — fils d'ouvriers et de parents aisés — dans les écoles de la ville de Lausanne (1).

Les caractères physiques que nous avons étudiés sur les enfants des écoles de Lausanne pour saisir les différences physiques qui ressortaient de la comparaison des enfants pauvres avec les enfants aisés, sont les suivants :

1° *Taille* ; 2° *Poids* ; 3° *Périmètre thoracique* ; 4° *Indice de respiration* ; 5° *Force* ; 6° *Résistance à la*

(1) Nous devons au chef du département pour l'instruction publique dans le canton de Vaud, et à M. David, directeur des écoles de la ville de Lausanne, la permission que nous avons eue de faire ces recherches à propos de notre cours « l'Anthropologie dans ses rapports avec les sciences sociales », professé à l'Université de cette ville (1901-1905) ; et il nous plaît d'ouvrir cette étude en leur faisant nos remerciements, ainsi qu'à M. Lavanchy, inspecteur des écoles, qui, par son amabilité, a largement contribué à faciliter notre tâche.

fatigue ; 7° *Circonférence de la tête* ; 8° *Hauteur du front* ; 9° *Capacité cranienne probable* ; 10° *Poids probable de l'encéphale* ; 11° *Couleur des yeux* ; 12° *Couleur des cheveux* ; 13° *Quelques anomalies de la face* ; 14° *La physionomie.*

En exposant les résultats des différentes recherches, nous indiquerons, où cela sera nécessaire, la méthode que nous avons suivie pour chaque mensuration (1).

II

Classification des enfants examinés.

Voici d'abord l'énonciation du nombre des sujets examinés et de la sorte de mensurations prises sur eux.

Sur une première série de 918 garçons : le poids, la taille, la force, le périmètre thoracique, l'indice de respiration.

Sur une seconde série de 726 filles : le poids, la taille, la force. Pour des raisons faciles à comprendre, il ne nous a pas été possible de prendre la mensuration du thorax.

Sur une troisième série de 703 garçons : la circonférence de la tête, les deux diamètres de la tête, la hauteur du front, la courbe transversale, la courbe longitudinale. Nous avons calculé, sur ces données, l'in-

(1) Ces recherches anthropométriques sur 3147 enfants des écoles de Lausanne, ont été récompensées par la Société d'Anthropologie de Paris (prix international Godard de l'année 1903).

dice céphalique, la capacité cranienne probable et le poids probable de l'encéphale. Nous n'avons pas fait les mêmes recherches sur les filles, parce qu'il aurait été très difficile d'obtenir des chiffres exacts sur leur tête, à cause de l'abondance des cheveux.

Sur une quatrième série de 660 garçons : la couleur des yeux et des cheveux.

Sur une cinquième série de 140 garçons : la quantité et la nature des anomalies dans la face et dans la tête.

On a ainsi un total de 3147 enfants examinés. Ils appartiennent à toutes les classes des écoles primaires et aux deux premières classes du collège industriel et du gymnase cantonal. L'âge des sujets examinés varie entre 7 et 14 ans. Ils sont tous de nationalité suisse.

Afin de rendre homogènes les différents groupes à comparer, nous avons procédé à la division des sujets suivant *l'âge*, à une première subdivision suivant le *sexe*, et à une seconde subdivision suivant la *condition sociale*, qui nous a été révélée par la profession exercée par les pères des sujets examinés.

En faisant une première division suivant l'âge, on obtient plusieurs groupes : groupe de 7, de 8, de 9, de 10, de 11, de 12, de 13, de 14 ans.

Au groupe de 7 ans appartiennent tous les enfants qui ont entre 7 et 8 ans, et de même pour les autres âges.

La première subdivision, suivant le sexe, double le nombre des groupes, et de même la seconde, — suivant la condition sociale, — les fractionne encore de manière à offrir à l'observateur un grand nombre de groupes qui sont rigoureusement homogènes. Naturellement le nombre des sujets qui composent chaque groupe n'est pas le même pour tous les groupes. Il y

en a qui sont formés de 90 sujets et plus ; d'autres sont formés par un nombre de sujets beaucoup moindre ; quelquefois — mais exceptionnellement — ce nombre descend jusqu'à 20. Ce nombre de sujets pour chaque groupe est-il suffisant pour tirer de nos recherches quelques conclusions sérieuses ?

Avant d'aborder ce sujet, nous ferons remarquer que les groupes ainsi formés et que nous prenons pour base de nos observations sont homogènes. L'homogénéité des groupes est une condition *sine qua non* dans les recherches de ce genre, et il ne serait pas difficile de montrer que cette condition a été quelquefois oubliée dans des recherches analogues faites jusqu'à ce jour.

Lorsqu'on veut comparer les caractères physiques d'individus appartenant à des conditions sociales différentes, dans le but de surprendre les variations physiques dérivant de leur condition, il faut que les groupes mis en comparaison présentent tous les éléments communs, un seul devant varier : la condition sociale.

C'est ce que nous avons fait. Le 3147 enfants qui forment l'objet de ces recherches ont été groupés de façon que chaque groupe d'aisés est comparé avec un groupe de pauvres du même pays, du même âge et du même sexe (1).

(1) On pourrait, cependant, faire remarquer que même dans ces groupes ainsi formés, il pourrait encore exister un important élément d'hétérogénéité : le type anthropologique. Il ne suffit pas que tous les sujets composant les groupes en question soient nés dans le même pays, appartiennent à la même nationalité et parlent la même langue, pour qu'ils présentent le même type anthropologique. Loin de là. L'indice céphalique, — qui est le meilleur indice trouvé jusqu'à nos jours pour distinguer les différents types anthropologiques dans le sein des grandes familles humaines, — varie profondément dans les limites de la même nation et même de la même région. Ainsi, les enfants de chacun des groupes formant l'objet de nos opérations, peuvent différer entre eux par leur indice céphalique. Les dolichocéphales,

La question de la classification des enfants examinés est aride, mais elle doit nécessairement être traitée dans tous ses détails avant d'arriver à l'exposé de nos résultats. Elle sera complètement épuisée lorsque nous aurons dit avec quel *criterium* nous avons divisé les enfants examinés en enfants pauvres et enfants aisés.

Dans la catégorie des enfants pauvres nous avons placé les enfants dont les pères exercent les professions suivantes :

Maçons, *journaliers*, *cantonniers*, *ouvriers des industries*, *ouvriers des transports* (tramway, chemins de fer, etc.) *et autres petits métiers manuels.*

Le salaire moyen de ces ouvriers, à Lausanne, n'excède pas, en général, 30 centimes pour chaque heure de travail. La journée moyenne de travail étant, à Lausanne, de 10 à 11 heures, on peut conclure que le salaire quotidien de ces catégories d'ouvriers ne dépasse que rarement 3 francs par journée de travail.

D'après une enquête personnelle parmi les ouvriers de Lausanne, et d'après quelques données de la monographie de M. de Michelis : *L'emigrazione italiana in Svizzera* (Rome, 1903), on trouve qu'à Lausanne les maçons gagnent 2 fr. 20 par jour ; les menuisiers de 2 fr. 30 à 2 fr. 40 ; les mécaniciens de 2 fr. 70 à 3 fr. 60 ; les forgerons de 2 fr. 70 à 5 fr. ; les tailleurs de pierre de 3 fr. à 3 fr. 50 ; les cordonniers de 2 fr. 40 à 2 fr. 70 ;

les mésaticéphales, les brachycéphales, seront donc mélangés dans chaque groupe. Qu'arrive-t-il alors de l'homogénéité des groupes ? Le lecteur trouvera dans les pages qui suivent, qu'on a tenu compte aussi de l'indice céphalique et que dans notre cas l'homogénéité nécessaire à nos groupes est suffisamment donnée par l'homogénéité qui résulte du lieu de naissance, de l'âge et du sexe.

les ouvriers des chemins de fer et des tramways de 2 fr. 70 à 3 fr. 50.

Si on considère le taux de ces salaires, et si on pense que chaque ouvrier dépense par jour, en moyenne, pour sa nourriture, une somme ne dépassant pas 1 fr. 40 centimes, — chiffre très modeste — et que presque toute cette population habite dans la partie haute de la ville, — partie misérable, où l'hygiène laisse à désirer et où les loyers sont très bas, — on reconnaîtra que nous ne commettons pas erreur en classant les fils de ces ouvriers sous l'étiquette de *pauvres* (1).

Dans la catégorie des enfants aisés, nous avons placé les enfants dont les parents vivent de leurs rentes ou exercent les professions suivantes :

Professions libérales, *employés*, *commerçants*.

Ces quatre catégories d'individus : rentiers, professions libérales, employés, commerçants, ne jouissent pas toutes, évidemment, du même degré de richesse ou d'aisance, et l'on verra que nous avons tenu compte aussi de ce fait dans le cours de ce travail. Cependant les hommes qui exercent de telles professions peuvent certainement être considérés comme faisant partie des classes aisées.

En exposant les résultats des recherches anthropométriques sur les enfants, nous appellerons les fils des ouvriers : *enfants pauvres*, et les fils des hommes exerçant les professions libérales, ou des commerçants, ou des employés, ou des rentiers : *enfants aisés*. Et

(1) Voyez, pour les salaires des ouvriers dans le canton de Vaud et pour leurs frais d'alimentation : *La Votation fédérale*, du Dr Bovet, dans la *Revue de Lausanne*, 1903, n° 58 ; le *Journal Suisse de statistique*, Berne, 1900, page 273, et les *Rapports des inspecteurs fédéraux*, 1900.

pour que l'on sache exactement quel est le nombre des sujets *pauvres* ou des sujets *aisés* qui forment chacun des groupes examinés et quelle est la contribution que chaque profession a apportée à chaque groupe, nous plaçons ici le tableau suivant.

Age	Nombre des sujets aisés pour chaque groupe	Rentiers	Professions libérales	Employés	Commerçants	Nombre des sujets pauvres pour chaque groupe	Maçons, journaliers, etc.	Ouvriers des industries	Ouvriers des transports	Autres métiers manuels
Première Série : *918 enfants sur lesquels on a étudié la taille, le poids, la force, le périmètre thoracique et l'indice de la respiration.*										
7 ans......	**44**	1	14	13	16	**59**	20	18	14	7
8 —	**57**	8	20	10	9	**77**	31	29	9	8
9 —	**62**	2	21	15	24	**63**	22	20	12	9
10 —	**51**	2	23	11	15	**72**	30	22	16	4
11 —	**62**	8	20	12	22	**67**	23	22	13	9
12 —	**42**	3	14	8	17	**54**	18	16	12	8
13 —	**30**	0	14	9	7	**47**	20	10	11	6
14 —	**13**	3	3	2	5	**18**	6	2	2	8
Deuxième Série : *726 filles sur lesquelles on a étudié la taille, le poids et la force.*										
8 ans......	**49**	0	16	21	12	**33**	13	9	7	4
9 —	**41**	1	15	12	13	**63**	26	22	10	5
10 —	**57**	0	21	19	17	**65**	27	19	10	9
11 —	**57**	1	22	22	12	**71**	30	18	12	11
12 —	**55**	2	25	18	10	**60**	24	12	13	11
13 —	**43**	2	15	12	14	**67**	24	22	13	8
14 —	**28**	0	14	8	6	**37**	18	12	4	3

TROISIÈME SÉRIE : *703 enfants sur lesquels on a étudié la circonférence de la tête. les deux diamètres et les deux courbes de la tête, la hauteur du front, et sur lesquels on a calculé l'indice céphalique, la capacité cranienne probable et le poids probable de l'encéphale.*

10 ans......	**16**	0	3	4	9	**9**	2	3	0	4
11 —	**88**	5	20	17	46	**79**	19	35	15	10
12 —	**117**	10	19	31	47	**80**	19	34	18	9
13 —	**116**	12	31	29	44	**58**	19	20	17	2
14 —	**81**	7	19	20	35	**59**	20	14	15	10

QUATRIÈME SÉRIE : *660 enfants sur lesquels on a étudié la couleur des yeux et des cheveux.*

7 —	**50**	2	14	13	21	**50**	21	16	8	5
8 —	**50**	0	10	19	21	**50**	30	12	8	0
9 —	**50**	8	6	20	16	**50**	15	18	10	7
10 —	**50**	3	9	17	21	**50**	20	11	18	1
11 —	**50**	2	21	8	19	**50**	18	14	13	5
12 —	**50**	0	12	14	24	**50**	21	12	13	4
13 —	**30**	0	13	8	9	**30**	8	5	13	4

CINQUIÈME SÉRIE : *140 enfants sur lesquels on a étudié les anomalies de la tête, de la face et la physionomie.*

12-15 ans...	**70**	8	36	20	16	**70**	32	14	20	4

III

Observations générales sur le nombre des sujets examinés. Ce nombre est-il suffisant ?

En regardant le tableau ci-dessus, on voit que les groupes d'enfants qui forment les bases de nos observations sont plus ou moins nombreux. Il y a des groupes formés de 100 garçons ; il y en a de 86, de 72, de 60 ; la plus grande partie est composée d'une cinquantaine de sujets ; plusieurs même, dépassent à peine la trentaine. Nous ne parlons pas des deux groupes de garçons de 10 ans (mesures de la tête) formés, l'un par 16 sujets, l'autre par 9. Ces chiffres sont vraiment trop petits et nous ne donnons les résultats des recherches sur ce groupe qu'à titre de documentation, sans y attribuer une importance quelconque, à cause du nombre trop restreint d'observations. Abstraction faite donc de ce dernier groupe, et des groupes de 100 qui sont évidemment assez nombreux, le nombre de sujets composant les autres groupes est-il suffisant pour qu'on puisse en relever des conclusions dignes de foi ?

La loi statistique qui, avec raison, réclame les grands nombres dans l'étude statistique des faits sociaux, ne serait pas applicable aux recherches anthropométriques. Quételet, dans sa *Physique sociale* (livre III, ch. 1) s'en était aperçu en étudiant les proportions de l'homme chez une population donnée et spécialement la taille. Il montra qu'il suffit de mesurer un petit nombre d'individus pour que la moyenne représente le type de la

population à laquelle les individus appartiennent. Broca, en suivant le même ordre d'idées, fixa à 20 le nombre des crânes (du même sexe) qu'il faut extraire d'un ossuaire pour étudier le type prédominant dans la contrée (1). M. Collignon, dans son *Anthropologie de la France* (2), montrait que l'indice céphalique moyen d'une série de plusieurs centaines d'individus, comparé à l'indice céphalique de la première vingtaine des sujets de la série, différait seulement de moins d'une unité, ce qui confirmerait les observations précédentes de Quételet et de Broca. M. Oloriz enfin, dans ses recherches sur l'indice céphalique des Espagnols (3), confirme les résultats de M. Collignon, tout en préférant élever à 50 le *minimum* du nombre des sujets qu'il faut mesurer pour avoir un bon indice céphalique moyen de la population.

Ces recherches — et nous ne parlons pas de celles de moindre importance — faites par des observateurs d'une si grande autorité, seraient suffisantes pour montrer qu'il existe en anthropométrie ce qu'on pourrait appeler « la loi des petits nombres » en vertu de laquelle il n'est pas nécessaire de faire un nombre de recherches très étendu pour avoir une bonne moyenne du caractère étudié, tout au moins en ce qui concerne les proportions du corps (Quételet), le type cranien (Broca) et l'indice céphalique (Collignon et Oloriz).

En est-il de même pour les autres mensurations anthropométrique et, spécialement, pour les mensurations qui ont formé l'objet de cette étude ?

Afin de résoudre ce problème préliminaire, nous

(1) Broca. *Instructions générales* etc. etc. Paris, 1879, page 188.

(2) *Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1894.

(3) Oloriz. *Distribucion geografica del indice cefalico en Espana*. Madrid, 1894, pages 33, 34, 35 et suiv.

avons recherché sur de grandes séries de 80, de 100 et de 120 sujets (enfants et adultes) de la même classe sociale, du même âge, du même sexe et du même lieu de naissance, les moyennes de la force, du poids, du périmètre thoracique, de la circonférence de la tête, de la courbe transversale, et nous les avons comparées avec les moyennes de la première vingtaine, trentaine, quarantaine, etc. de chaque série, afin de découvrir l'écart qui séparait les différents résultats. On peut établir ainsi le nombre *minimum* d'observations nécessaire pour chacune de ces mensurations afin d'obtenir un résultat digne de foi et tel qu'il ne puisse être modifié par de plus nombreuses observations.

Nous ne fatiguerons pas le lecteur par le détail de ces recherches de méthodologie anthropologique, aussi difficiles que dépourvues d'attraits. Nous n'exposerons que les résultats, et renvoyons ceux qui désirent connaître tous les détails d'une telle opération à notre travail : *Note préliminaire d'anthropologie sur 3147 enfants des écoles de Lausanne* (1), où toute cette question est traitée d'une manière complète, avec nombre de chiffres et de tableaux statistiques.

Les conclusions de ces recherches générales sur le minimum nécessaire de sujets à examiner, peuvent s'énoncer ainsi :

a) Quételet, Broca, Collignon, Oloriz, ont montré qu'un petit nombre de mensurations suffit pour donner une bonne moyenne en ce qui concerne les proportions du corps (Quételet), le type du crâne (Broca), l'indice céphalique et céphalométrique (Collignon et Oloriz) (2).

(1) Dans les fascicules 5, 6, 7, 8 de *La Scuola Positiva*, année XIII, Rome, 1903.

(2) L'indice céphalique se réfère au crâne sec. L'indice céphalométrique est mesuré sur le vivant. On sait qu'on obtient ces indices en

b) Les recherches que nous avons faites indiquent qu'une série de 20 sujets est suffisante pour obtenir une bonne moyenne de la circonférence de la tête, de la courbe transversale, de la force et du poids.

c) Il sera bon de porter à un chiffre un peu plus élevé que 20 le minimum d'observations suffisantes pour donner une bonne moyenne de la *circonférence thoracique* et de la *taille*.

En étendant le nombre de ces recherches on accomplit un travail inutile, parce que le résultat ne varie que d'une quantité insensible (1).

Or, le nombre de sujets qui forment nos groupes, dépasse toujours, et quelquefois de beaucoup, le chiffre de 30 : il y a plusieurs groupes formés de 80, 90 et 100 sujets, ce qui indique, après les recherches générales qu'on vient d'exposer, que le nombre de sujets formant les groupes sur lesquels nous avons fait nos observations est plus que suffisant.

multipliant par 100 la largeur du crâne — ou de la tête — et en divisant le produit par la longueur du crâne — ou de la tête.

(1) Ainsi, par exemple, la circonférence moyenne de la tête de 120 ouvriers, du même pays et du même âge (20-21 ans) nous a donné le chiffre de 54,19. La première vingtaine des 120 ouvriers nous avait donné 54,18, et les autres 5 vingtaines, successivement : 53,90 ; 54,42 ; 53,90 ; 54,49 ; 54,23. On reste donc toujours sur le même chiffre moyen 54 (parce que les deux 53 sont suivis de 90, ce qui fait à peu près 54), et l'on peut conclure que la moyenne de 120 observations ne nous renseigne pas mieux que la moyenne de 20 observations. Les différences individuelles, au contraire, sont très fortes : dans la série des 120 sujets examinés, on trouve des circonférences de 51,30 et d'autres de 56,90.

IV

Méthode suivie pour l'étude de chaque groupe d'observations.

Nous faisons encore appel à la bienveillance du lecteur pour qu'il veuille nous suivre dans l'examen d'une dernière question de méthode.

Le fait d'avoir recueilli un nombre d'observations réunies en groupes suffisamment nombreux et homogènes forme déjà une des conditions les plus importantes pour la réussite de nos recherches. Mais cela ne suffirait pas si l'on ne procédait d'une façon rigoureusement exacte dans l'étude et l'analyse des matériaux recueillis. Il ne suffit pas de bien recueillir, il faut aussi examiner soigneusement les données qu'on a réunies. Deux méthodes se présentent pour procéder à cet examen : la méthode des *moyennes* et la méthode des *séries*. Faut-il choisir la première ou la seconde dans l'examen de nos groupes ? Sans nous arrêter à faire une longue discussion théorique, qui serait d'ailleurs déplacée ici, nous nous bornerons à dire que ceux qui se rangent exclusivement en faveur de la méthode des moyennes, comme ceux qui se rangent exclusivement du côté des séries, ne sont pas, à notre avis, tout à fait dans le vrai. L'une et l'autre méthode présentent des avantages et des inconvénients : il sera donc bon de les appliquer l'une après l'autre en rejetant ce qu'elles présentent d'incertain pour n'adopter que ce qu'elles ont de vraiment sûr.

Il est incontestable que la *moyenne* a le désavantage de ne pas répondre à une réalité objective et de ne pas indiquer les variations individuelles. Elle ne sait pas nous révéler, dans chaque groupe d'observations, de combien les cas individuels s'écartent de la moyenne. Mais il est également incontestable que seule la moyenne donne une image synthétique, unique, claire, du phénomène et qu'elle permet de comparer d'un seul coup d'œil plusieurs groupes d'observations différents, ce qui est très intéressant dans notre cas. D'autre part, la méthode de la *série*, qui, après les études de Quételet et de Bertillon, a joui d'une si grande faveur et a même été proclamée comme la méthode unique pour la statistique anthropologique (1), présente, elle aussi, des inconvénients. Elle ne donne pas une idée synthétique du phénomène et il est nécessaire d'avoir un très grand nombre d'observations pour construire une bonne série (contrairement à ce qui arrive pour la moyenne). Mais par contre elle présente l'avantage précieux d'offrir l'analyse du phénomène dans tous ses détails.

Or il est clair qu'une bonne méthode pour l'étude de nos groupes doit se servir de la *synthèse* et de l'*analyse*, sans rejeter ni l'une ni l'autre, et c'est pour cela que nous examinerons nos groupes non seulement avec la méthode de la *moyenne* (synthèse) mais aussi avec celle de la *série* (analyse) (2).

(1) E. Morselli. *Critica e Riforma del metodo in antropologia*, negli *Annali di Statistica*. Rome, 1880.

(2) Voici un exemple de la moyenne et de la série. Etant donné les statures suivantes: 170, 171, 171, 171, 172, 172. 173 ; la *moyenne* est 171, 4. La *série*, pour les mêmes statures, est : 1 stature de 170 ; 3 statures de 171 ; 2 statures de 172 ; 1 stature de 173.

Nous devons cependant faire remarquer à ce sujet que, dans notre cas spécial, la valeur du résultat par la *moyenne* est supérieure à celle du résultat par la *série*. La raison en est la suivante. On a dé-

V

La Taille

Nous arrivons à l'exposé des résultats qu'a donnés l'examen physique des enfants examinés, — résultats que nous commençons à exposer par la méthode synthé-étique de la moyenne.

La taille a été mesurée avec l'anthropomètre, après avoir fait déchausser les sujets. Parmi les différentes causes de variations physiologiques subies par la taille de l'individu, celle dont il fallait tenir quelque compte dans nos recherches était l'heure de la journée. Du

montré qu'un petit nombre d'observations est suffisant pour construire une bonne moyenne des caractères que nous examinons ;— mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de construire une bonne série. Pour construire une bonne série, c'est-à-dire pour construire une courbe qui se rapproche le plus possible de la courbe binomiale, il est nécessaire de se servir d'un nombre très grand d'observations. M. Livi, qui a fait des recherches complètes sur ce sujet (*Antropometria*. Milan 1900, pages 67-71) a trop bien démontré ce fait pour que nous insistions. M. Livi conclut en affirmant que le minimum d'observations, pour construire une bonne série, doit être dix fois plus grand que le minimum des observations nécessaires pour construire une bonne moyenne. Or, comme nous avons trouvé que le *minimum* d'observations nécessaires pour les moyennes des caractères que nous avons examinés, oscille entre 20 et 30, il faudrait, suivant les recherches de M. Livi, un minimum de 200, 300 observations pour construire de bonnes séries. Les chiffres de chacun de nos groupes n'arrivent pas malheureusement si haut : s'ils sont plus que suffisants pour construire de bonnes moyennes, ils ne le seraient donc pas pour construire de bonnes séries. Cependant, nous avons construit, malgré cela, les séries pour chaque groupe, et le lecteur verra que quoiqu'elles n'aient pas la même valeur que les moyennes, toutefois les faits qu'on tire de leur examen sont aussi d'une grande importance.

moment que la taille du même individu subit des variations physiologiques périodiques dans la journée, à cause du travail, du repos, de la fatigue, de la course, etc., toutes les mesures de la taille ont été prises à la même heure de la matinée, entre 10 heures et midi. Ce fait rend absolument homogènes les mensurations de la taille, en raison notamment de ce fait que les enfants, depuis l'heure de leur lever jusqu'à l'heure de la mensuration, étaient tous restés dans le même milieu, dans la même position, et soumis au même genre d'occupation dans leur salle d'étude.

Les résultats des observations sur la taille sont les suivants :

TAILLE

	Garçons		Filles	
	aisés	pauvres	aisées	pauvres
7 ans	120,0	116,1	—	—
8 —	126,2	122,5	123,3	119,5
9 —	129,9	123,9	129,6	124,4
10 —	134,2	128,9	135,2	129,7
11 —	135,2	134,2	137,4	134,1
12 —	140,5	138,8	142,9	140,1
13 —	144,4	140,5	148,2	146.5
14 —	150,1	146,2	152,6	146,4

Ces chiffres montrent assez clairement que les enfants aisés — garçons et filles — ont toujours, — quelque soit l'âge des sujets — une taille plus élevée que celle des enfants — garçons et filles — pauvres.

VI

Poids absolu.

Les garçons ont été pesés, déchaussés, en culotte et en manches de chemise ; les filles seulement déchaussées. A propos de l'heure de la journée où cette mensuration a été prise, il y a lieu de faire la même remarque qu'à propos de la taille. Comme le poids du corps humain varie avec l'heure de la journée, à cause de la digestion, de la fatigue, etc., il était utile de prendre toujours cette mensuration à la même heure de la journée et avant les repas, afin d'obtenir des données homogènes (1). C'est ce qu'on a fait ; le poids a été pris entre 10 et 12 heures du matin, et par conséquent avant le déjeuner.

Les moyennes obtenues par cette recherche, sont les suivantes :

POIDS

	Garçons		Filles	
	aisés	pauvres	aisées	pauvres
7 ans	23,0	21,1	—	—
8 —	24,2	23,0	24,0	22,5
9 —	26,5	24,7	26,1	24,2
10 —	28,5	26,9	28,7	26,3
11 —	29,6	29,4	30,8	29,1
12 —	32,3	32,3	35,8	33,6
13 —	35,3	33,5	38,1	37,5
14 —	40,5	37,8	44,9	41,7

(1) M. O. AMMON croit que les oscillations dans le poids du même individu pendant la journée sont, en moyenne, d'un kilo et demi. (*Wiederholte Wægungen und Messungen bei Soldaten*. Deutsche militær. Zeitschr. 1893.

L'examen de ces chiffres montre qu'il se répète pour le poids le même phénomène que nous avons observé pour la taille, à savoir que les garçons et les filles aisés ont, à tout âge de la vie, un poids absolu du corps supérieur à celui des garçons et des filles pauvres.

VII

Poids relatif.

Les chiffres du poids, étudiés au paragraphe précédent, ne représentent que le poids *absolu* des sujets. Il était intéressant d'étudier le poids *relatif*, en mettant le poids en rapport avec la taille. La formule $\frac{\text{Poids}}{\text{Taille}}$ proposée par Quételet, est celle dont nous nous sommes servi, quoique nous connaissions les critiques qui lui ont été adressées par M. Livi, qui propose de lui substituer la formule $\frac{100 \sqrt[3]{\text{Poids}}}{\text{Taille}}$ (1), et la méthode de M. Mies qui propose un nouveau *Höhenzahl des Gewichts* (2). Dans notre cas, où les organismes examinés se trouvent dans un état de croissance continuelle, la formule de Quételet $\frac{\text{Poids}}{\text{Taille}}$ c'est-à-dire $\frac{\text{grammes du Poids}}{\text{centimètres de Taille}}$ est encore la meilleure formule.

(1) Livi. *L'indice ponderale o il rapporto tra la statura e il peso. Società romana d'antropolgia*, 1898, t. II.
(2) Dans *Virchow's Archiv. f. path. Anat.*, etc. 1891.

Elle représente combien de grammes de poids, chez un individu, correspondent à un centimètre de taille.

En appliquant cette formule aux moyennes du poids et de la taille, pour chaque âge, chaque sexe et chaque condition sociale, on obtient les résultats exposés au tableau suivant :

POIDS RELATIF $\left(\text{formule } \frac{P}{T}\right)$

	Garçons		Filles	
	aisés	pauvres	aisées	pauvres
7 ans	19,16	18,96	—	—
8 —	19.20	18,85	19,51	18,90
9 —	20,38	19,91	20,23	19,51
10 —	21,27	20,85	21,23	20,38
11 —	21,92	21,94	22,40	21,71
12 —	23,07	23,40	25,03	24,00
13 —	24,51	23,92	25,79	25,68
14 —	27,00	25,89	29.53	28,56

Ces chiffres permettent de constater qu'à tout âge de la vie (sauf une seule exception pour les garçons de 12 ans), soit chez les garçons, soit chez les filles, le poids relatif des sujets aisés est supérieur à celui des sujets pauves.

VIII

Périmètre du thorax.

La circonférence du thorax a été mesurée à la fin de l'expiration, en faisant passer le ruban immédiate-

ment au-dessous du sein de façon à ce que le bord supérieur du ruban touche la marge inférieure du sein. Cette mesure a été prise seulement sur les garçons. Les moyennes des mensurations pour chaque groupe d'âge sont exposées dans le tableau ci-dessous. On y voit que, quoique la différence entre les sujets pauvres et les sujets aisés ne soit pas aussi marquée que dans les mensurations précédentes (taille et poids), cependant, exception faite pour les garçons de 11 ans, la circonférence thoracique des garçons aisés est plus grande que celle des garçons pauvres.

PÉRIMÈTRE DU THORAX

	Garçons	
	aisés	pauvres
7 ans	56,4	55,4
8 —	57,1	57,0
9 —	58,7	58,1
10 —	60,4	59,6
11 —	60,9	62,9
12 —	64,6	63,6
13 —	65,7	64,5
14 —	69,6	66,6

IX

Indice de la dilatation du thorax.

Après avoir mesuré la circonférence thoracique d'un individu au moment où l'expiration finit, — on fait aspirer le sujet avec force et on mesure le thorax au moment de sa plus grande dilatation. On établit ainsi la différence entre la circonférence du thorax à la fin de l'ex-

piration et celle qu'il prend à sa plus grande dilatation. Nous appellerons le chiffre donné par cette différence : indice de la dilatation du thorax. Certes il se présente une assez grande quantité de causes d'erreurs dans cette mensuration ; — quelques-unes de ces erreurs dépendant de celui qui opère, d'autres du sujet même (volonté, exercice, intelligence, etc.). Il faut ajouter aussi que cette recherche n'a pas une très grande valeur, ne représentant pas exactement la vraie dilatation totale du thorax chez l'individu. Cependant, tout en n'attachant pas une trop grande importance à cette mensuration, nous avons pensé qu'il serait bon, à titre de documentation, de comparer, soit chez les pauvres, soit chez les aisés, les deux circonférences thoraciques et d'en tirer la différence ou *indice de dilatation*. Ainsi en recherchant la différence qui existe entre la moyenne de la circonférence thoracique dont nous avons parlé plus haut, et la moyenne de la circonférence thoracique au moment de la plus grande dilatation du thorax (aspiration forcée) pour chaque groupe d'enfants, pauvres et aisés, de chaque âge, — nous avons obtenu les chiffres suivants :

INDICE DE LA DILATATION DU THORAX

	Garçons	
	aisés	pauvres
7 ans	4,9	4,2
8 —	5,6	5,0
9 —	4,8	5,7
10 —	5,9	4,9
11 —	5,3	4,4
12 —	4,9	7,4
13 —	6,0	6,6
14 —	7,1	6,5

En examinant ces chiffres, on voit que pour 8 âges différents, l'indice de dilatation est plus grand cinq fois chez les garçons aisés et trois fois chez les pauvres. Pourrait-on conclure de ce fait que la force de dilatation est plus grande, en général, chez les aisés que chez les pauvres, et qu'il y aurait là, chez les enfants pauvres, un autre phénomène d'infériorité physique à ajouter à ceux qu'on a déjà trouvés pour la taille, le poids et la circonférence du thorax ? Nous ne le croyons pas pour l'instant. Les résultats de cette recherche ne sont pas encore assez sûrs pour que nous puissions en tirer une conclusion définitive et il est plus prudent de laisser, pour le moment, la question en suspens.

X

La Force

La force de pression de la main droite a été mesurée avec le dynamomètre de Mathieu. Nous répétons ici ce que nous avons déjà dit à l'occasion du poids. Toutes les mensurations de la force ont été faites entre 10 et 12 heures du matin pour tous les sujets, ce qui contribue fortement à éloigner les causes d'erreurs, dues aux différents facteurs qui modifient, pendant la journée, la force du même sujet (repos, fatigue, digestion, attention, etc.)

Les résultats de cette recherche sont exposés au tableau ci-dessous.

Il nous indique que la force (pression dynamométrique de la main droite) à tout âge de la vie, soit chez les garçons, soit chez les filles, est plus grande chez les sujets aisés que chez les pauvres.

FORCE (en kilogrammes)

	Garçons		Filles	
	aisés	pauvres	aisées	pauvres
7 ans..........	10,0	8,6	—	—
8 —	11,8	10,8	9,8	9,5
9 —	14,5	12,3	12,0	11,3
10 —	15,7	14,6	14,2	12,2
11 —	16,7	16,6	14,8	13,9
12 —	19,0	18,8	18,2	17,2
13 —	21,5	20,0	20,3	19,7
14 —	24,8	23,3	22,0	21,8

XI

Résistance à la fatigue

Les circonstances nous ayant permis de disposer d'un bon matériel d'étude, nous avons voulu faire, avec le dynamomètre, une recherche accessoire portant sur la résistance à la fatigue chez les enfants pauvres et aisés. Quoiqu'une recherche de ce genre doive être faite sur une série plus large et plus variée d'observations et de méthodes; nous avons pensé qu'il ne serait pas tout à fait inutile de faire cette mensuration, avec

les moyens que nous possédions. Nous avons procédé de la façon suivante :

Nous avons pris au hasard, dans le groupe des garçons de 12 ans, 10 enfants aisés et 10 enfants pauvres. A chacun des enfants choisis, nous avons fait serrer dix fois de suite le dynamomètre (avec l'intervalle d'une minute chaque fois) en marquant à chaque pression le chiffre indiqué par l'instrument (force de pression avec la main droite). Il est naturel qu'en général, la fatigue du sujet augmentant à chaque pression du dynamomètre, la force indiquée par chaque effort est presque toujours inférieure à celle indiquée par l'effort précédent. Ainsi, les dix pressions faites par chaque enfant, l'une après l'autre, traduites graphiquement, se disposent comme une courbe descendante qui pourrait grossièrement représenter la réduction de la force subie par chaque individu sous l'influence de la fatigue.

Après donc avoir marqué les dix pressions de chacun des vingt sujets — on a un total de 200 coups de dynamomètre, 100 pour les pauvres et 100 pour les aisés. Nous avons fait la moyennedes dix premiers coups des enfants riches et des 10 premiers coups des enfants pauvres, et ainsi de suite pour les autres neuf coups successifs. On obtient alors 20 moyennes, 10 pour les riches et 10 pour les pauvres, qui donnent le résultat exposé au tableau suivant.

On y voit que les enfants riches et pauvres voient leur force diminuer, à cause de la fatigue d'une façon *différente*. D'abord du premier au cinquième coup, la force diminue d'une façon presque égale chez les uns et chez les autres ; mais à partir du cinquième coup la force diminue plus rapidement et en plus grande quantité chez les pauvres que chez les riches. Le lecteur qui aura la patience de traduire les chiffres de cette expérience

Moyenne de 10 coups	Force des sujets	
	aisés	pauvres
1re Série de dix coups	19,1	18,8
2e — —	18,3	18,0
3e — —	18,2	17,8
4e — —	18,2	16,9
5e — —	14,2	14,0
6e — —	15,0	13,7
7e — —	14,7	13,2
8e — —	13,9	9,8
9e — —	12,3	8,7
10e — —	12,0	7,0

dans un graphique, se rendra compte encore plus clairement du résultat d'une telle recherche.

On pourrait conclure que la force de résistance à la fatigue est plus grande chez les enfants aisés que chez les enfants pauvres. Mais nous devons faire remarquer que le champ d'investigation sur lequel nous avons opéré, est plutôt restreint, et qu'il faudrait multiplier et élargir cette recherche, en se servant de méthodes différentes, avant de conclure d'une façon nette sur ce point.

XII

Comparaison entre 50 fils de maçons et 50 fils d'avocats, professeurs et médecins.

Les groupes observés jusqu'à présent sont formés, pour les sujets aisés, de quatre catégories, (rentiers,

employés, professions libérales, commerçants), et pour les sujets pauvres d'autres catégories, ouvriers des fabriques, ouvriers des transports, autres métiers manuels). La proportion avec laquelle chacune de ces catégories est représentée dans chaque groupe est indiquée plus haut; nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de contrôler nos résultats, en opérant sur des groupes absolument homogènes au point de vue de la profession, c'est-à-dire sur des groupes formés, non plus par des représentants de professions différentes, mais *par les représentants de la même profession pauvre et de la même profession aisée.* Nous avons donc formé un groupe de garçons de 9 ans, composé exclusivement de fils de maçons et un autre, du même âge, composé exclusivement de fils d'hommes exerçant des professions libérales. Le critérium de ce choix a été déterminé soit par le fait que les maçons sont, dans les catégories de nos sujets, les plus pauvres et astreints au travail le plus pénible, et que les professions libérales représentent une des classes les plus aisées, soit par le fait que ces deux professions étaient les plus nombreuses parmi les pères des enfants que nous avions à notre disposition, et nous offraient ainsi un plus grand nombre de sujets.

La comparaison a été faite sur 50 fils d'hommes exerçant des professions libérales, âgés tous de 9 ans, nés en Suisse. Les éléments de ces deux groupes sont ainsi assez homogènes. Les résultats obtenus sont les suivants :

COMPARAISON ENTRE 50 FILS DE MAÇONS ET 50 FILS D'HOMMES AISÉS EXERÇANT DES PROFESSIONS LIBÉRALES

Garçons de 9 ans.

	Taille	Poids	Force	Thorax	Indice de dilatation du thorax
Fils d'hommes aisés.	129,3	25,5	13,7	58,7	5,1
Fils de maçons.....	122,5	21,8	12,3	58,4	4,7

On voit ici assez clairement que dans toutes les mensurations, et même dans celles qui, comme l'indice de dilatation du thorax nous avaient laissé incertains, les fils d'hommes exerçant des professions libérales, ont une supériorité sur les fils de maçons, c'est-à-dire que les groupes d'enfants aisés est supérieur au groupe d'enfants pauvres.

XIII

Circonférence de la tête.

Nous arrivons ainsi à la troisième série de sujets (703 garçons) sur lesquels nous avons pris les mensurations de la circonférence de la tête, des deux diamètres, de la courbe transversale, de la courbe antéro-postérieure, du front, et sur lesquels nous avons calculé l'indice céphalo métrique, la capacité crânienne probable et le poids probable de l'encéphale.

La circonférence de la tête a été prise avec le ruban métallique, en passant sur le front immédiatement au-

dessus des sourcils et postérieurement sur l'endroit le plus saillant, sans tenir le ruban ni trop tendu ni trop lâche. Les deux diamètres ont été pris avec le compas d'épaisseur. Le diamètre antéro-postérieur a été pris en appuyant la branche antérieure du compas sur la glabelle et en cherchant avec la branche postérieure le point donnant la plus grande ouverture ; le diamètre transversal a été pris en cherchant l'ouverture maxima par des mouvements de haut en bas en faisant faire aux pointes du compas des oscillations très petites ; cette manière de procéder donne les meilleurs résultats. La courbe transversale a été prise d'un tragus à l'autre, et celle antéro-postérieure de la glabelle à l'endroit le plus saillant de l'occipital. Le front a été mesuré de la racine des cheveux au pli nasal. L'indice céphalométrique a été calculé, — d'après les deux diamètres, — sur les tables de Livi (1).

Le tableau ci-dessous contient les moyennes de la circonférence de la tête chez les enfants, aisés et pauvres, à 10, 11, 12, 13, 14 ans. On y voit que les enfants aisés restent toujours d'un centimètre ou deux au-des-

CIRCONFÉRENCE DE LA TÊTE

	Garçons	
	aisés	pauvres
10 ans	528,0	523,3
11 —	533,0	524,8
12 —	535,5	524.9
13 —	536,4	528,6
14 —	541,8	528,4

(1) Livi. *Antropometria*. Milano, 1900, pag. 203.

sus des enfants pauvres, ce qui nous permet de conclure que les enfants aisés ont une circonférence de la tête plus grande que les pauvres.

XIV

Hauteur du front.

On peut dire la même chose pour la hauteur du front. En regardant le tableau ci-dessous, où sont exposées les moyennes de cette mensuration, on voit que le front des garçons aisés est de 2, 4 et même 5 millimètres plus haut que celui des garçons pauvres.

HAUTEUR DU FRONT

	Garçons	
	aisés	pauvres
10 ans	52,3	50,4
11 —	53,7	50,8
12 —	56,2	52,9
13 —	55.3	53,1
14 —	56,9	54,8

XV

Capacité probable du crâne.

Nous avons calculé la capacité probable du crâne au moyen de la méthode bien connue de Parchappe (somme

de la circonférence, des deux courbes et des deux diamètres). Il est inutile de faire remarquer que cette méthode ne donne pas des résultats strictement exacts ; — cependant nous avons voulu essayer cet examen, — d'autant plus que les études de M. Amadei ont montré que la méthode de Parchappe donne des erreurs moins grandes qu'on ne pourrait croire à première vue (1).

Le tableau suivant indique les chiffres obtenus par ces calculs. Même pour la capacité du crâne, les enfants aisés, — à tout âge de la vie, — se maintiennent au-dessus des enfants pauvres.

CAPACITÉ PROBABLE DU CRANE

(Calculée par la méthode de Parchappe.)

	Garçons	
	aisés	pauvres
10 ans	1534,6	1525,0
11 —	1555,3	1535,2
12 —	1558,9	1535,4
13 —	1561,0	1535,8
14 —	1576,2	1537,6

XVI

Poids probable de l'encéphale.

On connaît la formule donnée par M. Manouvrier, l'éminent professeur de l'Ecole d'Anthropologie de Paris,

(1) AMADEI. *La capacità del cranio negli alienati.* Dans la *Rivista sperimentale di freniatria.* IX, X.

pour établir le poids probable de l'encéphale, étant donnée la capacité du crâne. Cette formule consiste dans ce rapport :

Poids encéphale : *capacité cranienne* : : *1* : *0,87*.

Nous avons appliqué cette formule aux chiffres donnés par la capacité cranienne probable de nos enfants et nous avons obtenu ces résultats :

Poids probable de l'encéphale chez les enfants :

Age.	Aisés.	Pauvres.
10.........	1334,58	1326,75
11.........	1352,88	1335,45
12.........	1358,07	1335.45
13.........	1358,07	1335,45
14.........	1371,12	1337,19

Les résultats de cette recherche pourraient donc s'énoncer ainsi :

Le poids probable de l'encéphale paraît être plus grand chez les enfants riches que chez les enfants pauvres.

Mais il faut immédiatement ajouter que cette conclusion n'a qu'une valeur problématique, et qu'il faudrait bien se garder d'en tirer des conclusions hâtives. Il ne s'agit en effet que d'une mesure *probable* (poids de l'encéphale) prise sur une autre mesure *probable* (capacité crânienne), ce qui diminue encore davantage la probabilité de vérité des conclusions finales. Aussi cette recherche sur le poids de l'encéphale des enfants est-elle bien loin d'avoir la même valeur que les

autres et nous nous gardons bien de la donner comme définitive (1).

XVII

A chaque degré d'aisance correspond-il un degré de différences physiques ?

On a fait remarquer plus haut que la catégorie des garçons aisés est formée par les enfants dont les pères

(1) Nous rappellerons à ce sujet, que les quelques données que la science possède sur le poids de l'encéphale suivant les différentes classes sociales ne pourraient pas être encore regardées comme sûres. Les recherches de M. Peacock à Edimbourg et de M. Boyd à Londres, par exemple, pourraient faire croire à une différence dans le poids du cerveau entre les riches et les pauvres, au désavantage de ces derniers. Le premier a pesé 157 cerveaux d'individus de 20 à 60 ans décédés à l'Infimerie Royale d'Edimbourg dans laquelle sont reçus des sujets d'une classe supérieure et aisée. Le deuxième a pesé 425 cerveaux d'individus de 20 à 60 ans, décédés à l'hôpital de Marylebone, à Londres, où sont reçus des sujets de la classe pauvre. Les deux observateurs obtinrent ces résultats : poids moyen des cerveaux des riches (Edimbourg) 1417 gr. ; cerveaux des pauvres (Londres) 1354. Cette différence de 63 grammes en faveur des cerveaux riches d'Edimbourg peut-elle être vraiment rapportée à la différence sociale ? Nous en doutons : il faut d'abord remarquer que les Ecossais sont plus grands que les Anglais, et que cette différence de type peut être vraisemblement la cause de l'apparente supériorité des cerveaux écossais. Il faut ajouter encore que les pesées des cerveaux faites par des opérateurs différents ne sont presque jamais comparables entre elles, à cause des diverses façons de procéder des opérateurs.

Les recherches faites par M. Matiegka à l'institut d'anatomie pathologique de Prague ont donné les résultats suivants: Poids moyens des cerveaux des *journaliers*, 1410 gr. (14 cas) ; des *ouvriers*, *maçons*, 1433 gr. (34 cas) ; des *portiers*, *gardes*, *surveillants*, 1436 gr. (14 cas) ; des *mécaniciens*, 1450 gr. (123 cas) ; des *gens d'affaires*,

exercent les quatre classes de profession suivantes : rentiers, — professions libérales, — employés, — commerçants. Les résultats obtenus jusqu'à présent montrent que les enfants des classes aisées sont dans une position que nous appellerions de supériorité physique par rapport aux enfants des classes pauvres. Si l'on pouvait observer le même fait en comparant, parmi les professions aisées, la profession la plus aisée avec celle qui l'est le moins, on aurait une nouvelle et intéressante confirmation des rapports qui existent entre le développement de l'organisme et la classe sociale. C'est ce que nous avons fait sur nos enfants. La troisième et quatrième classe du groupe « aisé » c'est-à-dire les commerçants et les employés contiennent des éléments, tels que les petits commerçants et les petits employés, qui, tout en étant plus aisés que les simples ouvriers, sont cependant moins aisés que les rentiers, les hommes de profession libérale, les grands commerçants et les hauts employés. Il ne nous a pas été difficile de détacher du groupe des employés et des commerçants, les *petits employés* et les *petits commerçants*, nous étant servi pour faire cette séparation, soit des informations prises auprès des instituteurs sur l'aisance de nos sujets, soit de la connaissance personnelle que nous avions, dans la petite ville de Lausanne, de telle ou telle boutique, de tel ou tel magasin, de telle ou telle fabrique et du nom de leurs propriétaires. Or si les représentants des différentes classes sociales offrent

commis, *musiciens professionnels*, etc., 1468 gr. (28 cas) ; *médecins*, *professeurs*, 1500 gr. (22 cas). (*Revue scientifique* 1903).

Le cerveau serait donc plus lourd chez les hautes classes sociales que chez les basses ; mais ces observations comportent inévitablement une telle quantité de causes d'erreurs (âge de l'individu, état pathologique du cerveau, taille des sujets, etc. etc.) qu'il ne faut pas se hâter d'en tirer des conclusions.

vraiment entre eux des différences anthropologiques, au désavantage des plus pauvres et des moins aisés, il arrivera que si l'on détache du groupe des *aisés* tous les *petits commerçants* et les *petits employés*, on devra observer chez les rentiers, dans les professions libérales, chez les hauts employés et dans le haut commerce un développement physique plus complet que dans les catégories des petits commerçants et des petits employés. De sorte que les *petits commerçants* et les *petits employés* devront tenir le milieu, entre les aisés et les pauvres, précisément comme leur condition économique tient le milieu entre la condition des sujets plus aisés et celle des pauvres.

Donc, après avoir comparé les deux classes sociales : *aisés* et *pauvres* — entre elles — détachons des aisés les *petits commerçants* et les *petits employés*, de façon à comparer trois classes qui forment trois degrés sociaux :

1° *Aisés* (les petits commerçants et les petits employés non compris ;)

2° *Petits commerçants* et *petits employés* ;

3° *Pauvres.*

Les résultats de ces comparaisons se trouvent dans les six tableaux qui suivent.

TAILLE DES GARÇONS

	Aisés	Fils de petits commerçants et de petits employés	Pauvres
7 ans	121,2	117,8	116,1
8 —	127,9	123,9	122,5
9 —	130,8	128,6	123,9
10 —	135,4	132,1	128,9
11 —	136,0	134,6	134,2
12 —	141,6	139,0	138,8
13 —	145,9	142,2	140,5
14 —	—	—	146,2

(1) En faisant une seule moyenne des différentes moyennes données par les petits employés et les petits commerçants d'un côté, et les enfants aisés de l'autre, on obtient un chiffre de quelque peu inférieur au chiffre primitif, déjà obtenu pour tous les enfants aisés ensemble. La raison en est qu'en opérant sur les éléments de la catégorie aisée, subdivisée en deux catégories, les plus aisés d'un côté et les petits employés et petits commerçants de l'autre, on perd nécessairement de petites fractions d'unité. Cette perte se fait ressentir sur le résultat final. Un exemple : supposons les éléments suivants : 5, 5, 6, 7, 8, 8, 9, 10, 9, 8, 8, 7, 6, 5. La moyenne générale est : 7, 2. La moyenne des cinq premiers chiffres est : 6, 2. La moyenne des autres 9 chiffres est : 7, 7. Or, la moyenne de ces deux dernières moyennes est seulement 6, 9, au lieu d'être 7, 7. Une dernière remarque : dans ces tableaux nous ne faisons pas la tripartition pour les enfants âgés de 14 ans (taille et poids) parce que cette catégorie d'enfants de 14 ans, aisés, ne compte que 13 sujets desquels seulement trois sont fils de petits commerçants et de petits employés. Ces éléments sont trop maigres (11 et 3) pour qu'on puisse opérer sur eux. Pour la même raison nous n'avons pas procédé à la tripartition pour les mesures de la tête chez les enfants de 10 ans.

POIDS DES GARÇONS

	Aisés	Fils de petits commerçants et de petits employés	Pauvres
7 ans	24,0	21,8	21,1
8 —	24,9	23,2	23,0
9 —	27,9	24,6	24,7
10 —	29,1	27,1	26,9
11 —	30,2	28,4	29,4
12 —	32,6	32,0	32,3
13 —	36,1	33,9	33,5
14 —	—	—	37,8

CIRCONFÉRENCE DE LA TÊTE DES GARÇONS

	Aisés	Fils de petits commerçants et de petits employés	Pauvres
10 ans	—	—	523,3
11 —	534,9	529,7	524,8
12 —	537,1	530,3	524,9
13 —	537,8	532,4	528,6
14 —	545,4	533,3	528,4

HAUTEUR DU FRONT DES GARÇONS

	Aisés	Fils de petits commerçants et de petits employés	Pauvres
10 ans	—	—	50,4
11 —	55,4	50,9	50,8
12 —	56,7	54,7	52,9
13 —	55,8	53,9	53,1
14 —	57,7	54,9	54,8

CAPACITÉ CRANIENNE PROBABLE DES GARÇONS

(Calculée.)

	Aisés	Fils de petits commerçants et de petits employés	Pauvres
10 ans	—	—	1525,0
11 —	1557,5	1550,8	1535,2
12 —	1565,2	1551,7	1535,4
13 —	1564,1	1544,2	1535,8
14 —	1565,8	1553,2	1537,6

POIDS PROBABLE DE L'ENCÉPHALE CHEZ LES GARÇONS

	Aisés	Fils de petits commerçants et de petits employés	Pauvres
10 ans	—	—	1326,75
11 —	1354,59	1348,50	1335,45
12 —	1361,55	1349,37	1335,45
13 —	1360,68	1342,28	1335,45
14 —	1378,95	1351,11	1337,19

L'étude de ces tableaux montre, d'une façon encore plus évidente que les recherches précédentes, la différence physique qui existe entre les différentes classes sociales. On y voit assez nettement que les enfants aisés ont toujours le dessus pour tout caractère physique ; que les enfants pauvres tombent au plus bas degré ; et que les fils de petits commerçants et de petits employés tiennent le milieu. Les différents degrés de développement physique correspondent ainsi aux différents degrés de condition sociale.

XVIII

Influence du type cranien sur les différences physiques qu'on rencontre chez les différentes classes sociales.

Nous n'avons pas l'intention de traiter à fond la large question énoncée dans le titre de ce paragraphe. Nous désirons seulement répondre à l'objection élevée au commencement de cette étude à propos de l'homogénéité des groupes.

Les groupes qui forment l'objet de nos observations, quoique rigoureusement homogènes, n'étaient pas, cependant, formés par des individus présentant le même type cranien. Chaque groupe n'était pas composé de types seulement brachycéphales (têtes courtes, avec un indice supérieur à 82) ou de types seulement dolichocépales (têtes longues avec un indice inférieur à 82) ; les types brachycéphales et les types dolichocéphales étaient au contraire mélangés dans chaque groupe. Ce mélange de types ne pourrait-il pas nuire à l'homogénéité des groupes ? Ne pourrait-il pas déterminer une cause d'erreur dans les conclusions ? Le type cranien et par conséquent l'indice céphalique, peut avoir une certaine influence sur les mensurations de la tête ; ne se pourrait-il pas alors que les différences entre les mensurations craniennes trouvées chez les enfants aisés et chez les enfants pauvres, proviennent non pas de la différence de classe, mais de la différente façon avec laquelle les différents types craniens sont mélangés dans chaque groupe ? En effet, si l'indice céphalique

moyen de tous les groupes oscille entre la mésaticéphalie et la sous-brachycéphalie, les éléments qui composent chaque moyenne ne sont pas tous des éléments mésaticéphales ou sous-brachycéphales. Il y a des dolichocéphales, des sous-dolichocéphales et des brachycéphales. Or, la différente proportion de ces éléments dans chaque groupe pourrait déterminer des variations dans les différentes mesures de la tête, variations qui ne seraient pas occasionnées par la classe sociale, mais tout simplement par l'indice céphalique.

Pour examiner la valeur de cette observation, nous avons fait une nouvelle recherche. Nous avons pris le groupe le plus nombreux, celui des enfants de 12 ans (88 aisés et 80 pauvres) et nous avons divisé le groupe des 88 aisés et celui des 80 pauvres en deux catégories, comprenant l'une les types dolichocéphales et l'autre les types brachycéphales. Nous obtenons alors quatre catégories ainsi définies :

1° Pauvres à type dolichocéphale ;
2° Pauvres à type brachycéphale ;
3° Aisés à type dolichocéphale ;
4° Aisés à type brachycéphale.

Si on trouve que les mensurations des enfants riches sont supérieures à celles des pauvres, tant chez les dolichocéphales que chez les brachycéphales, — il est évident que la différence ne provient pas de l'indice céphalique, mais réellement de la différence de classe sociale.

Et c'est justement ce que nous observons. Sur les crânes secs la distinction entre les crânes à type long et les crânes à type court se fait à 80,00. Nous fixerons pour cette recherche, en suivant M. Collignon, l'indice 80,00 comme servant de coupure centrale et

de limite entre les types dolichocéphales (sous-dolichocéphales, dolichocéphales, mésaticéphales), et les types brachycéphales (sous-brachycéphales et brachycéphales). Toutefois, comme il s'agit ici d'indices sur le vivant, cette frontière doit être déplacée à 82,00. Nous avons donc placé les indices inférieurs à 82,00 parmi les types dolichocéphales, et ceux supérieurs parmi les types brachycéphales. Nous avons trouvé que, soit chez les types brachycéphales, soit chez les types dolichocéphales, les riches ont la circonférence, le front et la capacité probable, supérieurs à la circonférence, au front et à la capacité probable des pauvres.

GARÇONS DE 12 ANS, A TYPE DOLICHOCÉPHALE

	Circonférence de la tête	Capacité cranienne probable	Hauteur du front
Aisés	538,7	1564,6	57,1
Pauvres	526,4	1536,2	53,1

GARÇONS DE 12 ANS, A TYPE BRACHYCÉPHALE

	Circonférence de la tête	Capacité cranienne probable	Hauteur du front
Aisés	535,9	1565,8	55,9
Pauvres	522,8	1534,4	52,6

Cela nous apprend que les différences entre riches et pauvres persistent même si l'on compare des riches et des pauvres du même type céphalique, c'est-à-dire que ces différences proviennent, non pas de l'*indice céphalique*, mais de la classe sociale (1).

(1) Il faut aussi remarquer que, chez les enfants observés, il n'y avait pas de grandes différences entre la contribution que chaque type céphalique apportait dans chaque groupe, soit chez les pauvres, soit chez les aisés. Ce fait peut être constaté en observant ici le tableau des indices céphaliques de ces enfants, tableau qui a une certaine importance, étant donné la pauvreté des observations faites jusqu'à ce jour sur l'indice céphalique en Suisse.

GARÇONS SUISSES (*Canton de Vaud*)
(*Chiffres proportionnels à chaque catégorie*)
(pour cent).

Nombre des sujets	Garçons de	Dolichocéphales	Sous-dolichocéphales	Mésaticéphales	Sous-brachycéphales	Brachycéphales
16	10 ans, aisés.....	0	25,0	18,7	37,5	18,7
9	10 ans, pauvres..	0	22,2	22,2	44,5	11,1
55	11 ans, aisés.....	1,8	12,7	34,4	20,0	30,9
79	11 ans, pauvres..	6,3	13,9	25,3	32,0	21,5
88	12 ans, aisés.....	2,2	26,1	19,3	43,1	9,0
80	12 ans, pauvres..	8,7	21,2	23,7	22,5	23,7
86	13 ans, aisés.....	11,6	16,2	23,2	28,9	19,7
58	13 ans, pauvres..	10,3	10,3	20,7	27,5	31,0
57	14 ans, aisés.....	17,5	14,0	22,8	26,3	19,2
59	14 ans, pauvres..	3,3	16,9	33,3	33,3	11,8

En regardant ce tableau, on voit que les types brachycéphales et les types dolichocéphales sont représentés à peu près dans la même quantité dans chacun des groupes, soit chez les pauvres, soit chez les aisés.

En ce qui concerne le développement complet de cette question, voir notre rapport sur l'indice céphalique dans le canton de Vaud à la Société d'anthropologie de Paris ; Paris, 1904, *Bulletin de la Société. etc.*, 1905.

XIX

Couleur des yeux et des cheveux.

Sur une série de 660 garçons ; 100 de 7 ans, 100 de 8 ans, 100 de 9 ans, 100 de 10 ans, 100 de 11 ans, 100 de 12 ans, 60 de 13 ans, nous avons cherché la quantité d'yeux bleus et de cheveux blonds qu'on trouvait chez les enfants pauvres et les enfants aisés.

Ce sont les observations faites par différents anthropologistes sur les rapports existant entre la pauvreté physiologique de l'organisme et la coloration blonde et bleue des cheveux et des yeux, qui nous ont déterminé à faire cette recherche. Les célèbres observations faites sur l'armée des Etats-Unis, ont enseigné que le nombre des réformés pour cause de maladies ou d'imperfections, était de 38 p. 100 chez les blonds et de 33 p. 100 chez les bruns. Les recherches de M. Carret, et celles de M. Bouchereau, ont confirmé ces données pour les conscrits français (1).

(1) Le docteur Bouchereau, dans son travail : *Recherches sur l'ethnographie du Plateau Central de la France* (*L'Anthropologie*, 1900), donne les chiffres suivants :

	Yeux foncés	Yeux clairs
	—	—
Réformés pour rhumatisme articulaire..	27	61
Réformés pour phtisie..................	28	59
	Cheveux bruns	Cheveux clairs
	—	—
Réformés pour rhumatisme articulaire..	21	37
Réformés pour phtisie..................	27	33

Le docteur Carret, dans son étude sur les conscrits de la Savoie, publiée dans les *Comptes rendus de l'Association française pour l'avancement des sciences*, Montpellier, 1879, constata qu'en Savoie les

M. Livi aussi affirme l'existence d'un rapport entre la gracilité ou la pauvreté physiologique et la plus grande fréquence des colorations claires. En constatant que chez les paysans italiens on trouve un quantité de colorations claires plus grande que chez les hommes habitant les villes des mêmes régions, M. Livi attribue la différence aux conditions de vie misérables et pauvres des paysans italiens (1).

Cette corrélation entre la pauvreté physiologique de l'organisme et le ton de la coloration dans les yeux et dans les cheveux trouve probablement sa raison dans ce fait, que la coloration des yeux et des cheveux (pigmentation), subit chez tout individu une évolution, qui va, précisément, des tons clairs aux tons foncés. M. Grey et M. Tocher, dans une étude sur les caractères physiques des adultes, comparés à ceux des enfants (écoles dans l'Est de l'Aberdeenshire), ont trouvé que les enfants deviennent plus bruns en devenant adultes (2). Et le docteur Pfitzer croit pouvoir affirmer que l'évolution de la couleur dans les cheveux ne s'arrète qu'à 40 ans. Dans les deux premières années de la vie, il trouva 87 p. 100 de blonds ; à 20 ans, il n'en restait que 40 p. 100, et à 40 ans ce chiffre se réduit à 17 p. 100 (Allemagne du Sud) (3).

conscrits aux yeux bleus et aux cheveux clairs offraient une proportion d'infirmes et d'illettrés (ce sont de curieuses corrélations somatiques-démographiques) double de celle donnée par les conscrits aux yeux foncés et aux cheveux bruns. Et le docteur Ch. Féré, dans son étude : *Les épilepsies et les épileptiques*, p. 388, remarque qu'il existe des rapports directs entre la coloration blonde ou claire des cheveux et des yeux et les névropathies.

(1) Livi. *Antropometria*, Milan, 1900.

(2) *The Journal of the Anthropological Institute of Gr. Britain and Ireland*, 1900.

(3) *Zeitschrift für Morphologie und Anthrop.*. 1899.

Or, si une cause morbide quelconque arrête l'évolution de l'organisme et le fige dans des formes physiologiquement pauvres, maigres, et mal venues, cet arrêt se fera aussi sentir dans l'évolution de la coloration qu'elle cristallisera dans ses teintes initiales, qui sont justement les plus claires. D'où plus grande fréquence de blonds et des teintes plus claires, dans les groupes humains les moins sains (1).

Les recherches que nous avons faites à propos de la

(1) M. Ripley dans son travail: *The Races of Europe*, ch. V, attribue la grande abondance de teintes claires dans les yeux et dans les cheveux chez les hommes du Nord-Europe à « une misère physiologique résultant du brouillard de l'océan et de la rigueur du climat sur les bords de la mer Baltique ». Cependant il ne faut pas oublier que la coloration est aussi un phénomène de race. Il faut rappeler à ce propos un fait assez curieux. L'albinisme (défaut complet ou presque de pigmentation dans les yeux et dans les cheveux) est beaucoup plus répandu dans le sud de l'Italie que dans le nord, quoique au sud le type brun soit prédominant et plus fréquent qu'au nord. Nous avons expliqué ce paradoxe de la géographie de l'albinisme en Italie en montrant que la pauvreté physiologique est plus répandue au sud d'Italie qu'au nord. (Voir : *Italiani del Nord e Italiani del sud*, Torino, 1901, paragraphes 29, 41, 61, pour la pauvreté physiologique des Italiens du sud et paragraphe 37 pour l'albinisme). L'albinisme accompagne souvent, chez l'individu, des phénomènes morbides et de dégénérescence ; souvent il s'associe à des affections de la peau ; souvent il est accompagné d'idiotie. Lombroso trouva l'albinisme très répandu dans certaines zones où les crétins abondent (Darfo et Artegna, Brescia), — et il paraît que les mariages consanguins — qui sont souvent une source de dégénérescence, facilitent l'apparition de l'albinisme. Qu'on ajoute à toutes ces considérations la remarque que la mortalité est très haute chez les jeunes albinos, et l'on pourra conclure que l'albinisme est un phénomène de dégénérescence. Il consiste probablement dans un arrêt de développement, soit dans l'évolution du fétus, soit dans l'évolution de l'enfant (la matière colorante apparaît entre le troisième et le quatrième mois, et sa formation n'est pas terminée au moment de la naissance). *Trélat*, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* II. On pourra donc attribuer la fréquence de l'albinisme dans le sud de l'Italie, chez des populations de race brune, — à la fréquence de la dégénérescence organique et de la misère physiologique chez les paysans de l'Italie méridionale.

coloration des yeux et des cheveux sur les sept groupes d'enfants, ont donné les résultats qu'on voit dans les tableaux ci-dessous. En ce qui concerne la coloration des cheveux, on voit assez clairement que la coloration blonde est plus fréquente chez les enfants pauvres que chez les riches. Mais les moyennes pour la coloration des yeux ne donneraient pas des résultats aussi évidents. Les chiffres qui traduisent les résultats de cette recherche montrent que, sur sept âges, les yeux bleus, chez les pauvres, sont plus fréquents à quatre âges, à deux âges en égale quantité et seulement à un âge moins fréquents que chez les riches.

Cela donnerait une certaine prépondérance d'yeux bleus aux pauvres. Pour les cheveux blonds la prépondérance des pauvres est évidente. Faut-il conclure de cela que les pauvres présentent une quantité de cheveux blonds et d'yeux bleus plus forte que les riches ? Pour les yeux l'affirmation serait peut-être précipitée : pour les cheveux elle serait plus sûre, mais il faudra élargir le nombre de ces observations avant de formuler une conclusion définitive.

YEUX BLEUS (pour cent)

	Garçons	
	aisés	pauvres
7 ans	18,0	19,0
8 —	18,0	18,0
9 —	17,0	17,0
10 —	17,0	16,0
11 —	15,0	16,0
12 —	15,0	16,0
13 —	14,8	16,4

CHEVEUX BLONDS (pour cent)

	Garçons	
	aisés	pauvres
7 ans	21,0	26,0
8 —	20,0	26,0
9 —	20,0	25,0
10 —	20,0	24,0
11 —	18,0	22,0
12 —	18,0	23,0
13 —	17,2	22,1

XX

Le type de la physionomie chez l'homme appartenant aux classes pauvres.

Il n'est pas difficile d'observer l'air de famille que la physionomie des pauvres présente en tout lieu et chez toutes les races dites blanches. On dirait que la physionomie de l'homme pauvre présente un ensemble de caractères physiques qui la fait différer de la physionomie affinée, harmonique, et quelquefois aristocratique de l'homme aisé de la même race. Une espèce de misère physiologique commune à toutes les physionomies des hommes appartenant aux classes pauvres, les couvre d'un masque typique et uniforme. A côté des types individuels, des types de famille et des types de race on pourrait croire qu'il existe un *type de classe*, type de physionomie commun à tous les individus qui

partagent le même état de misère économique et physiologique.

A propos de l'existence de ce type spécial à l'homme pauvre, nous trouvons, au mot *Physionomie*, dans l'*Encyclopédie du XIX*e *siècle* (1872), cette réflexion : « Si un enfant qui appartient à une classe élevée est livré, plus tard, aux travaux manuels des prolétaires, tout son physique recevra, comme ses habitudes, l'influence de la sphère où il sera renfermé, — c'est-à-dire que ses traits, que ses membres, prendront des formes abruptes et communes et qu'il ne conservera rien de la délicatesse de son origine. »

Dans sa *Géographie Universelle*, Caucase, page 172, M. Reclus écrit : « Dans le cœur des montagnes, là où la lutte pour l'existence devient pénible, et quelquefois périlleuse, les figures sont de proportions moins heureuses — et l'on voit, par-ci, par-là, des personnes vraiment laides. »

Il paraît que M. Steffen (*Globus*, LXXIX, 1900) a noté chez les nègres d'élite des Etats-Unis, un affinage du type. Ils auraient des traits plus fins, s'approchant de ceux des blancs. Ces observations seraient confirmées par M. Bowdich, qui, à Boston, aurait trouvé au moyen de la photographie composite une différence anatomique de type entre les hautes et les basses classes de Boston.

Il est bon de rappeler ici que Quételet s'était aperçu de l'existence de ce type spécial. Dans son *Anthropométrie*, III, chapitre 10, il observe qu'à mesure que l'organisme humain s'accroît, il prend toujours davantage les caractères dus à la différence des conditions sociales... « Et c'est surtout dans la physionomie — ajoute Quételet — que la différence des conditions sociales se manifeste. Chez les ouvriers et les hommes

occupés à des travaux mécaniques qui n'ont aucune influence sur l'intelligence, les traits de la physionomie restent inactifs; l'œil n'a pas d'expression, la bouche est impassible et généralement à demi-ouverte, comme pour faciliter la respiration, qui semble constituer le seul besoin de l'individu. »

Quételet donne ainsi une explication *psychologique* de la différence de physionomie entre l'homme aisé et l'homme pauvre. Le genre de travail et la gymnastique plus ou moins active de l'esprit revêteraient, selon Quételet, la physionomie de l'homme d'un voile plus ou moins différent, plus ou moins mobile, plus ou moins expressif (1).

(1) M. DEMOLINS, plus tard, donne, lui aussi, une explication largement psychologique à l'expression et au type de la physionomie. En parlant de la beauté harmonieuse du type physique dans les vallées de la Colchide, il s'exprime ainsi : « Si on considère que le travail dominant est la cueillette des fruits, associée à une culture tellement facile qu'elle est presque spontanée, que l'homme vit en plein air sous un climat tempéré, on s'expliquera la beauté harmonieuse de ce type... On a souvent célébré la grâce et la beauté physique des naturelles de îles Tahiti, et on sait, d'autre part, que les populations de ces îles vivent presque exclusivement des produits de la cueillette, par suite de l'abondance extraordinaire des arbres fruitiers. On voit que, malgré la distance, la même cause produit les mêmes effets » DEMOLINS : *Comment la route crée le type social*, pp. 301 et 302. Du reste, tous les médecins légistes avaient noté, depuis longtemps, que les différentes classes sociales présentent des types physiques différents. ZACCHIAS, notait que « les différentes occupations (*otium et labor*) impriment des formes et des attitudes différentes » (*Quaestionum med. leg.*, t. III, *Consilium* LXI, 13); FODERÉ, dans son *Traité de médecine légale*, 1813, p. 50, t. I, écrit que « le genre de profession... laisse des empreintes ineffaçables propres à distinguer les individus... »

Eusèbe de SALLE (*Médecine légale, dans l'Encyclopédie des sciences médicales*, Paris, 1835, p. 235), parle des « traits caractéristiques que quelques professions impriment à la physionomie » ; DEVERGIE (*Médecine légale, théorique et pratique*, 1840, t. II, p. 538), parle des « changements apportés par l'âge et les professions à l'attitude du corps... à la conformation générale des individus »; MERAT (*Dict. des sciences médicales*, XXX, p. 209), parle « des influences que les professions exer-

Cette explication, qui a sans doute un fond de vérité, n'aurait-elle pas le tort de négliger le côté anatomique du phénomène ?

L'expression et la forme de la physionomie du pauvre pourraient être produites, non seulement par un phénomène psychologique, comme Quételet l'a dit, mais aussi par un fait anatomique.

Ce facteur anatomique ne serait-il pas constitué par l'*accumulation sur la figure de l'homme vivant dans un état de misère économique et physiologique, d'un nombre d'anomalies* (dues à la dégénérescence physique) *plus grand que celui qu'on trouve sur la figure de l'homme aisé ?*

Nous n'avons pas la prétention de résoudre ici, avec les quelques observations que nous avons faites sur les enfants de l'école de Lausanne, cette question si difficile et si délicate. Il faudrait d'abord fixer d'une façon définitive la valeur de chaque signe appelé anomalie ou dégénérescence, et poursuivre les recherches sur un nombre étendu de sujets et surtout chez des peuples différents. Nous ne donnons ici, qu'à titre de contribution et de documentation, les moyennes et les séries de nos observations, dans la pensée qu'elles seront, peut-être, utiles à ceux qui continueront ces recherches.

Nous avons donc pris un groupe de 70 enfants de 14 ans aisés, et un groupe de 70 enfants pauvres, du même âge, et nous avons cherché en quelle quantité se présentaient chez les uns et les autres, les anomalies suivantes :

Plagiocéphalie, *front fuyant*, *autres petites ano-*

cent sur le physique de l'homme » ; TURNER-THACKRAK (*The effects of arts etc. London*, 1832 a parlé du *défaut d'harmonie physique* qui résulte de l'exercice de certaines professions manuelles.

malies de la tête, *prognathisme*, *asymétrie de la face*, *mâchoire énorme*, *anomalies des oreilles* (anse, tubercule, asymétrie, etc.).

Le tableau suivant montre de quelle façon ces anolies se répartissent chez les aisés et chez les pauvres :

	Sur 70 pauvres	Sur 70 aisés
	anomalies	anomalies
Plagiocéphalie	40 fois	32 fois
Front fuyant	5 —	3 —
Autres petites anomalies de la tête	24 —	20 —
Prognathisme	15 —	7 —
Asymétrie de la face	22 —	16 —
Mâchoire énorme	8 —	3 —
Anomalies des oreilles	21 —	13 —
TOTAUX	135	94

L'on trouve ainsi chez les 70 pauvres un total absolu de 135 anomalies, tandis qu'on en trouve seulement 94 sur les 70 riches.

Le tableau qui précède démontre bien que toute forme d'anomalie est plus fréquente chez les pauvres que chez les riches ; cependant, pour rendre plus claire cette recherche, il ne faut pas se borner à noter le nombre d'anomalies qu'on trouve chez 70 sujets pauvres et chez 70 sujets aisés, du même âge, comme nous l'avons fait. Il faut aussi rechercher chez les uns et chez les autres, combien de sujets ne présentent aucune anomalie, combien en présentent une, deux, trois, quatre, et ainsi de suite. De cette façon, on pourra découvrir si les sujets qui ne présentent aucune anomalie sont plus

fréquents chez les riches ou chez les pauvres, et si les sujets qui en présentent beaucoup sont plus nombreux parmi les sujets aisés ou parmi les sujets pauvres.

Les résultats de cette nouvelle recherche sont exposés au tableau ci-dessous :

SUR 70 GARÇONS PAUVRES ET 70 GARÇONS AISÉS ON A TROUVÉ :

	Garçons	
	Pauvres	Aisés
Avec 0 anomalie	10	20
— 1 —	18	22
— 2 —	17	15
— 3 —	19	10
— 4 —	5	3
— 5 —	—	—
— 6 —	1	—

En considérant ces chiffres, on voit que le nombre d'enfants ne présentant aucune anomalie est bien plus grand chez les riches que chez les pauvres (20 chez lés riches et 10 chez les pauvres) ; que le nombre d'enfants présentant très peu d'anomalies (1 et 2 anomalies) est à peu près égal chez les uns et chez les autres ; et que le nombre d'enfants avec un grand nombre d'anomalies (3, 4, 6) est beaucoup plus élevé chez les pauvres que chez les riches.

On pourrait donc conclure que la physionomie des garçons pauvres présente un nombre d'anomalies plus grand que celle des garçons aisés, et que c'est probablement ce fait qui contribue à donner aux physio-

nomies des hommes mal nourris et obligés à un travail manuel fatigant, cet air de famille dont nous avons parlé. Il va sans dire que cette recherche n'est ici qu'à peine ébauchée : elle mérite d'être élargie et, probablement, corrigée dans ses détails (1).

Nous avions terminé depuis quelque temps ces recherches sur les anomalies dues à la dégénérescence dans la face des enfants pauvres, lorsque nous eûmes la possibilité de poursuivre des recherches semblables sur des adultes. Les sujets qui se sont aimablement prêtés à nos recherches sont, d'une part, les ouvriers que nous sommes allé mesurer et étudier, le soir, dans les locaux de leur association — et, d'autre part, nos élèves de l'Université. Nous remercions ici publiquement les uns et les autres du concours qu'ils ont bien voulu apporter à nos études et de l'admirable patience dont ils ont fait preuve en se soumettant à nos recherches. Nous avons eu le soin de choisir parmi les ouvriers seulement ceux qui avaient entre 20 et 25 ans, afin qu'il y eût une homogénéité d'âge avec le groupe de nos élèves. Nous avons poussé aussi nos scrupules jusqu'à limiter nos recherches aux individus brachycé-

(1) Les recherches anthropométriques faites par Gould en Amérique feraient croire qu'il existe aussi une différence d'angle facial entre les basses et les hautes classes sociales ; ce qui est très important au point de vue de la physionomie.

Angle facial des Américains.

290 étudiants adultes (aisés)............	73°,8
9365 soldats blancs (ouvriers et paysans en grande majorité).............	72°,0
485 mulâtres.............................	69°,2
726 nègres...............................	68°,8

L'angle facial des classes moins aisées serait ainsi plus étroit que celui des classes aisées. Il serait intéressant d'étendre cette recherche à nos populations. Sur les difficultés de mensuration de cet angle et sur les causes d'erreur qu'elle comporte, voir : Topinard. *Anthropologie générale*, p. 908.

phales (étudiants et ouvriers), afin d'obtenir l'homogénéité même au point de vue du type anthropologique.

Sur 48 ouvriers et 48 étudiants du même âge (20-25 ans) et du même type anthropologique (brachycéphales et sous-brachycéphales), nous avons ainsi étudié les anomalies suivantes de la figure :

Asymétrie de la face ; oreilles à anse ; arcades sourcilières très développées ; plagiocéphalie ; front fuyant ; mâchoire énorme ; pommettes saillantes ; prognathisme ; — et nous avons obtenu les résultats suivants :

	Ouvriers	Etudiants
Asymétrie de la face	15 fois	5 fois
Oreilles à anse	17 »	7 »
Arcades sourcilières très développées	8 »	4 »
Plagiocéphalie	20 »	8 »
Front fuyant	4 »	4 »
Mâchoire énorme	2 »	4 »
Pommettes saillantes	3 »	1 »
Prognathisme	1 »	2 »
TOTAL des anomalies	70	35

Soit un total de 70 anomalies sur 48 ouvriers et de 35 anomalies sur 48 étudiants (face et tête).

Après cela, il était intéressant de rechercher combien de sujets présentaient 0, 1, 2, 3, etc. anomalies. Les résultats obtenus sont exposés dans le tableau qui suit.

	Sur 48 ouvriers	Sur 48 étudiants
Avec 0 anomalie....................	14	25
— 1 —	10	12
— 2 —	15	10
— 3 —	7	1
— 4 —	1	—
— 5 —	1	—
— 6 —	—	—

Cela nous apprend que les groupements nombreux d'anomalies dans la figure et dans la tête, sont plus fréquents chez les ouvriers que chez les étudiants, et que les sujets ne présentant aucune des anomalies étudiées, sont plus fréquents chez les étudiants que chez les ouvriers (1).

Les recherches sur la physionomie des adultes pauvres viennent ainsi confirmer celles déjà faites sur les enfants. Les pauvres — enfants et adultes — ont donc une physionomie commune dont ils sont redevables à la même pauvreté et à la même dégénérescence physique qui ont attaqué leurs organismes (2).

(1) Les 48 ouvriers dont il s'agit ici sont, en grande majorité, des maçons et des journaliers qui gagnent en moyenne 2 fr. 20 cent. par jour. On peut donc, sans hésitation, les placer parmi les pauvres.

(2) Voyez, à ce propos, l'étude de M. ZUCCARELLI : *Osservazioni in torno alla frequenza dei dati degenerativi somatici in rapporto con la condotta, in alunni delle scuole di Napoli*, nella *Nuova Rivista di Psichiatria, etc.*, Napoli, 1894.

XXI

Rapports entre les différentes parties de l'organisme chez les sujets pauvres et les sujets aisés. Semicirconférence antérieure et postérieure de la tête. Grande envergure et taille, etc., etc.

Il aurait été dans notre intention d'étendre à l'étude anthropométrique des classes sociales les recherches intéressantes et fécondes que les anthropologistes ont conduites sur les proportions des différentes parties du corps chez les races humaines. Nous aurions voulu ainsi examiner à fond, chez les sujets pauvres et les sujets aisés, les rapports entre la taille et la grande envergure, entre les deux semicirconférences du crâne, entre le tronc et la taille, entre les membres supérieurs et les membres inférieurs, entre l'avant-bras et le bras, entre la jambe et la cuisse, entre le pied et la main (1).

Il aurait été intéressant de constater si ces rapports se présentent de la même manière chez les hommes exerçant des professions libérales et ches les ouvriers ; — mais pour des raisons indépendantes de notre volonté, nous n'avons pu examiner, jusqu'à ce jour, que deux des rapports susdits : — le rapport entre la semicirconférence antérieure et la semicirconférence postérieure du crâne (2), et le rapport entre la taille et

(1) Pour l'importance de ces rapports, qui peuvent révéler dans l'organisme l'existence de formes zoologiques inférieures, voir : Topinard, *Anthropologie*, IIe Partie, ch. IV et V.

(2) C'est-à-dire le rapport entre le crâne frontal et le crâne occipital.

la grande envergure (ouverture des bras). En nous promettant d'accomplir l'étude de tous ces rapports, — nous nous limitons à offrir ici les résultats des deux recherches menées à bonne fin.

Le rapport entre les deux semicirconférences de la tête a été étudié par nous sur 56 étudiants d'Université et 46 ouvriers, de 20 à 25 ans, du même type cranien (brachycéphales et sousbrachycéphales). En faisant le rapport entre la semicirconférence frontale et la circonférence totale du crâne = 100, on trouve quels sont les sujets présentant un développement frontal plus considérable.

Les chiffres obtenus sont les suivants :

DÉVELOPPEMENT DU CRANE FRONTAL

(En rapport avec la circonférence totale du crâne = 100.)

Sur 46 ouvriers		Sur 56 étudiants	
Centimètres	Centimètres	Centimètres	Centimètres
41	44	46	44
43	44	44	45
47	41	43	44
48	46	45	47
45	44	45	47
43	45	45	46
45	44	44	46
45	43	45	42
41	42	47	46
47	43	49	48
47	45	45	44
44	47	46	45
46	46	46	47
45	47	45	46
42	48	45	44
43	45	47	47
44	44	48	46
47	44	43	46
44		46	45
46		43	46
45		46	45
46		42	45
47		45	46
45		45	44
47		45	43
42		47	44
49		48	46
46		43	45
Moyenne : 44 cent. 8 de développement frontal		Moyenne : 45 cent. 3 de développement frontal	

Du tableau qui précède, on retire les conclusions suivantes :

Chez les ouvriers, la demi-circonférence antérieure de la tête est à la circonférence totale comme 44,8 est à 100.

Chez les étudiants, la demi-circonférence antérieure est à la circonférence totale comme 45,3 est à 100.

Le crâne frontal serait donc plus développé chez les étudiants (aisés) que chez les ouvriers (pauvres), et cette conclusion est assez intéressante si l'on pense que le développement plus marqué de la partie antérieure du crâne est considéré, — dans l'état actuel de la science, — comme un caractère « supérieur », un des caractères dits « évolutifs » ; (rappeler la classification de Gratiolet en races *frontales* et races *occipitales*).

Cependant, avant de conclure, il faudrait continuer ces recherches et en élargir le cercle.

*
* *

Nous avons étudié le rapport de la grande envergure à la taille sur 33 ouvriers et 33 sujets aisés, — étudiants, ou exerçant des professions libérales, — tous âgés de 20 à 25 ans, et du même type crânien (indice supérieur à 82). Voici les chiffres que nous avons obtenus.

TAILLE ET OUVERTURE DES BRAS CHEZ 33 OUVRIERS ET 33 ÉTUDIANTS

Numéro d'ordre	Ouvriers		Numéro d'ordre	Etudiants	
	Taille	Ouverture des bras		Taille	Ouverture des bras
1	164	175	1	167	168
2	169	173	2	174	175
3	163	170	3	174	174
4	168	179	4	164	162
5	171	181	5	160	163
6	157	163	6	165	166
7	172	178	7	163	170
8	174	179	8	167	173
9	160	172	9	169	170
10	180	187	10	165	163
11	176	176	11	170	176
12	164	175	12	170	168
13	162	165	13	175	180
14	167	166	14	166	176
15	164	165	15	166	169
16	163	164	16	169	167
17	180	186	17	163	164
18	159	163	18	173	178
19	168	176	19	167	168
20	172	178	20	171	171
21	163	172	21	165	175
22	160	164	22	161	168
23	158	166	23	159	166
24	169	170	24	164	168
25	172	180	25	176	187
26	168	176	26	172	175
27	169	172	27	173	175
28	175	179	28	162	167
29	160	171	29	167	165
30	161	172	30	174	175
31	164	169	31	167	174
32	166	172	32	167	176
33	163	166	33	177	178
Moyenne ;	167,0	172,7	Moyenne :	170,9	171,5

Afin de pouvoir exactement comparer l'ouverture des bras des sujets aisés à celle des ouvriers aisés, — on fait la stature = 100 et on obtient :

Ouverture des bras en rapport à la stature.

(stature = 100)

Ouvriers........	centimètres	103,4
Étudiants.......	—	100,3

On peut nettement conclure que l'ouverture des bras est plus grande chez les sujets pauvres que chez les sujets aisés. Or, l'anthropologie zoologique a trouvé qu'au fur et à mesure qu'on remonte l'échelle zoologique, — des singes à l'homme de couleur, et de celui-ci à l'homme blanc, — l'ouverture des bras diminue : — on fait, par conséquent, de la plus grande envergure un caractère régressif et, par conséquent, d'infériorité physique. Ainsi, on voit que la plus grande envergure des pauvres pourrait probablement constituer un nouveau caractère d'infériorité physique à ajouter à ceux qu'on a trouvés jusqu'à ce moment (1).

XXII

La main

Nous avons étudié la main sur 18 ouvriers et 16 étudiants. Malheureusement, nous n'avons pas pu faire un nombre plus large de recherches sur ce sujet.

(1) Voici quelques chiffres indiquant la grande envergure (étant la stature = 100) dans l'échelle zoologique :

Gorille (Topinard)................................	165,4
Chimpanzé (Chauve) (Topinard)..................	142,8
Nègres (Gould)......................................	108,1
Mulâtres (id.).......................................	108,1
Soldats américains (id.)..........................	104,3

Nous avions commencé à porter notre attention sur la déviation des doigts, qu'on attribue souvent au genre de travail (Virchow), ou à la dégénérescence (Giuffrida-Ruggieri, Veissemberg).

Nous avons divisé en trois catégories les déviations des doigts — déviation petite, moyenne et grande — et nous avons obtenu sur les étudiants et les ouvriers, les résultats que voici :

	Sur 16 étudiants.	Sur 18 ouvriers.
Déviation nulle.....	8 fois	7 fois
— petite	7 —	3 —
— moyenne..	1 —	0 —
— grande...	0 —	8 —

Il n'est même pas nécessaire de faire les proportions pour cent sur les chiffres qui précèdent, pour s'apercevoir que la déviation des doigts est beaucoup plus marquée et plus fréquente chez les ouvriers que chez les étudiants. Les chiffres que nous donnons ici ont besoin d'ailleurs d'être complétés par un nombre plus large d'observations.

XXIII

Résultats en série des observations sur les enfants aisés et pauvres.

Nous avons examiné jusqu'à présent les résultats de nos mensurations sous forme de *moyennes*, c'est-à-dire que nous avons donné un coup d'œil synthétique à nos recherches. Il faut maintenant examiner nos données au point de vue analytique et considérer pour cela les chiffres obtenus, non plus groupés en moyennes, mais disposés en *séries*.

Ayant déjà indiqué plus haut, les avantages et les inconvénients de la *moyenne* et de la *série*, nous ne reviendrons pas sur ce sujet et nous nous bornons à placer ici les chiffres de nos observations disposés en séries et traduits en courbes graphiques.

La façon de s'y prendre pour lire les courbes graphiques est très simple.

Sur la ligne horizontale on lit le nombre de centimètres ou millimètres de chaque mensuration; sur la ligne verticale on lit le nombre de sujets qu'on trouve à chaque unité de mesure. La ligne noire représente les sujets aisés, la ligne pointillée les sujets pauvres. (Voir les planches placéés plus loin.)

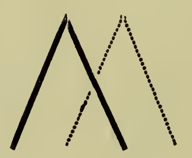
L'examen de ces tableaux graphiques nous intéresse parce que c'est dans l'analyse d'une courbe anthropométrique qu'on découvre exactement la façon dont le groupe observé est composé. Chaque courbe noire nous indiquant la composition de chaque groupe aisé, et chaque courbe pointillée nous indiquant la composition de chaque groupe pauvre, nous avons ainsi le moyen de faire l'analyse de chacun des nombreux groupes que nous avons observés et dont nous n'avons donné, jusqu'à présent, que les moyennes.

Quelles sont les observations que l'analyse de nos courbes nous révèle ?

La première observation qui résulte de l'étude des courbes est celle-ci : que presque toutes les courbes représentant les groupes riches et pauvres du même âge, se disposent suivant la forme d'un W renversé, de façon que la courbe des pauvres commence plus à gauche que la courbe des aisés et qu'elle finit également plus à gauche.

En d'autres termes, en représentant les pauvres par la ligne noire et les riches par la ligne pointillée,

presque toutes nos courbes présentent la figure schématique suivante :



Cette configuration, plus ou moins ondulée, se présente dans plus de la moitié des courbes d'une façon bien marquée. Il suffit, par exemple, de regarder la courbe de la taille chez les garçons de 8 ans, de 9 ans, de 10 ans, chez les filles de 10 ans et celle du poids chez les garçons de 7 ans, etc. Dans un tiers, elle se présente suffisamment marquée, bien que moins précise, et ce n'est que dans une petite minorité (10 sur plus de 60) qu'elle n'apparaît pas.

On peut donc dire que presque toutes les courbes se disposent en forme de W renversé, les pauvres plus à gauche, les riches plus à droite.

Cela démontre un fait essentiel. Puisque la ligne horizontale sur laquelle les courbes reposent, présente à gauche les chiffres les plus petits et à droite les chiffres les plus grands, il est clair que la courbe des pauvres commence plus à gauche parce qu'elle est composée par un nombre plus grand de petits chiffres que la courbe des aisés, et de même la courbe des aisés finit plus à droite parce qu'elle est composée par un nombre plus grand de chiffres élevés. Prenons, par exemple, la taille. La disposition des courbes en forme de W ren-

versé, telle que nous l'avons dessinée plus haut, nous indique que les pauvres présentent une quantité plus grande de petites tailles que les riches, et que les riches ont une quantité plus grande de grandes tailles que les pauvres.

Ce phénomène se répète pour toutes les autres mensurations : force, poids, tête, thorax, etc., etc., et c'est justement pour cela que les courbes prennent la configuration dont nous avons parlé. En conclusion, l'observation qu'on retire de l'examen de la forme prise par nos courbes est que chez les pauvres les petites mensurations sont plus fréquentes que chez les riches, tandis que chez les riches les grandes mensurations sont plus fréquentes que chez les pauvres.

C'est là une des raisons pour lesquelles la *moyenne* de toutes les mensurations chez les pauvres est toujours inférieure à la *moyenne* de toutes les mensurations chez les riches. Les riches, ainsi, ont une moyenne de la taille supérieure à la moyenne de la taille des pauvres, non pas parce que *tous* les riches sont plus grands que les pauvres ; mais simplement parce que chez les riches, le nombre des petites tailles est moindre que chez les pauvres, tandis que le nombre des grandes tailles est plus fort.

La deuxième observation qui ressort de l'examen des courbes est celle qui se réfère à la position de la « moyenne graphique ».

Dans une série de 100 enfants, la moyenne *arithmétique* de la taille est obtenue en additionnant toutes les tailles et en divisant le total pour 100. On obtient ainsi une moyenne qui indique une taille idéale représentant la moyenne de toutes les tailles. Or si l'on traduit en courbe la taille de ces 100 enfants, on trouve facilement non plus la taille moyenne, factice, idéale, du

groupe, mais *la taille la plus fréquente dans toute la série des 100 enfants.* Cette taille plus fréquente est représentée par la pointe la plus haute de la courbe. Nous appellons le chiffre représenté par cette pointe plus haute, *moyenne graphique.*

L'examen de la moyenne graphique a son importance. Elle nous révèle quelle est la mensuration la plus fréquente dans la série d'enfants examinés.

Dans notre cas, on observe que la pointe la plus haute des courbes est presque toujours plus à droite chez les riches et plus à gauche chez les pauvres.

Dans la plus grande partie des cas (60 fois pour 100 courbes environ), ce fait se présente nettement ; c'est seulement dans une infime minorité (10 pour 100), que la pointe la plus haute des pauvres est plus en avant que celle des riches. Dans le reste des cas (30 pour 100) les deux pointes coïncident.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Cela signifie que dans la grande majorité des cas, la mensuration la plus fréquente chez le groupe aisé est plus haute que la mensuration la plus fréquente chez le groupe pauvre.

En d'autres termes, en prenant encore comme exemple la taille, la moyenne arithmétique de la taille est plus grande chez les riches que chez les pauvres, parce que la taille la plus fréquente chez les riches est plus grande que la taille la plus fréquente chez les pauvres.

En ajoutant ce résultat à celui obtenu par la première observation, nous pouvons conclure en disant — (prenant toujours la taille comme exemple) — que les riches ont, en moyenne, une taille plus grande que celle des pauvres, non seulement parce qu'ils ont une quantité de grandes tailles plus nombreuse que celle des pauvres et une quantité de petites tailles plus petite,

— mais aussi parce que la taille la plus fréquente chez les riches est plus grande que la taille la plus fréquente chez les pauvres.

*
* *

Se pourrait-il que si les éléments qui ont servi à former les courbes dont nous nous occupons étaient plus nombreux, nous retirerions encore d'autres observations ?

Nous avons déjà dit plus haut que si le nombre des sujets qui composent chacun de nos groupes et chacune de nos courbes est suffisant pour obtenir une bonne *moyenne* il ne l'était pas assez pour obtenir une bonne courbe, c'est-à-dire une courbe se rapprochant beaucoup de la courbe binomiale. Nos courbes sont très ondulées et quoique plusieurs d'entre elles se rapprochent franchement de la courbe binomiale (comme, par exemple, la courbe du poids des garçons de 7 ans, de 8 ans, etc.), cependant plusieurs d'entre elle, auraient besoin d'être renforcées d'un certain nombre de sujets pour être de bonnes courbes de sériation.

A ce propos une observation intéressante à faire est celle qui concerne le nombre de sujets nécessaires pour obtenir uue bonne courbe. D'après nos courbes il paraîtrait que ce nombre croît avec l'âge des sujets. En effet les courbes qui se réfèrent aux enfants moins âgés sont meilleures que celles qui se réfèrent aux enfants plus âgés, quoique le nombre des sujets soit le même. Cela provient probablement de ceci : les oscillations entre le *maximum* et le *minimum* d'une mensuration anthropométrique sur les enfants s'élargissent d'autant plus qu'on examine des enfants plus âgés, parce que la

croissance n'agit pas également sur tous les sujets; aussi devient-il naturellement nécessaire d'augmenter le nombre des observations pour avoir une bonne courbe, là où les oscillations entre le *maximum* et le *minimum* sont plus larges.

Malgré ces inconvénients, les courbes que nous avons dessinées nous offrent déjà les précieuses indications que nous avons exposées et dont nous devons, pour l'instant, nous contenter.

XXIV

Conclusions.

Nous pouvons résumer ainsi les conclusions principales auxquelles nous sommes arrivés :

Les enfants aisés ont les moyennes des mensurations de la taille, du poids absolu et relatif, du thorax, de la force de la dilatation du thorax, de la circonférence de la tête, de la hauteur du front, de la capacité crânienne probable, du poids probable de l'encéphale, de la résistance à la fatigue, plus élevées que les moyennes des mêmes mensurations chez les enfants pauvres du même âge, du même sexe et du même pays.

Ces différences persistent même si l'on compare entre eux des enfants aisés et pauvres, non seulement du même âge, du même sexe et du même pays, mais aussi du même type céphalique (brachycéphales ou dolichocéphales).

Si, au lieu des deux groupes — aisés et pauvres — on forme trois groupes : aisés, moins aisés et pauvres, les différents degrés des mensurations se disposent en échelle, suivant l'échelle de l'aisance; c'est-à-dire que

dans les différentes mensurations les sujets aisés ont les moyennes plus hautes, les pauvres ont les moyennes plus petites et les moins aisés se placent entre les deux catégories. La coloration claire des yeux et des cheveux est plus fréquente chez les enfants pauvres que chez les enfants riches.

Les sujets aisés ont la moyenne de leurs mensurations plus haute que celle des pauvres parce que les petites mensurations sont plus nombreuses chez les pauvres que chez les sujets aisés ; — parce que les grandes mensurations sont plus nombreuses chez les sujets aisés que chez les pauvres, — et parce que la mensuration la plus fréquente dans chaque groupe atteint toujours chez les sujets aisés un chiffre plus élevé que chez les pauvres.

XXV

Recherches sur les différences physiques existant entre les sujets aisés et les sujets pauvres, adultes (stature, thorax, force, tête, menstruation, pouls).

Les différences physiques qu'on a jusqu'à ce moment constatées principalement chez les enfants (pauvres et aisés), se retrouvent-elles chez les adultes ?

Du grand nombre d'observations faites par différents savants, quoique ne portant généralement que sur la taille, nous pouvons conclure affirmativement.

Ces différences ne disparaissent pas avec l'âge et elles subsistent chez les adultes avec les mêmes caractères qu'on a eu l'occasion de remarquer chez les enfants.

L'anthropologie s'est servie de plusieurs méthodes pour étudier la taille par rapport à la condition sociale et au bien-être économique.

D'abord, l'examen des registres militaires de conscription où l'on trouve le lieu de naissance de chaque individu, son âge, sa profession et sa taille. Tous les auteurs qui ont dépouillé les registres militaires ou qui ont mesuré eux-mêmes les conscrits, ont constaté que la taille des sujets exerçant des travaux manuels est inférieure à celle des sujets exerçant des professions libérales.

Il faut consulter sur ce sujet la brochure de M. Livi : *Sullo sviluppo del corpo in rapporto con la professione*, Roma 1897, où l'auteur a étudié la taille de 256.166 soldats italiens (1) ; l'étude de M. Carlier : *Des rapports de la taille avec le bien-être*, dans les *Annales d'Hygiène*, 1892, qui contient des observations sur la taille des conscrits du Nord de la France par rapport à la condition sociale ; les très beaux tableaux de M. Longuet, dans les *Annales de Démographie* (1900), où est examinée la stature de 16.689 soldats français ; le mémoire de M. Oloriz : *la talla humana en Espana*, Madrid 1896, étudiant la taille des conscrits de Madrid suivant leur profession ; les statistiques officielles du R^me^ de Saxe, qui donnent la proportion des hautes et des petites tailles chez les conscrits saxons (citées par M. J. Bertillon à l'article *Taille* du *Dict. Encycl. des Sciences médic.* de Dechambre) ; les statistiques de l'armée des Etats-Unis d'Amérique, présentant les chiffres de la taille chez les étudiants et les soldats ; le mémoire de M. Chalumeau : *Influence de la taille sur la formation des classes sociales*, Genève 1896, où l'auteur, en exa-

(1) Voir aussi la grande *Antropologia militare*, de M. Livi.

minant le contingent militaire suisse, trouve que les tailles élevées diminuent au fur et à mesure qu'on descend vers les basses classes sociales (1).

Viennent ensuite les mensurations de la taille faites non plus à titre officiel, mais à titre privé par des anthropologistes, dans le but d'étudier les rapports qui existent entre la taille et le bien-être. Parmi ces mensurations, rappelons celles de Broca sur 18 internes et 20 infirmiers de l'hôpital de Bicêtre, en 1861 ; — celles de Quételet sur la taille des garçons de l'Athénée de Bruxelles et des orphelines de la même ville (*Physique Sociale*, ch. I, livre III) ; — celles de M. Pagliani sur les enfants des écoles de Turin, publiées dans son mémoire : *Lo sviluppo umano per età, sesso e condizione*, Milano, 1879 ; — celles de Roberts et Rawson sur 1935 adultes anglais (*Final report of the Anthropometric Committee*, London, 1884) ; — celles de Pfitzner sur la taille de 3000 cadavres de l'hôpital de Stuttgart et de plusieurs centaines de femmes vivantes (dans le *Zeitschrif. f. Morphologie und An-*

(1) Pour les lecteurs qui n'auraient pas la possibilité de consulter ces ouvrages, nous donnons ici quelques chiffres parmi les plus importants, obtenus par les auteurs cités :

Stature des conscrits italiens (Livi) : Etudiants, 166,9 — Petits commerçants, 165,0 — Paysans, 164,3 — Forgerons, 165,0 — Menuisiers, 165,1 — Maçons, 164,8 — Tailleurs et cordonniers, 164,5 — Coiffeurs, 164,3 — Bouchers, 165,7 — Charretiers, 164,4 — Boulangers, 164,7 — Journaliers en général, 164,4.

Stature des conscrits dans le nord de la France (Carlier) : Etudiants, 169,7 — Employés de commerce, 167,1 — Employés de bureau, 164,6 — Domestiques et journaliers, 166,0 — Charretiers, 166,4 — Ouvriers en fer, 165,0 — Cordonniers, 165,8 — Tisserands, 165,4.

Stature des conscrits français (Longuet) : Etudiants, 168,7 — Employés et fonctionnaires, 167,4 — Commerçants et négociants, 165,1 — Ouvriers, 164,4.

Statures de 1.798 conscrits espagnols (Oloriz) : Professions libérales, 163,9 — Ouvriers des usines, 159,8.

thropologie, 1901). On pourrait aussi rappeler les recherches faites — dans un but différent — par Mme Tarnowsky sur la taille des femmes riches et pauvres en Russie (*Etudes anthropométriques sur les voleuses*, etc., Paris, 1889) et celles faites par M. Marro sur les Italiens du Piémont de condition sociale différente (*I caratteri dei delinquenti*. Torino, 1890) (1).

Nous avons fait, nous-même, une recherche de ce genre chez les adultes. Nous avons mesuré la taille, la circonférence du crâne, les deux diamètres, la hauteur et la largeur du front, la largeur bizygomatique, et la largeur de la mâchoire, sur trente étudiants de l'Université et sur trente ouvriers — tous âgés de 20-21 ans — et du même type céphalique (indice supérieur à 82). Les résultats de cette recherche concordent admirablement avec tout ce qui précède.

Les étudiants, comparés aux ouvriers, ont une taille

(1) Voyez Broca. *Œuvres : De l'influence de l'éducation sur le volume et la forme de la tête.* Reinwald, édit. Voici les chiffres les plus importants.

Broca : Différence de taille entre les médecins et les infirmiers : 46 millimètres en faveur des médecins.

Chiffres de Quételet : Sur 41 sujets, âgés de 17 à 20 ans, mesurés à l'Athénée de Bruxelles (aisés), 13 étaient d'une taille de 160 à 170 ; 27 d'une taille de 170 à 180, et 2 d'une taille de 180 à 190 centimètres. Le nombre de ceux qui présentaient une taille de 170 à 190 (grandes tailles) était donc double du nombre de ceux qui présentaient une taille de 160 à 170 (petites tailles). Chez les pauvres de la ville, au contraire le nombre des sujets qui présentaient des tailles de 170 à 190 (grandes tailles) n'était même pas égal au nombre des sujets présentant des tailles de 160 à 170 (petites tailles), ce qui démontre que les grandes tailles sont beaucoup plus fréquentes chez les sujets aisés que chez les sujets pauvres.

Chiffres de Pagliani : Stature des filles aisées, 11-12 ans, 133 ; pauvres, 127 — 12-13 ans, aisées, 139 ; pauvres, 132 — 13-14 ans, aisées, 146 ; pauvres, 134 — et ainsi de suite jusqu'à 18-19 ans, époque à laquelle les filles aisées ont une taille de 154 et les pauvres de 151.

Chiffres de Roberts sur la stature des Anglais de 25 à 50 ans : Por-

plus élevée, le front plus large, quoique plus bas, le diamètre de la tête plus grand, leur indice céphalique est légèrement plus bas (cette donnée, contraire à celle que nous avons obtenue pour les enfants, confirmerait-elle les vues de M. Otto Ammon et de M. de Lapouge sur la plus grande dolichocéphalie des classes cultivées et supérieures ?), la largeur de leur mâchoire et de leurs zygomes est plus petite, ce qui confirme nos constatations sur les anomalies de la physionomie des sujets pauvres.

Les chiffres (moyennes), qui se réfèrent à ces recherches, figurent au tableau suivant :

	Etudiants	Ouvriers
Taille	1680	1648
Circonférence du front	551,9	547,0
Diamètre antéro-postérieur (tête)	184,5	182,5
Diamètre transversal (tête)	154,8	154,6
Hauteur du front	53,6	54,8
Largeur du front	108,0	105,0
Largeur bizygomatique	136,2	139,2
Largeur de la mâchoire	104.9	109,5
Indice céphalique	83,8	84,3

Une troisième catégorie de recherches anthropologiques sur la taille a été faite par les anthropologistes sur des hommes, non plus suivant leur profession, mais *suivant le milieu où ils vivent*. Les milieux étudiés à ce propos ont été les suivants :

fessions libérales, 172,4 — Commis et boutiquiers, 170,8 — Métiers ambulants, 170,6 — Ouvriers travaillant à l'air libre, 170,8 — Mineurs,

Les quartiers riches et les quartiers pauvres d'une ville ;

Les zones géographiques riches et pauvres ;

Les montagnes et les plaines.

M. Villermé, dans son étude publiée dans les *Annales d'Hygiène*, et M. Manouvrier, dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, ont étudié la taille dans les quartiers riches et pauvres de Paris. M. Oloriz, dans le mémoire déjà cité, a fait la même recherche pour les quartiers riches et pauvres de Madrid ; M. Ripley donne les chiffres de la taille chez les juifs polonais habitant les quartiers riches et chez ceux habitant les quartiers pauvres (*The Yews*, dans l'*Appleton's*, etc., 1898) (1).

Tous ces auteurs ont trouvé que la taille moyenne est plus petite dans les quartiers pauvres que dans les quartiers riches.

169,8 — Ouvriers en chambre, 169,6 — Matelots et pêcheurs, 168,3.

Le tableau qui suit a été construit par M. Roberts sur 10.000 sujets.

STATURE DES ANGLAIS

Ages	Classes aristocratiques et professions libérales	Artisans des villes
—	—	—
20	175,46	168,91
21-24	174,80	169,03
25-29	175,61	169,72
30-34	176,81	169,29
35-39	176,81	170,38
40-49	176,22	169,67
50-59	176,53	168,78
60-69	175-51	168,91

(*The Physic. develop. of the human body*, dans le *Manual of Anthrop.* 1878.)

(1) Voir sur la taille dans les différents arrondissements de la ville de Paris, le travail complet de M. Manouvrier dans le *Bulletin de la Société dAnthropologie de Paris*, 1888, p. 156.

Les régions géographiques, pauvres et riches, par rapport à la taille des habitants, ont été largement étudiées. Broca et Collignon ont appelé *taches noires* les régions où la taille est plus basse que dans les régions environnantes, bien que la race soit la même dans toute la contrée. Ces taches noires correspondent aux zones les plus misérables. Voyez, à ce propos, les publications de M. Collignon dans les *Mémoires* et dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1890, 1894, 1895; — l'étude de M. Lagneau : *Influence du milieu sur la race,* dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences morales*, 1895, et la discussion qui eut lieu à la Société d'Anthropologie de Paris (séance du 7 mars 1895) ; — nos études sur la taille des pygmés de la Sardaigne (*Italiani del Nord e Italiani del Sud.* Torino, 1901, pages 38 et 584) ; — l'étude de M. Seelaud sur les paysans russes des zones riches et des zones pauvres (*l'Anthropologie*, 1902), et, finalement, l'étude de M. Hervé sur *La Taille en Lorraine* dans la *Revue de l'Ecole d'Anthropologie* (juin 1902) (1).

(1(M. Collignon, sur cette importante question des *taches noires* dans le Limousin et dans les Landes, s'exprime ainsi :

« Dans la zone qui sépare le Limousin du Périgord, pays pauvre, où toute la population est extraordinairement petite, et que j'ai nommée *tache noire du Limousin*, par analogie avec la *tache noire* bretonne de Broca, j'ai pu établir que l'exiguïté de la taille était due non à la race, puisque les trois races principales de France qui y viennent fusionner étaient également atteintes et frappées d'une sorte d'arrêt de développement..... mais à la misère. Dans la région qui va nous occuper aujourd'hui (Hautes-Pyrénées, Basses-Pyrénées, Landes, Gironde), nous retrouvons une fois de plus les deux facteurs en présence : d'une part la misère abaissant la stature dans les Landes, la richesse l'élevant dans le Bordelais..... Dans les Landes proprement dites, la taille est très petite. Nous retrouvons là une sorte de *tache noire landaise*. Les très petites tailles (entre 1 m. 605 et 1 m. 615) se massent du nord au sud entre Belin et Mont-de-Marsan ; vers l'est,

En ce qui concerne la taille chez les habitants des régions de la montagne — qui sont généralement les régions les plus pauvres — et chez les habitants de la plaine, il faut rappeler l'étude de M. Zampa : *Demografia italiana* et celle de M. Livi : *Antropometria militare*, Roma, 1896.

Les résultats sont d'accord pour prouver que la taille des hommes habitant la montagne est plus basse que celle des hommes habitant la plaine — et cela parce que la montagne — au moins dans les cas examinés, — est plus pauvre que la plaine.

Une quatrième méthode pour étudier la taille a consisté à rechercher comment la taille moyenne des habitants d'une région augmente en proportion du bien-être. Il y a lieu de consulter sur ce sujet l'étude de M. Carret sur *Les Savoyards* (Chambéry, 1882) ; les observations de Mortillet, dans le *Bulletin* cité (1895) ; l'étude analogue de M. Dachkevitch sur l'accroissement de la taille dans le canton de Genève (*Essai statistique sur le mouvement de la population dans le canton de Genève.* Thèse, Genève, 1901) ; l'étude de M. Collignon sur la « tache noire » de la Bretagne : *L'Anthropologie au conseil de révision,* dans le *Bulletin* cité, 1890 ; l'article de M. Zaborowski dans la *Revue Scientifique* du 3 sept. 1892, — et les chiffres des statistiques militaires des Pays-Bas, étudiés par M. Bertillon dans son article : *La taille de l'homme en France.* Nancy, 1886 (1).

pays un peu moins déshérité, on atteint 1 m. 62 ; vers l'ouest, le relèvement est plus sensible, notamment à Sabres (1 m. 636), à Morceux (1 m. 632), à Tartas-ouest (1 m. 628). Je serais tenté d'y voir l'influence bienfaisante de la voie ferrée qui traverse ces cantons et qui a nécessairement, du moins sur certains points, considérablement modifié les conditions locales de vie et de bien-être.» Docteur. R. Collignon. *Anthropologie du Sud-Ouest de la France. Mémoires de la Société d'Anthrop. de Paris.* 1895, pp. 89, 90.

(1) M. Collignon constate que dans les environs du chemin de fer

Les recherches analogues sur le poids, le thorax, la force, suivant la condition sociale, sont plus rares que celles sur la taille, et quant aux mensurations de la tête, il en existe bien peu. Il faut rappeler, à cet égard, les travaux suivants, qui n'ont pas cependant tous la même valeur.

Les registres militaires de M. Livi, où l'on trouve des données admirablement étudiées sur le thorax des conscrits (1), l'ouvrage de M. Marty : *Etude statistique sur l'influence de la profession, au point de vue du développement physique*, dans les *Archives de médecine et pharmacie militaire*, 1897 ; l'ouvrage de M. Gould : *Investigations in the military and anthropological statistics of american soldiers*, New-York, 1869 ; les recherches sur le poids dans les ouvrages de Cowel (Quételet) ; les chiffres de Roberts, dans son *Manual of anthropometry*, 1878 ; les recherches de Beddoe, dans ses *Memoirs anthropological Society of London* 1870 ; l'étude de M. Pagliani : *Sopra alcuni fattori dello sviluppo umano*, Milano,

Paris-Brest la taille s'est rehaussée. En comparant la taille dans les cantons bretons d'aujourd'hui avec les chiffres donnés par Broca il y a plusieurs années, il a trouvé que dans ces cantons la moyenne de la taille est aujourd'hui plus haute. Par suite de ce phénomène, un grand nombre des taches noires de Broca est actuellement classé dans la teinte intermédiaire. « J'avoue — dit-il — que je serais très porté à rapporter cette élévation de la taille à l'augmentation du bien-être qui est résulté de la proximité de la ligne. COLLIGNON. *L'Anthropologie au conseil de révision. Bulletin de la Société d'Anthrop. de Paris*, 1880.

(1) Ces recherches de M. Livi sur la circonférence du *thorax*, suivant la condition sociale, sont très intéressantes. On y voit comment la circonférence du thorax varie de profession à profession et qu'il existe (chez les ouvriers) des professions qui tendent à rétrécir le thorax comme il en existe d'autres qui tendent à le développer. V. LIVI ; *Antropometria militaire*, Rome, 1896.

1875 ; les chiffres de M. Celli, dans ses *Lezioni di Igiene*, 1897-1898 ; les ouvrages de MM. Pfitzner, Tarnowsky, Seeland, Dementieff (1), Erisman (2), les observations de Parchappe, qui ont été les premières sur ce sujet (Parchappe : *Recherches sur l'encéphale*, 1836), celles de Lacassagne et Cliquet (*Influence du travail intellectuel sur le volume et la forme de la tête*, 1878), et celles de Le Bon : *Recherches anatomiques mathématiques sur les lois de variation du volume du cerveau*, *1888*, *Revue d'anthropologie*.

La parfaite concordance qui résulte de toutes ces recherches faites par des observateurs différents, dans différents pays, et par différentes méthodes d'investigation, confirme assez clairement l'infériorité de certains caractères physiques chez l'homme pauvre.

Une observation assez curieuse à ce propos pourrait être faite sur l'anthropologie des castes dans l'Inde.

On sait que MM. Drake-Brookmann, Crooke et Nesfield, en étudiant l'anthropométrie des castes indiennes, ont cru arriver à cette conclusion, qu'il n'existe aucune différence anthropométrique sensible entre les différentes castes indiennes, au moins en ce qui concerne les mensurations les plus importantes au point de vue de la race : indice nasal, indice céphalique et angle facial.

Par conséquent, selon ces auteurs, les castes indiennes n'appartiennent pas à des races différentes, mais

(1) *La Fabrique*, en russe, Moscou, 1893, largement citée par J. Sachnine : *Le travail quotidien*, *Thèse*, Lyon, 1900.

(2) *Untersuchung über die kœrperliche Entwickelung der Fabrikarbeiter in Central Russland*, Tubingen, 1889.

sortiraient d'un seul type physique (*théorie fonctionnelle des castes.*)

Sans nous prononcer ici sur la valeur de cette théorie, nous dirons seulement que la similitude d'importants caractères physiques chez quelques castes de l'Inde, permet de les considérer comme appartenant au même type physique. Cependant ces castes, tout en ne différant pas entre elles dans les caractères physiques les plus importants au point de vue de la race, diffèrent par la taille, par la circonférence du crâne et le diamètre de la tête. Parmi ces castes, celles qui sont au plus bas degré de l'échelle sociale, ont la taille, la circonférence du crâne et le diamètre de la tête les plus petits. On peut s'en convaincre en examinant le tableau ci-dessous, construit sur les chiffres et les catégories de Drake-Brookmann (Voir Crooke : *The Tribes and Castes of the North-Western provinces and Oudh.* Calcutta, 1896.)

	Nombre des sujets examinés	Indice céphalique	Angle facial de Cuvier	Taille	Circonférence de la tête	Diamètre antéro-postérieur	Diamètre transv.
Castes moyennes..	1127	73,3	65	1.646	542	186	136
Castes infér. (dravidiens indig.)	1443	73,8	65	1.634	540	184	136

Les mensurations plus petites dans la taille, dans la circonférence, dans le diamètre antéro-postérieur, qui caractérisent les castes inférieures, ne proviendraient-elles pas — étant donné l'identité des autres caractères — du milieu social, inférieur et pauvre, où ces castes vivent, tout comme il arrive chez les basses classes sociales des pays d'Europe ?

Avant de terminer cette course rapide à travers les études poursuivies par les différents auteurs sur l'anthropométrie des classes sociales, — il sera bon de rappeler les recherches sur l'époque où la première menstruation apparaît chez les femmes du peuple et chez les femmes aisées.

Certainement, l'époque de la première menstruation est déterminée par plusieurs causes. La race peut avoir son influence. MM. Marc d'Espine, Brierre de Boismort et Lagneau croient qu'en France les jeunes filles de race celtique arrivent à la puberté plus tard que les jeunes filles de type méditerranéen (Lagneau, *Anthropologie de la France)*. Une grande influence est sans doute exercée par le climat. La chaleur favorise la précocité du phénomène et le froid semble le retarder. Ainsi, d'après des récits de voyages, l'on sait que les femmes, en Afrique, sont réglées très tôt. C'est probablement à l'influence de la race et du climat qu'est dû ce fait, que dans l'Allemagne du Nord la première menstruation tombe, en moyenne, à 16 ans, et à 15 ans seulement dans le sud de la France (1).

Or, nous savons que chez les jeunes ouvrières, la menstruation apparaît plus tard que chez les jeunes filles des classes aisées, du même pays et du même type

(1) Selon Dubois et Pajot (*Hygiène*) les différentes dates pour l'apparition de la première menstruation sont les suivantes :

	Ages
Climats chauds	11-14
Climats tempérés	13-16
Climats froids	15-18

Voir aussi le tableau complet donné par Topinard dans son *Anthropologie*, p. 379, Paris, 1895, et Raseri. *Inchiesta della Società Antropologica*, dans les *Annali di Statistica*, serie II, vol. 6, 1881, Rome.

anthropologique. M. Raseri établit que, dans le Nord de l'Italie, chez les jeunes filles aisées, le phénomène apparaît à 13 ans et 9 mois, chez les jeunes ouvrières à 17 ans et 4 mois, et chez les jeunes paysannes, à 14 ans 11 mois. Ces observations seraient confirmées par celles de Meyer, — cité par Topinard, — qui, sur 1000 observations faites en Allemagne, trouva que la première menstruation a lieu à 15 ans et demi chez les jeunes filles aisées, et à 16 ans et demi chez les jeunes filles pauvres.

M. Marro, dans son ouvrage *La Pubertà* (Turin, 1900), a fait, à ce sujet, les observations que nous présentons dans le tableau qui suit :

ÉPOQUE DE LA PREMIÈRE MENSTRUATION CHEZ LES JEUNES FILLES PIÉMONTAISES (pour 100)

	Aisées	Pauvres
10 ans	1,3	1,7
11 —	13,3	5,3
12 —	18,7	7,1
13 —	29.3	8,9
14 —	20,0	21,4
15 —	8,4	30,3
16 —	4,0	16,0
17 —	2,6	8,9
18 —	1,3	—
19 —	1,3	—
20 —	—	—

On voit, d'après ce tableau, que le plus grand nombre de jeunes filles pauvres est réglé à 15 ans, tandis que le plus grand nombre de jeunes filles aisées l'est à

13 ans. En recherchant sur les chiffres du tableau de M. Marro, quelles sont les moyennes générales, on trouve que la première menstruation tombe, à peu près, à 13 ans pour les filles aisées et à 14 ans pour les pauvres.

Le retard dans l'époque de la première menstruation chez les jeunes filles pauvres n'est qu'un retard dans le développement physique de l'organisme, et constitue un nouveau signe d'infériorité physique qui vient s'ajouter à ceux que nous avons déjà examinés chez les pauvres.

Nous terminerons ces notes en rappelant qu'il existe aussi quelques études sur le pouls (nombre de pulsations par minute) chez les sujets aisés et les sujets pauvres. Les observations qui s'y réfèrent sont moins exactes que celles qui précèdent ; cependant il est bon de les mentionner, sans toutefois leur attribuer plus de valeur qu'elles n'en méritent.

Les causes qui influent sur la fréquence des pulsations sont nombreuses. La taille a une certaine influence (Rameaux et Volwmann) ; chez les hommes de grande taille le nombre de pulsations serait plus petit que chez les hommes de petite taille. Le climat aussi a son influence. M. Lombard avait trouvé que dans les pays chauds le pouls est plus accéléré que dans les pays froids (1). Le docteur Daky, en effet, vit graduellement son pouls s'accélérer en voyageant de l'Angleterre vers les Indes. Le pouls subit même l'influence de la pression barométrique et s'accélère au fur et à mesure qu'on s'élève dans les hauteurs. L'âge et le sexe ne sont pas sans avoir, eux aussi, leur influence. La sénilité ralentit le pouls, — tandis que chez les enfants, les

(1) *Traité de climatologie médicale*, vol. I.

pulsations s'accélèrent, ainsi que chez les femmes (1).

Chez les hommes des classes pauvres le pouls — comme dans la sénilité — semble être moins accélèré que chez les hommes des classes élevées. L'*Inchiesta antropologica* faite en Italie donne sur ce sujet, les chiffres suivants :

	Pulsations par minute
Classes aisées	68
Classes ouvrières	66
Paysans	67

Que conclure de ces constatations sur le pouls ? Que la fréquence moindre des pulsations — spécialement chez les vieillards, — est un indice de dépérissement physique, et qu'elle constitue, par conséquent, un nouveau stigmate d'infériorité physique chez les pauvres ? La problème, évidemment, doit être étudié sur des matériaux plus nombreux, avant d'arriver à une conclusion définitive.

(1) Diminution du pouls dans la sénilité d'après les chiffres de Raseri :

	Nombre de pulsations par minute
De 10 à 19 ans	72
De 20 à 50 ans	67
De 51 à 60 ans	65
Au-delà de 60 ans	64

Chiffres anglais (*Guy's Hospit. Reports*) :

Ages	Pulsations
2-7	97
8-14	84
28-35	70
49-56	67
70-77	67

XXVI

Infériorité physique des sujets composant les classes pauvres.

Nous croyons qu'il ne serait pas téméraire d'affirmer, après ces pérégrinations à travers les chiffres de nos mensurations et ceux déjà obtenus par des auteurs différents, que les sujets composant les classes pauvres se trouvent, par rapport aux sujets aisés du même pays, du même âge, et de la même race, dans une condition manifeste d'infériorité physique, — infériorité physique que nous révèlent les nombreuses constatations anthropométriques qu'on vient d'exposer.

XXVII

Un nouveau caractère d'infériorité physique chez les pauvres : la mortalité.

L'organisme de l'homme pauvre, que nous avons trouvé inférieur au point de vue anthropologique, offre aussi une plus faible résistance à la maladie et à la mort que l'organisme de l'homme aisé.

L'aphorisme d'Horace : « la mort frappe également les maisons des riches et les taudis des pauvres », paraît être démenti par les recherches de la statistique. La mortalité, c'est-à-dire le rapport entre le nombre

des décès et la population, sur un territoire donné et à une époque donnée, serait plus haute chez les pauvres que chez les riches.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur ce sujet, les observations faites à ce propos par les économistes, les hygiénistes et les statisticiens étant très connues. Nous nous bornerons à rappeler les principales catégories de recherches qui ont été faites dans le but de comparer la mortalité des riches à celle des pauvres, et à exposer quelques recherches personnelles sur la mortalité dans les quartiers riches et les quartiers pauvres de la ville de Lausanne.

La première catégorie de recherches étudie la mortalité par professions. C'est la méthode la plus logique ; mais elle n'est pas pour cela la plus simple, car pour en retirer de bonnes conclusions, il est nécessaire de la compléter par la recherche de la mortalité par âges.

Dans plusieurs pays d'Europe, les statistiques officielles de la mortalité par professions sont encore à faire. Parmi celles qui existent, la plus connue et la plus célèbre est fournie par l'Angleterre, et il y a lieu de croire que les choses se passent à peu près de même dans toute l'Europe occidentale (1).

(1) Voici les chiffres anglais indiquant la mortalité par 1000 personnes de 25 à 65 ans : ecclésiastiques, 8,6; jardiniers, 9,3; agriculteurs, 9,8; papetiers (ouvriers), 11,1; pêcheurs, 12,3; avocats, 13,0; marchands en général, 13,6; houillières (ouvriers), 13,8; cordonniers, 14,2; couvreurs, 14,6; meuniers, 14,8; maçons, 15,0; chemins de fer (ouvriers), 15,0; tailleurs, 16,3; industrie lainière et cotonnière (ouvriers), 16,8; médecins, 17,4; relieurs, 18,0; bateliers, 20,2; musiciens, 20,3; portiers 24,2; marchands des quatre saisons, 29,1, ouvriers à tout faire, 31,2; garçons de café, 31,2.

Ce tableau suggère de nombreuses remarques. La mortalité attribuée aux pêcheurs, par exemple, serait augmentée de beaucoup si ceux qui périssent en mer, loin du port, étaient compris dans le nombre des décédés. La grande mortalité des médecius est imputable à

En général, il semble ressortir des chiffres anglais, que les professions aisées ou exercées dans de bonnes conditions hygiéniques, jardiniers, agriculteurs, petits propriétaires de la terre, professions libérales (avocats), propriétaires de boutiques, grands et petits marchands en général, ont une mortalité beaucoup plus faible que celle des ouvriers à tout faire, des marchands ambulants (marchands des quatre saisons) et des autres ouvriers (ouvriers des industries, chemins de fer, maçons, etc.)

La deuxième catégorie de recherches fait l'étude de la mortalité non plus par professions distinctes, mais par grandes classes sociales.

Célèbre, à ce propos, est la statistique de M. Casper, de Berlin, qui a recherché, — pour chaque âge de la vie — combien de nobles d'un côté, et combien de mendiants de l'autre, échappaient à la mort. Il a établi, de cette manière, qu'à tous les âges examinés le nombre des survivants est toujours plus grand chez les nobles que chez les mendiants (1).

la facilité avec laquelle ils se trouvent exposés aux infections ; la très haute mortalité des garçons de café, hôtels et restaurants, est probablement causée par l'abus des boissons, et par la vie très fatigante qu'ils mènent.

(1) Voici le tableau de M. Casper :

Age	Il survivait — Sur 1.000 princes et ducs	Sur 1.000 mendiants
5	943	655
10	938	598
15	911	584
20	886	566
25	852	553
30	796	527
35	753	486
40	693	446
45	624	396
50	557	338

Benoiston de Châteauneuf a fait la même recherche, en réunissant les noms de 1.600 personnes d'une position élevée, vivant dans l'aisance, et en étudiant leur mortalité en comparaison avec celle de 2.000 personnes prises dans le XIIe arrondissement de Paris, dans les rues renfermant une population ouvrière.

Tandis que la mortalité de la première catégorie, pendant 10 ans (1820-1830), s'était élevée au tiers de la totalité des vivants; dans la seconde, elle avait atteint les trois quarts des vivants.

La mortalité donc, était plus élevée chez les pauvres que chez les gens aisés (1).

M. Clay, en Angleterre, obtint un résultat sembla-

55	464	283
60	398	226
65	318	172
70	235	117
75	139	65
80	57	21
85	29	9
90	15	4
95	1	2
100	0	0

Il semblerait, d'après ce tableau, qu'à tout âge examiné la mortalité est plus forte chez les mendiants que chez les nobles: dans les premières années, surtout, la différence — au désavantage des pauvres — est très sensible.

(1) Voici les chiffres de M. Benoiston de Chateauneuf:

Perte annuelle, par mortalité, sur 100 *sujets.*

Ages	Mortalité commune	Mortalité des riches	Mortalité des pauvres
—	—	—	—
de 30 à 40 ans	1,69	1,08	1,57
40 à 50	2,15	1,17	2,13
50 à 60	3,24	1,99	3,59
60 à 70	5,78	3,60	7,50
70 à 80	11,49	8,04	14,36
80 à 90	19,78	13,22	26,56

ble, en calculant la survivance des fils de l'aristocratie, des commerçants et des ouvriers (1).

*
* *

La troisième catégorie de recherches est celle qui se sert de la donnée fournie par le calcul de la *vie moyenne*, c'est-à-dire du nombre d'années que chacun aurait à vivre si l'on partageait également, entre tous les hommes, le nombre des années vécues par les uns et par les autres. M. Ollendorff a fait cette recherche dans son ouvrage : *Die Mortal. und Morbiditätverhältnisse der Metallschleifer in Solingen* (2) pour les ouvriers des chemins de fer de la ville de Solingen, en Prusse. Il a trouvé que les ouvriers des chemins de fer ont une vie moyenne beaucoup plus courte que celle de « l'autre partie de la population masculine » comprenant la classe aisée et les professions libérales (3).

M. Korösi a comparé la vie moyenne des enfants et

(1) Les chiffres de M. Clay, cités par Lacot et Polin, dans leur *Hygiène scolaire*, Paris, 1896, sont les suivants :

Sur 700 enfants, nés vivants en Angleterre, il survivait :

	Après une année	Après dix années
	—	—
Fils d'aristocrates.........	90 p. 100	81 p. 100
Fils de commerçants......	70 —	56 —
Fils d'ouvriers............	68 —	38 —

(2) *Central. f. Allg. Ges.* 1882.

(3) Chiffres de M. Ollendorff :

	Vie moyenne pour
	—
Les aiguilleurs et polisseurs des chemins de fer.	39 ans et 4 mois.
Les ouvriers des chemins de fer.....	48 — 3 —
Pour l'autre partie de la population masculine..	55 — 4 —

des adultes chez les sujets aisés, chez les sujets jouissant d'une aisance moyenne, chez les ouvriers et chez les paysans. Il a trouvé que l'échelle de la mortalité correspond avec une exactitude surprenante à l'échelle de la richesse. Ainsi la vie moyenne augmente avec le bien être (1).

*
* *

Une quatrième catégorie comprend les recherches de la mortalité, non plus par professions, ni par grands groupements de métiers, mais par groupes formés d'individus suivant l'importance de leur revenu. C'est l'étude du nombre de décès chez un groupe d'individus ayant un revenu soit de 100, soit de 1.000, soit de 10.000 francs, et ainsi de suite.

Cette étude a été faite moins pour constater la mortalité en général, que pour étudier la portée de certaines causes spéciales de décès, et surtout de la tuberculose. Au congrès de la tuberculose tenu à Berlin en 1899, M. Gebhard, directeur de l'établissement des assurances contre l'invalidité et la vieillesse, déclarait : sur

(1) Chiffres de M. Korosi, tirés de son travail : *Influence du degré d'aisance* etc., *sur la mortalité et les causes de décès*. Stuttgart, 1885.

	Vie moyenne.	
	Pour les enfants jusqu'à cinq ans.	Pour les sujets de cinq ans et au dessus.
	—	—
Sujets aisés..........	1 an et 5 mois.	52 ans.
Sujets jouissant d'une aisance moyenne....	1 an et 2 mois et 1/2	46 ans et 1 mois.
Ouvriers et paysans..	1 an.	41 ans et 7 mois.

les 112.000 victimes annuelles de la tuberculose en Allemagne, 80.000 appartiennent à la classe ouvrière ; et la mortalité par tuberculose est d'autant plus grande dans chaque catégorie sociale que les revenus moyens de celle-ci sont moins élevés (1).

La cinquième catégorie de recherches compare la mortalité des quartiers riches avec celle des quartiers pauvres d'une même ville ; le *criterium* pour classer ces quartiers suivant leur degré de richesse étant fourni par le prix des logements dans chacun des quartiers (2).

Tout le monde connaît les recherches faites par M. Villermé sur la mortalité dans les quartiers riches et pauvres de Paris (3) et celles analogues et très complètes de M. Manouvrier (4). Elles ont claire-

(1) M. Gebhard a documenté cette affimation par les chiffres suivants, se référant à la ville de Hambourg :

Morts par tuberculose à Hambourg sur 10.000 contribuables.

10,7	quand le revenu dépasse.................	3.500 marks.
20,1	quand le revenu est entre................	2.000 et 3.500 —
26,4	— —	1.200 et 2.000 —
39,4	— —	900 et 1.200 —
60	quand le revenu est moins de...........	900 —

M. Schwartz, à Berlin a mis en rapport le revenu avec les décès des nourrissons. Il a trouvé que la proportion des décès des nourrissons appartenant à des parents ayants divers revenus était celle-ci :

Jusqu'à 600 marks	29 p. 100
Entre 600 et 1.500 marks...........	25 —
Entre 1.500 et 3.000.................	18 —
3.000 et plus	15 —

Cité par Labit, etc.

(2) Nous rappellerons que M. Michaelis conseille de prendre le prix du loyer comme indice de la richesse, dans son étude : *Die Gliederung der Gesellschaft nach dem Wohlstande.*

(3) *Annales d'hygiène*, etc., *volume* III.

(4) *Bull. de la Société d'Anthrop. de Paris*, 1888.

ment démontré que la mortalité est beaucoup plus haute dans les quartiers pauvres que dans les quartiers riches et qu'elle suit, degré par degré, l'échelle du bien-être économique et de l'aisance.

Une des études les plus complètes à cet égard est celle de M. J. Bertillon, qui a classé les arrondissements de la ville de Paris, de la ville de Berlin et de la ville de Vienne, selon leur degré d'aisance, en six catégories : très pauvres ; pauvres ; aisés ; très aisés ; riches ; très riches. Il a trouvé que l'intensité de la maladie et de la mortalité dans les différents arrondissements, suit rigoureusement chaque degré du bien-être économique (1).

(1) BERTILLON. *Mouvements de population et causes de décès selon le degré d'aisance à Paris, Berlin, Vienne.* Dans les *Actes du Xe Congrès intern. d'hygiène et de démogr.* Paris, p. 961.

Il sera bon de noter, à ce propos, que si l'on compare entre eux non plus les arrondissements riches et pauvres d'une ville, mais les arrondissements plus ou moins pauvres de la même ville, on trouvera que les arrondissements habités par les ouvriers adonnés aux métiers les plus pénibles et aux travaux les plus malsains donnent une mortalité plus haute que ceux où la population vit de métiers moins fatigants et plus hygiéniques.

Les statistiques de la ville de Saint-Etienne, par ex., démontrent que parmi les quartiers ouvriers, le quartier habité par les mineurs est celui qui donne la mortalité la plus haute. C'est ainsi qu'au quartier Polignais, quartier plus spécialement mineur, la natalité est de 24.2 et la mortalité de 25.5, tandis qu'à Montaud, quartier plus spécialement passementier, la natalité est de 21.2 et la mortalité de 18.1 (par mille). Que l'on rapproche ce fait de la description faite par M. Cotte au Parlement et à la Commission d'arbitrage, à propos du genre de travail du mineur : « C'est souvent couché sur le flanc que l'ouvier mineur accomplit sa tâche et il ne peut en être autrement dans les couches de 50, 60, 70 centimètres jusqu'à 1 m. 40, en exploitation dans la Loire principalement. C'est là que, couché sur un côté, trempé de sueur, sur le mur humide souvent, mouillé quelquefois, le mineur arrache la houille, dans des tranchées de 12 à 20 mètres de hauteur, dans la poussière du charbon, la fumée de la poudre, sans air souvent, quelquefois dans la chaleur : voilà la position du mineur des petites couches.»

On obtient les mêmes résultats, si, au lieu d'étudier les différents quartiers d'une même ville, on étudie les différents types de la population de la même ville, là où il est possible de le faire. Ainsi en Amérique, à Chicago, la mortalité des Italiens est énormément plus haute que celle des ouvriers américains de la même ville. (*F. Kelly : Die Italiener in Chicago. Archiv. f. Stat. 13.3.*) Aussi, à Chicago, le salaire moyen de l'ouvrier américain est-il de 9 dollars 58 centimes par semaine, et celui de l'italien de 5 dollars 93 centimes.

Egalement, M. Udzelia, polonais, dans un article intitulé : *La vie moyenne à Ianow* (près de Léopol) a trouvé, d'après la liste des décès pendant 10 ans (1885-1895), que la vie moyenne des Polonais est plus longue que celle des Ruthènes (*Anthropologie*, 1902), ce qui s'explique par une différence de condition

(1) Les statistiques italiennes, comme d'ailleurs celles d'autres pays, montrent que non seulement la *mortalité*, mais aussi la fréquence des maladies est plus grande dans les basses classes sociales que dans les classes plus élevées. En regardant les chiffres suivants, on voit que la *morbidité* des artistes, des ecclésiastiques, etc. est plus petite que celle des portefaix, de scieurs de bois, des polisseurs, des charbonniers etc...

Morbidité pour cent individus en Italie

Professions	15-30 ans	30-45 ans	45-60 ans	Moyenne
Artistes, clercs, ecclésiastiques.......	11,2	16,5	19,6	16,2
Libraires, commerçants.............	14,3	17,3	19,6	17,7
Tailleurs..............................	14,5	18,4	19,3	18,8
Portefaix, scieurs de bois............	28,6	27.6	31,5	29,9
Polisseurs, aiguiseurs, charbonniers..	31,4	27,7	28,2	29,2
Ouvriers de fabriques métallurgiques.	30,9	30,5	37,1	32,8

On relève la même différence, en faveur des catégories plus favorisés au point de vue économique, en étudiant la *morbidité* des employés des chemins de fer allemands.

M. Zimmermann, dans son ouvrage : *Beitrage zur Theorie der Dienst-*

économique. Les Polonais, en effet, forment les couches les plus élevées de la population et jouissent d'une situation aisée, tandis que les Ruthènes sont généralement pauvres et appartiennent aux classes les plus basses.

Nous avons fait une recherche de ce genre sur les matériaux statistiques de la ville de Lausanne.

La ville de Lausanne est partagée en 25 quartiers qui, — selon le loyer moyen annuel — se disposent de la manière suivante :

A. fr. 250. — B. fr. 293. — C. fr. 328. — D. fr. 345. — E. fr. 353. — F. fr. 380. — G. fr. 384. — H. fr. 401. — I. fr. 414. — L. fr. 418. — M. fr. 419. — N. fr. 442. — O. fr. 476. — P. fr. 517. — Q. fr. 673. — R. fr. 680. — S. fr. 717. — T. fr. 800. — U. fr. 819. — V. fr. 856. — X. fr. 900. — Y. fr. 1.016. — Z. fr. 1.192. — Z'. fr. 1.392. — Z''. fr. 1.490.

La moyenne entre les deux prix extrêmes (fr. 250 et fr. 1.490), étant 870, on pourra fixer à 800 francs la limite maximum des logements les moins chers et à 1.000 francs la limite minimum des logements les plus chers. On considérera les quartiers où le loyer est inférieur à

und Sterbens Statistik, etc., Berlin, 1886-1888, montre par le tableau suivant que la morbidité du bas personnel de la gare est plus haute que celle du personnel supérieur, mieux rétribué et moins exposé.

Profession	Proportions des malades pour cent employés		
	1885	1886	1887
Mécaniciens, chauffeurs	83	89	82
Personnel accompagnant les trains	65	66	64
Personnel inférieur de la gare	54	56	54
Aiguilleurs	50	53	48
Gardes-voies	40	42	38
—	—	—	—
Personnel supérieur de la gare	33	36	32
Personnel des bureaux	23	26	26

800 francs comme les quartiers les plus pauvres ; et les quartiers où le loyer est supérieur à 1.000 francs comme les quartiers les plus riches.

Par conséquent, les quartiers A, B, C, D, E, F, G, seront considérés comme les quartiers formant la partie pauvre de la ville, — et les quartiers Y, Z, Z', Z'', comme ceux formant la partie riche.

Ce plan économique de la ville de Lausanne, dressé d'après l'indication du prix du loyer, est confirmé par l'impression visuelle et concrète qu'on recevrait en visitant la ville.

C'est dans les petits quartiers du centre, près de l'ancienne cité et de la cathédrale, que les rues, les maisons et les habitants présentent l'aspect le plus pauvre et le plus misérable : dans le quartier A (Pontaise), s'étageant sur la colline, la pauvreté des hommes et des choses est encore plus frappante et c'est justement là qu'on trouve le loyer le plus bas : 250 fr. par an et par logement.

D'autre part, les quartiers placés au sommet de l'échelle économique pour le prix du loyer, ont l'aspect le plus riche et le plus élégant. Le quartier Z'' où le loyer atteint son maximum (1.490 fr.), offre le spectacle le plus riant et le plus beau de la ville, avec ses jardins, ses villas et ses grandes avenues.

Or, en comparant la mortalité moyenne des sept quartiers plus pauvres avec la mortalité moyenne des quatre quartiers plus riches, nous obtenons ces chiffres :

MORTALITÉ

(pour 1.000 habitants)

Quartiers riches		Quartiers pauvres	
Y	14,6	A..............	34,6
Z...............	13,9	B..............	26,7
Z'	10,0	C..............	14,6
Z''	11,8	D..............	23,7
		E..............	19,6
		F	21,6
		G..............	17,2
Moyenne	12,5	Moyenne	22,5

D'autre part, en faisant un calcul différent et en construisant la courbe de la mortalité et celle du bien-être économique (donnée par le prix du loyer) dans tous les vingt-cinq quartiers de la ville, on voit qu'elles marchent de plein accord et que l'augmentation du bien-être correspond à la diminution de la mortalité (1).

(1) M. de Fleury, (*Introduction à la médecine de l'Esprit, Paris*, 1900), trouve une raison psychologique à la plus grande résistance à la moralité chez les hautes classes sociales. Il croit que la plus grande quantité d'excitation cérébrale qu'elles reçoivent contribue à élever le degré de leur vigueur et de leur vitalité, et il base sa doctrine sur les expériences de Brown-Séquard et de Jules Chéron à propos des injections hypodermiques.

« L'expérience n'a-t-elle pas prouvé — écrit-il, — que les races les plus avancées en civilisation, que les *hommes les plus cultivés*, les plus nourris de sensation, d'art ou de connaissances scientifiques, sont en même temps les plus réfractaires aux maladies microbiennes ? Prenez un lutteur nègre et la plus languissante des plus grandes dames de Paris, l'un et l'autre exposés à la même contagion ; c'est sur le nègre que pullulent le bacille de la tuberculose ou la virgule du choléra. Une épidémie de variole a décimé des tribus entières de peaux-rouges, alors qu'elle touchait à peine leurs voisins de race blanche ; et notez bien, qu'il s'agissait d'Indiens nomades, qui ne sont certes pas privés

C'est surtout la mortalité des enfants qui est plus forte chez les sujets pauvres que chez les sujets aisés. Ce fait avait été déjà étudié à fond par M. Bertillon au mot *Mortalité*, du *Dictionn. des Sciences médicales* (1). Il apparaît très clairement lorsqu'on considère la mortalité par âge dans la ville de Lausanne :

MORTALITÉ DES ENFANTS (jusqu'à 1 an)

(pour 1000 habitants)

Quartiers riches		Quartiers pauvres	
Y..............	0,00	A..............	10,80
Z..............	0,76	B..............	5,80
Z'..............	0,00	C..............	2,40
Z"..............	0,00	D..............	5,00
		E..............	2,00
		F..............	3,70
		G..............	2,40
Moyenne........	0,19	Moyenne........	4,50

de grand air ni d'exercice musculaire. A corpulence égale, un sauvage est toujours moins vigoureux qu'un civilisé, un paysan qu'un citadin et *un illettré qu'un artiste*, parce que le civilisé, le citadin, l'artiste, sont saturés de sensations qui les surmènent quelquefois, mais qui haussent habituellement le cran de leur vitalité. Lors du naufrage du paquebot français, *La Ville de Saint-Nazaire*, n'avez-vous pas été frappés de ce fait saisissant que, pendant les interminables heures d'angoisse passées sur les canots de sauvetage, ce sont les âmes simples qui, les premières, ont perdu la force et se sont affolées ! Les nègres, les matelots à l'esprit obtus et inculte, sont morts d'abord, ou sont devenus fous. Et ce sont au contraire les plus intelligents, les plus instruits, les chefs, qui ont gardé l'espoir et l'énergie vitale jusqu'à la fin.»

A part l'exagération et tout ce qu'il y a d'unilatéral dans ceci, on ne peut cependant refuser à cette théorie un certain fond de vérité.

(1) Les chiffres de Blum, de Bally, de Day et de Fox concordent entre eux admirablement pour constater la très grande mortalité des

La mortalité des enfants, de 1 an à 2 ans, dans les mêmes quartiers, présente ces chiffres (sur 1.000 habitants).

Quartiers riches		Quartiers pauvres	
Y..............	0,00	A..............	2,16
Z..............	0,70	B..............	2,22
Z'..............	0,00	C..............	2,44
Z''..............	0,00	D..............	1,00
		E..............	1,35
		F..............	0.75
		G..............	0,00
Moyenne........	0,17	Moyenne........	1,41

En ce qui concerne les différentes causes de mortalité dans les classes pauvres, nous nous bornons à renvoyer le lecteur aux données des statistiques officielles de la ville de Paris (quartiers riches et quartiers pauvres), où l'on voit assez clairement que la mortalité par la fièvre typhoïde, la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, la diphtérie, la phtisie, les maladies de cœur, la bronchite, la pneumonie, la diarrhée infantile, est infiniment plus grande dans les quartiers pauvres que dans les quartiers riches (1). Qu'on consulte à cet égard le tableau suivant.

enfants chez les classes pauvres. D'après M. Blum, à Copenhague (1820-1879), sur mille enfants nés vivants il en meurt, dans la première annnée de la vie :

Dans les classes ouvrières.................... 204
Dans les autres classes........................ 167

Bally et Day ont trouvé que la mortalité des fils légitimes des pairs anglais (470 observations) était de 20,6 pour mille enfants de 1 à 4 ans, tandis que les enfants des autres classes, étudiées par Fox, donnent une mortalité de 27,3 et même də 51,0 (Bertillon).

Causes de mortalité pour 100.000 habitants (1901).

		Bronchite aiguë	Bronchite chronique	Rougeole	Scarlatine	Coqueluche	Diphtérie	Diarrhée infantile par 1000 enfants de 0 à 1 an	Maladies du cœur	Phtisie
Quartiers pauvres	XXe Ménilmontant	122	113	81	8-27	40	104	102,4	150-160	509-624
	XIXe Buttes-Chaumont	97	158	55	17-24	33	70	119,2	128-138	509-624
	XIIIe Gobelins	102	131	50	10-11	10	103-118	111,17	150-160	393-508
Quartiers riches	VIIIe Elysée	30	46	8	3-9	2	21	17,4	105-116	160-276
	IXe Opéra	49	56	13	3-13	12	29	17,4	105-116	160-276
	XVIe Passy	30	60	10	3-9	5	40	50,4	139-194	277-392

Il n'est même pas nécessaire de faire remarquer que la mortalité par accidents est plus élevée chez les pauvres que chez les riches. La *Statistica delle cause di Morte* (p. XLI) pour l'Italie, donne les chiffres suivants :

Décès par accidents (sur 100 morts, hommes, âgés de plus de 15 ans).

Mineurs	9,6	Pasteurs	4,8	Porteurs	3,8
Cochers et charretiers	7,0	Militaires	4,7	Autres ouvriers	3,6
Maçons	5,1	Sergents de ville	4,4	De toute autre profession	2,5

XXVIII

Infériorité physio-psychique des pauvres. Expériences avec l'esthésiomètre de Brown-Séquart..

A côté de l'infériorité strictement physique qu'on vient de constater chez les pauvres, les recherches de laboratoire de quelques auteurs paraissent établir aussi chez les hommes des classes ouvrières, l'existence d'une infériorité physio-psychique.

Ces recherches ont été faites sur diverses catégories d'individus, et, bien qu'elles n'aient pas eu pour objet l'étude de la sensibilité selon les classes sociales, les matériaux qu'elles ont recueillis nous fournissent toutefois quelques résultats sur la sensibilité chez les ouvriers et chez les étudiants, c'est-à-dire chez des sujets pauvres et des sujets aisés.

Les différentes sortes de sensibilité qui ont fait l'objet des principales recherches sont les suivantes : la sensibilité tactile, étudiée avec le compas de Weber ; la sensibilité générale, consistant dans l'appréciation d'une sensation provoquée par le passage, sur la peau, d'un courant faradique ; la sensibilité à la douleur, mesurée, soit avec ce même courant faradique, mais en augmentant son intensité, soit avec la pression graduée d'une pointe (Cattel, Koulbine, Moczotkousky) ; la sensibilité gustative, mesurée avec l'emploi de substances amères, douces et salées, disposées en séries graduelles de concentrations progressives ; la sensibilité rétinique, mesurée par le campimètre de Landolt ; la sensibilité chromatique, étudiée avec les haines d'Holmgren ; la sensibilité auditive, mesurée par

l'horloge ; le sens musculaire, examiné par la méthode des poids toujours croissants (1).

Ces recherches n'ont pas été faites pour comparer spécialement les étudiants et les ouvriers entre eux : elles ont été faites pour comparer les criminels, les sourds-muets et les dégénérés en général, avec les hommes normaux ; — ou pour étudier les variations de la sensibilité avec l'âge, le sexe, etc., etc.

Mais, comme pour former la masse de ces « normaux », il a fallu recourir soit à des ouvriers, soit à des étudiants, il n'est pas difficile de retrouver dans la totalité de ces expériences les chiffres concernant les étudiants et de les comparer ainsi à ceux qui se réfèrent aux ouvriers.

D'après ces recherches, il paraîtrait que presque toutes les formes de sensibilité sont moins développées chez les ouvriers que chez les étudiants. Nous renvoyons aux études spéciales traitant ce sujet, ceux qui voudraient avoir une connaissance approfondie de ces recherches, — qui sont, d'ailleurs, très connues et, nous ajouterons, très critiquées par les psychologues (1). Nous nous bornerons à exposer quelques observations personnelles sur la sensibilité générale des ouvriers et des étudiants, observée à l'aide de l'esthésiomètre.

(1) Voir la *Technique de psychologie expérimentale*, de Toulouse, Vaschide et Piéron. Paris. Doin éd. 1904.

(2) Voir l'*Archivio per l'antropologia criminale* de M. Lombroso, *passim* ; et en outre les *Années psychologiques*, Paris. Voici quelques chiffres les plus importants parmi ceux que ces observations ont relevés. La *sensibilité générale* étudiée avec le faradiréomètre, qui donne en centièmes de volt la force électromotrice d'une bobine de Bois-Reymond, a donné, à droite : pour les hommes aisés 3,52 ; pour les hommes, pauvres 7,91 ; pour les femmes aisées 3,96 ; pour les femmes pauvres 8,00. A gauche : pour les hommes aisés 3,63, pour les hommes pauvres 8,24 ; pour les femmes aisées 4,11 ; pour les femmes pauvres 7,96. (Ron-

Nos recherches personnelles sur les ouvriers ne portent que sur la sensibilité générale mesurée avec l'estésiomètre de Brown-Séquart. On sait que cet instrument consiste en deux pointes parallèles pouvant glisser sur une règle graduée, où se lit en millimètres l'écart des deux pointes. La mesure de la sensibilité s'obtient en millimètres, le chiffre le plus haut représentant la sensibilité la plus faible.

Les sujets qui ont servi à nos recherches sont 50 ouvriers de la ville de Lausanne et 50 de nos élèves de l'Université.

Les endroits où les mesures ont été prises sont :

L'extrémité inférieure de l'index de la main droite et de la main gauche ; le dos de la main droite et gauche,

coroni et Albertotti). La *sensibilité à la douleur* avec le même faradiréomètre, à droite, pour les hommes aisés, 46,0 ; pour les hommes pauvres 42,3 ; pour les femmes aisées 39,0 ; pour les femmes pauvres 39,6. A gauche, pour les hommes aisés 46,7 ; pour les hommes pauvres 46,3 ; pour les femmes aisées 40,0 ; pour les femmes pauvres 43,1 (Roncoroni et Albertotti). La *sensibilité olfactive*, étudiée au moyen d'une solution de girofle, a été reconnue égale chez les pauvres et chez les sujets aisés ; l'une et l'autre catégorie de sujets, percevant la solution à peu près à la même dose (1/500 Ottolenghi). Le *daltonisme* a été trouvé chez les pauvres 4 fois pour 100 et chez les aisés 3 p. 100 (Bono). Pour la *sensibilité gustative* on a trouvé qu'elle était très grande 54 fois pour 100 chez les sujets aisés, et 27 fois pour 100 chez les ouvriers, et qu'elle était obtuse 13 fois pour 100 chez les sujets aisés et 28 pour 100 chez les ouvriers. (Lombroso).

En ce qui concerne la *sensibilité auditive*, M. Saint-Hilaire a observé des défauts de l'ouïe dans la proportion de 35 p. 100 chez les enfants pauvres et de 0 p. 100 chez les enfants riches. Voir les mêmes résultats dans l'étude de M. de Weil, qui, ayant examiné la sensibilité auditive de 4.500 enfants des écoles (14 à 17 ans), a trouvé que les enfants des classes riches étaient relativement épargnés par les défectuosités de l'ouïe, alors que les enfants pauvres en étaient fréquemment atteints. (*Monatschr. f. Ohrenheilk*, 1882.) Et finalement voir les expériences de M. Dehn sur les sensations de la peau et les sensations gustatives chez les sujets aisés et les sujets pauvres, résumées dans l'*Année psychologique*, I, p. 243.

SENSIBILITÉ

(à l'esthésiomètre de Brown-Séquart).

Numéros d'ordre des sujets	Aisés						Numéros d'ordre des sujets	Pauvres					
	Face interne du doigt		Dos de la main		Joue			Face interne du doigt		Dos de la main		Joue	
	à droite	à gauche	à droite	à gauche	à droite	à gauche		à droite	à gauche	à droite	à gauche	à droite	à gauche
1.........	0,2	0,2	1,0	1,5	1,4	1.6	1.........	0,3	0,3	1,0	1,6	1,9	1,3
2.........	0,1	0,3	1,4	1,8	1,4	1,1	2.........	0,2	0,2	0,6	0,6	1.7	1,5
3.........	0,3	0,2	1,1	0,8	2,2	1,8	3.........	0,3	0,2	0,5	0,6	0,6	0,3
4.........	0,2	0,2	1,5	1,7	1,8	1,1	4.........	0,1	0,3	0,5	0,6	1,5	1,3
5.........	0,2	0,3	0,7	0,4	0,7	0.6	5.........	0,3	0,2	1,0	0,4	2.5	2,4
6.........	0,4	0,3	1,3	0,5	2,0	2,0	5.........	0,2	0,2	1,3	1,4	2,1	2,2
7.........	0,2	0,2	0,1	1,1	1,0	1,4	7.........	0,4	0,3	0,9	0,4	1,8	1,4
8.........	0,2	0,2	0,4	0,1	0,6	0,9	8.........	0,1	0,2	0,5	0,6	1,4	1,6
9.........	0,1	0,2	1,1	0,6	1,2	1,5	9.........	0,2	0,2	0,8	0,6	1,3	1,5
10.........	0,2	0,2	0,7	1,1	0,7	1,0	10.........	0,2	0,3	0,5	1,1	2,1	2,0
11.........	0,2	0,1	0,8	0,7	1,1	0,6	11.........	0,4	0,3	1,5	1,3	1,6	1.5
12.........	0,2	0,1	0.3	1,4	0,7	1,3	12.........	0,3	0,3	1,0	1,6	2,4	1,3
13.........	0,2	0,2	1,0	0,4	0,7	1,1	13.........	0,2	0,2	0,6	0,6	1,6	1,6
14.........	0,2	0.1	0,2	0,4	1,0	1,4	14.........	0,3	0,2	0,5	0,4	1,3	2,2
15.........	0,2	0.2	1,0	1,5	1,1	1,6	15.........	0,1	0,3	0,5	0,6	2,0	2,4
16.........	0,1	0,3	1,4	1,7	0,7	0,9	16.........	0,3	0,2	1,0	1,4	1,7	1,4
17.........	0,3	0,2	1,6	0,5	1,2	1,1	17.........	0,2	0,2	1,3	1,3	2,1	1,5
18.........	0,2	0,2	0,4	1,1	0,6	0,6	18.........	0,4	0,2	0,5	0,4	1,8	1,3
19.........	0,2	0,3	1,0	1,8	1,0	1,6	19.........	0,1	0,3	0,8	0,6	0,7	0,6
20.........	0,4	0,3	1,2	1,1	2,0	1,1	20.........	0,2	0,2	0,9	0,6	1,7	1,2
21.........	0,2	0,2	1,1	0,1	0,7	0,9	21.........	0,3	0,3	1,3	1,1	2,2	1,5

22.........	0,2	0,2	0,8	0,6	1,7	1,1	22.........	0,4	0,3	1,0	1,1	2,3	2,0
23.........	0,1	0,2	0,7	0,7	2,3	2,0	23.........	0,3	0,3	1,0	1,3	1,5	2,6
24.........	0,2	0,2	0,5	0,4	1,5	1,5	24.........	0,2	0,1	1,5	1,5	1,4	1,5
25.........	0,1	0,1	0,4	0,8	1,3	1,0	25.........	0,2	0,3	0,5	0,3	2,6	1,3
26.........	0,1	0,2	0,4	1,5	1,4	0,6	26.........	0,3	0,3	0,5	0,6	0,6	0,8
27.........	0,1	0,3	1,1	0,8	1,0	1,6	27.........	0,4	0,2	0,8	0,6	1,7	1,1
28.........	0,4	0,3	1,1	1,8	1,2	1,1	28.........	0,1	0,3	1,5	1,6	2,1	2,2
29.........	0,2	0,1	0,8	0,4	0,6	0,6	29.........	0,3	0,2	0,5	0,6	1,2	1,4
30.........	0,3	0,4	0,9	1,1	1,8	1,4	30.........	0,3	0,2	1,0	0,6	1,5	1,6
31.........	0,3	0,3	0,5	0,6	1,1	1,5	31.........	0,3	0,2	1,3	1,3	1,5	1,5
32.........	0,2	0,1	1,5	0,7	0,7	0,9	32.........	0,4	0,2	1,0	1,4	2,1	2,0
33.........	0,2	0,2	1,1	1,4	0,7	0,6	33.........	0,1	0,2	0,5	0,4	3,4	1,3
34.........	0,1	0,2	1,0	0,4	2,0	1,8	34.........	0,3	0,3	0,9	0,6	1,0	1,5
35.........	0,3	0,2	1,4	0,4	1,4	1,4	35.........	0,2	0,2	0,6	1,6	2,0	1,6
36.........	0,1	0,1	1,1	1,7	2,2	2,0	36.........	0,4	0,2	0,7	1,6	2,1	2,4
37.........	0,2	0,1	0,3	0,5	1,1	1,0	37.........	0,1	0,3	0,8	0,6	1,5	1,4
38.........	0,2	0,2	0,5	1,1	1,0	1,5	38.........	0,3	0,3	0,5	0,4	0,8	0,3
39.........	0,2	0,2	0,5	0,1	2,0	1,6	39.........	0,2	0,2	1,0	1,6	2,0	1,5
40.........	0,2	0,1	1,1	1,5	0,7	0,9	40.........	0,2	0,2	0,6	0,6	1,5	1,5
41.........	0,1	0,3	0,7	0,8	1,0	1,1	41.........	0,1	0,3	0,5	0,4	1,7	2,0
42.........	0,2	0,2	1,0	1,1	0,7	0,6	42.........	0,2	0,2	1,3	1,1	2,5	1,4
43.........	0,2	0,3	1,0	1,1	0,7	0,6	43.........	0,2	0,3	0,9	0,5	1,5	1,4
44.........	0,2	0,2	0,2	0,1	0,7	1,1	44.........	0,3	0,2	0,5	0,4	2,0	2,6
45.........	0,4	0,2	0,8	0,6	1,8	1,4	45.........	0,3	0,2	0,8	0,7	2,0	1,3
46.........	0,3	0,3	0,4	0,5	2,2	1,1	46.........	0,5	0,3	0,6	0,3	1,7	1,5
47.........	0,2	0,2	0,1	0,4	1,4	1,3	47.........	0,1	0,3	1,6	1,0	2,2	2,4
48.........	0,1	0,3	1,4	1,7	0,6	1,0	48.........	0,2	0,3	1,0	1,4	1,6	1,3
49.........	0,2	0,1	1,2	0,7	1,2	2,0	49.........	0,2	0,3	1,1	1,5	1,4	1,3
50.........	0,2	0,1	1,4	1,8	1,4	1,1	50.........	0,2	0,2	1,2	1,3	2,6	2,2
Moyennes...	**0,206**	**0,208**	**0,86**	**0,91**	**1,02**	**1,21**		**0,248**	**0,244**	**0,86**	**0,90**	**1,74**	**1,57**

toujours à la même place ; les joues, à proximité du tragus, toujours à la même place également.

Le dos de la main et la joue ont été choisis pour éviter qu'en limitant la recherche de la sensibilité à l'extrémité inférieure de l'index, on n'obtienne un résultat faussé par l'action mécanique que le travail manuel exerce souvent sur les doigts des ouvriers. En effet, le travail manuel pourrait créer des zones d'insensibilité dans la main des ouvriers, et comme il est nécessaire que les sujets servant à l'expérience se trouvent tous dans les mêmes conditions, il est préférable et même nécessaire de ne pas limiter ces recherches aux doigts et au dos de la main. Il est certain, au contraire, que l'action mécanique du travail manuel ne peut exercer aucune influence sur la joue.

Les résultats de nos recherches sont groupés dans le tableau qui précède.

En voici les conclusions :

Sensibilité à droite. — La sensibilité à l'extrémité inférieure de l'index de la main droite est (en moyenne) :

Pour les 50 ouvriers........	0,24
Pour les 50 étudiants.......	0,20

La sensibilité est donc plus haute chez les étudiants que chez les ouvriers.

Pour le dos de la main droite, il n'y aurait pas de différence sensible :

Pour les 50 ouvriers........	0,86
Pour les 50 étudiants.......	0,86

Mais la différence apparaît de nouveau très sensible, en faveur des étudiants, pour la joue :

Pour 50 ouvriers 1,74
Pour 50 étudiants 1,02

Sensibilité à gauche. — En ce qui touche la sensibilité de l'index de la main gauche, les moyennes confirment les résultats obtenus pour l'index droit. Elles donnent :

Pour 50 ouvriers 0,24
Pour 50 étudiants 0,20

Pour le dos de la main gauche, on n'observe pas le même phénomène. Les ouvriers présentent un chiffre légèrement inférieur à celui des étudiants, mais la différence est si faible qu'on ne pourrait guère en déduire une supériorité de la sensibilité chez les ouvriers :

Pour 50 ouvriers 0,90
Pour 50 étudiants 0,91

Pour la joue gauche, l'avantage revient aux étudiants d'une manière assez sensible :

Pour 50 ouvriers 1,57
Pour 50 étudiants 1,21

Que conclure des chiffres qui résultent de ces recherches ?

Pour permettre d'embrasser d'un seul coup d'œil ces résultats, nous avons fait le total des trois mensurations obtenues de chaque côté, qui représente le résultat des trois recherches (sur l'index, sur le dos de la main et sur la joue). Nous appellerons ce chiffre unique *indice de la sensibilité.*

L'indice de la sensibilité nous indique de combien il faut ouvrir les deux branches de l'esthésiomètre pour obtenir les trois mensurations successives sur le même individu (à droite ou à gauche). C'est ainsi que plus le chiffre de cet indice est haut et plus la sensibilité est basse, et inversement.

L'indice de la sensibilité, pour nos sujets, à l'index, au dos de la main et à la joue, est celui-ci :

A droite :

Pour les ouvriers	2,84
Pour les étudiants..........	2,08

A gauche :

Pour les ouvriers	2,71
Pour les étudiants,.........	2,32

Cet indice montre d'une façon évidente que la sensibilité du toucher, mesurée aux trois endroits que nous avons indiqués, est plus haute chez les étudiants, c'est-à-dire chez les sujets aisès, que chez les ouvriers.

Le lecteur qui aura la patience de traduire les chiffres de l'*indice de la sensibilité* en une expression graphique, aura une vision encore plus claire du phénomène.

Il verra aussi que le fait d'avoir la sensibilité plus développée à gauche qu'à droite est plus fréquent chez les ouvriers que chez les étudiants. En effet, tandis que la sensibilité chez les ouvriers est plus développée à gauche qu'à droite, — chez les étudiants, c'est le contraire qui arrive, les étudiants ayant la sensibilité plus développée à droite qu'à gauche.

Si le plus grand développement physiologique à gauche qu'à droite, comme quelques anthropologistes

et psychologues l'affirment, constitue vraiment une marque d'infériorité, le groupe de nos ouvriers présenterait donc ce nouveau signe d'infériorité qui viendrait s'ajouter à ceux déjà observés (1).

Mais évidemment cette question mérite d'être plus largement étudiée et on ne peut pas tirer de ces observations une conclusion définitive.

En rapprochant les résultats de nos recherches sur la sensibilité des ouvriers, des résultats obtenus par d'autres observateurs, on pourrait conclure, qu'en l'état de nos connaissances sur la question, les classes sociales formées par le prolétariat ouvrier semblent avoir une sensibilité physique moins développée que celle des classes aisées.

La constatation de ce fait est d'une importance trop grande pour que ces recherches ne soient pas continuées sur une échelle plus large et avec des moyens d'investigation plus sûrs et plus précis. Le manque de développement dans la sensibilité physique apporte en effet avec lui un manque de développement dans la sensibilité morale, et ce fait intéresserait au plus haut point les studieux de la psychologie des classes sociales.

L'éminent aliéniste italien, M. Verga, écrivait à ce sujet, que la sensibilité morale n'est que l'évolution dernière de la sensibilité physique et qu'il ne pourrait pas y avoir de sensibilité morale là ou la sensibilité physique n'aurait pas pu se développer.

C'est pourquoi une plus faible sensibilité physique chez les basses classes sociales pourrait avoir comme

(1) Voir Lombroso : *Sul mancinismo e destrismo tattile nei sani, nei pazzi, nei ciechi. Nell' Archivio di psichiatria et antropologia*, 1884 ; et Ch. Ferrai : *Recherches sur la sensibilité des sourds-muets*, Empoli, 1901, p. 22.

conséquence une sensibilité morale également plus faible. Elle pourrait aussi expliquer ce fait noté par plusieurs observateurs, à savoir qu'il y a autant de morales pu'il y a de couches sociales et que les sentiments moraux des hommes du peuple sont différents et — à certain point de vue, — moins évolués que ceux qu'on trouve chez les hommes des classes élevées.

DEUXIÈME PARTIE

LES CLASSES PAUVRES. — CARACTÈRES ETHNOGRAPHIQUES : CIVILISATION, USAGES, COUTUMES, CROYANCES, PRÉJUGÉS, LITTÉRATURE, ART.

L'étude ethnographique d'un groupe de population (civilisation, usages, coutumes, etc.), constitue une des parties les plus importantes de l'étude authropologique de cette population. Dans notre cas, l'étude ethnographique des pauvres n'est que le complément nécessaire de l'étude physique de ce même groupe, tel que nous l'avons conduite jusqu'ici. On a vu que les caractères physiques et psychophysiques des pauvres diffèrent sensiblement des caractères correspondants des hommes formant les hautes classes sociales. Cette différence s'étend-t-elle aussi aux caractères ethnographiques ?

XXIX

Ethnographie des classes pauvres. Civilisation. Sa diffusion dans les différentes couches sociales. Infériorité de la civilisation dans les basses classes sociales.

Chaque groupe social jouit d'une civilisation qui lui est propre ; — aussi, la civilisation spéciale aux classes qui, économiquement, se trouvent à la base de l'échelle sociale, est-elle une civilisation différente de celle dont jouissent les classes plus élevées. La civilisation d'une époque donnée ne se répand pas également dans toutes les zones d'un pays ou dans toutes les classes de la société. Avec son cortège spécial d'idées, de mœurs et de sentiments, elle franchit les territoires et marche à travers les couches sociales, exactement comme le son ou la lumière se propagent à travers l'espace ; il lui faut un certain temps pour se porter d'un endroit à un autre. Dans un même pays il existe côte à côte des civilisations différentes : dans telle montagne la civilisation est restée barbare, tandis que dans telle campagne elle est plus avancée, quoique féodale encore ; — et c'est seulement dans telle ville ou dans telle autre zone, qu'elle se manifeste d'une façon réellement moderne. Ce qui arrive *horizontalement* sur une surface, arrive, — si je puis m'exprimer ainsi — *verticalement* dans une société. Les couches sociales qui forment la société ne sont pas toutes pénétrées également et en même temps par les idées, les sentiments et les mœurs de la civilisation moderne. On dirait que ces idées,

ces sentiments et ces mœurs filtrent de haut en bas à travers les couches sociales comme l'eau de la pluie filtre à travers les couches terrestres. Les couches sociales inférieures s'imprègnent de la civilisation d'une époque donnée, longtemps après que cette civilisation a été élaborée par les couches supérieures, et alors que celles-ci, ayant toujours continué leur mouvement d'évolution, élaborent déjà une civilisation nouvelle et différente. C'est ainsi que les couches inférieures de la société représentent souvent les idées, les sentiments et les mœurs d'un temps arriéré. Il leur arrive ce que Livingstone avait noté pour les tribus africaines, qui ne possèdent que les fusils à pierre, lorsque les peuples d'Europe ont les fusils à baguette, et qui possèdent à leur tour les fusils à baguette lorsque les peuples blancs ont déjà les fusils Lebel.

Il est inutile de remarquer, dès à présent, que cette persistance des basses classes sociales à retarder dans l'évolution ne se limite pas aux seuls phénomènes psychologiques de la civilisation, — c'est-à-dire aux idées, aux sentiments et aux mœurs ; elle s'étend aussi à ses formes strictement matérielles, qui se résument dans la façon nouvelle dont un groupe de population se loge, se nourrit et s'habille.

Certes, ces trois catégories de faits matériels : logement, nourriture et habillement, tout en étant chez les basses classes en retard dans leur évolution, se sont améliorées, et nous sommes loin aujourd'hui des paysans que La Bruyère nous décrivait habitant des tanières et se nourrissant de racines. Mais quelle que soit la rapidité ou l'étendue de cette amélioration, il est facile de s'apercevoir que, pour les basses classes sociales, ces conditions matérielles de vie restent tou-

jours dans un état qui rappelle celui d'autres temps et d'autres civilisations.

Lorsque Lubbock écrivait que « le peuple n'est qu'un grand sauvage perdu dans le sein de la civilisation », il exprimait, peut-être avec quelque exagération, ce que les lignes qui précèdent viennent de dire : à savoir que le groupe formé par les basses classes sociales est un groupe dont la civilisation, au point de vue psychologique et matériel, se trouve dans un état qui rappelle celui des populations primitives.

XXX

Comment peut-on mesurer le degré de civilisation d'un groupe social ?

S'il existait des moyens de recherche permettant de mesurer avec précision le degré de civilisation d'un groupe social déterminé et de le comparer avec un autre groupe, il serait facile d'en faire l'application à la question qui nous intéresse.

Malheureusement il n'existe pas de moyens de recherche pouvant donner des résultats exacts et précis ; et force nous est de recourir à de simples évaluations qui, sans prétendre à une précision mathématique, sont cependant suffisantes dans notre cas. Ces évaluations nous sont offertes par les statistiques. Les chiffres statistiques, en effet, examinés avec attention, suffisent pour donner une indication appréciable du degré de civilisation d'un groupe de population déterminé.

Il existe une certaine quantité de phénomènes sociaux, traduisibles en chiffres, dont l'intensité tend nettement à augmenter ou à diminuer sous l'influence de la civilisation moderne. Les statistiques indiquent avec une exactitude suffisante la quantité et les oscillations de ces phénomènes pour chaque groupe de population (zones géographiques et classes sociales). Il est donc possible de déterminer, avec un certain degré de probabilité, chez lequel des deux groupes sociaux, ou chez laquelle des deux zones géographiques, la civilisation moderne est plus répandue, tout en examinant parmi les chiffres statistiques représentant la vie sociale, ceux qui indiquent les phénomènes que la civilisation actuelle tend à développer ou à diminuer (1). Il est évident qu'on ne pourra conclure à bon escient que lorsque les chiffres des différents phénomènes concorderont entre eux pour indiquer la même conclusion.

Il va de soi que cette méthode n'a qu'une valeur comparative. Elle ne pourrait pas établir, en ligne absolue, la civilisation d'un groupe social déterminé ; elle peut seulement découvrir chez lequel de deux groupes de populations, la civilisation moderne se trouve être plus répandue. Or, c'est ce qu'il nous suffit de savoir, notre recherche tendant, non pas à établir le degré absolu de civilisation du groupe pauvre, mais seulement à préciser si la civilisation moderne est plus ou moins répandue dans ce groupe que dans les autres.

Examinons donc chez le groupe social formé par les classes pauvres, les phénomènes statistiques qui

(1) Nous prenons la liberté de renvoyer le lecteur à notre livre : *Italiani del Nord, Italiani del Sud*, Torino, 1900, où toute cette théorie est complètement développée, et où les différents degrés de civilisation, dans les différentes zones de l'Italie contemporaine, sont déterminés au moyen des données statistiques.

ont quelque valeur pour déterminer le degré de civilisation de ce groupe en comparaison des données des autres groupes.

La meilleure méthode pour comparer les chiffres qui se réfèrent aux basses classes sociales, et ceux qui se réfèrent aux classes aisées, consiste certainement à comparer les chiffres statistiques des différentes professions. Mais souvent les statistiques professionnelles manquent ; on peut alors recourir à d'autres méthodes qui, tout en étant moins exactes que la méthode précédente, donnent, cependant, d'assez bons résultats.

On peut comparer, par exemple, les phénomènes statistiques, dans les quartiers riches et pauvres de la même ville, la classification des quartiers étant faite selon le prix du loyer (1). On peut aussi comparer entre elles les zones riches et pauvres du même pays, le degré de richesse étant donné, quoique très approximativement, par les statistiques économiques, suivant les méthodes de De Foville (successions), de Engel (consommation), de Cannan (revenu), de Neumann Spallart (plusieurs indices), etc., etc.

XXXI

Premier indice : la diffusion de la culture intellectuelle

La diffusion de la culture intellectuelle chez un groupe de population est un des signes de son degré de civilisation. Lorsqu'un groupe social passe d'un

(1) Voir encore, à ce propos, l'étude déjà citée de M. Manouvrier sur les quartiers riches et pauvres de la ville de Paris.

état de civilisation ancienne à un état de civilisation moderne, on remarque toujours que l'augmentation de la diffusion de la culture intellectuelle accompagne cette évolution. Chez les sociétés sauvages primitives, la diffusion de la culture intellectuelle n'existe pas ; — chez les grandes sociétés barbares (plus évoluées que les sociétés primitives) — la culture intellectuelle se répand seulement dans certaines classes privilégiées ; — chez les sociétés civilisées d'aujourd'hui, la culture intellectuelle ayant continué sa tendance à la diffusion, gagne, quoique d'une façon encore inégale, toutes les couches de la société.

Cette évolution dans la diffusion de la culture intellectuelle permet ainsi de juger le degré de civilisation d'un groupe de population déterminé. Le nombre des individus sachant lire et écrire ; le nombre des écoles primaires et des élèves inscrits, la quantité d'inscriptions aux œuvres post-scolaires, les dépenses pour l'instruction publique, les inscriptions aux écoles secondaires et supérieures de toute sorte, le nombre des bibliothèques et la quantité des livres donnés en lecture, la quantité des publications périodiques, soit scientifiques, soit littéraires, soit politiques, la production éditoriale, la quantité d'individus adonnés aux travaux intellectuels, etc., toutes ces données, quoique d'une valeur et d'une précision statistique inégales, constituent, lorsqu'on les étudie proportionnellement à la population, autant d'indications pour établir le degré de diffusion de la culture intellectuelle et par conséquent le degré de la civilisation.

En effet, les pays d'Europe les plus civilisés sont ceux qui présentent, très accentuées, toutes ces formes de la diffusion de la culture intellectuelle. Et dans le sein du même pays, ce sont les zones qui ont le plus grand

nombre de lettrés, d'inscrits aux écoles, etc., qui sont les plus civilisées (1).

Ce fait est évident en Italie, par exemple, où le nord, — qui est une des zones italiennes les plus modernes au point de vue de la civilisation,— ne compte que 20 illettrés sur 100 conjoints, tandis que le midi, y compris les îles, constitué de zones ou la civilisation est ancienne, primitive et quelquefois barbare, a un nombre d'illettrés qui atteint dans quelque zone le chiffre fantastique de 70 pour 100 conjoints (2).

C'est ainsi que dans l'état actuel de la vie sociale, la distribution géographique de la diffusion de la culture intellectuelle dans un pays indique assez exactement la distribution géographique de la diffusion de la civilisation moderne. Ce qui est vrai pour cette distribution *horizontale* de la culture intellectuelle, l'est aussi pour la distribution *verticale*. Les classes pauvres sont celles où la culture intellectuelle est le moins répandue et ce fait, — tellement évident qu'il n'a même pas besoin de chiffres statistiques pour être démontré, — révèle un degré plus bas de la civilisation dans ces mêmes classes (3).

(1) V. les chiffres qui se rapportent à cette question dans le *Report of the Commissioner of education* du *Bureau of Education of Washington*, 1896.

(2) V. *La statistica della popolazione e lo stato civile*, 1896. *Pubblizione ufficiale*. Roma.

(3) Il est évident que toutes les données indiquées plus haut pour mesurer le degré de diffusion de la culture intellectuelle dans deux zones ou deux pays différents ne seraient pas applicables à la comparaison de deux couches sociales. Pour celles-ci, il suffira de se servir du nombre des illettrés et de celui des inscriptions aux écoles secondaires et supérieures.

XXXII

Second indice : le taux de la natalité

Les chiffres statistiques qui indiquent la natalité dans un groupe de population, peuvent, aujourd'hui, contribuer à déterminer le degré de la diffusion de la civilisation moderne dans ce même groupe. La démographie a déjà suffisamment établi que la diffusion de la civilisation moderne tend à abaisser, de nos jours, le taux de la natalité. Dans un pays quelconque, dès que la civilisation moderne se substitue à l'ancienne, la natalité diminue. Les preuves de ce rapport sont fournies par plusieurs faits. D'abord par la diminution progressive et constante de la natalité dans toute l'Europe, depuis quelque temps, parallèlement à l'augmentation également progressive de la culture et du bien-être matériel. Ensuite par le fait que ce sont les nations d'Europe où le bien-être, la culture intellectuelle et le progrès de la civilisation moderne sont le plus répandus, qui ont le taux de la natalité le plus bas, — tandis que les pays où la natalité est plus élevée sont précisément ceux où les anciennes civilisations persistent, où la culture intellectuelle est très basse et où la richesse est répartie d'une façon féodale et quelquefois barbare (1).

Enfin, le phénomène très connu — que dans le sein de la même nation, ce sont les provinces les plus cultivées et les plus modernes, qui ont le taux de la natalité le plus bas, tandis que les provinces les plus

(1) G. S. DEL VECCHIO. *Le nascite e gli analfabeti*. Bologna, 1895.

arriérées et superstitieuses sont celles où le taux de la natalité est le plus élevé — confirme une fois de plus la loi démographique qui relie — au moins dans notre siècle — la natalité à la civilisation.

La distribution géographique du taux de la natalité en Autriche-Hongrie, par exemple, où existent côte à côte tant de différents degrés de civilisation, coïncide exactement avec la distribution géographique de la culture intellectuelle, du bien-être et de la civilisation moderne (1).

La même chose s'observe d'ailleurs, d'une façon très évidente en Italie, où le Nord, plus civilisé que le Sud, a un taux de natalité de 33 pour 1000, tandis que le Sud en a un de 38 pour 1000 (2).

Sans rechercher ici les causes de ce phénomène — causes biologiques selon Spencer, causes intellectuelles, psychologiques et économiques, suivant les économistes, il nous suffit de pouvoir affirmer que dans l'état actuel de la population européenne, ce sont les groupes de population les moins civilisés, qui donnent le taux de natalité le plus élevé.

De même, en comparant entre elles les natalités des hautes et des basses classes sociales, on voit que — en tout pays — les pauvres ont une natalité plus haute que les classes aisées.

Les statistiques officielles de tous les Etats, les recherches individuelles, comme celles de M. Schwabe à Berlin, de MM. Bianco et Pagliani, à Turin, les recherches sur la natalité des quartiers riches et pauvres de la ville de Paris, de la ville de Berlin et de la ville de

(1) Je crois avoir démontré ce rapport, pour l'Autriche, dans l'étude : *Statistiche delle nazionalit à in Austria Ungheria* dans le *Giornale degli Economisti*. Roma, 1898.

(2) *Annuario statistico*, pel 1895, Roma.

Vienne (Bertillon), montrent d'une façon évidente que la natalité des riches est plus basse que celle des pauvres (1).

Nous renvoyons le lecteur aux nombreux ouvrages qui traitent cette question, et nous nous bornons à exposer ici les chiffres se réferant à la natalité dans les quartiers riches et pauvres de la ville de Lausanne.

Nous avons parlé plus haut de la distribution topographique des quartiers riches et pauvres dans la ville de Lausanne et du criterium suivant lequel nous avons classé les différents quartiers selon leur degré d'aisance. Voici les chiffres qui nous intéressent :

NATALITÉ DANS LA VILLE DE LAUSANNE
(par 1.000)

Quartiers riches		Quartiers pauvres	
Y	11,6	A	26,0
Z	26,9	B	29,8
Z'	15,5	C	34,1
Z"	7,5	D	35,8
		E	42,0
		F	17,0
		G	24,5
Moyenne	15.3	Moyenne	29,8

La moyenne générale pour la ville est de 24,7.

Certes, on pourrait objecter que les chiffres de la natalité étudiés dans les quartiers riches et pauvres d'une ville, ne suffisent pas à eux seuls à résoudre le pro-

(1) Levasseur : *La population française*, t. II, p. 398. Suivant les calculs officiels, les quartiers riches de Paris ont une natalité de 23 pour 1.000, et les quartiers pauvres de 30 pour 1.000.

blème de la natalité selon la classe sociale ; car les quartiers riches contenant un nombre plus grand de célibataires (domestiques), le nombre des naissances proportionnellement à la population s'y trouve être inférieur. Cependant la différence entre la natalité des quartiers riches et celle des quartiers pauvres est trop grande pour qu'elle puisse être imputée seulement au plus grand nombre de célibataires des quartiers riches. D'autre part, les nombreuses observations statistiques qui existent sur ce sujet, et qui se servent d'autres méthodes, confirment qu'il s'agit là surtout d'une différence déterminée par la classe sociale (1).

L'étude de la natalité dans les classes sociales devrait nous amener à faire une autre recherche, celle de la plus grande masculinité dans les classes pauvres. C'est une question encore assez obscure, mais du plus grand intérêt et qui mériterait d'être traitée dans une longue étude.

M. William I. Thomas, dans son travail : *On a difference in the metabolism of the sexes* (*American Journal of Sociology*, juillet 1897) avait trouvé que les populations pauvres ont, dans leur natalité, une quantité de mâles plus grande que celle des populations riches. Ainsi, dit-il, la *masculinité* est plus petite dans la plaine que dans la montagne où demeurent des populations très pauvres et se nourrissant d'une façon très insuffisante. Dans les campagnes, la *masculinité* est

(1) M. Barbé, dans un travail : *Un nouvel état social dans l'Inde*, dans le *Bull. de la Société d'économie sociale*, 1894, aurait trouvé le le même phénomène dans l'Inde, où les classes aisées auraient une natalité plus petite que les classes pauvres. M. Villermé, aussi, avait remarqué, depuis longtemps, que la *natalité* des populations ouvrières employées aux grandes fabriques, était supérieure à celle des ouvriers aisés travaillant à domicile. M. Arsène Dumont a trouvé la même chose à Villebonne, etc., etc... (*Bull. soc. anthr.*, 1891, p. 639).

plus grande que dans les villes où l'alimentation, surtout pour ce qui regarde la viande, est meilleure. Dans les familles pauvres, la *masculinité* est plus grande que dans les familles riches. Une statistique suédoise, citée par M. Bertillon, confirmerait la plus petite *masculinité* des hautes classes sociales. En Suède (1851-1860), pour 100 naissances féminines, de chaque classe, on comptait 98,3 naissances masculines chez les nobles, 105,0 chez les bourgeois et 105,7 chez les agriculteurs.

Les nobles ont ainsi moins de mâles que les autres classes de la population (Voir Jules Rochard : *Encyclopédie d'hygiène*, mot : *sexe*). Quelle est la signification de la plus grande *masculinité* des basses classes sociales ? M. Raseri, dans son article publié dans le *Giornale degli Economisti* (avril 1898) a trouvé que dans les années de guerre et de disette il naît plus de garcons que de filles ; et M. Rauber, dans son travail : *Der Ueberschuss an Knabengeburten und seine biologische Bedeutung, Leipzig 1900*, ayant constaté que chez certains animaux, par exemple les insectes, le sexe est certainement déterminé par l'alimentation, ajoute que la seule influence qui puisse faire qu'une femme donnée — et en général, la femelle d'un mammifère quelconque,—produise plutôt des mâles que des femelles est la nutrition. Si celle-ci est abondante pendant l'enfance de la mère et même pendant sa vie fœtale, les ovules qui normalement auraient donné des mâles se transforment en ovules susceptibles de produire des femelles et le contraire a lieu si la nutrition est insuffisante : les ovules femelles périssent ou se transforment en ovules mâles.

S'ensuit-il qu'il faille attribuer à la mauvaise et insuffisante alimentation la plus grande masculinité des basses classes sociales ?

Ou bien ne pourrait-on pas en rechercher la cause dans la précocité des mariages ? On sait que les mariages sont plus précoces dans les basses classes sociales que dans les classes aisées. Les chiffres des statistiques anglaises nous fournissent ces données :

AGE DES MARIAGES (1)

	Garçons	Filles
Mineurs	24,06	22,46
Industries textiles	24,38	23,43
Cordonniers, tailleurs	24,92	24,31
Artisans	25,35	23,70
Laboureurs	25,56	23,66
Employés de commerce	26,25	24,43
Commerçants	26,67	24,22
Fermiers	29,23	26,90
Professions libérales	31,22	26,40

Or, la précocité des mariages favoriserait la *masculinité*. (Maurel : *La Masculinité*, *Revue scientifique*, 1903.)

Certainement ce problème de la *masculinité* dans les classes pauvres réclame une étude bien approfondie. Pour l'instant, nous pouvons simplement avancer que la masculinité des pauvres pourrait provenir, soit de la cause économique qui pousse les ouvriers à se marier plus jeunes que les hommes exerçant des professions libérales, soit de leur alimentation maigre et insuffisante.

De toute façon, le taux de la natalité chez les pauvres est l'indice d'une civilisation moderne moins évoluée et moins diffuse, — étant donné que ce sont les groupes

(1) Olge : *On Marriage Rates and Marriage Ages*, *Journ. of. R. Stat. Soc. of London*, 1890.

les plus civilisés, qui, aujourd'hui, ont une natalité plus basse (1).

Le taux de la natalité, étudié comme indice de la civilisation moderne chez un groupe de population, indique, ainsi, chez le groupe social formé par les classes prolétaires, un état de civilisation arriéré.

XXXIII

Troisième indice : le taux de la mortalité.

La mortalité chez les pauvres est plus haute que chez les riches. Il est inutile de revenir sur ce fait, dont nous avons parlé plus haut, et qui est aujourd'hui très connu par les statisticiens.

Ce qui nous intéresse ici, c'est l'indication que la mortalité peut fournir sur l'état de civilisation d'un groupe social, étant donné que la diffusion de la civilisation moderne amène généralement avec elle une diminution de la mortalité. Ce rapport est prouvé, d'abord par la diminution subie par la mortalité, depuis le commencement du siècle jusqu'à ce jour, sous l'influence du progrès dans le bien-être matériel, dans l'hygiène et dans la civilisation en général (2); ensuite par le fait que les nations les plus civilisées et les plus cultivées ont une mortalité plus faible que celle

(1) Si l'on accepte exclusivement la théorie biologique de Spencer, suivant laquelle le développement cérébral de l'espèce est en raison inverse de son pouvoir de reproduction, — la plus grands natalité des pauvres serait plus spécialement le produit du manque de développement cérébral des basses classes sociales.

(2) Mayr dans son ouvrage : *Statistik und Gesellschaftslehre*, vol.

des nations arriérées et moins cultivées. Ainsi, dans le sein d'une même nation, ce sont les zones les moins civilisées qui ont la mortalité la plus grande.

Sans vouloir affirmer, pour cela, que le degré de mortalité dans un groupe social dépend uniquement de son degré de civilisation, on peut cependant considérer la plus grande mortalité dans les basses classes sociales comme un des indices de sa civilisation arriérée, civilisation où les mœurs et les habitudes hygiéniques ne sont pas répandues comme dans les classes plus aisées et plus policées.

Une forme spéciale de mortalité, le suicide, indique, de nos jours, avec quelque certitude, le degré de civisation d'un groupe. Sans rechercher ici les causes de ce fait (1), il est certain que la civilisation moderne apporte, avec des améliorations morales et matérielles,

II, 1898, donne ce tableau indiquant la diminution de la mortalité en Europe :

Années	*Mortalité*
1801-20	31.5
1821-30	30.0
1831-40	31.3
1841-50	30.5
1851-60	30.3
1861-65	29.5
1866-70	30.0
1871-75	30.4
1876-80	28.8
1881-85	28.2
1886-90	27.3

Pour certains Etats, la diminution est très évidente, par exemple pour l'Italie où la mortalité, qui était de 28, 10 en 1887, est allée toujours en diminuant jusqu'à nos jours où elle est réduite à 22,6. V. *la Statistica delle cause di morte*, Rome, 1897.

(1) V. pour ces causes : A. Niceforo, *Italiani del Nord e Italiani del Sud*, Torino, 1900, pag. 477 et suiv.

une certaine quantité de maux qui lui sont particuliers ; par exemple, l'augmentation du *suicide* (1). Le suicide augmente toujours là où augmentent la culture intellectuelle et l'intensité de la vie moderne. C'est justement dans les pays et les zones les plus modernisés, les plus cultivés et les plus civilisés, que le suicide fauche le plus grand nombre de victimes.

Or, il se trouve que le suicide est moins fréquent dans les basses classes sociales que dans les classes aisées et cultivées. Cela est vrai de nos jours, ainsi que l'indiquent les statistiques les plus récentes (2) et cela

(1) Augmentation du suicide, établie sur les données du *Movimento della popolazione in Europa*, etc. Rome, 1897.

Suicidés pour un million d'habitants.

	1865	1882	1894
	—	—	—
Irlande......	14	20	—
Ecosse......	42	49	62
Italie........	30	50	56
Hongrie.....	30	65	—
Angleterre...	66	—	91
Belgique.....	54	—	132
Autriche.....	74	124	—
Bavière......	81	134	—
France.......	130	—	225
Russie.......	121	191	—

(2) En Italie, les suicidés du sexe masculin, proportionnés à la population masculine au-dessus de 15 ans de chaque profession ont été en 1896 :

Total de la population.	1,60	sur 10.000
Employés............	7,2	—
Commerçants.........	7,1	—
Maçons...............	1,0	—
Portefaix.............	1,8	—
Menuisiers............	1,8	—
Cochers...............	2,4	—
Ouvriers des mines...	0,3	—

Voir la statistique officielle : *Cause di morte*, etc., Rome, 1899, page 65.

était vrai aussi au commencement du siècle passé, alors que M. Lombard, en étudiant le suicide à Genève, arrivait à la même conclusion (1).

Le suicide, donc, considéré comme un indice de la civilisation, étant plus fréquent dans les classes aisées que dans les basses classes sociales, nous apprendrait que ces dernières ont un degré de civilisation plus bas.

Aussi, de même que la mortalité, les types de maladie peuvent servir comme indice du degré de civilisation — et parmi les maladies, la *folie* pourrait être l'indice le meilleur.

L'accroissement des cas de folie, ainsi que le suicide, accompagne la diffusion de la culture intellectuelle et de la civilisation moderne, dans tous les pays d'Europe.

En Italie, ce sont les zones du sud, moins civilisées et moins cultivées, qui donnent le plus petit chiffre d'aliénés (18 pour 100.000 habitants), tandis que les zones du nord, plus civilisées, présentent un chiffre presque de cinq fois supérieur (89 pour 100.000) (2).

Or, cette différence que présentent les zones civilisées et les zones arriérées comparées entre elles, se retrouverait lorsqu'on recherche la quantité des cas de folie dans les diverses classes sociales (3).

(1) *Annales de l'hygiène publique*. 1834-1835.

(2) Verga, *Censimento dei pazzi*, dans les *Annale di statistica*, 1882.

(3) Voir Conrad. *Sammlung nationalökonomischer and statistischer Abhandlungen des staatswissenschaftlichen*, etc., I, Band, II, Heft, Iena, 1877, *et Dict. des Sciences médic.*, au mot *France*.

Il faut cependant noter que certaines professions manuelles facilitent l'explosion de la folie. Ainsi les professions, dont l'exercice nécessite l'emploi de certains poisons (plomb, phosphore) ou entraînent de mauvaises conditions hygiéniques, peuvent favoriser l'apparition de la folie. Les employés des chemins de fer fourniraient une

Si ce fait est vrai, ne pourrait-on pas considérer la fréquence de la folie — ce fruit du surmenage de la vie contemporaine — comme l'un des indices de la civilisation moderne ? Il serait d'accord avec les autres indices déjà examinés pour attester que la civilisation moderne est moins diffuse dans les basses classes sociales que dans les hautes.

XXXIV

Quatrième indice : le taux de la criminalité par violence.

La physionomie que prend la criminalité chez certains groupes de population et dans certaines époques, peut servir comme un indice de leur civilisation.

On croit généralement que la diffusion de la civilisation moderne apporte avec elle la diminution de la criminalité, comme d'ailleurs de toute forme de mal. C'est là une conception générale et optimiste de la civilisation, laquelle, en dernière analyse, ne supprime pas progressivement le mal, mais ne fait que le transformer. La criminalité, en passant d'une époque à une autre, et d'un milieu social à un autre, ne fait que changer de forme.

La plus grande transformation qu'ait subie la criminalité sous l'action de la civilisation moderne est celle-ci : la criminalité à base de violence, qui dominait dans

forte proportion de paralytiques généraux. Faut-il en rendre responsable l'ébranlement continu du système nerveux, par la trépidation des machines (Huppert) ou la lourde responsabilité, ou l'alcool ?

les civilisations primitives et barbares, se transforme en criminalité à base de fraude (1). Le criminel qui, autrefois, avait recours à la violence pour accomplir son crime, se sert aujourd'hui de la fraude et de la ruse.

C'est pourquoi, partout, les crimes de violence diminuent tandis que les crimes de fraude augmentent.

Les statistiques criminelles fournissent amplement les preuves de cette transformation. Tandis que les homicides, — qui représentent par excellence le crime à base de violence — diminuent partout, les escroqueries, les crimes contre le commerce, les falsifications, les fraudes, augmentent partout d'une façon très rapide (2).

Pour ne parler que de l'Italie, qui, occupant une des premières places dans la criminalité européenne, est le pays le plus propice à l'étude des lois statistiques de la criminalité (c'est pour la même raison que Marx a étudié l'industrialisme en Angleterre et Tocqueville la démocratie en Amérique), — pour ne parler que de l'Italie, disons-nous, la diminution des crimes de violence et l'augmentation des crimes de fraude dans ce pays, de 1880 jusqu'à ce jour, peuvent se résumer dans les chiffres suivants :

(1) V. A. Niceforo. *La Transformacion del delito en la sociedad moderna*, Madrid, 1902, où toute cette théorie est complètement développée avec ses applications à la géographie criminelle, à l'évolution du crime, et à la spécialisation du crime dans les différentes classes sociales.

(2) Les chiffres statistiques de ces crimes pour toute l'Europe sont exposées dans le travail de M. Bosco : *La delinquenza in vari stati d'Europa. Bulletin de l'Institut International de statistique*, Rome, XIII, 4e livraison, 1903.

Diminution des crimes de violence.

Les homicides ont diminué comme de 100 à 70.

Les usurpations, les dommages et les incendies comme de 100 à 87.

Les coups et les blessures comme de 100 à 92 (1).

Augmentation des crimes de fraude.

Les escroqueries ont augmenté comme de 100 à 125.

Les crimes contre le commerce comme de 100 à 326.

Les concussions et les corruptions comme de 100 à 150.

Les faux en monnaie comme de 100 à 106.

Les faux et les calomnies comme de 100 à 170.

Les fraudes industrielles et commerciales comme de 100 à 210.

Le fait que ce tableau nous apprend se répète dans toute l'Europe ; là où les statistiques spécifient davantage les titres des crimes et les moyens mis en œuvre pour les accomplir, on retrouve de curieuses confirmations de cette loi. En Angleterre, par exemple, où les statistiques distinguent les vols accompagnés de violences et d'effractions, des vols domestiques, on voit clairement que les premiers, qui sont des vols à base de violence, diminuent sensiblement tandis que les seconds, qui sont plutôt des vols à base de fraude, augmentent de plus du double.

(1) Dans le mouvement général de la criminalité européenne, les coups et les blessures ne sont pas partout en diminution ; dans plusieurs pays, ils augmentent ; mais l'homicide est partout et sans exception en diminution.

Il est facile de saisir les causes de cette tranformation de la criminalité. L'homme a créé jusqu'à ce jour deux grandes formes principales de civilisation qui, en général, peuvent s'appeler : *civilisation violente*, l'ancienne, et *civilisation à base de ruse*, la moderne. Dans la civilisation violente, la lutte pour l'existence se faisait par la force. Le pouvoir politique et la richesse étaient conquis par les armes. Dans la civilisation moderne, à base d'astuce, la lutte pour l'existence est combattue plutôt avec la ruse qu'avec la force. De là la forme différente sous laquelle la criminalité se manifeste dans ces différents types de civilisation; les criminels se servent des armes que leur offre la société où ils vivent (1).

L'existence de ces liens entre la civilisation arriérée et la violence d'une part, — et la civilisation moderne et la diminution de la violence de l'autre, — est clairement indiquée par la distribution géographique de l'homicide en Europe et en Amérique, — distribution géographique qui devient à son tour une preuve nouvelle de l'existence de ces liens.

Chaque nation ayant des zones plus ou moins civilisées — et l'homicide étant le crime typique de cette violence qui caractérise les civilisations arriérées, — l'homicide sera plus rare dans les zones où la civilisation sera le plus avancée.

(1) Une des causes pour lesquelles la statistique nous donne des chiffres beaucoup plus élevés pour la criminalité des classes inférieures, que pour celle des classes supérieures, se trouve certainement dans le fait que nous venons d'exposer. Les hautes classes sociales commettant les actions immorales et criminelles au moyen de la ruse, — et la ruse étant plus facile à cacher que la violence — la criminalité *apparente*, dénoncée par les statistiques, est infiniment plus grande chez les pauvres que chez les riches, tandis que la criminalité *réelle* est, probablement, la même dans les deux classes sociales.

Ce fait est très évident en Italie, où le sud, ayant une civilisation moins moderne que le nord, a un chiffre très élevé d'homicides : 24 sur 100.000 habitants, tandis que le nord en a à peine 4.

Les Etats-Unis d'Amérique (Nord), présentent le même phénomène. Dans les Etats Atlantiques du Nord, où la civilisation moderne, avec ses industries et son commerce, est très répandue, l'homicide est presque nul :

6 prisonniers sur 100.000 habitants.

Dans les Etats Atlantiques du Sud, où la civilisation moderne est moins profonde et la vie sociale encore primitive, le chiffre des homicides monte à :

12 sur 100.000 habitants.

Dans les Etats de l'Occident, où on peut dire que la civilisation moderne n'a pas encore pénétré, le chiffre de l'homicide touche à son maximum :

28 sur 100.000 habitants (1).

L'Autriche aussi confirme cette loi. Les homicides, ainsi que les blessures graves, prédominent chez les Slaves du Sud, tandis que les Allemands et les Italiens donnent le minimum de ces crimes.

Il ne s'agit pas là d'une différence due à la *race*, parce que la composition anthropologique de ces différentes nationalités est presque la même partout. On constate une forte majorité de brachycéphales et de sous-brachycéphales, soit chez les Italiens, soit chez les Slaves, soit chez les Allemands-Autrichiens (2).

(1) M. Bryce, dans son livre : *The american Commonwealth*, Londres, 1899, tome 2, p. 412, écrit : « Les crimes de violence dans le sud sont les restes de la barbarie qui se maintient très vive dans ces endroits, tandis que les Etats du nord sont arrivés au plus haut degré de la civilisation. »

(2) Deniker. *Géographie de l'indice céphalique en Europe.*

Cette différence est due uniquement à la distribution diverse de la civilisation chez ces différents peuples. Les Slaves d'Autriche (excepté les Tczeques de la Bohème), sont dans un degré de civilisation (agricole) plus arriéré que les Allemands et les Italiens d'Autriche (1). De là, la prédominance de l'homicide chez les Slaves, surtout chez ceux du Sud.

On observe, d'ailleurs, la même chose en Allemagne, où les blessures graves prédominent dans les provinces de la Bavière, de la Prusse Occidentale, de la Posnanie, de la Silésie, où les anciennes traditions et les mœurs quelquefois primitives contribuent à maintenir élevé le chiffre des crimes à base de violence.

En France, la loi de la distribution géographique du crime violent et de la civilisation est faussée par le phénomène de l'immigration étrangère. Cette immigration, par laquelle s'introduit en France un nombre remarquable d'homicides et de violents, se répand dans les zones du sud très civilisées, augmente, à elle seule, considérablement les chiffres de crimes violents dans ces départements, et met ainsi presqu'à la tête de la criminalité française des départements très civilisés. Ce fait résulte avec évidence des statistiques officielles de l'immigration et de la criminalité. Mais en Corse, où l'immigration n'existe pas, la loi de la civilisation et de l'homicide réapparaît.

La Corse donne, par suite de son état social, de ses mœurs et de ses traditions, un des chiffres les plus hauts de l'homicide (22).

Les statistiques criminelles par professions qui ont été dressées dans quelques Etats d'Europe et d'Amérique nous permettent d'établir quelle est la forme

(1) Voir à ce propos notre travail déjà cité et Bosco : *La delinquenza in vari stati d'Europa*, déjà cité, page 87.

spécifique de la criminalité dans les basses classes sociales.

Les *Statistiche Complementari degli anni* 1890-95 (pages 72 et 73), Rome 1899, fournissent exactement ces données pour l'Italie. Je me limite à extraire des tableaux statistiques les chiffres qui intéressent nos recherches, en choisissant les *professions libérales* comme indice des classes sociales aisées, et les ouvriers des usines, des bâtiments, des matières textiles, les cordonniers et les bouchers comme indice des classes moins aisées. Ces différentes classes apportent respectivement aux homicides graves et légers, et aux blessures graves et légères, c'est-à-dire aux crimes à base de violence, la contribution suivante :

Professions	Homicides graves	Homicides légers	Blessures graves	Blessures légères
Classes aisées (1)				
Profess. libérales.	0,22	0,45	2,37	11,88
Classes moins aisées (ouvriers)				
Mines...........	1,03	2,86	8,64	21,89
Bâtiments	0,35	1,15	6,80	19,44
Matières textiles .	0,46	1,31	6,71	17,71
Cordonneries.....	0,47	1,60	8,43	23,06
Boucheries	0,32	1,56	5,09	15,40
Moyenne générale p. les ouvriers..	**0,52**	**1,69**	**7,13**	**19,50**

(1) Sur 100 condamnés de la même profession.

L'on voit que dans les hautes classes sociales, les criminels se servent des armes violentes dans une quantité 2, 3, 4 fois plus petite que les criminels des classes pauvres, et inversement, la contribution que ces différentes classes fournissent aux crimes de fraude se répartit de la manière suivante :

Professions	Escroqueries	Faux en actes	Faux d'autre genre
Classes aisées			
Professions libérales.......	13,93	3,44	1,22
Classes ouvrières			
Mines	2,80	0,23	0,20
Bâtiments.............. ..	3,63	0,19	0,22
Matières textiles..........	5,54	0,32	0,24
Cordonneries.............	4,54	0,21	0,17
Boucheries...............	4,37	0,22	0,29
Moyenne gén. pour les ouvr.	**4,17**	**0,23**	**0,22**

Les crimes de fraude prédominent dans les classes sociales aisées, et sont en minorité dans les basses classes sociales.

Il est donc permis de conclure que la criminalité se manifeste sous la forme de la violence dans les basses classes sociales et sous la forme de la fraude dans les classes aisées, — ce qui indique chez ces deux classes sociales, la présence dé deux différentes formes de civilisation, — civilisation plus moderne en haut, civilisation primitive et arriérée en bas.

En résumé, les différents indices de la civilisation moderne : culture intellectuelle, natalité, mortalité,

forme du crime, s'accordent entre eux pour montrer que la civilisation des classes moins aisées, et se trouvant à la base de la pyramide sociale, est une civilisation moins moderne que celle dont jouissent les classes supérieures.

XXXV

Ethnographie des classes pauvres. Une page de préhistoire contemporaine. Usages, coutumes, croyances, préjugés.

Les usages, les coutumes, les croyances et les préjugés — de même que l'état de la civilisation — varient non seulement suivant les époques ou suivant les latitudes, mais aussi suivant les classes sociales. Quelquefois, ces variations sont si profondes qu'on serait tenté de croire qu'il ne s'agit pas de deux couches sociales différentes, vivant sur la même terre et à la même époque, — mais de deux peuples très éloignés l'un de l'autre aussi bien dans le temps que dans l'espace.

Les noms différents d'usages, de coutumes, de croyances et de préjugés comprennent une quantité très étendue de phénomènes psychologiques collectifs qui indiquent à merveille l'état d'âme du groupe qui les produit. Ces phénomènes psychologiques ont une tendance marquée à se confondre et il n'est pas toujours facile de les distinguer l'un de l'autre.

Aussi, en réunissant dans le même paragraphe ces différentes manifestations de l'esprit collectif, au lieu de les étudier séparément, ne faisons-nous qu'obéir à une nécessité causée par l'état même des matériaux à étu-

dier — et suivre d'ailleurs l'exemple des folk-loristes, et de tous ceux qui ont écrit avec le plus d'autorité sur cette question.

Les usages, les coutumes, les croyances et les préjugés ne se manifestent pas de la même façon chez le peuple et chez les classes plus élevées et par conséquent plus cultivées.

Cette différence au moins en ce qui concerne les croyances (1) et les préjugés — est-elle une véritable différence de substance — ou bien ne s'agit-il pas plutôt d'une simple différence de forme ? On pourrait remarquer que si le bas peuple possède des croyances et des préjugés qui lui sont propres, les hautes classes sociales, à leur tour, en ont bien d'autres, qui ne sont en dernière analyse, que ces mêmes croyances et ces mêmes préjugés du bas peuple, transformés par l'éducation, la culture intellectuelle et le milieu économique. Nous ne serions donc qu'en présence d'une simple différence de forme.

Tout cela est certainement en grande partie conforme à la vérité, — mais il n'en est pas mois vrai que l'éducation morale et intellectuelle, l'instruction et la culture dans ses formes les plus élevées, ne se limitent pas à *transformer* les croyances et les préjugés. Elles en diminuent aussi la dose. En créant une atmosphère intellectuelle supérieure — elles abolissent une sensible quantité de ces croyances et de ces préjugés dont l'homme inculte des basses classes sociales est si richement fourni.

(1) A ce mot: *croyance*, nous donnons le sens de *conviction non raisonnée*, la croyance étant la conviction de l'existence d'un fait qui n'a pas été démontré. Il s'agit donc de convictions qui n'ont aucune base expérimentale et scientifique, et qui, en échappant au domaine de la connaissance, n'ont aucune valeur au point de vue de la vérité scientifique. Elles doivent donc être placées à côté des préjugés.

On pourra même admettre que l'homme des classes supérieures acquiert une certaine dose de croyances et de préjugés nouveaux — propres à son milieu — et qu'il ne peut pas se passer d'absorber, exactement comme les poumons ne peuvent pas se passer de respirer l'air du milieu ambiant. — Cependant cette nouvelle dose sera toujours inférieure à celle dont l'éducation l'aura débarrassé.

La différence entre les croyances et les préjugés des basses et des hautes classes sociales est donc une différence de *quantité* et de subtance.

L'étude des usages, des coutumes, des croyances et des préjugés des basses classes sociales nous conduit à une remarque identique à celle que nous avons formulée à propos de leur civilisation. Usages, coutumes, croyances et préjugés se présentent chez les basses classes sociales, comme ils se présentent chez les peuples moins civilisés, quelquefois barbares ou primitifs. Ils nous rappellent l'enfance de l'humanité et quelquefois l'enfance de l'individu. Aussi peut-on partager les matériaux que les folk-loristes ont recueillis sur cette question en deux principales catégories : absolument barbares et quelquefois sauvages d'une part ; enfantins de l'autre.

Le peuple, chez lequel les différentes mensurations statistiques faites aux paragraphes précédents accusaient un retard dans le développement de la civilisation, présente également dans les grandes créations psychologiques formées par ses usages, ses mœurs, ses préjugés, une évolution qui s'arrête aux âges primitifs où à l'enfance. Des caractères de sauvagerie, de barbarie, d'enfance, survivent en lui d'une façon très nette et très définie, pétrifiés en plein milieu de la civilisation actuelle, comme les monuments de l'époque

néolithique se dressent encore aujourd'hui près des usines des villes modernes.

L'ethnographie du bas peuple est ainsi, en grande partie, une reproduction plus ou moins exacte de l'ethnographie des peuples primitifs ou barbares.

A notre grand regret, les limites et le plan général de cet ouvrage nous empêchent de nous étendre, comme nous le voudrions, sur ce côté si intéressant de l'ethnographie populaire. En nous réservant de traiter plus tard cette question avec toute l'ampleur qu'elle mérite, nous nous bornerons à en tracer les lignes principales.

A. — *Animisme. Les ombres et les morts.*

Herbert Spencer, dans ses travaux sur l'évolution des institutions sociales, a particulièrement mis en lumière le grand rôle que la croyance dans l'activité des ombres des morts joue chez les populations sauvages. Les sauvages vivent au milieu des ombres des trépassés, leur parlent et s'adressent à elles à toute occasion de la vie. Cet animisme des sauvages, loin d'avoir disparu chez nos populations, y subsiste vivant et assez développé. Pour le retrouver, il suffit de descendre chez le bas peuple et de fouiller dans ses croyances et ses usages.

Dans le bas peuple du midi de l'Italie et surtout de la Sicile et de Naples, ceux qui ont un désir à réaliser, ceux qui espèrent ou qui appellent un événement quelconque, s'adressent aux âmes des morts, aux âmes du purgatoire (*anime condannate*) et particulièrement aux âmes des trépassés de mort violente par la main du bourreau (*anime decollate*). Les âmes de ces morts

sont prêtes à secourir tous ceux qui s'adressent à elles, et le peuple compte par milliers les prétendus miracles qu'il aurait obtenus en les suppliant. Ce sont elles qui interviennent aux moments les plus difficiles de la vie, pour apporter un secours ou donner un bon conseil. Ce sont elles qui surgissent au milieu de la nuit, en pleine campagne sur les grands chemins, si le passant qui les invoque est assailli par les brigands. Si l'on en croit un tableau votif d'une église de Palerme, elles engagent avec les brigands de véritables batailles. Le peuple s'adresse à elles au moyen de prières spéciales, en récitant le chapelet ou en prononçant des paroles cabalistiques plus ou moins compliquées et dénuées de tout sens apparent. On peut voir dans les églises du midi de l'Italie, des tableaux très primitifs, pendus comme *ex-voto*, et illustrant ces curieuses croyances d'animisme contemporain. Il existe à Palerme une église spéciale, où, au moyen du bruit produit par une pierre noire, les âmes des morts répondent aux interrogations et aux invocations des fidèles, qui se rendent souvent sur le lieu pieds nus, en récitant des prières spéciales. Si la pierre tremble et produit un léger bruit, c'est signe que les âmes répondent affirmativement.

Comme il arrive chez les sauvages, où les âmes des morts sont censées habiter le corps de certains animaux, — ainsi les âmes dont nous venons de parler habitent, selon la croyance populaire, dans le corps des lézards, des grenouilles, des tortues, des chauves-souris, etc.

De là toute une zoologie religieuse, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, — qui semble être décalquée sur celle des tribus sauvages décrites par Tylor, par Lubbock, par Letourneau, etc. Et la ressemblance est encore plus frappante si l'on remarque que, — dans la

croyance du peuple, — les âmes des trépassés de mort violente, errent et rôdent sous forme d'animaux, sur les lieux mêmes où elles ont perdu la vie, — tout comme l'esprit du mort, dans la croyance des sauvages, erre sous forme d'animal, autour de la hutte familiale où il a rendu le dernier soupir (1).

Dans les Apennins italiens, les paysans croient que les âmes des morts (*benedett' anime*) errent dans l'espace. Si elles frappent trois fois sur le plafond d'une chambre, c'est pour indiquer qu'un trésor — ou simplement de l'argent — est caché dans les environs. Et alors, celui qui a eu la bonne fortune d'entendre les trois coups interroge les âmes qui répondent par d'autres coups. Si elles ne répondent pas c'est que la question ne leur a pas été bien adressée !

On retrouve les traces de ces croyances dans le bas peuple de l'Europe entière. En Pologne et en Prusse — tout comme en Sicile — on est convaincu que les âmes des condamnés à mort errent autour de l'endroit où l'exécution a eu lieu.

Parmi les innombrables usages populaires qui concernent les morts, il en est un qui se rattache aux usages des sauvages et, probablement, des hommes préhistoriques, et qui est commun à beaucoup de paysans italiens. Il consiste à ouvrir la fenêtre dès qu'un membre de la famille vient à mourir.

On croit que l'âme du trépassé sort par la fenêtre (2).

(1) On trouve quelque chose de semblable dans l'ancienne croyance grecque par laquelle les âmes ne pouvaient être admises dans les Champs Elysées, mais erraient misérablement sur la rive du Styx, jusqu'au moment où les corps étaient ensevelis (*Hom. Il.* ψ). De là, les supplications fréquentes adressées par les guerriers d'Homère à leurs derniers moments pour s'assurer la sépulture.

(2) L'usage de ménager une ouverture à l'ombre du mort, afin qu'il puisse aller et venir librement, n'est probablement que la répétition exacte de l'usage préhistorique de nos ancêtres des *dolmens*. Dans

Elle rôde, alors, pendant quelques jours, autour de la maison, et y rentre la nuit pour manger. Aussi met-on derrière la porte, entrebaillée, du sel, du pain et de l'eau, afin que le mort trouve de quoi se nourrir. Dans quelques pays de la Sicile on laisse même, près la nourriture ainsi préparée, une lampe allumée, de façon que l'âme du mort, en venant à son repas nocturne, puisse se diriger.

Demandez au nègre — écrit Lubbock — où est l'esprit de son père ou de son frère mort la veille. Il devient plein de crainte et de terreur. Il croit qu'il réside près de l'endroit où le corps a été enterré. Sur la côte de Guinée on croit que l'esprit du mort apparaît pendant plusieurs nuits près de son ancienne demeure. (Lubbock, p. 233).

Même l'usage de préparer la nourriture pour l'ombre du mort n'est que la survivance de ce préjugé archaïque qui déterminait nos ancêtres de l'époque paléolithique et néolithique à disposer autour du cadavre, des vases remplis de nourriture.

Il y a plus. Les paysans et le peuple de quelques villes d'Italie observent quelquefois un usage funéraire non moins curieux que le précédent.

On glisse dans le cercueil du mort des amulettes, des chiffons de toile rouge, du fer, de la corne, du sel, des herbes spéciales, destinés à protéger l'âme du mort contre toute mauvaise rencontre (1) : ainsi les ta-

l'Inde, dans la Scandinavie, au Caucase, en France, en Angleterre, en Algérie, il existe des dolmens à ouverture, ainsi préparés pour que les esprits puissent quitter leur demeure funéraire. (NADAILLAC, *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques*, Paris, 1888, p. 174). Les paysans italiens du XXe siècle ne font, à ce sujet, que repéter le geste de l'homme primitif de l'âge de la pierre.

(1) Cette coutume se rattache évidemment non seulement aux coutumes des âges préhistoriques et des sauvages d'aujourd'hui, mais

lismans, les rondelles et les fusaïoles, dont nos ancêtres de l'âge de la pierre enrichissaient les sépultures de leurs morts, vivent encore aujourd'hui sous des formes et des aspects différents.

Les banquets funéraires des populations sauvages et des populations préhistoriques ou anciennes, ne survivent-ils pas également dans des usages équivalents répandus chez le bas peuple ?

Dans quelques campagnes d'Italie, lorsque la mort a visité une maison, les amis envoient à la famille du défunt un âne chargé de nourriture. Quelquefois ce curieux présent suit le cortège funèbre, auquel ne manquent pas les pleurs, les cris et les larmes des femmes payées pour se livrer à cette fonction (1). Dès que le cadavre est enseveli, tout le cortège s'empresse de manger.

Il s'agit ainsi du véritable banquet funéraire des anciens, du περιδειπνον des grecs. (Voir *Démosthènes*, *Discours sur la Couronne*, et *Lucien*, *Dialogue sur le Deuil*). Dans les sept communes vicentines (Italie), ce repas funéraire prend quelquefois l'aspect d'une véri-

aussi aux usages des anciennes civilisations grecques. A cette époque on jetait sur le cadavre du sang, du miel, (*Eurip. Iphig. en Taur.* V. 163, 165), du lait (*Eurip. Orest.* V. 115), de l'eau (*Sophocl. Elect.* V. 436), de la fleur d'orge (*Hom. Odyss.* λ' V. 26) du miel (*Porphyr de antr. Nymph.*), le tout destiné, — exactement comme chez les paysans siciliens d'aujourd'hui, — à apaiser et à rendre favorables les mânes du défunt. Dans les fêtes *Lemuriae* le chef de la maison jetait par la fenêtre des fèves aux ombres des morts (*Ovide*, *fasti*) ; et parmi les paysans d'aujourdhui, dans l'Apennin italien, la famille, à la mort de l'un de ses membres, jette hors de la fenêtre une poignée de riz.

(1) C'est la copie exacte des *præficæ* des anciens romains et des anciens grecs. Cet usage se trouve aujourd'hui, en Italie, tant en Sicile, qu'en Sardaigne, qu'en Valtellina, et dans les 7 villes vicentines.

table solennité et est suivi d'une distribution de pain à ceux qui n'y ont pas assisté (1).

Les repas, — écrit M. de Nadaillac dans son ouvrage : *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques* (2), ont de tout temps fait partie des funérailles... Nous les voyons se perpétuer de nos jours chez les classes populaires, et les cimetières de Paris sont entourés de cafés et de cabarets, où trop souvent le chagrin se noie dans le vin. L'usage de ces festins remonte vraisemblablement aux plus anciennes races qui ont habité nos pays, et le sauvage troglodyte se gorgeait déjà de viandes sur le tombeau des siens.

A Aurignac, à l'Homme-Mort, au Trou du Frontal, les ossements pilés, les fragments de charbon, attestent ces repas. Les mêmes indications se retrouvent sous les dolmens et sous les tumuli.

Les *nènies* et les chansons funéraires propres aux civilisations antiques ou sauvages, ne font pas défaut au cadre général de rites populaires sur les morts.

Dans les grandes îles italiennes, dans le midi de la péninsule et dans d'autres régions d'Italie, les amis et la famille du mort se réunissent autour du cadavre étendu sur le lit funéraire, et pendant la journée entière, chantent en un rythme lent les louanges du défunt. La femme rappelle qu'il était un bon époux, — les fils crient et pleurent en énumérant ses qualités de bon père, les amis font chorus en répétant : *Comme il était beau lorsqu'il était habillé de son bel habit... Comme il était beau quand il conduisait les bœufs à la charrue... Comme il était beau quand il chantait, etc...* Cette cérémonie a reçu dans le midi de l'Italie un nom

(1) Pour les repas funéraires du bas peuple en Autriche, voyez la *Revue des traditions populaires,* XII, 255.

(2) Paris, 1888, p. 307.

spécial : elle s'appelle le *piagnisteo,* de la racine *piagn* : pleurer. On loue aussi, dans cette occasion, des *pleureurs* ou des *pleureuses*, qui suivent le cortège en pleurant, en sanglotant et en s'arrachant les cheveux, semblables aux pleureurs des anciens grecs.

B. — *Personnification des esprits. Les bons esprits et les esprits mauvais. Les possédés par les esprits.*

Pour l'homme sauvage, l'atmosphère est pleine d'esprits. Chaque objet, chaque phénomène naturel, comme le vent, la pluie, le tonnerre, l'éclair, et même les bois, les montagnes, les plaines, sont ou l'expression ou l'habitation d'esprits spéciaux, qu'il faut se rendre propices pour obtenir un avantage ou éloigner un danger. Le cerveau de l'homme primitif est tellement peuplé de ces fantômes que M. Ratzel, dans son ouvrage sur les *Races Humaines* (1), pouvait écrire : « Une grande partie de l'activité de ces sauvages (Australiens), est constituée par les mesures qu'ils prennent pour soutenir la lutte contre les esprits créés par leur fantaisie malade ».

On n'exagère point en affirmant que l'état mental du bas peuple n'est pas, sur ce point, beaucoup plus avancé que celui des populations sauvages.

Les esprits — bons ou mauvais — peuplent en abon-

(1) Ed. italienne, Turin, 1893, vol. II, p. 102.

Voyez aussi : LUBBOCK qui, dans son livre *Les origines de la civilisation*, Paris, 1887, p. 219 ; écrit : « Les Peaux Rouges craignent continuellement les attaques des *méchants esprits*, et pour les détourner ont recours aux charmes, aux cérémonies les plus fantastiques de leurs sorciers. »

dance toute la vie de l'homme et de la femme du peuple. Les esprits malins sont exorcisés avec tous les moyens imaginables ; on a recours aux amulettes, aux formules spéciales, à des mots mystérieux et incompréhensibles (1), à des gestes déterminés (cracher par terre), à des mouvements magiques, à l'exhibition d'objets spéciaux, et le tout est accompli avec un symbolisme et un rite qui font penser aux populations de l'antiquité et du moyen âge.

Les esprits diaboliques forment à eux seuls plusieurs catégories dont chacune a sa fonction particulière. On les craint, on les respecte avec une terreur mélangée parfois d'admiration ; on les adore comme des dieux. En Sicile, *Cane arso* est le diable qui donne les ordres ; *Farfarello*, celui qui apparaît dans les rêves ; *Mezzamareddu*, celui qui épouvante les hommes ; *Zuppiddu*, celui qui exerce ses tentations au moyen des plaisirs des sens. Ils entrent souvent dans le corps des chauves-souris, des lézards, des moutons, des chiens, quelquefois ils sont personnifiés par le vent. Il ne faudrait pas croire que cet Olympe diabolique soit spécial à la Sicile.

On en rencontre les traces dans toute l'Europe. Ainsi, en France, un livre de colportage très répandu parmi les paysans, *Le Grand Grimoire,* enseigne qu'il existe sept grands diables : Lucifer, empereur ; Belzébut, prince ; Astarot, grand-duc ; Lucifugé, premier ministre ; Satanacnia, grand général ; Ofleuretty, lieutenant-général ; Nebisos, maréchal de camp, chacun ayant des attributions spéciales (2).

(1) Les paysans du midi d'Italie ont une extrême confiance dans des mots de ce genre : *Tesia*, *Amara*, *Papa*, *Arissi*, *Ariara*, qui n'ont aucune signification.

(2) Voir le livre de M. CHARLES NISARD : *Histoire des livres popu-*

Le bas peuple (Italie) se prémunit contre ces esprits méchants, soit en mangeant de l'ail, parce que la respiration, empoisonnée par la mauvaise odeur, fait fuir les esprits, soit en fermant les jambes l'une contre l'autre, pour empêcher l'esprit d'y passer à travers, soit en répandant du sel sur le parquet, soit en portant dans la poche un morceau d'étoffe rouge, etc.

En Sicile, pendant la Semaine-Sainte, on croit que l'esprit du mal est le maître du monde entier. On lui fait alors la chasse, et, avec un procédé qui rappelle absolument les procédés usités chez les sauvages, le peuple s'arme de cannes et de bâtons, et frappe les portes, les arbres, les murs, les meubles, en criant : « Echappe-toi, échappe-toi, esprit du mal ! » (Pitré).

A côté d'eux, on trouve naturellement les bons esprits, — les esprits protecteurs. Ici la croyance populaire s'approche plus de la littérature enfantine à base de fées et de génies bienfaisants, que de la mythologie sauvage ou barbare. Les fontaines et les arbres sont habités par des fées et des esprits bienveillants. Les sources sont gardées par une jeune femme. En Italie, la *Monacella delle fontane* est gardienne des trésors cachés dans les lits des rivières et le fond des lacs ; dans les grottes habitent les *Vivutini* (Sicile), hauts d'un pied, qui gardent les métaux précieux conservés dans les entrailles de la terre. Dans les bois habitent les *Mercanti* (Sicile), petits hommes habillés de rouge, les yeux cachés sous un capuchon de la même couleur. Dans la mer, habitent les sirènes, — et le long de la côte italienne, les populations pauvres de matelots assurent qu'il y a au fond de la mer des palais magnifiques, bâtis avec des

laires ou de la littérature de colportage, Paris, 1864, vol. I, p. 151 et suiv.

perles et des pierres précieuses. Quelques-uns de ces esprits bienfaisants prennent corps dans le lézard, dans la tortue ou dans la poule noire, que l'on garde alors dans la maison comme génie protecteur. La dévotion qui s'attache à ces croyances, nous fait faire un bond de plusieurs siècles en arrière, et nous reporte à des civilisations depuis longtemps disparues, ou bien nous fait penser à la vie des tribus les plus sauvages, l'existence d'un animal protecteur de la maison ou de la famille étant général chez les sauvages.

Lubbock écrit : « Dans l'Afrique méridionale personne n'oserait manger la chair ou porter la peau de l'animal, patron de la tribu à laquelle il appartient. Les Peaux Rouges aussi ont une adoration pour l'animal protecteur de leur famille, ou *totem*, comme l'ours, le castor, le loup... » (p. 258, 260, 269) (1).

Quelquefois, dans le bas peuple, la maison a encore d'autres esprits protecteurs. Ainsi l'on croit (Italie du Sud), qu'une grande quantité de génies de sexe féminin peuplent les maisons, s'intéressent aux familles et en régissent les destinées (2). Elles se transforment à volonté en crapauds, — et c'est pour cela que ces animaux ne doivent pas être tués, — d'autres fois, elles prennent les apparences d'un serpent, ou du vent qui siffle sur les toits de la maison. On parle alors avec le crapaud, avec le serpent et avec le vent, et on cite l'exemple de véritables dialogues échangés entre l'halluciné et le génie protecteur...

C'est surtout dans les croyances relatives aux possédés et aux exorcismes que les usages du bas peuple rappellent sensiblement et le plus souvent reproduisent

(1) Voir à ce propos le livre de Frazer : *Totemism.*

(2) En Sicile elles s'appellent *donna di fuora* ; à Naples *bella mbriana.*

les usages des populations sauvages ou anciennes. On sait que les populations sauvages, ainsi que celles de l'antiquité et du moyen âge, attribuaient certaines maladies à la présence, dans le corps du patient, d'un esprit malin et pervers.

Tout le monde connaît les études qu'on a faites sur la médecine sauvage et primitive (1), et les recherches de Charcot et de son école sur les possédés du moyen âge. Mais, malgré ces études et ces recherches, le bas peuple croit encore aux possédés et a recours, pour les guérir, à des procédés rappelant ceux employés par les sauvages en pareil cas. Dès que l'esprit est entré dans le corps humain, tantôt par la bouche, tantôt par les oreilles, l'individu est un possédé. Pour obtenir la guérison, on a recours à des hommes spéciaux, ou à des sorciers, dont la profession est de chasser les esprits, et qui remplissent exactement le rôle rempli chez les sauvages par le sorcier. L'homme arrive (*capurali*, en patois sicilien), se jette sur l'individu possédé, le frappe, le tire par les cheveux, prononce des formules magiques, brûle de l'encens sur des charbons ardents et somme les esprits de partir. Souvent le malade succombe sous les coups du sorcier. Un de ces *capurali* fut traduit devant la cour d'assises de Palerme, pour avoir tué une possédée à coups de bâton après lui avoir piétiné le ventre.

En Espagne, tous les ans, à Genda, près de Fuente Calderas, un pélerinage a lieu, pendant lequel on demande à la divinité de délivrer du démon ceux qui en sont possédés. Des femmes prises d'une crise d'hysté-

(1) Ratzel : *Les races humaines*, vol. II ; Spencer : *Principes de sociologie* ; Portigliotti : *Psicoterapia*, Milan, 1903, les ouvrages de Tylor, Lubbock et Letourneau, etc.

rie tombent par terre et sont environnées par la foule qui les frappe à sang en criant : le démon ! le démon !

Ce ne sont pas seulement les maladies nerveuses que le peuple attribue aux esprits. Une quantité d'autres maladies ont pour lui cette même cause. En Sardaigne, la jaunisse est l'effet d'un esprit pervers qui est passé sur la tête du malade. Une sorcière, alors, « mesure » la malade pour se rendre compte de la maladie. Avec un fil de laine (*filu'e litu*), qui doit avoir été fabriqué à Nuoro, elle mesure d'abord la stature de la malade, — puis la grande envergure. Si les deux mensurations sont égales, la maladie n'est pas imputable à l'esprit.

Mais si la stature est inférieure à l'envergure, la malade est bien une victime de l'esprit malin et plus la différence est grande, plus la maladie est grave. La méthode de cure est la suivante : La sorcière prend le fil qui lui a servi à ses mesures et, après l'avoir coupé en petites parties, le jette dans une marmite avec du persil, de la cire bénite, de l'encens, des plumes de chouette et des feuilles d'olivier béni. Pendant que ce mélange bizarre cuit dans la marmite, la sorcière fait des signes de croix sur la tête du malade, puis elle promène trois fois la marmite autour du sujet et dessine, avec le pouce, huit signes de croix, sur l'épaule, le coude et le pied. La cérémonie sauvage n'est pas encore finie. Il faut que la sorcière, à genoux, récite une prière, tandis que le malade — ou la femme malade — saute trois fois, pieds nus, sur la marmite fumante (1).

(1) Voyez une grande quantité de ces usages et croyances barbares dans le livre de Mme Grazia Deledda : *Tradizioni popolari nel Nuorese*, Rome, 1896.

C. — *Personnification et adoration des objets et de phénomènes naturels* (*astres*, *météores*, *arbres*, *forêts*, *eaux*, *feu*, *pierres*).

L'animisme (culte des ombres) et la croyance dans les esprits protecteurs ou mauvais ne sont pas les seuls points de ressemblance que la psychologie du bas peuple présente avec celle des sauvages et des hommes primitifs.

Si l'on pénètre plus avant dans les profondeurs des croyances et des préjugés, on y constate encore la *zoolâtrie*, culte des bêtes, le *totémisme*, culte des objets naturels (1) de tout ordre, tels que les pierres, les eaux, les arbres ; le *sabéisme*, culte des astres ; l'*idolâtrie*, culte des idoles ; le *fétichisme*, la *sorcellerie*, la *magie*, la *divination*, — croyances propres aux civilisations sauvages ou primitives.

La personnification des forces ou des objets de la nature est répandue chez le bas peuple de nos jours, presque autant que chez les sauvages et que dans les civilisations anciennes. Les paysannes siciliennes, comme les anciennes femmes de la Gaule, élèvent leurs prières à la lune et lui adressent des invocations. Elles s'adressent aussi, avec une candeur pleine de charme, à la pluie du printemps, et spécialement à celle de mai, qui est destinée à augmenter, — croient-elles, — la beauté et la richesse de la chevelure féminine (2). (Pitré).

(1) Définition de Lubbock.

(2) L'invocation à la lune, qu'on chante à la fenêtre, en défaisant les cheveux, commence ainsi :

Il faut noter que les personnifications de la lune sont générales à toutes les basses classes sociales de tous les peuples. Pour les Bretons, la lune est un monstre qui a la gueule ouverte sur la terre pour en sucer tout le sang qui y est versé. C'est pour cela qu'elle devient rougeâtre en cas de guerre. Egalement les larges taches rouges qui se dessinent à l'horizon au coucher du soleil, sont, pour la légende bretonne, les taches du sang versé par un fratricide (1). Rapprochez ces croyances des paysans actuels de ce qu'écrit Lubbock à propos des sauvages. Les sauvages, — écrit-il — ont des histoires très curieuses sur le soleil et la lune. Presque tous croient que ce sont des êtres vivants.... Au Groenland, le soleil et la lune sont deux frère et sœur... les éclipses sont des luttes entre le soleil ou la lune et les esprits méchants... ou bien, on croit, lorsqu'il y a éclipse de lune, que la lune est malade.. (*Lubbock. — Les origines de la civilisation.* Paris 1881, page 220.)

Ce ne sont là que des exemples, mais pour une grande partie des paysans et du bas peuple de toute l'Europe civilisée, toutes les forces naturelles et tout spectacle de la nature sont considérés comme la personnification d'une divinité ou d'une demi-divinité.

Bona vinuta, luna nova
Isti vecchia etornasti nova !
Sois la bienvenue, lune nouvelle ;
Tu partis vieille et tu reviens nouvelle !

Et l'invocation à la pluie, pour obtenir une belle chevelure :

Acqua di maiu, crisci capiddi
Criscili a mia, ca l'haiu picciriddi !
Eau de mai, fais croître mes cheveux,
Fais les croître à moi, qui les ai courts !

(1) *Revue des traditions populaires*, XIII 273 et 670.

Le ciel, les étoiles, la voie lactée, le soleil levant, les éclairs, la neige, la pluie, les nuages, le brouillard, tout est animé par des personnifications vivantes qui out une histoire pleine de charmes et d'aventures.

Les météores, surtout, font naître dans le peuple les légendes les plus curieuses et les plus mouvementées, comme, par exemple, le spectre du Brockin, la Fée Morgana, le feu de saint Elme, l'arc-en-ciel, le cercle d'Ulloa, les bolides, les pierres météoriques, etc. Il existe ainsi un véritable *sabéisme* et un véritable *totémisme* populaires, qui ont pour base la personnification des phénomènes naturels, de même que le sabéisme et le totémisme des hommes primitifs. Les astres ont encore, pour une partie du peuple, un pouvoir magique. Les braconniers allemands fondent leurs balles la nuit, sous la nouvelle lune, croyant que de cette manière ils auront des balles enchantées. Ils sont sûrs qu'elles frapperont à mort leur proie. Egalement, un pouce de mort exhumé à la clarté de la nouvelle lune, permet aux tziganes d'Autriche de pénétrer dans les maisons d'autrui sans être découverts (Hans Gross).

Quant aux arbres et aux forêts, Lubbock, dans l'ouvrage cité, raconte qu'un bouquet de chênes, à Loch-Siant, en Ecosse, avait encore, à l'époque où il écrivait, un caractère tellement sacré, que personne n'osait en couper la première branche (p. 284).

En France aussi, comme partout ailleurs, il existe des arbres, des buissons, des bouquets d'arbustes vénérés, auxquels on fait même des offrandes, en attachant à leurs branches des rubans et d'autres objets (1).

Les forêts entières, — dans la légende et la croyance

(1) *Revue des traditions populaires*, XIII

populaire d'aujourd'hui — ont la même physionomie qu'elles avaient dans les croyances des hommes primitifs. Leur origine est due, généralement, aux esprits, aux saints, aux fées ; il en est qui sont maudites, ensorcelées ; d'autres sont enchantées, ou renferment tout au moins des sentiers, des arbres, des gazons, des herbes magiques et enchantées. Elles sont habitées par des esprits bons ou méchants, par des légions de génies, de nains, de chasseurs fantastiques, de bêtes difformes et épouvantables. Les dryades d'autrefois revivent au sein de la forêt, dans l'imagination du bas peuple et les arbres n'ont pas cessé d'abriter — le long d'un ruisseau — les *dames vertes* et les fées protectrices (1).

Le culte des eaux, — si répandu parmi les sauvages et particulièrement chez les Peaux Rouges d'Amérique, qui font constamment des offrandes aux eaux des rivières et des lacs — est encore assez fréquent chez le bas peuple des campagnes d'aujourd'hui (2). Lubbock raconte que les puits des îles du Loch Marec, en Ecosse, sont adorés par les paysans qui leur offrent des monnaies, des chiffons de toile et des branches d'arbre. En Irlande, il y a peu de paroisses qui n'aient un puits sacré. La Kelpie, ou Esprit des Eaux, y prend plusieurs formes et souvent celles d'un homme ou d'une femme, ou d'un cheval, ou d'un taureau (3).

(1) Voyez la belle étude de M. SÉBILLOT, *Les forêts. Revue des trad. popul.* XII, 641 et suiv.

(2) Les anciennes civilisations disparues n'ignoraient pas ce culte. Les anciens grecs en donnent bien des exemples : Pelée offre une mèche des cheveux d'Achille au fleuve Spercheios ; Themis convoque les fleuves à la grande assemblée de l'Olympe, etc.

(3) Le culte des rivières et des lacs est si ancien dans toute l'Angleterre, que Théodoric archevêque de Cantorbery (VIIIe siècle) en parlait et essayait de le combattre. Il en est de même pour la France. Voyez : DELAURE, *Hist. des différents cultes.*

En Bretagne le culte des fontaines est tellement répandu que la *Revue des Traditions populaires* a pu dresser une statistique colossale des rivières, puits, fontaines, lacs, adorés par les populations (1). Elles sont consacrées à des esprits différents, dont chacun guérit une maladie spéciale : les offrandes se font en jetant dans l'eau des bois, des rubans, des monnaies, des clous, des bonnets, des bougies allumées, des boutons, des épingles.

Ceci rappelle les usages des Peaux-Rouges, qui jettent dans leurs eaux, — en guise d'offrandes, — des rubans, des flèches, des *calumets*. La présence d'une piscine dans les lieux miraculeux remonte aux temps les plus éloignés. Depuis le célèbre temple d'Esculape, jusqu'à la grotte de Lourdes, ces fontaines miraculeuses ne sont probablement pas autre chose que la survivance de l'ancien culte des eaux.

L'adoration du feu, propre aux civilisations primitives, n'a pas passé de toutes pièces dans le bas peuple contemporain, — mais elle y a laissé, cependant, des traces assez vivaces. On sait qu'à l'occasion de quelques fêtes, et spécialement de certaines fêtes religieuses, on allume dans les campagnes et dans les villages des feux de joie. Ces feux, — comme l'on verra, — ont un certain caractère sacré, et sont assez souvent l'objet d'un rite et d'une adoration spéciale. A Mamajada, en Sardaigne, on construit un bûcher devant l'église, et le peuple, après l'avoir allumé, tourne autour de lui en procession. On construit également des bûchers par souscription publique dans le Cadore (Alpes italiennes) à la fête de l'Epiphanie ; on les allume avec une grande solennité et la direction que

(1) XII, p. 219.

prend la fumée a la signification d'un présage. La fumée se dirige-t-elle vers l'occident? La récolte sera bonne. Se tourne-t-elle au contraire vers l'orient ? La récolte sera mauvaise. Dans les sept communes de Vicence on allume, à la fin de février, des feux de joie pour saluer la naissance du printemps. Ces feux ont évidemment un caractère sacré, parce que les cendres sont distribuées comme talisman. Egalement en France, dans le Poitou, la nuit de la Saint-Jean, on allume des cierges bénits avec lesquels on incendie des bottes de paille. On promène les bottes ainsi incendiées sur les sillons et l'on croit que la terre, étant fécondée par la cendre du feu sacré, donnera une riche moisson. Ici, au caractère surnaturel prêté au feu, vient s'ajouter probablement une survivance du mythe védique d'Agni, le dieu du feu, qui féconde la Terre et la Vierge. Le paysan breton, après avoir allumé les feux de Saint-Jean, emporte avec lui une branche enflammée et la place au-dessus de son lit, à côté du buis bénit, dans la croyance qu'elle lui portera bonheur : il y a là un reste du culte du feu. Pour le paysan russe comme pour les Galcias asiatiques, c'est un péché de cracher sur le feu, parce que le feu est « sacré » (Deniker).

Le feu reste donc un objet sacré, ou tout au moins, l'objet d'un culte plus ou moins transformé, pour les populations contemporaines qui forment la partie la moins cultivée de la société, en Italie comme en France, en Russie comme ailleurs. Encore une remarque pour finir. Les sauvages se procuraient ou se procurent le feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Ainsi naquit pour la première fois le feu, le feu sacré, ou le Dieu. Les Peaux-Rouges, en Amérique, et les brahmans de l'Inde, quoique possédant des allumettes chimiques, persistent à allumer le feu à l'aide

de l'ancienne méthode du frottement, lorsqu'il s'agit d'obtenir du feu pour une cérémonie sacrée. Or, M. Zaborowski nous enseigne que dans la Grande-Bretagne et en Suède, les paysans — il y a peu de temps encore, — lorsqu'il s'agissait d'allumer des feux sacrés destinés à des usages superstitieux (préserver des épidémies le bétail, etc.), avaient recours au frottement de deux morceaux de bois.

Le culte des grandes pierres et des rochers est aussi très répandu dans le bas peuple d'aujourd'hui. De même qu'aux temps préhistoriques et que chez les peuples sauvages, il existe actuellement des pierres et des rochers qui sont l'objet de culte et de vénération. Les populations de Saint-Romain-de-Popey (Rhône), vénèrent une pierre à écuelles de dimensions colossales et en font le but de pélerinages (1); en Bretagne se dressent la *Pierre qui chante*, qui fait l'objet d'une vénération spéciale parce qu'on assure qu'il s'agit de la voix de Marie (2), et la *Pierre féconde*, qui guérit la stérilité; dans la Seine-Inférieure, se dressent de grandes pierres qui tournent sur elles-mêmes, la nuit de Noël et qui cachent des trésors incalculables, gardés par des esprits protecteurs (3). C'est encore en Bretagne que les *menhirs* préhistoriques, habités par des fées, sont vénérés et forment quelquefois l'objet de véritables invocations et de prières (4).

« Les anciennes croyances, écrit M. Soldi, dont on reconnaît les vestiges dans une foule de lieux, ont laissé des traces dans nos mœurs populaires. Si les femmes

(1) *Revue des traditions populaires*, XII, p. 486.
(2) *Idem*, XII, p. 220.
(3) *Idem*, XII, p. 500.
(4) *Idem*, XII, p. 498.

qui désirent ardemment le bonheur d'avoir des enfants ne vont pas, comme sur le bord du Gange, arroser avec l'eau sacrée les écuelles et les signes gravés sur les rochers, du moins, il y a quelques années, dans le village de Mouthier, en Bresse, des mères qui venaient de voir mourir leurs enfants, allaient les rouler sur la pierre de Saint-Vit, dans l'espérance de les voir revenir à l'existence. Encore de nos jours, les pierres à écuelles, portent, en Suède, le nom de pierre des Elfs. En cas de maladie, on leur adresse des prières. Pour se les rendre favorables, on leur offre en même temps divers objets, tels que des aiguilles, de l'argent, du papier (1). »

Les pierres travaillées par l'homme préhistorique (haches, flèches, monuments mégalithiques, etc.), ont été — et sont encore — l'objet d'un culte plus ou moins profond de la part du peuple. Les paysans russes, français, irlandais, écossais, scandinaves, hongrois, comme les paysans japonais, chinois et birmans, considèrent les haches et les flèches néolithiques, découvertes dans les grottes, comme des talismans qui protègent le bétail et la maison (2).

Gordon, quelque temps avant de mourir, envoyait au Caire trois haches de pierre trouvées chez les Nyams-Nyams, et que ceux-ci, tout comme nos paysans et comme les anciens grecs et les anciens romains, croyaient tombées du ciel (les *ceraunia* des grecs et

(1) EMILE SOLDI, *La langue sacrée*, p. 322. Voir aussi dans les *Comptes rendus de l'Association polytechnique*, Paris, 1897, une étude sur l'adoration contemporaine des pierres.

(2) Au XIIe siècle, Marbode, évêque de Rennes assure qu'on peut, — grâce à ces pierres, — gagner les procès, vaincre dans les combats, affronter la mer sans craindre de naufrages, se garantir de la foudre, etc. etc.

des romains), et vénéraient d'un culte superstitieux (1).

Les monuments mégalithiques, enfin, ont été toujours l'objet de cultes religieux les plus étranges de la part du bas peuple. Déjà Childebert en 554, Carloman en 742, Charlemagne en 789, interdisent à leurs sujets chrétiens l'adoration « payenne » des *menhirs* et des *dolmens*. Mais une telle adoration, malgré les édits des rois et quelques protestations de l'Eglise, a persisté jusqu'à nos jours — et est loin de disparaître, précisément parce qu'elle constitue le fruit logique de la mentalité du bas peuple — mentalité ressemblant, en cela et en d'autres choses encore, à la mentalité des primitifs adorateurs de pierres.

Les pierres à écuelles, les *menhirs* et les *dolmens*, sont aujourd'hui adorées, soit par les femmes de l'Inde, qui portent de l'eau du Gange jusqu'aux montagnes du Pendjab, afin de les en arroser, soit par les jeunes paysannes françaises de l'Ain, ou par celles des Pyrénées, à Bagnères-de-Luchon, qui s'adressent à ces pierres et accomplissent certaines pratiques devant elles afin d'obtenir un époux dans le cours de l'année.

Les cavernes, dans l'ethnographie populaire, comme d'ailleurs, dans celle sauvage, partagent, avec les grandes pierres, l'honneur d'être adorées ou d'avoir une signification surnaturelle. En Bretagne comme en Italie et comme en Autriche, on montre des cavernes enchantées où habitent les fées, les démons ou les sorcières, qui sont l'objet de pélerinages spéciaux. En Sardaigne, les cavernes sont habitées par les *janas*, esprits féminins généralement méchants.

(1) *Bull. Inst. égyptien*, 1886.

L'énumération des pierres adorées par le peuple nous conduirait trop loin. L'adoration se manifeste sous toutes les formes imaginables. A Kerongalet (Finistère) on plonge les membres malades dans une pierre trouée (*Revue Archéologique*, 1893). A Fouvent-le-Haut (Doubs) on place les nouveaux-nés à travers une pierre percée, pour les préserver des maladies ; en Eure-et-Loir, on les fait passer à travers la dalle trouée d'un *dolmen*. Dans l'Yonne et à Draché (Indre-et-Loire), des menhirs passent pour guérir les maladies. A Traves (Haute-Saône), la pierre percée d'un *dolmen* procure aussi des guérisons, et à la Saint-Jean et à Noël on y fait brûler des chandelles (*Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, 1896). A Polaincourt (Haute-Saône), le trou d'une grosse pierre percée a la spécialité de guérir les affections de la vue. A Dourgne (Tarn), près la chapelle de Saint-Ferréol, on voit des roches percées de trous, où passent les boiteux et les paralytiques pour se guérir. Egalement le Morbihan possède des pierres pareilles dans les ouvertures desquelles on fait passer les hommes et les bestiaux pour en obtenir la guérison. Dans les Landes il y a des églises où sont pratiquées, entre les piliers de certaines chapelles, des ouvertures à travers lesquelles les mères font passer leurs enfants. A défaut de trous, il suffit, souvent, de passer entre une pierre sacrée et le sol. A Cressat (Creuse), les femmes du peuple passent sous les *dolmens* pour avoir des enfants. A Ardenne, — en Belgique — les malades se traînent sous la pierre de Sainte-Begge pour guérir de la colique; à Quimperlé, à Saint-Josse on fait de même.

D. — *Polythéisme et idolâtrie. Offrandes propitiatoires. Banquets sacrés. Sacrifices humains. Cannibalisme. Luttes entre les divinités.*

Il n'est pas exagéré de dire que les basses classes sociales sont polythéistes, et le sont de la manière la plus primitive et la plus barbare.

Dans le polythéisme des primitifs et des anciennes civilisations, chaque catégorie de faits, ou d'objets, chaque événement de l'existence, heureux ou malheureux, est placé sous la protection particulière d'une divinité. Les sauvages ont le dieu qui protège la chasse et celui qui surveille les morts, le dieu qui préside à la guerre, à la maladie, etc. De même dans l'ancienne mythologie gréco-latine, chaque dieu, chaque demi-dieu, de premier, deuxième et troisième ordre, préside à une catégorie déterminée de faits. On sait que Jupiter réglait l'ordre des saisons, qu'Apollon protégeait les arts, Mars la guerre, Mercure les débats, que Junon présidait aux mariages, et que Minerve, suivant les appellations qu'on lui donnait, s'occupait de la science, de la cité, et même des combats. Diane avait, pour sa part, tantôt les accouchements, tantôt les bois, et quelquefois veillait à la sûreté des rues.

Ce polythéisme des anciens se retrouve dans le bas peuple de notre époque.

L'étude des différentes manifestations du sentiment religieux chez le bas peuple, et surtout chez les habitants de la campagne, mène à la découverte d'un véritable Olympe où le polythéisme le plus étendu trouve sa place, et où chaque saint a sa fonction spéciale,

comme les dieux des mythologies barbares ou anciennes (1).

Pour les brûlures, on récite à saint Laurent une oraison spéciale ; pour arrêter la rage de dents, pour guérir un mal de tête ou un mal d'oreilles, on s'adresse à sainte Apolline ; pour le panaris, à saint Bonaventure ; pour les yeux, à sainte Lucie et à sainte Claire ; pour la pustule maligne, à saint Lazare ; pour le choléra, le typhus et la scarlatine, à saint François de Sales ; pour la scrofule et la lèpre, à saint Louis ; pour les rhumatismes, les douleurs, les torticolis, à sainte Anne ; pour la rogne, la gale et la teigne, à saint Paul ; pour le mal caduc, la danse de Saint-Gui et les maux d'estomac, à saint Loup, etc.

Ce n'est pas seulement pour les maladies qu'il y a des saints spéciaux ; bien d'autres événements de la vie trouvent leur protecteur dans cet Olympe populaire.

Pour se préserver de toutes sortes de maux et de dangers, à la guerre, au travail, en voyage, on s'adresse par une prière spéciale, qu'on assure avoir été trouvée sur le sépulcre de Notre-Dame, dans la vallée de Josaphat (*sic*), à la sainte Vierge ou à saint Antoine ; pour vaincre les « maléfices des noueurs d'aiguillette, qui empêchent de jouir du sacrement du mariage », on s'adresse collectivement à Jésus-Christ, à Abraham et à Sarah, « sa chaste épouse » ; pour obtenir que « tous les troupeaux soient préservés des loups et de la maladie », on a recours à sainte Geneviève (2) ;

(1) Voir une petite brochure de colportage : *Le vrai médecin des pauvres*, Paris, à la Librairie Populaire des villes et des campagnes. Rue des Maçons. Sorbonne, 17, 1848.

(2) Rapprochez cette croyance de celle des Kols de Nagpore qui attribuent toutes les maladies qui affligent leurs bestiaux à des esprits

pour être à jamais protégé « contre les bêtes enragées, les serpents, les vipères, etc. », on prie saint Hubert; pour obtenir un bon accouchement, on s'adresse en même temps, à Marie, à Elisabeth, et à Marie Jacobé, mère de Jacques de Galice ; on invoque saint Fiacre et saint Agricole, pour empêcher « la maladie des pommes de terre » ; saint Georges, pour protéger les chevaux des tranchées, etc.

Les rites particuliers qui, généralement, accompagnent ces prières, semblent décalqués sur les pratiques des sorciers sauvages et accentuent leur caractère de polythéisme barbare ou antique.

Pour demander à saint Laurent la guérison d'une brûlure, il faut souffler trois fois (noter le nombre cabalistique), en forme de croix, sur la plaie. Pour guérir d'un furoncle, il est recommandé de prendre « du linge d'homme blanc de lessive, en tailler deux morceaux et les poser en forme de croix sur le furoncle, en ayant soin de souffler dessus trois fois. » En récitant la prière à sainte Apolline pour les maux de dents, etc., il faut faire cinq fois avec le doigt un signe de croix sur la joue. Pour le panaris, il faut, avant de s'adresser à saint Bonaventure, plonger le doigt dans l'eau bouillante, le couvrir d'un linge qu'on aura approché d'une relique de saint et prononcer cette formule spéciale : *Qui bout*, *qui bat*, *qui cuit? C'est Satan.* Et ainsi de suite.

On pourrait multiplier à l'infini ces exemples d'actes plus ou moins magiques qui doivent accompagner l'invocation d'une divinité spéciale. Ainsi, pour la guérison du charbon, pour laquelle on recourt à saint Lazare,

malfaisants qu'il faut apaiser, et à celles générales chez les sauvages, qui mettent leurs bestiaux sous la protection d'un esprit, d'un fétiche, ou d'une prière du sorcier. LUBBOCK, ouv. cité, p. 220.

il faut brûler la plaie, faire réciter une prière par les assistants, et appliquer sur la partie malade, un emplâtre de crème de savon et de lierre. En demandant à saint Fiacre sa protection contre les maladies des pommes de terre, on doit planter au milieu du champ, une croix de coudrier préalablement bénite ; saint Humbert ne guérit les morsures que si l'on applique sur la blessure une grosse clef en fer, etc. Souvent ces prières sont accompagnées d'offrandes en nature au saint. On lui offre du blé, du fromage, du vin, et quelquefois des animaux. Les anciens n'agissaient pas autrement.

Les offrandes propitiatoires — qui rappellent les anciennes offrandes payennes aux divinités — sont très répandues chez les paysans de quelques localités.

En Bretagne, lors des pélerinages, les paysans offrent au Saint du fromage, du miel, du blé, et même des animaux. Ces offrandes sont étalées sur l'autel, et le curé de la paroisse les reçoit pour les vendre plus tard, à l'enchère, dans l'église même. Augustin de Croze, dans son étude sur *La Bretagne payenne*, fait une description pittoresque de ce curieux usage payen et sauvage.

« Trois heures viennent de sonner; des groupes nombreux se portent vers la délicieuse et antique église dont le clocher émerge au travers d'un haut bouquet d'arbres. Le curé de Plozévet va procéder à la vente aux enchères du beurre, des œufs, des volailles et, me dit-on, de quelques génisses, tous dons apportés en fétichiste volition à Saint-Herbot de la Trinité ou Saint Erbot, car les recteurs bretons aiment à varier l'orthographe de leurs saints. Pour nous être attardés auprès de groupes intéressants, de cantines étranges, nous arrivons à l'église alors que les enchères, faites

au pied du calvaire, finissent. Mais, du moins dès l'entrée au lieu saint, avons-nous l'intense surprise de voir, adossé à un pilier de la nef — au centre, et à gauche — un autel improvisé, surmonté de la vieille effigie, en bois naïvement fouillé et peint, de saint Erbot que flanquent deux antiques et fort jolies lanternes, par quoi un tronc de respectables dimensions est resté plus visible : sur l'autel des molettes et des molettes de beurre, 400 livres me dit-on.

« Dans la plupart des communes de Cornouaille, les curés ou les vicaires procèdent eux-mêmes à cet impôt extraordinaire et vont de porte en porte, suivis de porteurs de sacs ou de paniers en lesquels s'empilent soit le beurre et les œufs, soit des grains, du blé, de la volaille, du lard, des pommes de terre et même des crins de cheval ou des queues de vache, faciles à vendre aux bourreliers. Dans certains cantons, c'est aux plus riches fermières qu'est accordé le soin d'aller quémander la dîme paysanne. C'est ainsi qu'au mois de juin, époque à laquelle a lieu la grande quête pour le séminaire de Quimper, le beurre manque sur les marchés de Quéménéven, Cast, Locronan, Plonévez, Landevarzic, Briec, Langolin, Landudal, Caurey, Plogonnec, etc., où la quête *spéciale* se chiffre pour ces dernières paroisses à 2.400 kilos en moyenne.

« A Lanilis, le Jeudi-Saint, on voit des ribambelles d'enfants de deux à douze ans, aller au presbytère offrir au curé des paniers pleins d'œufs.

« A Plongouven, très riche commune de Gouvin sur la ligne de Carhaix, on fait deux quêtes étonnamment productives et vendues *au pied du Calvaire*, — la première en Mai, pour le beurre, la seconde, pour le blé, immédiatement après la moisson... A Saint Corentin ou Ploéven les paysans offrent des poulets et des

crins, qui, vendus au pied de la croix, rapportent de 500 à 1000 francs au curé.

« Le dernier dimanche d'août et le samedi précédent, à Sainte-Anne-la-Palud, au fond de cette adorable baie de Douarnenez, dont la beauté égale en somptuosité de coloris et de lignes, en morbidesse aussi, le golfe de Naples, — la procession annuelle — véritable enchantement des artistes — rapporte environ 15.000 francs de cire, de queues de vache et de crins de cheval dont un tiers, m'affirmait une personnalité administrative bien placée pour en connaître, serait exclusivement réservé au curé de Plonévez-Porzay de qui dépend l'ancienne chapelle où les gens du pays se plaisent à voir la dernière demeure de la Mère de la Vierge.

« Le curé de Plonévez-du-Faou possède lui aussi un beau revenu avec le pardon de Saint-Herbot attirant des milliers de paysans vers la superbe chapelle qui, en plein monts d'Arrée, met une hautaine et exquise note d'art. Le pardon dure trois jours pendant lesquels les bœufs se reposent. Les fidèles offrent des crins de vache ou de cheval et du beurre et ces bizarres offrandes sont si nombreuses, avoue M. Dubouchet (*Zig-zags en Bretagne*), que leur vente au profit de l'église atteint parfois le chiffre élevé de 4.000 francs. »

On retrouve quelques usages semblables en Sicile, où l'offrande propitiatoire au saint patron, s'appelle *presente* et consiste généralement en fromage de différentes formes ; — en Suisse où les paysans superstitieux apportent leurs offrandes aux esprits protecteurs sur les pierres à écuelles ; et en Scandinavie où les habitants déposent — toujours sur les pierres à écuelles les offrandes pour les âmes des morts.

On retrouve aussi dans le bas peuple de nos jours, la reproduction des anciens banquets sacrés que les

prêtres et le peuple préparaient jadis autour de l'autel, avec les restes des animaux sacrifiés à la divinité. En Sardaigne, par exemple, à l'occasion de quelques fêtes, on organise, avec du blé et des animaux offerts en *ex-voto*, des banquets qui ont un véritable caractère religieux. A Nuoro, pour la Saint Sébastien et pour la Sainte Agathe, chaque famille qui prend part à la fête, donne du blé et de la viande.

Le blé sert à faire une soupe spéciale, que le curé bénit, et qui, après la messe, fait les frais d'un repas auquel prennent part les fidèles (G. Deledda) (1).

Les fêtes religieuses, que le peuple assemblé en foule célèbre en grande pompe sur les places des villages ou dans les campagnes, ne sont pour la plupart, soit dans leur forme, soit dans leur substance, que le renouvellement des fêtes célébrées par les mythologies anciennes et barbares, qui revivent ainsi, dans le sein du peuple, au xxe siècle. Les anciennes fêtes solaires, chantées par Ovide, sont devenues les fêtes de la nuit de la saint Jean, durant lesquelles les paysans de France, d'Allemagne (Grimm), d'Italie, d'Autriche et de presque toute l'Europe, allument des feux de joie sur les collines, — feux que le clergé bénit encore en Bretagne (Deniker). Les autres feux de joie de tout genre, qu'on allume soit au moyen de buchers, soit au moyen de monceaux de paille, pour célébrer telle ou telle fête religieuse, sont également, la copie des feux autrefois en usage chez les Grecs, à l'occasion des fêtes de Bacchus, de Cérès, etc., — chez les Romains pendant

(1) Dans le cadre de ces rites payens contemporains trouve sa place l'ancienne bénédiction des eaux. En Sicile et en Sardaigne, pendant la Semaine Sainte on jette de l'eau bénite dans les puits et dans les fontaines, afin que toute l'eau soit bénite et qu'elle soit abondante pendant l'été.

les fêtes *Sementina* — et chez presque tous les peuples anciens, au moment du solstice d'été, après la moisson.

Nous avons vu, plus haut, les paysans italiens allumer des feux de joie à la fin de février, pour saluer le retour du printemps, et tourner autour du bûcher en faisant résonner une petite cloche et en criant : *Février est mort!* (Province de Bergamo). La même chose se passait à Tyr, où, au commencement du printemps, on allumait de grands bûchers en l'honneur de Melkart, dieu solaire.

La fête la plus solennelle du culte de Mithra — dieu solaire — en Perse, était la célébration de la naissance du soleil. Cette fête tombait le huitième jour avant les Calendes de janvier, c'est-à-dire le 25 décembre, qui est précisément notre Noël, fête de la naissance du Dieu adoré par les chrétiens.

L'usage populaire veut, aujourd'hui, qu'on allume la *bûche* de Noël, symbole de la flamme-soleil, de la flamme-dieu, issue du chêne vierge. Le rite de la fête de Mithra est donc passé tout entier dans la mythologie moderne.

On peut ainsi affirmer qu'une grande partie des fêtes religieuses populaires n'est pas autre chose que la continuation et la transformation des anciennes fêtes des saisons, et que l'ancien paganisme préside aux fêtes des peuples d'aujourd'hui. Les Germains avaient la fête de Jul ou Jolle, dédiée à Freir, dieu solaire. Elle était célébrée au solstice d'hiver et symbolisait la naissance du soleil. Le peuple s'ornait de feuilles et de branches vertes, les hostilités étaient suspendues et les dieux recevaient des offrandes d'animaux. De là proviennent tous ou presque tous les usages populaires observés à notre époque, en Allemagne, au moment

de la fête de Noël, qui est précisément la fête du solstice d'hiver. Egalement, les Slaves ont conservé, dans leurs fêtes populaires, les usages des fêtes des saisons, reproduits dans des fêtes correspondantes, et on retrouve chez eux les rites des anciennes fêtes de Koliada, au solstice d'hiver (25 décembre), et de Koupalo, au solstice d'été (25 juin). C'est ainsi que les Slaves, de nos jours, ont coutume, aux mêmes époques de l'année que leurs ancêtres, d'allumer des feux sur lesquels ils marchent et dont ils conservent les cendres comme talisman.

Un autre fait vient confirmer l'existence d'une préhistoire contemporaine. A côté des survivances mythologiques qu'on vient de passer rapidement en revue, le bas peuple conserve encore, dans quelques contrées, les traces d'un usage très primitif et très barbare, tel que le sacrifice humain.

Dans quelques provinces de la Russie et de l'Allemagne, on croit pouvoir éviter les maladies, les famines et d'autres calamités, au moyen d'un sacrifice humain. En Russie, en Serbie, en Roumanie et même dans le Monferrat italien(1), on croit encore qu'en enterrant un homme vivant dans les fondations d'une maison en construction, cette maison deviendra inébranlable (2). En Sicile et en Sardaigne, il existe des grottes où la croyance populaire a placé des trésors gardés par des esprits. Afin de briser l'enchantement et de découvrir le trésor, il faut faire un sacrifice humain. Il faut soit égorger une fillette non baptisée (trésor de Losi, près de Montalbano, en Sicile), soit accoucher près de la grotte et sacrifier le nouveau-né (grotte du

(1) Voir l'*Archivio*, de M. Pitré, 1889.

(2) E. P. Evans, *Superstition and crime*. Dans l'*Appl. Science. Monthly*, LIV.

Castel d'Orlando, près de Novare-Sicile). Les chroniques criminelles siciliennes ont enregistré, il y a quelques années, l'assassinat d'un enfant accompli dans ce but.

A côté de ces survivances des anciens sacrifices humains, on retrouve aussi, — dans l'ethnographie populaire — sous une forme plus ou moins larvée, des vestiges de cannibalisme. Et ces formes de cannibalisme contemporain ont les mêmes causes que chez les sauvages. M. Evans, dans l'étude déjà citée, raconte que certains paysans allemands sont convaincus qu'en mangeant le cœur d'un fœtus mâle, ils acquièrent des facultés surnaturelles.

Or, une des causes du cannibalisme chez les sauvages, consiste dans la croyance qu'en mangeant certaines parties du corps humain on acquiert telle ou telle vertu.

Voici l'énumération de quelques croyances actuelles qui sont des formes, plus ou moins déguisées, de cannibalisme.

Pour devenir sorcière, il faut boire son sang, ou mieux, — faire couler son sang — le faire frire et le manger (Naples). L'assassin qui lèche le sang du couteau homicide, ne sera jamais découvert. Celui qui fait boire son sang à sa maîtresse ne sera jamais abandonné. Celui qui veut jeter un mauvais sort sur quelqu'un, doit lui faire manger des os d'homme mort, etc.

Un des résultats les plus caractéristiques du polythéisme moderne est un usage très répandu dans les petites villes siciliennes et que l'on retrouve dans d'autres pays d'Europe. Le bas peuple se divise en deux, trois, quelquefois quatre fractions, dont chacune est placée sous la protection d'un saint différent. Chaque fraction tient et combat même pour son saint,

qu'elle affirme être le plus puissant; les processions sont souvent la cause de véritables batailles, et lorsque la police arrive, les morts et les blessés restés sur le carreau attestent l'acharnement de ces combats. Des haines implacables naissent de ces rivalités et se transmettent de père en fils; et les saints eux-mêmes, semblables aux dieux d'Homère, se livrent bataille entre eux et conduisent leurs partisans à la victoire (1). Dans ces luttes les insultes à la divinité du parti contraire sont à l'ordre du jour. Cet usage d'insulter la divinité comme on insulte un ennemi est particulier aux sauvages comme au bas peuple. Lubbock raconte que les sauvages battent, torturent, transpercent de flèches leurs divinités, pour les effrayer et obtenir d'elles ce qu'ils désirent (2); les jeunes conscrits belges d'aujourd'hui n'agissent pas différemment. Les conscrits de Chimay se rendent la nuit à la chapelle, attachent des cordes au corps du Christ, l'arrachent de sa croix et le traînent dans la campagne pour le battre et le contraindre ainsi à leur donner un bon numéro au tirage. A Couvin, on maltraite les statues des saints dans le même but; — dans d'autres villages on pique Saint-Joseph au nombril et la Vierge au sein gauche.

On a essayé de protéger les statues des saints par

(1) M. Pitré, qui a étudié ces curieux usages siciliens, raconte qu'une jeune fille du parti de la sainte Vierge, alla voir un jour son fiancé qui était malade. Elle trouva suspendu au-dessus du lit du fiancé l'image du Saint-Esprit, protecteur de la fraction à laquelle appartenait le jeune homme. Elle n'eût pas plus tôt vu l'image, qu'elle s'en saisit, la jeta à terre et tout en la piétinant, déclara qu'elle n'épouserait jamais un partisan du Saint-Esprit. Les insultes que les partisans d'un saint adressent au saint « adversaire » pendant les processions sont aussi très caractéristiques. On l'appelle: *tête de mort*, *tête de pendu*, *laid*, on lui souhaite toutes sortes de malheurs, quelquefois on lui jette des pierres.

(2) V. Lubbock : ouv. cité, p. 211 et 331.

des grilles — mais le peuple, voulant quand même intimider le saint, mord la grille ou la pique avec des épingles (1).

Dans l'île de Sein, en Bretagne, la chapelle de St-Corentin contient une statue de ce saint, représenté un pastoral à la main ; des marins tournent le pastoral du côté où ils veulent que le vent souffle, et si le vent désiré n'arrive pas, ils traînent au dehors, frappent et insultent la statue. Le vent vient-il à souffler suivant leurs désirs, qu'aussitôt la statue est remise à sa place et chacun s'empresse de la vénérer et de lui faire des offrandes.

M. Colson, dans un article paru dans *Wallonia*, revue belge des traditions populaires (2), écrit ceci :

« Si l'on pénétrait au fond de bien des consciences du peuple, on trouverait sinon le culte de la statue remplaçant celui du saint, du moins une confusion continuelle entre le saint et son image. Dans ce domaine l'esprit de l'homme ou de la femme du peuple n'est pas beaucoup plus relevé que celui de la fillette qui traite sa poupée comme une petite personne, lui prêtant ses propres idées, ses sentiments, lui attribuant des intentions et des actes au moment même où elle les imagine. L'un des jeunes gens qui portaient la Vierge à une procession, voit un écu briller par terre. Sans réfléchir, il se baisse pour le ramasser, mais la statue dégringole et tombe juste sur l'écu. Miracle ! s'écrie-t-il. Elle l'avait vu avant moi ! — Et au retour l'écu fut déposé dans le tronc de la Vierge... A quoi conclure, sinon à un arriérisme inconscient dont sont victimes les couches inférieures de la population ? (3) »

(1) Wallonia : III, p. 31.
(2) IX, p. 25 et suiv.
(3) V. aussi, Wallonia, V, 181.

E. — *Divination*

La *divination*, — ou prétendue science des présages — prend place à côté de ces croyances primitives, dans l'âme populaire, de même qu'elle figure parmi les usages, les croyances et les préjugés des peuplades sauvages. Lubbock raconte que la divination est très répandue chez les sauvages. On y procède au moyen de l'eau (Peaux-Rouges) ou du sort (Afrique), ou bien par l'examen des lignes capricieuses qui se dessinent sur un os d'animal brûlé (Lappons, Mongols), ou par les songes, etc. (1). Le présage est bon ou mauvais, selon que l'eau a suivi tel ou tel mouvement, ou suivant la manière dont les flèches, les bâtons, les bois, lancés en l'air, sont tombés, et ainsi de suite.

Le bas peuple moderne continue à pratiquer ces usages avec une entière bonne foi, adoptant presque toutes les méthodes de divination accréditées chez les populations primitives ou anciennes.

C'est ainsi que l'on retrouve de nos jours, plus ou moins transformées, la *divination* des Chaldéens par le vol des oiseaux, par l'examen des entrailles des victimes, par les prodiges, par les songes. (Voir Lenormand. *La divination et la science des présages chez les Chaldéens*) et celle des Grecs qui mettaient à contribution le feu, l'eau et le vin, les astres, les évènements, les présages du corps, les rencontres dans la rue, les objets, les chiffres, les jours, etc. (Voir *Les Antiquités Grecques*, de M. Robertson).

A) Les devins d'autrefois et les sauvages observaient les *animaux*, leurs mouvements, leurs viscères, leurs

(1) Lubbock, ouv. cité, p. 235-237-215.

chants, etc. Aujourd'hui, dans le bas peuple, la sorcière rend ses oracles au moyen d'un poulet noir, d'une grenouille ou d'une souris (1). Ces sorcières, très nombreuses dans les villes et dans les campagnes, ont une clientèle abondante d'hommes et de femmes du peuple.

Le cri du coucou ou de la chouette est de mauvais présage, — et dans l'Ombrie, lorsque « la poule chante en coq » — une mauvaise nouvelle est proche — mais si elle chante en coq et « feta » (pond), la nouvelle sera bonne. Dans quelques provinces d'Italie, un chat qui se nettoie annonce des visites ; les bourdons sont porteurs de bonnes nouvelles, de même que le cheval blanc et l'araignée. Le papillon annonce une nouveauté et le temps qu'il fera est indiqué par la manière dont se forme un troupeau de veaux.

B) Il en est de même pour la divination par le *feu.*

Autrefois, on jetait de la poix, de l'encens, des cheveux ou des poils sur les charbons ardents, et la manière dont la fumée ou la matière carbonisée se comportaient, fournissait le présage. Les sorcières d'aujourd'hui usent des mêmes moyens, et tirent leurs présages, — non seulement du feu — mais aussi de l'eau, du sort, des astres.

Dans l'Italie centrale, les jeunes filles qui jettent du blé et des feuilles d'olivier sur le feu, tout en récitant une formule magique, ont le moyen de savoir si elles se marieront dans le cours de l'année, — si la récolte sera bonne, — si l'on sera heureux et ainsi de suite. En Sardaigne, on jette sept tisons allumés dans l'eau. S'ils coulent à fond, le présage est mauvais.

L'homme ou la femme du peuple ne se bornent pas à

(1) Voir Pitré, ouv. cité et Sighele et Niceforo : *La Mala vita a Roma*, chap. V : *Les sorcières.*

consulter les sorciers ou les sorcières ; ils pratiquent eux-mêmes la divination pour leur propre compte. Chacun peut obtenir un présage, pourvu qu'il connaisse la manière d'opérer, et cette connaissance est très répandue dans le peuple.

C) La divination par le *sort* au moyen de cailloux, de coquillages, de morceaux de bois, etc., d'un usage constant chez les anciens et chez les sauvages, est pratiquée couramment de nos jours et par l'intéressé lui-même. Les cartes ont remplacé les cailloux ; — c'est là un progrès, — chaque carte ayant une signification spéciale (1).

D) La divination par les *événements* est encore plus répandue. Un ouvrier de Rome nous a assuré que si l'on frappe à la porte, tandis qu'on est occupé à telle ou telle affaire, c'est mauvais signe. Sont également mauvais présages, un enterrement, le son d'une cloche et les cris d'un enfant. C'est au contraire bon signe, si l'on entend siffler, si des chiens aboient, etc. (2).

E) La divination par les *présages du corps*, est également en honneur : pour le bas peuple de l'Italie, la personne dont l'oreille gauche tinte (3) peut être sûre que

(1) Le roi de baton est un homme, bon ami, marié et père de famille ; l'as de baton signifie commencement d'une entreprise ; le quatre de baton annonce l'obstacle à l'entreprise ; le cinq, succès après l'obstacle, etc.

(2) Pour les anciens grecs, qui avaient une longue série de présages tirés des événements, une lumière inattendue était d'heureux augure ; un accident arrivé à la statue d'un dieu était considéré comme un présage funeste. (*Hom. Odyss. I. Pausan, Messen,*) etc.

(3) *Orecchia manca, parola stanca; orecchia diritta, parola ben ditta* (*sic*). Chez les anciens grecs, les palpitations au cœur, une douleur à l'œil ou à certains muscles, les bourdonnements dans l'oreille gauche étaient de mauvais augure ; si le bourdonnement se produisait dans l'oreille droite, c'était un signe favorable.

l'on médit d'elle ; si c'est au contraire l'oreille droite, on en dit du bien. Si les jambes tremblent, c'est mauvais augure. Lorsque les menstruations apparaissent, les présages sont différents suivant le jour de la semaine et le mois (1).

F) La divination par les *rencontres dans la rue*, jouit, elle aussi, d'une grande faveur. Je tiens d'un ouvrier de Rome une longue lettre dans laquelle sont annoncées toutes les rencontres qu'on peut faire dès qu'on sort de chez soi — et la signification particulière qu'il faut donner à chacune de ces rencontres.

Si l'on rencontre un nain, il faut rentrer immédiatement, parce que ce que vous avez intention de faire ne réussira pas. Si l'on rencontre un prêtre, c'est mauvais signe ; et dans la journée, il ne faut pas commencer une affaire (dans le peuple de Rome, la croyance que le prêtre porte toujours avec lui le mauvais œil est très répandue) ; si vous rencontrez une belle femme, soyez sûr que vous gagnerez une forte somme ; rencontrer une vieille femme est de mauvais augure ; si c'est un vieillard, vous serez gai pendant toute la journée, etc., etc. Il s'agit, comme l'on voit ici, d'une survivance des usages des anciens grecs (ἐνόδια σύμβολα) tels que la rencontre d'un nègre, d'un eunuque, d'un singe, d'une femme qui travaille, etc.

G) Rappelons encore les présages obtenus au moyen des différentes formes que prennent la *cire* et le *plomb* en fusion ou le blanc d'œuf jetés dans l'eau. Ces procédés de divination sont très répandus dans le bas peuple et rappellent avec quelques variantes les pra-

(1) Parmi les jeunes filles du bas peuple en Italie, circulent à ce sujet des listes avec l'indication de chaque présage pour chaque jour et pour chaque mois.

tiques en usage chez les anciens et dans les peuplades sauvages. Les anciens grecs pratiquaient ces formes de divination qu'ils appelaient Κηρομαντεία. On faisait fondre la cire au-dessus d'un vase rempli d'eau, dans lequel on la versait à trois reprises, en observant la figure et la situation de chaque goutte et leur distance entre elles.

H) La divination par l'*eau*, très répandue chez les sauvages et chez les anciens, sera suffisamment illustrée par ce seul exemple : à Allieuc (France), pour savoir si un enfant malade survivra ou non, on jette une chemise dans une fontaine appelée fontaine de Saint-Pierre. Si la partie du cou surnage l'enfant vivra, — si elle coule au fond, l'enfant mourra (1).

I) La divination par les *songes* est trop connue pour que nous nous y arrêtions. C'est certainement une des formes de divination les plus répandues dans le bas peuple de nos jours, qui, comme l'on sait, consulte assez fréquemment la *Clef des Songes*. Elle était fort en honneur chez les anciens et les sauvages la pratiquent assidûment. Lubbock écrit :

« Les songes ont ainsi pour les sauvages une importance et une réalité que nous ne pouvons pas apprécier... Ils considèrent que les événements retracés par leurs rêves sont aussi réels que ceux de la vie ordinaire... A Madagascar, tous les habitants de l'île ont le plus grand respect pour les songes et s'imaginent que leur bon démon les avertit en songe de ce qu'ils doivent faire et de ce qu'ils doivent éviter... Quand ils rêvent à leurs amis ou à leurs parents décédés, les sauvages croient fermement que ce sont les esprits de ces derniers qui viennent les visiter... »

(1) *Revue des Trad. Pop.* XIII, 100.

Ne pourrait-on appliquer tout ceci, sans changer un seul mot, à une grande partie du bas peuple d'aujourd'hui ?

L) Le peuple attribue aussi une vertu divinatoire aux *jours* et aux *mois*, et cette croyance, très répandue de nos jours, procède des superstitions barbares ou sauvages.

Pour le bas peuple du Midi et des îles de l'Italie, les mois d'août et de mai sont néfastes. C'est dans ces mois que tous les malheurs arrivent. Les mariages contractés durant ces mois ont une issue malheureuse. Trois lundis de l'année sont néfastes et portent avec eux toutes sortes de malheurs : le premier lundi d'août, le premier lundi de décembre, le premier lundi d'avril. Vendredi est le jour néfaste par excellence. Le dicton populaire dit : Le vendredi et le samedi on ne part ni se marie (*Ne di Venere nè di marte, — Nonsisposa nèsi parte*). Il existe *une véritable religion du vendredi*, etc..

Les paysans du centre de l'Italie s'abstiennent de cuire, de semer et de se marier durant la nouvelle lune.

La nouvelle lune est également désastreuse pour la lessive et est cause que le linge se perce de petits trous, etc., etc.

En France, le célèbre calendrier de Nostradamus et l'*Almanach des Bergers* indiquent quels sont les jours et les mois propices à l'accomplissement de diverses opérations.

M) Les présages tirés des *nombres* ont, aujourd'hui encore, leur importance. En Italie et dans d'autres pays, les nombres 13, 17 et 7 sont néfastes et portent malheur. Le nombre 3 est favorable. Et ainsi de suite. On retrouve les mêmes croyances chez les anciens

Grecs, les Chaldéens et chez presque tous les peuples anciens.

N) Un autre genre de divination spécial aux ouvriers de plusieurs métiers manuels, tire les présages des *objets mêmes du métier*.

J'extrais d'une longue liste de présages, qui m'a été fournie par une couturière de Rome, quelques exemples : Si, en travaillant, l'aiguille se casse, votre amoureux vous abandonnera ; si des nœuds se forment dans le fil, votre amoureux est jaloux ; si l'on oublie de bâtir une robe, vous ne serez pas payée. Les ciseaux tombent-ils au moment de l'arrivée d'un étranger ? Si leurs pointes entrent dans le parquet, il y aura du travail pour longtemps. Si les épingles se répandent par terre, les ouvrières se querelleront. Si une apprentie se pique avec l'aiguille, c'est de bon augure. Si le doigt saigne, à cause d'une piqûre de ciseaux ou d'épingle, on sera embrassée le même jour... etc., etc.

O) Encore un type de divination, — celui tiré précisément comme chez les anciens — des *astres*, des *météores* et des phénomènes atmosphériques. Un vent très fort annonce un épouvantable assassinat (Sardaigne) ; si la lune et une étoile se trouvent l'une près de l'autre, — une grande calamité publique doit survenir (Italie) ; les comètes et les éclipses sont, presque partout, indices de grands malheurs ; les étoiles filantes portent, — suivant les pays, — bonne ou mauvaise fortune.

P) La divination par les *morts* complète cette longue série et fait revivre de nos jours l'ancienne nécroscopie. Celui qui, le mercredi à minuit, se rend dans un cimetière, et y écoute le bruit que font les morts dans leurs tombes (*sic*), obtiendra des présages certains et,

notamment, l'indication des numéros gagnants à la loterie (*lotto*) (Naples).

F) *Sorcellerie* (*philtres, sortilèges magiques, amulettes, fétiches, médecine populaire*).

La sorcellerie, à l'égal de la divination, est très répandue dans le bas peuple qui consulte encore aujourd'hui, à toute occasion, les sorciers et les sorcières.

Ici encore, nous retrouvons les coutumes des sauvages et des anciennes populations orientales, grecques et latines (1).

Les principales opérations auxquelles se livrent les sorcières d'aujourd'hui sont les suivantes :

1° La divination au moyen des cartes ou autres objets (animaux, cheveux, feu, encens, rubans, baguettes, etc.)

2° La préparation des *philtres* de tout genre destinés à obtenir ce qu'on désire. Ce sont généralement des philtres ayant pour objet de faire naître l'amour chez une personne déterminée. Toutes sortes de matières entrent dans leur composition ; terre de cimetière, cervelle de chien, os de mort, eau, vin, herbes, sang, animaux, et surtout des objets ayant appartenu à la personne dont on veut se faire aimer. Une recette classique est celle-ci : « Prendre une souris âgée, la

(1) Nous renvoyons le lecteur à notre étude la *Mala vita a Roma* où un chapitre entier est consacré aux sorcières actuelles de Rome, aux méthodes qu'elles emploient pour deviner l'avenir, composer des philtres, fabriquer des amulettes, préparer au moyen de la magie, la mort ou la maladie de quelqu'un, chercher des trésors, etc, *La mala vita a Roma*, chap. V, Rome, 1898. Edition espagnole, Madrid, 1901.

tuer et la mettre dans un trou, sous terre, jusqu'à ce qu'il n'en reste que le squelette. Piler les os et les mélanger avec le sang d'une génisse et une mèche des cheveux de la personne aimée ; faire boire le mélange à cette personne » (Sicile). Une autre recette contre l'envie : « Broyer cinq morceaux de corail dans de l'eau et boire le tout » (Italie centrale).

3° Les *sortilèges magiques* destinés à obtenir la réalisation d'un événement ; presque toujours une vengeance. Dans ce cas la sorcière fabrique une statuette en cire, représentant la personne dont on veut se venger, et y enfonce des épingles à la place du cœur. Nous avons noté le cas où la statuette en cire était remplacée par un crapaud vivant et fixé par les pattes sur une tablette ; chaque jour on plantait une épingle dans le corps de l'animal. Lorsque celui-ci succombait, la personne visée devait mourir ou être atteinte par un malheur.

En Sardaigne, le peuple a recours à des sortilèges analogues (*sas maghias*). G. Deledda en fait ainsi la description : On prend une feuille de figuier d'Inde, ou une pomme de terre, ou bien un morceau de liège, et on le transperce, soit avec des épingles, soit avec de petites aiguilles en bois, soit avec des morceaux de verre. Ou bien on fabrique avec des chiffons une petite poupée qu'on transperce avec des épingles ou qu'on éventre à coups de couteau, etc. Pendant l'opération on récite des paroles magiques et on accomplit des actes spéciaux. Il s'agit généralement d'invocations aux dieux de l'enfer, et on récite ce qu'on appelle le « chapelet d'imprécation » (*corona de irroccos*). Pour que le maléfice ait son effet, il est nécessaire que la personne contre laquelle il est dirigé marche sur l'objet magique ainsi préparé. Aussi le jette-on devant sa porte,

ou bien l'enterre-t-on dans un endroit fréquenté par elle.

Au fur et à mesure que l'objet (maghia) se décompose, la personne victime du sortilège dépérit.

Lorsqu'on veut détacher une femme de son mari, on brûle un vêtement de ce dernier et on place les cendres sous son matelas ; puis on tue un poulet noir que l'on dépose dans sa maison ; de plus la porte de cette maison doit être aspergée de matières grasses.

D'autres sortilèges mettent à contribution des clous, des fils noirs, des chiffons rouges, des grenouilles, des fruits, du sang d'animal, de la graisse, du saindoux. Le saindoux chauffé dans une écuelle par la chaleur de bougies disposées d'une certaine façon, et dans lequel on jette des cheveux d'une personne tout en récitant des prières et des formules magiques, a la vertu d'inspirer l'amour chez cette personne.

Autre recette pour se faire aimer : La sorcière place les cheveux de la personne sur une croix, allume un brasier, — récite des formules magiques, crache trois fois sur la croix, répand de l'urine sur les charbons ardents et brûle les cheveux.

On rencontre chez les sauvages des usages semblables et on en trouve également des exemples nombreux dans l'antiquité.

Les anciens grecs avaient coutume de faire fondre de la cire dans le but d'amollir le cœur de la personne aimée (Theocrite, Virgile). Quelquefois auprès de la cire ils plaçaient de l'argile et le feu faisait fondre l'une tandis qu'il faisait durcir l'autre. La personne dont ils désiraient l'amour devait ainsi s'attendrir tout en devenant insensible à tous autres hommages (Virgile).

4° *La fabrication d'amulettes et de fétiches*, qu'on porte sur soi pour éloigner le malheur, attirer le bon-

heur ou atteindre un but déterminé, — p. ex. celui de se faire aimer. Ces amulettes consistent, soit en un sac rempli d'avoine, de farine, de son, de sable etc, qui peut coûter jusqu'à 15 fr,, — soit d'un morceau de fer, de corne, de laine rouge, soit d'une formule magique, invoquant la corne et le lainage rouge, enfermées hermétiquement dans une boîte qu'il faut toujours porter sur soi, soit d'un aimant enveloppé dans une étoffe rouge etc. Les mères placent souvent ces amulettes dans le berceau de leur enfant — les parents d'un mort en mettent dans la bière — et une grande quantité d'individus, en portent constamment sur eux.

Les sortilèges des sorcières ne sont pas seulement recherchés par les interressés. Ils sont aussi, et on le comprend aisément, fortement redoutés. Combien de gens du peuple passent leur vie à se prémunir d'une façon ou de l'autre, contre les possibles sortilèges ! En Italie on pend une croix au mur, on porte sur soi une corne — on répand par terre du sel, on place un balai à côté de la porte, on porte sur soi un morceau de peau de chien, on crache par terre, on enveloppe l'objet à protéger d'un chiffon rouge etc. Les anciens grecs croyaient éloigner l'effet d'un mauvais présage ou d'un sortilège, en crachant trois fois par terre (Théocr.) ou en jetant des pierres, en récitant des formules magiques, ou en brûlant des épines etc. Dans quelques pays de la Sicile, lorsqu'il naît un enfant les parents restent réveillés toute la nuit autour du berceau : ils laissent la lampe allumée, collent l'image d'un saint à la porte, répandent par terre du sel et placent derrière la porte d'entrée un balai orné d'un chiffon rouge. De cette manière l'enfant est indemne de tout sortilège.

Il n'est pas inutile de faire remarquer à ce propos, le rôle que joue aujourd'hui, dans la croyance populaire, la

couleur rouge comme protectrice contre les sortilèges et comme talisman apportant la fortune. C'est à cause de cette croyance qu'en Sicile les charretiers harnachent de rouge leurs ânes et leurs mulets, qu'on met des rubans et des chiffons rouges sur la porte de la maison, sur la pipe, sur la canne, sur le guidon de la bicyclette et même à la tasse de café. Ces usages ne se trouvent pas seulement en Sicile. Ils apparaissent un peu partout, en Italie et ailleurs. Dans les Marches la meilleure amulette contre les sorcières est formée par un bracelet de sept coraux rouges maintenus par un fil de soie rouge ; — également, les paysans de cette contrée bardent de rouge leurs chevaux pour éviter les magies des sorcières. A Naples la couleur rouge a la même signification protectrice. En Toscane, c'est au jaspe rouge que revient l'honneur d'être considéré comme talisman contre les maladies.

Cet usage est certainement une survivance barbare. En fouillant dans les usages, les mœurs et les préjugés des différents peuples il est facile de s'apercevoir que la couleur rouge est très souvent employée avec une signification symbolique et sacrée.

Les naturels de l'Inde adorent une longué série de pierres sacrées peintes en rouge, plantées par terre (Lubbock, p. 301).

Dans la Nouvelle-Zélande, le rouge est une couleur protectrice. Le chef fait dresser un poteau rouge près des objets qu'il prend sous sa protection ; les ossements des personnages importants sont enveloppés dans de la paille colorée en rouge et déposés dans des boîtes rouges. (*Tylor : New Zealand and the New. Zealanders*, page 95).

Le rouge est aussi une couleur sacrée au Congo et dans le centre de l'Afrique (*Merolla*). Les Indiens

de l'Amérique méridionale peignent en rouge leurs pierres sacrées. (*Journ. Ethn. Soc.* vol. VIII, p. 115), et un crâne peint en rouge est pour les Andamans une amulette des plus efficaces. La peinture rouge joue un grand rôle dans les cérémonies de la naissance et de la mort chez les Australiens, qui peignent d'ocre rouge, non seulement les morts, mais aussi leurs ossements, qu'ils portent ensuite sur eux (Waitz-Gerland).

Les Dyeries d'Australie entreprennent des expéditions de plusieurs mois pour renouveler leur provision de rouge, preuve de la grande estime en laquelle ils tiennent cette couleur (Grosse).

Cet usage parait avoir existé chez les populations préhistoriques. Les ossements trouvés dans les diverses grottes de Menton étaient colorés en rouge au moyen de fer ologiste (*Rivière, Congrès des sciences géographiques.* Paris, 1878). En 1880, l'ouverture d'une sépulture de l'âge de la pierre située sur le territoire d'Anagni près de Rome, amenait la découverte de la partie faciale d'un crâne humain, colorée en rouge avec du cinabre. Ce ne sont pas là des faits isolés, car la même coloration se voit sur des ossements recueillis à Finalmarina et sur plusieurs points de la Ligurie et de la Sicile. La coutume parait avoir été générale pendant la période néolithique, dans toute la péninsule italique. (*Atti della R. Accademia dei Lincei* 1879-1880).

On la retrouve dans d'autres contrées, et au Congrès préhistorique de Lisbonne M. Delgado mentionnait le même usage chez les troglodites de la grotte de Furninha. Dans les kourganes du gouvernement de Kiew, les crânes sont teints en rouge et les fouilles poursuivies dans la vallée de Kitoi (gouvernement d'Irkoutsk (Sibérie) ont mis au jour plusieurs tombeaux où les morts

étaient inhumés avec leurs armes et recouverts par des couches de sable auxquelles on avait eu soin de mélanger de fortes quantités d'ocre rouge. Aujourd'hui encore quelques tribus de l'Amérique du Nord enterrent les ossements de leurs morts après les avoir enduits d'une couleur rouge brillante (*De Nadaillac. Mœurs et monuments des peuples préhistoriques.*)

Des ossements humains peints en rouge existent au *Muséum* de Paris, — qui proviennent des pays les plus lointains et les plus variés — comme du *dolmen* de Sméla, de l'Espiritu Santo (Californie), d'une sépulture punique à Mahédiah (Tunisie), etc. On peut observer au même *Muséum* un crâne de Dayak (Bornéo) orné de raies et de lignes géométriques rouges, et un autre crâne, entièrement rouge, orné de lignes noires, que les indigènes de l'intérieur de la péninsule de la Gazelle (Nouvelle Bretagne) conservaient comme une relique.

Il est probable que la couleur rouge rappelant l'éclat de la flamme éternelle, principe de la vie universelle, a été adoptée par les peuples primitifs ou sauvages comme symbole sacré de la divinité et comme couleur protectrice, — et que cet usage — comme tous les autres que nous avons examinés, — s'est transmis automatiquement jusqu'à nos jours.

A cette raison il faut probablement en ajouter d'autres. La préférence des sauvages et des primitifs pour la couleur rouge ne proviendrait-elle pas aussi d'une raison *physiologique* et d'une association d'idées ? — Le rouge est, comme l'on sait, la couleur la plus excitante du spectre solaire (elle contient le nombre le plus grand de vibrations visibles) et elle produit sur l'organisme humain le même effet qu'une musique entraînante. « Dans le rouge », écrivait Gœthe (*Farbenlehre*,

775), « la force active arrive à son plus haut développement d'énergie et il n'est pas étonnant que des gens grossiers aiment particulièrement cette couleur. On observe chez tous les sauvages une certaine prédilection pour le rouge ».

Beaucoup d'animaux ont pour le rouge la même prédilection que les hommes, et les zoologistes ont observé la fréquence de la couleur rouge dans les organes sexuels secondaires, tels que les callosités rouges du pavian, la crête écarlate du coq et la crête rouge jaunâtre sur le dos de certaines salamandres.

Tout cela contribuerait à expliquer la préférence pour le rouge, lequel provoquerait par ses propriétés excitantes, un état physiologique agréable.

Les enfants, — tout comme les sauvages et le peuple (qui ne connaît la préférence du peuple pour la couleur rouge ?) — affectionnent particulièrement cette couleur. Il suffit de les observer pour s'en convaincre : c'est le rouge qui s'use le plus vite dans leurs boîtes à couleurs.

Le rouge a donc, pour les natures primitives qui s'abandonnent librement à leurs sensations et à leurs impulsions, un attrait irrésistible causé par l'agréable excitation qu'il provoque. L'association d'idées augmente la puissance de cet attrait. Le rouge s'associe à des idées qui ont un retentissement extrêmement émotif; le rouge est la couleur du sang, et il est probable que le premier rouge dont l'homme se soit barbouillé était le sang de l'ennemi ou le sang du gibier. Le fait que le sang humain a pour plusieurs peuples sauvages une influence sacrée et magique, — fournit une nouvelle raison du caractère sacré et superstitieux que la couleur rouge partage avec le sang.

Les Ot-Samos (Bornéo), dans les grandes solennités,

font des sacrifices humains et ils trempent les talismans publics et privés dans le sang des victimes. Tous ceux qui assistent au sacrifice se barbouillent de sang la figure, la poitrine, les genoux, les bras et les pieds (Schwaner).

Ainsi, la couleur rouge, — symbole de la flamme et du principe sacré de la vie universelle, agent d'excitation agréable et provoquant des associations d'idées émotives avec le sang humain tenu pour sacré, — devient la couleur préférée, sacrée et symbolique des peuples primitifs, — et se transmet comme telle jusqu'à nos jours dans le bas peuple, qui garde, cachés dans les plis de son cerveau, les idées et les croyances des âges disparus.

Nous revenons à notre sujet, dont cette longue digression sur la couleur rouge nous a quelque peu éloigné.

Les différentes opérations auxquelles se livrent les sorcières et les sorciers de nos jours ne sont donc que la répétition exacte des pratiques accomplies par les sorciers des populations sauvages ou anciennes. Nous avons déjà parlé des pratiques divinatoires chez les sauvages et les anciens. En ce qui concerne les philtres magiques préparés par les sorcières d'aujourd'hui, il suffit de rappeler la grande réputation qu'ils avaient chez les anciens Chaldéens, les anciens Egyptiens et les anciennes populations gréco-latines. On les préparait avec des plantes, des quartiers d'animaux, des poils, du sang. Les Grecs les appelaient φίλτρα et les croyaient capables de produire sur la personne qui les buvait les effets les plus extraordinaires.

Théocrite, Pindare, Juvénal, Properce, Horace, Virgile nous ont transmis, dans leurs différents ouvrages, les secrets de ces philtres, surtout des phil-

tres amoureux. On se servait des insectes qui se nourrissent de matières putrides, des lamproies, des lézards, des cervelles de veau, des poils pris à l'extrémité de la queue d'un loup, ou de ses parties naturelles, des os du côté gauche d'un crapaud mangé par les fourmis, etc. Tous ces matériaux magiques rappellent ceux dont se servent les sorciers d'aujourd'hui, et le bas peuple de nos jours ne semble guère être plus avancé sur ce point qu'on ne l'était il y a vingt et vingt-cinq siècles (1).

Au sujet des sortilèges préparés par les sorcières modernes et dont nous avons fait plus haut une rapide description, voici ce qu'écrit Lubbock.

La sorcière qui veut faire un sortilège de mort à quelqu'un, plante une branche d'arbre dans la terre. Quand la branche se flétrit, l'homme que vise le sortilège dépérit et finit par mourir. A Viti, le sorcier pratique le même sortilège au moyen d'une noix de coco, qu'il fait sécher. Le sauvage de l'Amérique du Nord apporte au sorcier une statuette représentant celui dont il veut la mort. Le sorcier la transperce à l'endroit du cœur avec des épines. Dans l'Inde, les magiciens enfoncent des épines dans des poupées sur lesquelles il ont préalablement inscrit le nom de celui qu'ils veulent faire mourir ou simplement faire souffrir (2).

M. Williams rapporte cette autre croyance sauvage : « On considère, dans la plupart des cas, comme indispensable que le sorcier ait eu en possession quelque objet qui provienne du corps de la victime future, des

(1) V. les ouvrages de Lubbock et de Tylor.

(2) Voir Dubois : *The People of India*, p. 347 et Lubbock, p. 238-340.

cheveux, un peu de salive ou d'autres sécrétions du corps...

Le sorcier fait sur ces objets ses passes magiques, ses prières, etc. (1).

Ne dirait-on pas, en lisant ces récits, qu'ils s'appliquent, non pas à des sauvages, mais aux basses classes populaires de notre temps ?

Les *amulettes* et les *fétiches* fabriqués par nos sorcières, nous suggèrent la même réflexion ; ils sont la copie exacte des amulettes et des fétiches des sauvages.

Lubbock raconte que chaque Peau-Rouge porte sur lui sa boîte à talismans, et tous les voyageurs, ou les curieux des mœurs sauvages, savent que l'amulette est en usage chez toutes les populations primitives. Ces amulettes ressemblent extraordinairement à celles du bas peuple, comme d'aillleurs à celles en usage chez les anciens. Pour les anciens Grecs, une mamelle de hyène portée sur le bras gauche était un talisman dont le possesseur devait inspirer l'amour à toute femme qui y arrêtait ses regards (Théocrite). Chez les Grecs, également, on façonnait une petite image en cire, à laquelle on donnait le nom de la personne aimée et qu'on exposait à l'action du feu en même temps qu'une autre, chargée de représenter l'amant lui-même. Un fil liait ensemble les deux statuettes (Virgile). Par contre, celui qui voulait éteindre en lui un amour malheureux, avait recours à des crapauds enfermés dans la peau d'un animal fraîchement tué (Pline), etc.

Les usages populaires présentent aussi de curieux exemples de conjurations destinées à éloigner des phénomènes naturels.

(1) WILLIAMS : *Polynesian Researches*, t. II, p. 228. Voir la même remarque, TYLOR : *New Zealand and its inhabitants*, p. 89 et 167

Ces conjurations, qui sont très répandues dans le peuple, sont un reste de la sorcellerie sauvage ou de la magie archaïque. Tel est l'usage de réciter des formules magiques, accompagnées de gestes symboliques très bizarres, pour éloigner la tempête, pour détruire les vers, pour éloigner les animaux nuisibles des champs, pour empêcher le fusil d'éclater, etc. Le peuple a, dans ces conjurations, la plus grande confiance.

A ce propos, nous citerons les *Sos Berbos*, ou *verbos* ou *paraulas*, manifestations caractéristiques et importantes de la croyance superstitieuse en Sardaigne.

Mme Grazia Deledda, qui a écrit de si profondes études sur les choses sardes, en parle en ces termes : « Ce sont certainement des rites païens, des traditions anciennes, antérieures aux Sarrasins, aux Latins et aux Carthaginois, que les Sardes ont su conserver dans le cours de leurs vicissitudes historiques ».

Il existe des *berbos* pour obliger la fourmi à rapporter le grain ou la semence au tas où elle l'a volé. Les *berbos* pour obliger, au contraire, la fourmi à détruire la récolte d'une personne ennemie, — les *berbos*, pour faire aller d'un endroit à un autre, les punaises, les vers, les insectes, etc., — les *berbos*, pour lier le fusil, c'est-à-dire pour l'empêcher de partir, — les *berbos*, pour protéger les petits cochons, les agneaux, les chevreaux, contre les entreprises des aigles, des faucons et des vautours sont très répandus.

Il en existe contre les lièvres et les sangliers, qui détruisent le raisin, et surtout contre les renards, pour les empêcher de ravir les nouveau-nés des moutons. Finalement, une espèce de *berbos*, prononcés spécialement par les voleurs, a la vertu de faire taire les chiens de garde.

Les *berbos*, ou conjurations, se récitent avec force signes de croix. La personne qui les récite, doit autant que possible tourner le dos à un buisson d'aubépines. Une fois que les paroles magiques sont prononcées, on refait le signe de croix, et, toujours en tournant le dos à l'aubépine, on en arrache une branche, et on la jette au loin derrière soi, de façon à ne pas la voir. A défaut d'aubépines ou de tout autre buisson épineux, on peut accomplir la même cérémonie avec deux poignées de poudre (1).

Un autre rite du même genre, destiné à protéger les animaux des insectes, est le suivant :

On prend un couteau et on l'appuie contre son sein, en ayant soin de ne le tenir qu'avec le pouce et le médius de la main droite ; ensuite on fait le signe de la croix avec le même couteau, et, en s'agenouillant à terre, on coupe une herbe quelconque, toujours avec le couteau tenu de la même façon et sans l'aide de l'autre main ; on jette alors l'herbe ainsi coupée en prononçant ces paroles :

De la même façon que cette herbe tombe, puissent aussi tomber les insectes de cette bête, avant que ne se couche cette sainte lune.

On répète trois fois cette phrase avec les signes de croix.

Il faut remarquer que ces *berbos* ne produisent aucun effet entre deux lunes (2).

A côté de la foi aveugle dans les sorciers ou sorcières en chair et en os, — le peuple a aussi une foi, non moins aveugle, dans la classique sorcière des vieilles légendes ou des fables enfantines; ces sor-

(1) Grazia Deledda, *Tradizioni popolari di Nuoro, in Sardegna*, Rome, 1895, p. 57.

(2) *Idem*, *idem*.

cières, purement imaginaires, personnifient l'esprit du mal.

Elles errent dans les forêts la nuit du vendredi, et leur marche produit un bruit sourd de pierres et de branches heurtées ; elles font toutes sortes de grimaces et de gestes ; elles se lamentent, hurlent et pleurent ; elles apparaissent sous la forme de femmes nues, ou se transforment en chats aux yeux brillants qui griffent et blessent les gens attardés dans la campagne ; elles volent les chevaux dans les étables (1) et jettent des sorts sur le linge qui sèche au dehors le vendredi et le samedi, etc. etc.

Cette croyance aveugle dans les sorcières, dans les philtres, les sortilèges magiques, les amulettes et les fétiches, explique pourquoi la médecine populaire d'aujourd'hui est une médecine complètement barbare et sauvage. Le premier soin de l'homme du peuple, lorsqu'il tombe malade, — surtout dans les campagnes, — est de recourir aux sorciers ou aux sorcières, de proférer des conjurations et de se faire donner des fétiches ou des recettes pour sortilège. Il suffit de lire la *Medicina popolare* de M. Pitré et le travail : *Volksbraüche und Aberglauben in der Geburtshilfe und der Pflege des Heugebornen in Ungarn* de M. Temesvary (Leipzig, 1900), pour voir comment, dans toutes les parties de l'Europe contemporaine, le peuple a le même genre de médecine populaire. Il s'agit toujours de croyances séculaires d'astrologie, de thérapeutique sacrée, de

(1) Dans le centre de l'Italie on croit que cette sorte de vol de chevaux advient de la façon suivante : la sorcière — invisible — ravit le cheval, mais laisse à sa place l'ombre, la *merriggia* (ombre, fantôme) du cheval. De sorte qu'un jour, un paysan qui voulait mettre la bride à son cheval, vit la bride tomber à terre parce qu'il n'y avait plus que la *merriggia* du cheval.

mythologie, de théogonies disparues et de recettes du moyen âge.

Ainsi, pour guérir d'une certaine maladie de peau, il faut faire jaillir trois fois l'étincelle du silex près de l'éruption... ; pour accoucher, il faut placer une pierre sous l'oreiller (Suède), croyance qui se rattache au culte des pierres — dont nous avons brièvement parlé — et à l'usage qu'ont les Esquimaux de mettre une pierre auprès du malade pour le guérir, etc. (1).

Il est curieux, à ce sujet, de remarquer qu'il existe des familles entières de sorciers, qui se transmettent le privilège de guérir, — moyennant des formules magiques, — certaines maladies. En Sicile, les familles de certains sorciers, dits « *cerauli* », ont le privilège de transmettre leurs facultés de médecine magique, de père en fils. Ils charment les serpents, guérissent toutes les maladies, vendent des amulettes et prennent part, — habillés de blanc et portant des serpents sur un plat, — aux processions religieuses officielles. On est « cerauli » par droit de naissance. Il existe un usage semblable dans la partie méridionale de la péninsule italienne (1).

XXXVI

Ethnographie des classes pauvres. Littérature. Art.

Lorsqu'on étudie les différentes manifestations des sentiments esthétiques dans les basses classes so-

(1) Voir le livre de M. De Blasio, *Inciurmatori, maghi e streghe di Benevento,* Napoli, 1900.

(1) V. à ce propos l'étude de M. Pitré dans son *Archivio di Tradizioni popolari,* 1895.

ciales, on trouve qu'elles ressemblent d'une façon singulière aux manifestations de ces mêmes sentiments dans les civilisations primitives, chez les peuples sauvages et chez les enfants.

A) *Littérature* (*contes*, *traditions*, *légendes*, *proverbes*, *rapsodies chevaleresques*, *théâtre*, *romans*, *chroniques*, *littérature de colportage*, *argot du bas peuple*).

En ce qui concerne le sentiment littéraire, il est facile de remarquer que les contes, les poésies, les traditions populaires et quelquefois les représentations théâtrales, auxquelles l'esprit populaire se complait, ou qu'il contribue même à créer, sont un tissu d'histoires anciennes, barbares ou enfantines, de fées, de sorcières, de bons et de mauvais génies, d'âmes des morts, de dieux du ciel et de l'enfer, de héros merveilleux, de luttes surnaturelles, etc. Ces éléments de la littérature populaire semblent être décalqués sur la mythologie et sur les traditions des sauvages, des primitifs et des anciens ou sur des fables enfantines et prouvent que l'âme populaire a conservé vivantes et robustes, une foule d'idées, à jamais disparues des milieux cultivés.

Les philologues et les folk-loristes ne sont pas d'accord sur l'origine et l'interprétation des milliers de légendes et de contes qui forment la trame de la littérature populaire ; cependant, quelle que soit la théorie qu'on choisisse parmi celles qu'on a avancées sur ce sujet : *théorie météorologique*, *théorie de la transmission*, *théorie psychologique*, *théorie historique*, il est évident qu'on arrive toujours à conclure que la plus grande partie du bagage de la littérature populaire d'aujourd'hui est un bagage, dont le contenu remonte à

plusieurs dizaines de siècles. Ce sont des créations naïves de cerveaux primitifs, — qui cependant sont encore acceptées par le peuple de nos jours comme des œuvres les plus fraîches et les plus modernes — et répondent le mieux à ses besoins intellectuels.

Pour la *théorie mètèorologique* (Grimm, Max Muller, de Gubernatis), les contes, les traditions, les légendes populaires d'aujourd'hui ne sont que la survivance et la transformation des mythes solaires anciens. Barbe-Bleue n'est pas autre chose que le dieu Indra, dieu du firmament. Les deux frères secourables, qui délivrent sa femme, seraient les deux frères Acvins qui délivrent l'Aurore. Peau d'Ane est une Aurore poursuivie par le Soleil, son père. Cendrillon dans les cendres, une Aurore éclipsée par les nuages. On peut donner aisément cette interprétation météorologique, non seulement aux petits contes, mais aussi à une grande quantité des légendes et des traditions populaires.

La fontaine de Fondacarso (Castroreale, en Sicile), a jailli parce que le moine, gardien du couvent, donna un coup de bêche dans le rocher.

La même aventure est racontée par des légendes populaires de plusieurs parties de l'Italie. Evidemment, ces légendes sont la répétition de l'ancienne légende de Moïse qui fait jaillir l'eau du rocher au moyen d'une verge, légende qui est à son tour d'origine védique, car la mythologie védique montre Indra, dieu du ciel, dechirant le sein rocheux de nuages afin d'en faire tomber l'eau pendant la famine et la sécheresse. Egalement, le mythe védique du héros sauvé des eaux, — c'est-à-dire du dieu soleil qui, ayant fait naufrage, pendant la nuit, dans le ciel noir et orageux (Varuna, océan), ressuscite le matin, sauvé de l'océan, s'est maintenu d'une façon très vive dans toutes les légen-

des populaires jusqu'à nos jours (Moïse, Rama, Cyrus, Romulus sauvé des eaux). Le célèbre tableau de Sainte-Marie, en Sicile, fut caché dans un puits profond pendant la période iconoclaste ; un siècle après, un paysan, en passant, aperçut une grande lumière sortant du puits, et ayant regardé, trouva le tableau qui fut ainsi sauvé. C'est l'histoire actuelle du héros sauvé du péril des eaux, c'est l'image du soleil qui sort intact de l'océan nocturne (*Varuna*).

Pour la *théorie de la transmission historique* (Théodor Benfey, Reinhold Koeler, E. Cosquin), il s'agirait de contes, de nouvelles, de légendes et de fables qui ont été inventés de toutes pièces sans aucune intervention des mythes solaires à une époque très éloignée et qui ont été transmis de peuple à peuple.

Avec la *théorie psychologique* (Lang), les contes et les légendes populaires deviennent l'incarnation d'idées communes aux sauvages de toutes les races. L'origine de ces contes remonterait au commencement de l'époque quaternaire. Les sauvages et les primitifs peuplent la terre d'une foule de personnifications, animent les phénomènes naturels, et de tout cela, il se forme l'élément constitutif d'un conte avec ses détails merveilleux.

Cette littérature se transmet ainsi, de toutes pièces, jusqu'à nos jours, entretenue et alimentée par les sentiments primitifs et ingénus du peuple et de l'enfance.

La *théorie historique* prétend au contraire, que le fait fondamental des contes, des légendes et des nouvelles populaires est un fait historique qui s'est réellement passé et qui a été transformé en fable ou en légende populaire par la transmission orale. Ces faits et ces événements cependant datent toujours de plusieurs siècles.

Cette dernière théorie a évidemment une base de

vérité. Dans plusieurs pays il existe des légendes populaires qui se rattachent très clairement à un ancien cycle historique.

Ainsi en Sicile, toute une longue série de nouvelles et de traditions populaires se rapporte au cycle arabe-normand. Dans plusieurs fêtes populaires, — comme dans la fête de l'Assomption à Messine où l'on célèbre encore l'entrée de Roger le Normand sur un chameau, — on rappelle les pages les plus émouvantes de ces légendes à base historique.

Quelle que soit la théorie que l'on adopte, il demeure évident qu'une très grande partie de la littérature populaire de notre temps, puise aux sources les plus anciennes de la mythologie ou de l'histoire.

Le peuple accepte entièrement cet héritage du passé et y prend plaisir — justement parce que sa gymnastique cérébrale est restée encore semblable à celle des peuples primitifs auxquels il est redevable de ces antiques créations.

Une des manifestations les plus frappantes de cet état d'âme populaire nous est donné par les proverbes. Les proverbes, littérature anonyme, essentiellement populaire, issue des viscères mêmes de la pensée et du bon sens du peuple — ont été définis par Tylor comme *une forme bien arrêtée de manifester la pensée chez les sauvages* (1). Et le peuple se complait encore aujourd'hui à manifester ses pensées et sa science par les proverbes.

Cette façon apophtegmatique d'exprimer sa pensée philosophique est la survivance d'un état intellectuel antérieur de la société, et c'est à ce titre que la littérature des proverbes « survit » chez nous. En effet, la

(1) Tylor : *La civilisation primitive*, Paris, 1876, vol. I, p. 103.

littérature plus évoluée des temps modernes et des classes cultivées se sert de vieux proverbes, mais elle n'en crée plus (Tylor) (1).

Un des exemples les plus frappants de la survivance, dans la littérature populaire moderne, des créations appartenant à une époque disparue, nous est offert par la littérature de la Sicile actuelle.

La plus grande partie de la littérature populaire, à laquelle le peuple sicilien se complait avidement, est formée par les poésies, les contes, et même les spectacles où les aventures de la chevalerie du moyen âge tiennent un rôle exclusif. Le peuple sicilien de nos jours, — non seulement dans ses manifestations d'esthétique littéraire, mais encore dans sa vie morale et dans sa vie psychologique collective, — vit et pense en pleine chevalerie, exactement comme on vivait et pensait en France et en Italie, au XIIe siècle.

Si vous demandez aujourd'hui à un paysan de ces pays qui ont vu naître l'épopée chevaleresque, en Picardie, par exemple, où les trouvères chantaient les aventures des paladins, qui était Roland ou Renaud, — le paysan vous regardera avec étonnement sans même vous comprendre.

Mais en Sicile, tous les paysans et le peuple tout entier connaissent les aventures merveilleuses de Roland, paladin de France, mort dans la vallée de Roncevaux. La chevalerie est — dans cette île du passé — à son apogée. Les trouvères (*contastorie*) — exactement comme les anciens trouvères de la langue d'oïl — voyagent dans les campagnes et dans les villes et chan-

(1) Pigorini-Beri consacre un des chapitres de son livre : *Costumi et superstizioni degli Appennini Marchigiani*, aux proverbes « qui sortent par centaines de la bouche des paysans lorsqu'ils conversent... » (p. 67.)

tent, entourés par la foule enthousiaste les aventures des paladins (1).

Tous les soirs, sur le rivage de la mer, — le peuple sicilien écoute la chanson de Roland. Il apprend les prodiges de Durandal, déjà célébrée par les chroniqueurs français du moyen âge, il pleure au récit de la débacle de Roncevaux et applaudit aux aventures de Renaud, père de Bradamante, qui montait le fameux cheval Bayard et portait le casque enchanté. C'est ainsi que dans cette île où le passé est encore jeune, les paladins et les héros de la chevalerie ressuscitent et vivent glorieux dans l'admiration d'un peuple qui les aimera peut-être toujours !

La fantaisie sicilienne se nourrit de ces contes. Les légendes favorites qui circulent parmi le peuple sont les lègendes chevaleresques, nulle exceptée. — Elles sont tirées de la Chanson de Roland, de la Chronique de Turpin, du *Roland amoureux* de Boiardo et du *Roland furieux* de l'Arioste. Les chansons populaires qui circulent entre les mains du peuple traitent exclusivement ces sujets et les théâtres populaires des marionettes (*opra*) jouent exclusivement des pièces où Roland, Charlemagne, Renaud, Rodomont tiennent les premiers rôles.

Cette passion exagérée, chaude, vibrante, pour la chevalerie pénètre jusque dans les détails de la vie. Tout

(1) Ces poèmes chevaleresques qui forment le repas intellectuel du peuple sicilien, trouvent d'une certaine façon leur équivalent dans le *gwerz* ou poème historique, fragment de geste, ou roman d'aventures de la Bretagne.

Il est curieux de remarquer combien la Bretagne, qui présente comme la Sicile tant d'arrêts dans son développement social, ressemble à la Sicile sur plus d'un point malgré la distance qui la sépare de cette île.

sicilien qui possède un petit chariot, se hâte de faire peindre sur les planches extérieures, par un peintre à bon marché, les aventures de la chevalerie. Tous ceux qui ont traversé la Sicile connaissent ces petits chars si originaux tirés par un petit âne ou un petit mulet aux harnais rouges que rehaussent des grelots de cuivre et des glands pourpres. Sur le bois de ces chars, on voit presque toujours Charlemagne entouré de ses preux, ou l'archevêque Turpin bénissant les chevaliers, ou Roland qui se bat avec furie à Roncevaux, ou Bradamante qui pourfend ses ennemis, armée de la lance miraculeuse d'Argail qui renversait tous ceux qu'elle touchait. Tous ces héros de la chevalerie réapparaissent snr la scène. Il n'est pas de grande ville en Sicile qui n'ait son théâtre de marionettes où sont représentés exclusivement des spectacles de chevalerie tirés des poèmes de Bojardo, de l'Arioste, de Pulci etc. Le soir où l'on représente la mort des paladins à Roncevaux, les prix d'entrée sont doublés et le peuple en foule assiste au spectacle en proie à la plus profonde émotion (1).

On retrouve encore une nouvelle marque de cette stagnation du sens esthétique populaire dans les spectacles et les lectures préférées du bas peuple, où les scènes de violence occupent la plus grande place, et sont accompagnées de tout leur cortège de meurtres, d'exploits de brigands et d'aventures du moyen âge chevaleresque.

(1) Parmi les spectacles populaires qui nous font faire un bond dans le moyen âge, il faut rappeler les véritables *représentations sacrées* qu'on fait encore en Sicile dans la place du village (voir la description dans notre livre : *l'Italia Barbara contemporanea*, chap. III), et même en Bavière à Oberammergan, où l'on représente la célèbre *Passion du Christ*.

Tout le monde connaît la passion que le peuple nourrit pour les spectacles — au théâtre ou hors du théâtre — à base de sang, comme les exécutions capitales et les grands procès lorsqu'un homicide célèbre occupe le banc des accusés.

Nous avons observé et nous démontrerons plus loin que la violence et le penchant pour la violence constituent la marque distinctive d'une mentalité individuelle ou sociale arriérée et primitive ; ainsi, cette passion pour les spectacles à base de violence que l'on constate dans le peuple, en indique la mentalité.

Il en est des lectures préférées du peuple comme des spectacles.

Il est notoire que la lecture préférée du bas peuple est le roman-feuilleton, qui n'est pas moins riche en morts et en assassinats que les spectacles qu'on donne dans les théâtres populaires. Un exemple typique de cette prédilection est sans doute celui que nous avons cité plus haut, à propos du peuple sicilien, qui vit encore aujourd'hui en pleine épopée chevaleresque, qui ne lit et n'écoute que les aventures sanguinaires des Paladins, qui préfère sur la scène, à tout spectacle, les drames où il s'agit de batailles, de duels, d'assassinats. Mais ce fait — quoique atténué — se répète pour toutes les lectures et tous les spectacles des théâtres populaires. M. Reyer a noté, en effet (1), qu'en faisant une statistique des livres donnés en lecture dans les bibliothèques populaires, on trouvait : les livres d'histoire, 5 à 8 p. 100 ; les livres de voyage, 3 à 5 p. 100 ; les livres de science, 3 p. 100 ; les romans, presque 80 p. 100. Et ces romans sont tous à base de sang.

(1) *Die Nation*, janvier 1896.

Une étude importante à faire sur ce sujet est celle de toutes ces feuilles volantes ou de ces petites brochures que vendent dans les villes et dans les campagnes les marchands ambulants, et qui forment la littérature populaire dite de *colportage*.

Cette littérature de colportage, pour laquelle le peuple est si passionné, comprend différentes catégories de productions littéraires, accusant toutes par leur caractère un véritable arrêt de développement dans l'évolution psychologique du peuple.

Une première catégorie, très vaste, comprend la narration, en prose comme en poésie, des faits les plus horribles de la chronique criminelle. Les faits les plus sanguinaires et les plus cruels sont traités souvent avec de telles expressions admiratives pour l'assassin, que toute la mentalité primitive du peuple s'y révèle entièrement. Souvent, aussitôt qu'un fait dramatique et sanguinaire terrorise le public, le colportage met en circulation le récit illustré du crime, enrichi d'un portrait du criminel et quelquefois accompagné d'une naïve apologie de celui-ci. Parmi les nombreuses chansons et récits populaires de ce genre, nous ne rappellerons que les plus typiques. La première place revient à l'histoire du célèbre brigand et assassin De Rosas (1) (Sardaigne), et à celle publiée en Sicile — avec illustrations – qui porte pour titre : *Vie du terrible brigand Mirto et le conflit sanguinaire de Bisaquino*. Dans cette dernière, on raconte que Mirto tendait à obscurcir la renommée et la puissance du célèbre brigand Varsalona ; qu'il « jouissait en grand seigneur de la campagne », que dans ses rencontres avec

(1) Entièrement publiée dans mon livre la *Delinquenza in Sardegna*, ch. VI.

la force publique, il faisait preuve « d'un courage extraordinaire » ; que souvent il réussit à fuir, se moquant des gendarmes, et que finalement, « malgré sa bravoure », il périt dans un combat.

Tout cela est raconté non seulement sans une parole de blâme, mais même sans la plus légère critique à l'adresse de ce triste héros, coupable de tant de vols et d'homicides.

A cette même catégorie appartient (dans le colportage italien), le tragique récit que voici : *Histoire de Carlo Bertoni, qui tua son propre père à coups de bâton et comment il fut justicié à Florence*. Il est écrit en vers, avec des illustrations et contient quelque paroles de blâme pour les « enfants scélérats » et la narration du dernier supplice est faite dans ses moindres détails. Citons encore l'histoire illustrée d'*Angiola Crudele, où l'on raconte comment elle mit à mort son père, sa mère et elle-même* (Florence), et celle — toujours illustrée — du fameux brigand *Ansuini* et du *célèbre brigand Menichetti* (Florence), où Menichetti est appelé « fier lion ».

Voici d'autres titres de brochures illustrées de colportage (Italie), de ce genre, à cinq centimes : *Le brigand Marrone*; *l'Epouse assassine*; *Une tragédie d'amour*; *L'oncle qui tue sa nièce ; La vengeance d'un beau-père* ; *Domenico Tiburzi, brigand*; *Un fait horrible à Macerata; Histoire de deux Allemands qui tuent une fillette*; *Le féroce brigand Crocco*; *Une mère qui jette ses enfants dans un four* ; *Une fille tuée par son amant.*

Ces titres nous donnent une idée des sujets choisis par ce genre de littérature populaire ; on pourrait multiplier à l'infini ces titres, en ayant soin de changer

les noms des héros, et on aurait ainsi le titre de presque toutes les chroniques formant ce genre de littérature.

Ce qu'on vient de dire pour l'Italie peut se répéter, en général, pour presque tous les autres pays où la littérature de colportage est répandue.

La France compte parmi les livres de colportage répandus dans les campagnes, aussi bien que dans les villes, une assez grande quantité de petites brochures et de feuilles narrant avec force détails des scènes de violence et faisant quelquefois naïvement l'apologie du *héros* (1).

Nous citerons : *Vie et aventures d'Anthelme Collet, mort au bagne de Rochefort le 9 novembre 1840, après avoir longtemps exercé les escroqueries les plus extraordinaires et les vols les plus audacieux*, Paris, avec illustrations ; *Le Brigand des Apennins ou les aventures mémorables du fameux Diavolo, traduit librement de l'italien*, Paris ; *L'histoire de la vie et du procès du fameux Cartouche et de plusieurs de ses complices*, Paris, avec le portrait de *Cartouche* et deux autres illustrations rappelant la résistance de Cartouche à la force publique et son arrestation ; *L'histoire de Louis Mandrin, avec un détail de ses cruautés, de ses brigandages et de ses supplices*, avec des illustrations et un pompeux portrait du brigand, Epinal, etc.

Les livres très nombreux, et plus modernes, de colportage, qui se réfèrent aux aventures des bandits parisiens, des Alphonses, des filles de mauvaise vie,

(1) Voir l'analyse d'un grand nombre d'ouvrages de colportage dans le livre de CHARLES NISARD : *Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage*, Paris, 1864, vol. I, chap. VIII. Nous renvoyons à ce livre le lecteur qui voudrait avoir des renseignements complets sur la littérature de colportage en France avant 1864.

de Casque-d'Or, etc., rentrent aussi dans cette catégorie.

Le lecteur parisien pourra se faire une idée de leur abondance en faisant, à Paris, une simple promenade devant les bouquinistes des quais.

Un deuxième genre de sujets traités par la littérature de colportage est le genre chevaleresque auquel appartiennent ces contes ou fragments de contes dont il a été question plus haut et qui répondent à un état d'âme datant du moyen âge. Ce genre de littérature est très répandu en Sicile, où pullulent les éditions à bon marché des *Reali di Francia*.

Dans le reste de l'Italie et dans les autres pays d'Europe, la littérature de colportage compte également un grand nombre d'anciens contes de gestes. Dans la Vénitie, dans les Marches, en Toscane, le peuple achète en grandes quantités les nouvelles et les poésies qui traitent des héros de l'ancienne chevalerie du moyen âge. Voici quelques titres de ces brochures illustrées à un sou (Italie) : *Storia di Guerrino Meschino* ; *I Reali di Francia* ; *Rinaldo appassionato* (Salani, éditeur, Florence).

En Sardaigne, les livres préférés des paysans et des pasteurs, sont les *Reali di Francia*, le *Guerrino Meschino*, et quelques autres vieux récits d'aventures.

En France, beaucoup d'histoires d'aventures chevaleresques et de gestes, imprimées et réimprimées depuis des temps immémoriaux, fournissent un grand contingent à la littérature de colportage. Il suffira de citer quelques titres : *Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelone*, qui remonte, paraît-il, à 1490 ; — *Histoire de la belle Hélène*, avec des histoires de batailles et de défis ; — *Histoire de Robert le*

Diable, qui remonte à 1400 ; — *Histoire de Richard sans peur* (idem) ; — *Histoire des nobles prouesses et vaillances de Gallien restauré ; — Les quatre fils Aymon*, etc. ; toutes avec illustrations.

Il est certain que le colportage met aussi en vente, parmi les paysans et le peuple, des romans qui ne sont pas à base de chevalerie et de gestes du moyen âge ; — mais il suffit de jeter un coup d'œil sur ces romans pour s'apercevoir aussitôt qu'il s'agit toujours d'aventures extraordinaires et dramatiques, de faits héroïques et incroyables, de situations effrayantes et merveilleuses, qui ont pour le peuple le même attrait que les récits de chevalerie. En effet, parmi les romans, bons et mauvais, que le colportage distribue au peuple par centaines, les plus fréquents, en France et en Italie, sont les suivants : *Les Aventures de Robinson Crusoé* ; — *les Aventures de Gulliver* ; — *Paul et Virginie ;* — *les Mille et Une Nuits ;* — *les Mystères de la Tour de Nesle* ; — *les Mille et Un Jours ;* — les romans effrayants d'*Anne Radcliffe ;* — *le Diable boiteux* ; — *les Trois Mousquetaires*, et finalement les célèbres romans d'aventures de *Ducray-Duménil* : *Paul ou la Femme abandonnée* ; — *les Petits Orphelins* ; — *Victor ou l'Enfant de la forêt ;* — *Cœlina ou l'Enfant du Mystère* ; etc...

Toute cette dernière partie de la littérature moderne romantique de colportage, très aimée du peuple, et qui est formée d'œuvres de valeurs si différentes, — a cela de commun avec le roman de gestes, qu'elle raconte des aventures merveilleuses, et met en scène des drames fantastiques, sous les couleurs les plus violentes, les plus passionnées et les plus romanesques.

L'amour du merveilleux, — qui est si caractéris-

tique chez les sauvages et les enfants, forme donc un des traits de l'âme populaire.

Les contes de fées tiennent aussi une large place dans le *colportage*, et intéressent non seulement les enfants, mais aussi et autant le peuple.

Les Mille et Une Nuits ; *les Mille et un Jours*, déjà cités ; — *les Contes de fées*, de Mme d'Alnay ; *les Contes de Perrault*, et les contes suivants, dont nous avons recueilli les titres dans la littérature de colportage en Italie : *I racconti delle fate* ; *le Novelle delle fate* ; *Il libro delle fate* ; *Nel regno delle fate*, sont très répandus parmi le bas peuple, et nous avons connu plus d'une famille d'ouvriers chez lesquelles les femmes lisaient le soir, à haute voix, les contes de fées.

Une troisième catégorie de la littérature de colportage comprend les petites brochures et les feuilles volantes, contenant des anecdotes, des facéties, des farces, des histoires drolatiques. L'esprit de ces contes a rarement de la finesse. Il est presque toujours libre et grossier, selon le goût du peuple qui aime rire bruyamment et qui — comme on le verra plus loin, lorsque nous parlerons de l'argot — a une prédilection pour la plaisanterie et le langage libres, quelquefois même obscènes, ce qui est évidemment l'indice d'une évolution moins complète de la pudeur.

Mme Pigorini Beri écrit à ce sujet dans son livre : *Usages et superstitions des Apennins des Marches*, les paroles suivantes : « Les jeunes paysannes des Apennins achètent pour un sou ces chansons et ces nouvelles indécentes, les apprennent par cœur et les récitent franchement dès qu'on les en prie... Les paysans sont devenus la proie des brochures de colportage...(1) »

(1) Pag. 112.

Quelques titres seulement de ces nouvelles et de ces chansons de colportage suffiront pour en indiquer le contenu (Italie) : *Différence entre bonne et cuisinier ; Le cher baiser amoureux ; Les maris trompés et contents ; Les désirs d'amour ; Histoire d'un mari ; Le cardinal, le curé et la bonne ; Le chatouillement des femmes ; Les femmes en chemise ; Le vieux et ses dix femmes ; Le curé et Caroline ; Les 166 défauts des femmes ; La religieuse amoureuse ; Histoire d'une fille qui a changé 36 fois d'amant ; Maman, François me touche ; Histoire de Luca Cava* (1) ; *Histoire d'un prêtre et de sa bonne ; Mariette la courtisane etc.*

Toutes ces histoires ou chansons sont illustrées et ne coûtent que cinq centimes.

Il parait que ce genre de colportage libre et indécent — qui est très aimé du peuple, — est assez répandu dans les pays latins. Charles Nisard dans son livre déjà cité en indique l'existence en France avec ces paroles : « Ces compilations d'esprit consistent en facéties, bons mots, calembours, etc., où il ne faut rien chercher de fin, de délicat, de relevé ; cela est bon pour les palais bourgeois, lesquels, comme chacun sait, ont hérité du goût des grands seigneurs et pensent même être en tout plus difficiles qu'eux ; mais le grivois, le sale, non pas celui qui emporte la bouche, le trivial, l'ordurier et quelquefois l'obscène, tel est en général le ton de ces livres... en possession des honneurs et du profit du colportage (2) »

Parmi les brochures françaises de colportage, nous trouvons : *Les facétieuses rencontres de Verboquet, pour réjouir les mélancoliques ; contes plaisants pour*

(1) Jeu de mots obscène en italien.
(2) *Ouv. cité*, vol. I, p. 229.

passer le temps, qui remontent à 1623 ; *La vie et les aventures galantes et divertissantes du Duc de Roquelaure*, très licencieux ; *Le facétieux Reveille-Matin ou choix de bons mots*, etc. ; *Les Soirées de ma tante Barbe etc.* ; *Le Chiffonnier grivois ou le mannequin plein de malices*, *etc.*

Dans un chapitre précédent nous avons longuement parlé de la magie et de la sorcellerie, très répandues dans le peuple moderne. La littérature populaire de colportage est riche de brochures traitant de ces sujets et met en lumière l'existence de toute une barbarie contemporaine.

Ce qui frappe tout d'abord le lecteur de ces brochures de sciences occultes, de magie, de sorcellerie, etc., est le dessin de la couverture qui représente presque toujours une scène qui remonte exactement au moyen âge. Tantôt c'est un astrologue coiffé d'un bonnet à pointe, ouvrant un compas sur une sphère céleste ; tantôt c'est un autre astrologue décrivant des signes cabalistiques avec une baguette magique, ou faisant bouillir dans une cornue quelque liquide mystérieux.

Le contenu de ces brochures expose l'art de conjurer les démons, d'invoquer les morts, de composer certains philtres ou mixtures magiques, d'interpréter les songes, les chiffres, etc., etc. Nous ne nous arrêterons qu'un instant sur ce sujet qui a déjà été traité en grande partie dans les pages précédentes, — et nous nous limiterons à donner quelques indications sur les nombreuses brochures populaires, lesquelles non seulement par leur contenu mais aussi par leur forme remontent fort loin. Ne faut-il pas voir dans ce dernier fait une nouvelle preuve de la cristallisation dans laquelle se trouvent la pensée et la croyance des basses classes sociales ?

Le colportage français a mis en circulation un tel nombre de breviaires magiques, qu'il serait très long d'en donner même les titres. Plusieurs d'entre ceux-ci sont même très longs mais quelques-uns méritent d'être rapportés. Citons : *Le grand Grimoire ou l'art de commander aux esprits célestes, aériens, terrestres, infernaux, avec le vrai secret de faire parler les morts, de gagner toutes les fois qu'on met aux loteries, de découvrir les trésors cachés. Imprimé sur un manuscrit de 1522*, lequel a été refait sur différents ouvrages tels que : *La sacrée magie que Dieu donne à Abraham, Moïse, Aaron, David, Salomon et autres prophètes, laissée par Abraham à Lameth son fils, et traduite de l'hébreu en 1458 ; et les clavicules de Salomon* qui semblent avoir été composées en 1228.

Citons encore : *Le véritable dragon rouge ou l'art de commander les esprits célestes aériens, terrestres et infernaux, avec le secret de faire parler les morts, de gagner toutes les fois qu'on met aux loteries, de découvrir les trésors cachés, etc., etc. suivi de la Poule Noire, cabale qui était restée inconnue jusqu'ici. Approuvé par Astaroth.* A la suite vient une ligne de signes cabalistiques indéchiffrables.

Et cet autre : *Les précieuses qualités et propriétés de la Poule Noire, pour la découverte des trésors cachés, ainsi que la manière simple et composée de la faire éclore et d'utiliser son instinct. Suivi de la description de la baguette divinatoire, de la pierre philosophale, et l'histoire des animaux cités en justice pour délits et crimes. Ouvrage échappé à la destruction des anciennes chroniques de l'Egypte* (sic).

Comme on le voit, le peuple d'aujourd'hui, lequel achète ces documents d'un autre âge — se nourrit de connaissances « scientifiques » qui ne sont pas précisé-

ment modernes ; ces brochures ne contenant que des faits de sorcellerie et de magie barbare du moyen âge.

Quelques exemples suffiront pour donner au lecteur une idée de contenu de ces brochures.

L'art d'invoquer les diables et de s'entendre avec eux, est, généralement, le sujet le plus largement traité. Il existe, nous enseigne cette science, six grands diables : Lucifer, empereur ; Belzébut, prince ; Astarot, grand duc ; Lucifugé, premier ministre ; Satanachia, grand général ; Fleuretty, lieutenant-général ; et Nebiros, maréchal de camp.

Chacun d'eux est représenté en image, et même on donne la signature de certains d'entre eux. Ces six diables qui ont à leur service dix-huit esprits infernaux, (nous ferons grâce des noms au lecteur) peuvent être invoqués avec les moyens très compliqués que la brochure indique sommairement (baguette magique, verge fulminante, cercle cabalistique, cierge béni allumé, invocations, triangle des pactes, mise à mort et sacrifice d'une poule noire à minuit dans un carrefour de campagne, etc., etc.), et chacun d'eux préside à une catégorie d'actes déterminés.

On invoquera Lucifugé quand on voudra découvrir des trésors ; — Satanachia pour séduire les femmes ; — Sargatanas pour devenir invisible, et ainsi de suite. Les différentes façons d'accomplir des actes de magie de tous genres sont énumérées avec un soin scrupuleux. Il y en a pour contenter tout le monde : pour guérir des brûlures et de l'épilepsie, pour mettre en fuite les renards et les loups ; pour ouvrir les serrures ; pour savoir si son épouse est fidèle ; pour composer des philtres d'amour et pour une grande quantité d'autres sorcelleries de ce genre. Les vertus des herbes, des pierres précieuses et des animaux sont passées en

revue, avec des détails qui rappellent la thérapeutique du moyen âge. Une brochure caractéristique, dans cet ordre d'idées, a pour titre : *Les admirables secrets du Grand Albert, contenant plusieurs traités sur la conception des femmes et sur la vertu des herbes, des pierres précieuses et des animaux*, édition augmentée d'un *abrégé curieux de la science de la physionomie et d'un préservatif contre la peste, les fièvres malignes, les poisons et les infections de l'air*, traduits sur des anciens manuscrits de l'auteur qui n'avaient pas encore paru (*sic*).

Ce *Grand Albert* contient un grand nombre de ces bizarreries archaïques : la glu ouvre les serrures ; — une graine de rose attire les poissons ; — l'aimant révèle la fidélité féminine ; — les dents des serpents guérissent la fièvre ; — celui qui se oint de fiel de lièvre fera peur aux loups ; et nous passons sous silence les innombrables recettes pour se faire aimer.

Un catalogue des talismans les plus extraordinaires, avec explications, est joint à la brochure. Un seul tableau illustré de ces talismans contient 67 amulettes ; — un autre est dédié à la *main de gloire*, faite avec la main droite d'un pendu, tenant une chandelle en graisse humaine. Elle a la vertu de faire entrer les voleurs dans les maisons la nuit, sans être vus. Un chapitre entier est consacré au « secret de Cardan » au moyen duquel, toujours avec l'aide de la chandelle de graisse humaine, on peut découvrir les trésors cachés.

Enfin, une dernière catégorie de brochures à ajouter aux précédentes, est formée par les petits livres de divination, dans lesquels est énoncée une grande partie des pratiques indiquées plus haut. Les petits livres d'oracles rentrent aussi dans cette catégorie : il suffira de citer, à ce sujet, les innom-

brables *Clefs des songes*; les *Oracles* ou *Sibylle pour dames et jeunes filles*; et finalement l'*Art d'apprendre soi-même à tirer les cartes; la Grande Cartomancie*, etc., etc.

Le contenu de tous ces livres de divination est très ancien; ce qui a rapport aux songes, par exemple, remonte aux traités d'Arthémidore, qui vivait au temps de l'empereur Antonin.

Le peuple ne possède pas seulement une littérature écrite qui lui est spéciale; il possède aussi un langage à lui, un langage pour ainsi dire de classe. Ce langage est l'argot.

C'est une erreur de croire que l'argot est un langage exclusivement parlé par les criminels. L'argot — et nous entendons par ce mot non pas, comme on le fait souvent à tort, les paroles techniques se référant à l'exercice des différentes professions, mais les paroles qui servent à cacher intentionnellement la pensée de celui qui les prononce, — l'argot est le langage non seulement des criminels, mais aussi d'autres groupements d'individus, parmi lesquels le peuple. Celui-ci a créé, en effet, un véritable vocabulaire de la langue perlée, au moyen d'une série infinie de paroles et de phrases que les hommes des classes supérieures ne comprennent pas. Toute province italienne a un argot populaire et incompréhensible pour ceux qui n'en connaissent pas les secrets. De même les quelques dictionnaires d'argot populaire que la France possède montrent chez le bas peuple français, l'existence d'une langue de classe (1).

(1) Voir pour l'argot du bas peuple italien: ASCOLI: *Studi critici sui gerghi*, Gorìzia 1861; BIONDELLI: *Studi sulle lingue furbesche*, Milano 1846; la *Rivista delle tradizioni popolari* dirigée par S. Pitré et Salomone Marino; la *Rivista delle tradizioni popolari italiane*, dirigée par A. de Gubernatis; l'*Archivio di Psichiatria*, etc., dirigé par Lom-

C'est en parlant de cet argot populaire — qui ne se confond pas avec le patois, — que M. Charles Nisard écrivait : « ... Cet argot parisien, décoré du nom de langue verte, et qui doit son origine au théâtre, aux cafés, aux bals publics, aux prisons, cet argot n'est pas et n'a jamais été, si ce n'est à de très rares exceptions près, le vrai patois parisien, encore qu'il tende de jour en jour à le devenir tout à fait » (1). Le goût du peuple pour l'argot est aussi attesté par la quantité, permi les livres de colportage, des petits dictionnaires d'argot. Le même auteur, dans son livre déjà cité : *Histoire des livres populaires, ou de la littérature de colportage* (Paris, 1864, tome II, p. 355), notait : « On a tenu l'argot pour une langue et les dictionnaires d'argot ont été admis et le sont encore, au nombre des livres populaires. On n'a pas cessé, depuis le XVI[e] siècle, de les réimprimer à ce titre... » Tous ceux qui, sur les quais ou dans les foires, se sont arrêtés à parcourir les livres populaires de colportage, connaissent les innombrables éditions de ces traités de l'argot populaire, parmi lesquels le plus célèbre est celui qui porte pour titre : *Le jargon ou langage de l'argot réformé, à l'usage des merciers, porte-balles et autres ; tiré et recueilli des plus fameux argotiers de ce temps.*

Une grande partie des métiers populaires a aussi un argot qui lui est spécial, — argot qui ne consiste pas dans un simple vocabulaire de mots techniques propres à un métier, il faut insister là-dessus, — mais dans

broso, etc. et pour l'argot du bas peuple français : A. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte* ; Gaston Rustier, *Dictionnaire de la langue verte* ; L. Rigaud, *Dictionnaire d'argot moderne* ; Toubin *Dictionnaire etymologique et explicatif de la langue populaire ; La Revue des traditions populaires*, etc.

(1) Charles Nizard : *Etude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue*. Paris, 1872, p. 124

un véritable dictionnaîre de mots, qui ont le but bien arrêté de cacher la pensée de celui qui parle. Les ouvriers peuvent ainsi parler entre eux sans que l'entourage puisse comprendre ce qu'ils disent. Lombroso a trouvé, en Italie, et dans la même région, un argot spécial aux ramoneurs, un autre pour les vignerons, un autre encore pour les garçons d'hôtel, un autre pour les peintres en bâtiments, un autre pour les maçons (*Archivio di Psichiatria*, etc.). Avé Lallement trouva un argot pour les vendeurs ambulants de comestibles et des charlatans des rues. Les cochers et les bateliers ont aussi leur argot (Lombroso). Nous avons publié, dans un chapitre d'une étude sur les bas-fonds de Rome, l'argot des saltimbanques habitant les roulottes (*diritti*) (1).

Esquirol, également, a parlé d'un argot incompréhensible — en Angleterre — chez les *costers* (marchands ambulants de poissons et d'herbages) et les *patterers*. « Ces *costers*, — écrit-il — se dispersaient. Je suivis un grand nombre d'entre eux dans une maison bien connue des *costers*, la *Rodway's Coffee-House*... J'entrai dans une grande salle garnie de tables et où plus de quinze cents personnes prenaient leur repas... Le peu de mots que je pus saisir n'étaient point anglais. J'en fis la remarque à l'un de mes voisins, et je lui demandai si par hasard ses compagnons n'étaient point étrangers. Il se mit à rire et me répondit : « Entre nous « initiés, on parle flang ; c'est un langage qui n'est « compris ni des bourgeois, ni des Irlandais, et c'est « bien heureux, car ces gens-là n'ont rien à voir dans « nos affaires ». Le flang est un argot à la faveur duquel les costers s'entendent et s'avertissent entre eux

(1) A. Niceforo et S. Sighele : *La Malavita à Roma*, ch. IV. Torino, 1898.

dans les marchés, dans les public-houses, et dans la rue. » (1)

Plus loin, le même auteur, en parlant d'une autre catégorie de vendeurs ambulants, les *patterers*, fait remarquer que ces acteurs du petit commerce des rues forment une confrérie dont les membres sont initiés à l'art et au mystère du patterism. Ils parlent entre eux un argot qui diffère de celui des marchands de poissons et de légumes.

L'argot — langue intentionnellement mystérieuse — est une arme de défense dans la lutte pour la vie du groupement qui le parle. C'est pour cela que tout groupement d'individus, se trouvant d'une façon quelconque en lutte avec l'ambiance qui l'environne, ou qui a simplement intérêt à cacher ses pensées et ses actes, a son argot spécial. Ce langage forme ainsi, en quelque sorte, un tégument de protection.

Quelquefois, lorsque l'opposition et la lutte du groupe avec le milieu où il vit, est aiguë et profonde, l'argot ne se contente plus d'être une arme de défense, il devient une arme d'attaque. Or, plus le groupe a besoin de lutter ou de se cacher et plus l'argot s'organise, devient complexe, étendu, mystérieux, et d'un simple recueil de quelques paroles qu'il était, devient une véritable langue. Telle est la loi qui régit l'évolution de l'argot, évolution qui va des associations où l'argot n'apparaît que sous des formes embryonnaires, jusqu'aux groupements qui, ayant besoin de lutter à outrance contre le milieu social, comme les criminels, par exemple, font de l'argot une langue parlée très complète. Il apparaît sous des formes initiales chez le cou-

(1) A. Esquirol : *Les petits métiers de Londres. Revue des Deux-Mondes*, septembre 1859.

ple d'amis ou d'amants, — il commence à s'organiser dans les associations politiques plus ou moins secrètes, — s'élargit considérablement dans le bas peuple, qui dans la rue, dans l'atelier, dans les cafés, aux spectacles, au contact avec les classes bourgeoises, aime avoir son vocabulaire et sa langue à lui, pour se communiquer ses pensées, pour berner et ridiculiser ceux de ses voisins qui appartiennent à une autre classe sociale, et finalement s'élève à la hauteur d'une véritable langue nationale dans les associations criminelles.

L'argot populaire, en effet, est moqueur, obscène et agressif. Il se sert d'une quantité infinie de paroles absolument incompréhensibles pour ceux qui n'en ont pas le secret, afin de ridiculiser les personnes présentes ; il possède tout un arsenal de phrases les plus horribles et les plus difformes, pour indiquer tout détail de la vie sexuelle, même en ce qu'elle peut présenter de plus dégénéré, et finalement, il a un répertoire d'insultes et d'injures qui ne le cède en rien à celui des criminels. (1)

(1) Voici quelques exemples pour l'argot populaire à Rome : *Peppe*, *Lillo*, *Crusco*, imbécile ; *cerino al vento*, poitrinaire ; *racano*, homme maigre et pâle ; *domenico*, sourd ; *cooso*, paysan ; *avoir les souliers étroits*, être ivre ; *giacco*, *nun sci sso*, *bruggia eco*, *passa ponte*, *va in borgo*, expressions qui signifient : je vous laisse parler, mais après j'agirai à ma guise ; *Ugo*, *Pippo*, *Guido*, *Miroclete*, *Anacleto*, *Gilda*, *Genoveffa*, *Marta*, *Ines*, *Anneris*, *Martuccia*, noms qu'on donne aux élégants ou aux élégantes ; *il affirme qu'il doit placer les consuls dans le palais*, il affirme qu'il a beaucoup à faire, et, au contraire, il n'a rien à faire ; *faire tirer son bas*, se faire courtiser ; *on lui tire les pan talons avec les roues*, c'est un homme ingénu. *Va chez Marie Mabo*, *le raisin*, *le muscat*, *à mer rouge*, *à mer noire*, *poudre de ris et savate*, *dans la poitrine*, insulte dont il n'est pas possible de donner, d'une façon convenable, la signification. Et pour l'argot du peuple ouvrier parisien : *Abatage*, pour forte réprimande ; *accrocher un paletot*, pour mentir ; *s'affaler sur le pieu*, pour se coucher ; *affure* pour une anticipation d'argent ; *décrocher un enfant*, pour avorter ; *cabochard*, pour un chapeau ; *cardinal*, pour la lune ; *ousqu'il va sans parapluie* ? pour : quel âne cet individu ; *remonter la pendule*, pour battre sa femme, etc. (Rigaud).

Le bas peuple a donc un langage à lui, non seulement parce qu'ayant les sentiments qui lui sont particuliers, il s'exprime d'une manière qui lui est propre, mais aussi à cause de l'état d'antagonisme, plus ou moins conscient, ou plus ou moins réflexe, dans lequel il se trouve avec les autres classes de la société.

Nous avons consacré un long travail à l'étude de l'argot dans les différents groupements sociaux et notamment dans le bas peuple. Nous y renvoyons le lecteur (1) et nous nous bornerons à rappeler que l'argot, comme toute autre manifestation psychique du bas peuple, présente la physionomie bien définie des créations primitives. Comme les langues des sauvages, il présente un très grand nombre de paroles qui tirent leur origine de l'onomatopée, et il indique les choses et les personnes au moyen de quelques uns de leurs attributs ou de leurs caractères.

Il a une surabondance de fantaisies, de dissonances, de métaphores, qui sont caractéristiques des sauvages. Et Biondelli, qui notait ce fait, ajoutait qu'il y a, en effet, une profonde ressemblance entre les hommes du peuple qui créent leur argot et l'homme sauvage qui crée sa langue (2).

L'illustre maître de philologie, M. G. Ascoli (3), sur le même sujet, remarquait que « l'argot est le grand champ des transpositions de signification, montrant la

(1) A. Niceforo : *L'argot nei normali, nei degenerati, e nei criminali*, Torino, 1897. Voir spécialement le chapitre IV : *L'argot dans les basses stratifications sociales* ; le chapitre V : *L'argot dans les ateliers* ; et le chapitre VII : *L'argot dans le bas peuple*, où nous avons recueilli une grande quantité des mots d'argot des ouvriers de Rome.

(2) Biondelli : *Studi sulle lingue furbesche*. Milano 1846.

(3) Ascoli : *Studi critici sui gerghi*, p. 112. Il est assez curieux de remarquer à ce propos que l'usage caractéristique aux sauvages d'ap-

plus grande quantité de figures... qui reflètent la pensée des primitives créations linguistiques ».

B) *Art* (*danse et musique*).

La façon spéciale avec laquelle danse le bas peuple, — et les danses populaires caractéristiques, — dites, quelquefois, danses nationales, — rappellent de très près les danses des peuples primitifs, et quelquefois elles n'en sont que l'exacte copie.

Toute danse populaire consiste, fondamentalement, dans une série de mouvements rythmiques, plus ou moins rapides, de tout le corps, accompagnés par des battements de pied. C'est la répétition des danses sauvages qui s'exécutent presque toutes de cette manière. Ce sont les mêmes mouvements, les mêmes inflexions du corps, la même façon d'agiter les bras ou de frapper la terre avec les pieds ; les cris mêmes que poussent les danseurs sauvages ne manquent pas à plusieurs de ces danses populaires, dont le rythme est marqué par des hurlements monotones bien caractéristiques.

Ainsi, la *tarentelle* napolitaine et le *saltarello* romain, qui se dansent en couples détachés en frappant la terre du pied et en jouant du *tamburello* ; la *cosaque* russe qui s'exécute de la même manière, mais les bras collés au corps ; la *czardas* hongroise, qui se danse aussi en frappant vivement et rapidement le sol avec

peler quelqu'un d'un nom tiré de ses qualités est générale chez le peuple. Rien n'est plus fréquent dans le langage populaire que les sobriquets, et en Sardaigne nous en avons recueilli qui ne le cèdent en rien à la poésie primitive dont les sauvages parent leurs noms de personnes. Ainsi nous avons trouvé dans le peuple de Sardaigne les sobriquets suivants, chez les femmes et les hommes : *Bouche-d'or*, *Epaule-d'or*, *Guêpe*, *Toupie*, *Petit-vin*, *Diable-rouge*, *Tête sèche*, *Tante-papillon*, *Clair-de-Lune*, etc.

les pieds bottés et éperonnés ; le *hasenschlager* des paysans de la région danubienne qui consiste dans la danse rapide d'un homme qui tourne autour d'une femme en se frappant les cuisses, en agitant les bras et en s'accompagnant de violents coups de pieds par terre ; la *gigue* bretonne, la *bourrée* auvergnate, etc., présentent toutes une même physionomie qui les rapprochent des danses sauvages.

Ces danses populaires se dansent toutes en couples d'hommes et de femmes, — soit que l'homme se tienne en face de la femme, soit qu'il tourne autour d'elle.

Mais il existe aussi une autre catégorie de danses populaires qui — tout en présentant un type différent — se rapprochent cependant, elles aussi, d'autres types de danses sauvages. Ce sont les danses populaires *symboliques* et les danses populaires en *chaîne*. Les danses populaires *symboliques* d'aujourd'hui ne sont que la copie de certaines danses rituelles des sauvages. On sait que les sauvages ont élevé la danse au rang d'une occupation importante et rituelle qui accompagne tous les actes de la vie publique et privée. Les traités d'amitié entre les tribus, — la déclaration de guerre — les prières aux dieux — les réjouissances pour les heureux événements de famille, tous les actes solennels de la vie sont l'occasion de danses symboliques, dont chacune possède un rite et une signification spéciale. Or, ces danses symboliques sont restées dans plusieurs de nos campagnes et dans quelques-uns de nos bas fonds sociaux. Telle est la *danse des épées*, si caractéristique, spéciale aux paysans écossais.

On la danse en brandissant des épées, et les danseurs, qui sont quelquefois alignés sur une, deux ou

trois lignes, et quelquefois en cercle, poussent des cris tout en dansant.

On forme aussi des processions qui passent sous un arc d'épées nues, — on marche sur des épées en croix, — et chacun de ces actes a une signification symbolique spéciale. Celui qui douterait de la ressemblance de cette danse avec celles des peuples primitifs, n'aurait qu'à relire les pages où Lubbock décrit la danse symbolique des Ostiakes. Les Ostiakes sauvages de la Sibérie ont une danse sacrée du sabre, en honneur de leur dieu Yelan, qui se rapproche exactement de celle des Ecossais d'aujourd'hui. (Lubbock ; ouvrage cité, p. 253.) Une danse d'épées analogue existe chez les Dayaks de Bornéo (Pfeiffer).

Les danses populaires en *chaînes* sont aussi la répétition de ce que les voyageurs racontent avoir vu chez les sauvages. Pour les danser, les hommes se rangent en cercle et chacun commence à danser à sa façon en battant les pieds par terre, en tapant les mains contre les cuisses, les jambes et la poitrine, et en s'efforçant de faire la plus grande quantité de mouvements dans le temps le plus bref possible. Les danseurs entrent dans la chaîne ou en sortent quand il leur plaît, et la chaîne voit tour à tour augmenter ou diminuer le nombre de ses composants, sans règle fixe.

C'est ainsi qu'on danse aujourd'hui la *pumanieska* en Roumanie et *Su tonnu tonnu* en Sardaigne. Il est bon de remarquer que toutes ces danses populaires, — comme d'ailleurs une grande quantité d'autres phénomènes issus de l'âme collective du peuple, — se ressemblent entre elles, quelque soit le degré de longitude ou de latitude où elles se manifestent. Elles ne

sont que les souvenances d'un âge primitif, persistant dans les basses classes sociales de nos jours.

On peut remarquer le même arrêt dans des formes primitives et sauvages, lorsqu'on observe le chant et la musique issus spontanément de l'âme populaire.

Les cantilènes qu'on entend quelquefois chanter le soir, dans les rues les plus pauvres d'une ville ou dans les campagnes, lorsque les paysans reviennent de leurs travaux, ont une grande ressemblance avec la cantilène monotone des sauvages. Ces deux musiques, en effet, — cantilène populaire et cantilène sauvage — ne sont, dans la grande majorité des cas, que des variations uniformes d'une seule note.

Plutôt que de véritables chansons, il s'agit de sons rythmiques d'une composition élémentaire, quoique d'un grand effet (1). La musique primitive des sauvages n'est formée que par deux ou trois sons qui alternent ; elle est extrêmement monotone (2) et la mélodie des cantilènes populaires présente le même caractère.

On dirait que les mélodies populaires marquent presque le commencement de l'évolution musicale. On sait que cette évolution va d'un son unique à un son composé, à un unisson parfait, à l'octave, à la quinte, à la tierce, à l'harmonie, à l'accord (3).

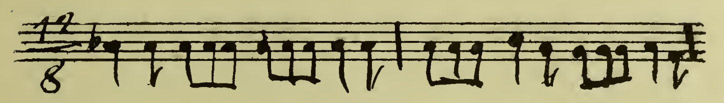
La musique sauvage, tout comme la musique des cantilènes populaires, se trouve au commencement de cette évolution. Je donne comme exemple de cette monotonie des cantilènes populaires, cette cantilène que

(1) Voir dans le livre de M. Sergi : *Dolore e piacere*, Milano, 1894, p. 320 et 322, la raison psychologique de ce fait par lequel on obtient des effets puissants par une musique monotone.

(2) Consulter l'ouvrage de M. Vallascher : *Primitive music*. Ch. I, London 1893.

(3) Helmholtz : *Die Lehre von den Tonempfindungen*, 1877. Ch. XIX.

nous avons entendue dans la bouche des ouvriers de Rome.



Toutes les autres cantilènes strictement populaires qu'on pourrait recueillir, sont du même type. M. Sergi écrit très justement à ce propos :

« La musique des primitifs n'est qu'une répétition continue d'un, de deux ou de trois tons, soit qu'il s'agisse des formes de lamentations comme dans les cérémonies funèbres, soit qu'il s'agisse des roulements du tambour. La musique populaire des paysans est aussi, comme la musique primitive, monotone ; *les enfants*, *les sauvages* et *le peuple peu cultivé* (popolo rozzo), se ressemblent au point de vue de la musique(1). »

C) *Art (Tatouages, graffites, ornements, dessins, iconographie et imagerie populaires.)*

Parmi les ornements qui ont pour le peuple un attrait spécial, il faut remarquer les *tatouages*, ceux-ci présentant une signification psychologique de premier ordre.

Le tatouage — phénomène général chez les sauvages,

(1) Sergi, ouvrage cité, p. 322 et 324. Nous avons déjà indiqué que dans certains pays du midi de l'Italie, les paysans et les gens du bas peuple, lorsqu'il meurt quelque parent, se rangent autour du lit de mort et chantent les vertus et les qualités du défunt sur un rythme monotone qui est absolument une copie musicale des cantilènes funèbres des sauvages.

était aussi très répandu parmi les peuples archaïques — et il l'est encore dans le bas peuple de nos jours. Il est pratiqué, non seulement, comme on pourrait le croire à première vue, par les criminels et les femmes de mauvaise vie, mais aussi, et d'une façon surprenante, par les hommes honnêtes des basses classes sociales.

En réunissant dans un seul tableau les données les plus importantes que l'on possède jusqu'à ce jour sur le tatouage chez les hommes honnêtes, les criminels et les prostituées de notre époque, nous avons obtenu les ré sultats suivants d'après lesquels on voit que le bas peuple se tatoue à raison de 7,53 p. 100, — les criminels à raison de 23,68 p. 100 et les prostituées à raison de 5,06 p. 100.

INDIVIDUS TATOUÉS

Hommes honnêtes (p. 100).

1.147 soldats (1) (Lombroso)	11,6
2.739 — (Baroffio)	1,5
490 — allemands (Baer)	9,5
Moyenne totale pour les hommes normaux	7,53

Criminels (p. 100).

500 prison d'Alexandrie (Lombroso)	6,00
134 — de Bergamo (Alborghetti)	15,00
64 — prisons de Pavie et Turin (Lombroso)	9,00
100 Maison de correction de Turin (Lombroso)	40,00
235 criminels mineurs (Lombroso)	32,00

(1) Les soldats tatoués examinés exercent les métiers suivants : paysans, maçons, pêcheurs, boulangers, mineurs, menuisiers, charretiers, matelots, pasteurs.

650	détenus de Milan (Soresino)............	7,00
800	soldats français (Lacassagne)..........	40,00
1.398	condamnés piémontais (Marro).........	11,10
251	criminels mineurs (Lombroso)..........	33,40
430	adultes (Lombroso)......................	14,20
1.000	piémontais condamnés (Lombroso)	2,60
760	toscans condamnés (Lucchini)..........	19,00
1.320	camorristes (Di Blasio)................	12,00
559	soldats criminels (Ribaudo)............	12,50
1.004	criminels allemands (Baer)............	24,50
156	criminels mineurs de Bologne (Gurrieri)............................	31,70
120	criminels mineurs (Raseri)..............	40,00
394	criminels mineurs (Battistelli)	30,90
170	criminels mineurs (Gurrieri)...........	31,76
108	criminels mineurs (Perrier)............	61,00
Moyenne totale pour les criminels...........		23,68

Prostituées (p. 100).

1.000	prostituées de Milan (Soresino).........	1,00
1.007	— (Salsotto)	0,30
2.161	— (Lombroso, de Albertis).....	2,50
801	— danoises (Berg)............	10,00
(?)	— sardes (Sanna).............	12,50
Moyenne totale pour les prostituées		5,06

Ces moyennes n'ont certainement pas une valeur absolue, mais elles sont pourtant suffisantes pour montrer que le tatouage est relativement répandu dans le bas peuple, plus encore peut-être que chez les prostituées.

L'échelle de la fréquence du tatouage pourrait donc, — en allant du maximum au mininum, — s'établir de cette façon :

1) Sauvages et peuples archaïques disparus ;
2) Criminels modernes ;
3) Hommes du bas peuple de nos jours ;
4) Prostituées.

En quoi consistent les tatouages du peuple ?

M. Tardieu, en étudiant le tatouage chez les Français honnêtes, a trouvé que sur 100 tatouages : 20 représentaient des sujets d'amour ; 20 des sujets guerriers ; 8 des sujets religieux ; 8 des sujets de métiers ; 4 des sujets obcènes et 40 des sujets variés.

On peut établir à peu près les mêmes catégories de tatouages pour tous les peuples d'Europe d'aujourd'hui (excepté cependant pour la Russie, où le peuple ne se tatoue pas, probablement pour obéir à un précepte religieux.)

Les tatouages d'amour représentent, soit un cœur ou deux cœurs transpercés de flèches, soit l'initiale de la femme aimée ; la date du jour d'une première rencontre, des flèches, des figures de femmes, des serments et des vers d'amour.

Les tatouages de guerre, très fréquents chez les soldats, représentent des épées, des canons, des flammes, des fusils, des chants guerriers, des écussons, des boulets de canon, la date de la conscription, le numéro du régiment auquel on appartient et ainsi de suite.

Les tatouages de métiers indiquent par un symbole le métier du sujet. Le charretier se fait tatouer une roue ; le pêcheur, une ancre ; le maître d'escrime, deux fleurets en croix surmontés d'un masque ; le tailleur, des ciseaux ; le musicien, un violon, etc., etc.

Il faut remarquer que parmi ces tatouages modernes de métiers, on retrouve encore les mêmes emblèmes, que les vieilles corporations de métiers exposaient devant leurs boutiques (Lacassagne).

Les tatouages divers, très fréquents chez le peuple, représentent généralement des ornements — lignes coupées, lignes ondulées ou courbes, cercles, arabesques, etc., — qui semblent à première vue n'avoir aucune signification, et qui, pourtant, indiquent, comme nous le montrerons plus loin, un phénomène de cristallisation et d'atavisme du plus grand intérêt.

Les tatouages religieux se font surtout dans les environs des sanctuaires ; ils représentent des ostensoirs, des croix, des rosaires, des emblêmes de la passion du Christ, des images de Saint-François, de Sainte-Claire, de la Vierge Marie, du célèbre IHS surmonté d'une croix, d'un globe surmonté d'une croix, du Sacré Cœur de Jésus avec les emblêmes de la Passion, etc., etc.

La prédilection du peuple moderne pour le tatouage a une importance psychologique qui ne peut échapper à personne. L'observateur y trouve un point de contact de plus entre les sauvages ou les peuples primitifs et les basses classes modernes. La gymnastique cérébrale des primitifs, que nous avons vue, aux pages précédentes, se répéter dans les cerveaux des basses classes sociales contemporaines, se retrouve aussi dans le bas peuple pour tout ce qui touche aux ornements et aux dessins du tatouage.

Les populations sauvages sont presque toutes tatouées : les Aïnos asiatiques se couvrent la bouche de tatouages azurés ; les Kabyles africains se tatouent le front ; les Polynésiens se couvrent tellement le corps de tatouages qu'ils en paraissent habillés ; les Peaux-Rouges se dessinent de fines broderies sur la poitrine, la figure et les jambes ; les nègres qui, à cause de la couleur foncée de leur peau, ne peuvent se tatouer en couleur, se font tel ou tel dessin au moyen de brûlures. Ces brûlures produisent des cicatrices, des boutons,

des ulcères, qui forment des dessins sur les différentes parties du corps. Les Japonais se font des tatouages de métiers, les Esquimaux se tatouent à l'aide du noir de fumée et de l'huile de lampe. Toutes les latitudes et toutes les longitudes connaissent le tatouage.

Dans le bas peuple d'aujourd'hui on retrouve presque toutes les variétés du tatouage sauvage.

Dans le tableau suivant nous avons énuméré d'un côté les différentes variétés de tatouages chez les sauvages et de l'autre les variétés de tatouages correspondantes chez le bas peuple moderne. Le lecteur qui aura la patience d'examiner ce tableau verra que chaque variété de tatouage sauvage trouve son équivalent dans une variété correspondante de tatouage chez le bas peuple. De sorte que le tatouage des basses classes sociales de nos jours répète le tatouage sauvage, non seulement dans ses grandes lignes générales, mais même dans ses détails, ce qui montre encore une fois la ténacité de l'hérédité barbare dans la psychologie du bas peuple d'aujourd'hui.

Les différentes variétés de tatouages propres aux sauvages existent-elles aussi chez le bas peuple d'aujourd'hui ?

Variétés de tatouage chez les sauvages.

1. TATOUAGES INDIVIDUELS POUR :

I. *Ornement.* — Oui. Ils existent chez le bas peuple. Beaucoup de tatouages n'ayant rapport ni à l'amour, ni à la guerre, ni à la religion, sont faits exclusivement

à titre d'ornement. Dans les sanctuaires on tatoue souvent à titre d'ornement des colliers et des bracelets.

II. *Habillement.* — Non.

III. *Signes distinctifs de noblesse, de hiérarchie ou de valeur.* — Oui. Les hommes du bas peuple parisien et du bas peuple napolitain ont un tatouage de hiérarchie lorsqu'ils appartiennent à une société plus ou moins secrète ou criminelle.

IV. *Signes de religion.* — Oui. Voir les tatouages religieux déjà cités.

V. — *Médicaments.* — Oui. Beaucoup de tatouages populaires sont faits pour conjurer les esprits ou éloigner tel ou tel mal (1).

Chez les sauvages les uns se tatouent le front avec le feu pour se préserver des maux de tête, d'autres se font différents tatouages pour guérir tel ou tel mal. Chez les Kabyles, une croix tatouée sur le front guérit de la fièvre.

2. Tatouages distinctifs pour :

I. *Indiquer le métier auquel on appartient*, comme par exemple au Japon. — Oui. Très répandus dans le bas peuple d'aujourd'hui.

II. *Indiquer la tribu à laquelle on appartient.* — Oui. A Paris, dans la partie la plus basse du peuple, il existe des associations plus ou moins criminelles qui se distinguent par des tatouages différents sur les bras. On a ainsi les *Grains de beauté* avec trois points, les *Amants de la lune*, avec une lune, les *Chevaliers de l'Horloge*

(1) Les paysans de Rognano et Santa-Cristina (Pavie) ont les bras tatoués de signes symboliques ; la plupart sont des croix entourées de hiéroglyphes. Il paraît que la raison principale de ce tatouage est la conviction qu'il sert à fortifier les membres et à préserver de certaines maladies (prof. Filippini et Foffano). Les enfants sont soumis à ce tatouage à l'âge de 7 ans.

avec une horloge ; les *Chevaliers du Soleil*, avec un Soleil, etc.

III. *Indiquer qu'on est esclave ou vaincu.* — Non. Cependant jusqu'en 1864 on faisait avec le feu, un signe sur le front et les joues des déportés russes en Sibérie qui tentèrent de s'évader. C'était un vrai tatouage avec le feu qui était bien le produit logique de la barbarie russe de ces temps.

IV. *Indiquer qu'on est consacré à une divinité ou placé sous sa protection...* — Oui. Une grande partie des tatouages que se font les pélerins du sanctuaire de Loreto (Italie) ont une signification qui rappelle les tatouages que se font les Arabes, pélerins de la Mecque, et qui consistent en trois lignes sur la joue.

V. *Indiquer qu'on est guerrier.* — Non. A moins cependant qu'on ne fasse entrer dans cette catégorie, les épées, fusils, et autres instruments de guerre, que les soldats se font tatouer sur les bras et la poitrine.

3. Tatouages domestiques pour :

I. *Indiquer qu'on est marié, mariée ou veuf.* — Oui. Mme Pigorini-Beri publie dans son livre : *Costumi e superstizioni dell' Appennino Marchigiano* cinq tatouages parmi lesquels une colombe (représentant peut-être l'Esprit-Saint) serait un tatouage d'épouse : une tête de mort, un tatouage de veuve.

L'usage de tatouer une tête de mort comme signe de veuvage est assez fréquent.

Le bas peuple conserve donc encore — au point de vue ethnographique — certains caractères des peu-

ples sauvages ; et non seulement des peuples sauvages, mais aussi de ces peuples peut-être moins évolués et plus barbares qui furent les peuples préhistoriques et archaïques. Il est très probable que nos ancêtres de l'époque néolithique devaient se tatouer et se peindre le corps. On a trouvé dans la Mayenne, à Montastruc, à Spy, dans la grotte de la Salpêtrière, à Villehonneur, à Solutré, en Westphalie, dans le Staffordshire, des fragments de sanguines, des pierres d'oligiste rouges, de la poudre rouge très fine, conservée dans des coquilles ; des pierres creuses dans lesquelles on broyait l'ocre rouge ; des blocs de manganèse et des morceaux de cinabre, brisés et broyés dans des mortiers primitifs, — matériel qui, probablement, devait servir aux tatouages et à peindre le corps (1).

M. de Nadaillac fait la description d'une incision sur un os ayant appartenu à un homme de l'époque néolithique et figurant un dessin en forme de carreaux, peint sur le bras d'un homme, qui est un véritable tatouage.

Les peuples dont la civilisation est aujourd'hui disparue, se tatouaient également : les Assyriens, selon Lucien, les Daces et les Sarmates, selon Pline, les Thraces, les Phéniciens, les Juifs, les Bretons (César), les Scythes (Isidore), les Grecs (Hérodote), et même les soldats romains (Végèce), se tatouaient, soit au moyen de piqûres, soit avec le feu.

Ce même sentiment qui poussait les sauvages et les barbares préhistoriques et archaïques, à se couvrir le corps de tatouages, subsiste de nos jours dans les basses classes sociales, avec les mêmes motifs psychologiques et avec les mêmes résultats.

La présence et la diffusion du tatouage dans les basses

(1) Cela confirme encore une fois l'importance de la couleur rouge chez les peuples primitifs. Voir les pages précédentes.

classes sociales indiquent chez celles-ci une infériorité psychique non seulement parce que ces classes répètent et conservent des usages et des coutumes propres aux sauvages et aux peuples préhistoriques, mais aussi pour d'autres raisons, non moins importantes.

Le tatouage, en premier lieu, indique une *insensibilité à la douleur*, spéciale aux organismes les moins évolués, tels que ceux des criminels et des prostituées les plus dégénérées (Lombroso). — Le tatouage, exécuté soit avec des pointes, soit avec des aiguilles, soit avec le feu, est toujours très douloureux. Le Docteur Berchon, dans son vieux, mais très bon travail : *Histoire médicale du tatouage*, Paris 1869, a décrit très minutieusement le douloureux cortège de maux qui accompagnent l'opération du tatouage, et il est donc inutile de revenir sur ce sujet. Il faut vraiment que l'organisme de l'homme qui se soumet de bon gré à un supplice aussi inutile, soit doué d'une sensibilité physique moins développée et moins délicate ; cette observation, d'ailleurs, concorde avec ce que l'on connait aujourd'hui sur la sensibilité des différentes classes sociales.

Si on considère en outre le tatouage, — ainsi que de nombreux auteurs l'ont fait, — comme étant fréquemment le résultat d'un aveugle instinct d'imitation, on trouvera là encore un stigmate d'infériorité intellectuelle. En effet, l'instinct d'imitation qui pousse soit le soldat, soit l'ouvrier, soit le criminel, à se tatouer, « pour faire comme les autres », n'est qu'une forme *automatique* de l'intelligence pauvre et primitive.

Finalement, en examinant le contenu même des tatouages, on verra qu'ils expriment un nouvel indice d'infériorité psychologique et de tendance primitive : l'idéographie. Il est facile de voir que presque tous les tatouages peuvent être comparés à des hiéroglyphes ;

il y en a de figuratifs (homme, gendarme, chien, etc.), de symboliques (une pensée indique un souvenir, un cœur indique l'amour, etc.), de phonétiques (comme les figures des rébus). Il s'agit presque toujours d'une idée exprimée par des images ou des symboles, et ce penchant à exprimer ses pensées au moyen d'une écriture idéographique est précisément la note caractéristique des peuples sauvages et primitifs, qui écrivent et écrivaient leurs idées au moyen de l'idéographie (1).

Les hommes, en effet, ont *dessiné* leurs idées avant de les *écrire* et le peuple d'aujourd'hui n'agit pas autrement.

Le tatouage est donc une nouvelle preuve de la ressemblance entre les hommes primitifs ou sauvages et le bas peuple de nos jours.

Une autre manifestation populaire qui se rapproche sensiblement du tatouage est le *graffite* ou *charbonnage*. Le graffite, qui peut être considéré comme le tatouage du mur, consiste dans des dessins ou des inscriptions que le peuple trace sur le mur ou sur toute autre surface, au moyen de charbon, de la craie, de crayon ou de couleur.

Les *graffites*, de même que les tatouages, sont souvent idéographiques, représentant presque toujours des idées exprimées par des images ou des symboles. Beaucoup de graffites représentent, au moyen de figures ou d'inscriptions, des conceptions obscènes ; — d'autres, sans être symboliques, consistent dans des dessins traditionnels qui remontent aux temps primitifs

(1) A ce propos nous citerons comme exemple de l'idéographie sauvage, la célèbre pétition des Peaux-Rouges au président américain, publiée par M. Taylor, et un avis esquimau publié par M. Grosse.

de la civilisation la plus éloignée et même aux temps préhistoriques.

Ainsi, la Swastika et le nœud de Salomon, dessins que les enfants et le peuple se transmettent fidèlement, dans leurs graffites, de générations en générations, remontent aux époques les plus lointaines : nous les trouvons sur les fusaïoles de terre cuite de Troie, dans les sculptures des *menhirs* (époque néolitique) de Gavr'innis (Morbihan), et nous les retrouvons aujourd'hui dans les tatouages et les graffites du peuple.

L'exécution technique même de ces graffites, comme du reste celle du tatouage, rappelle à s'y méprendre les dessins préhistoriques que la science d'aujourd'hui a découverts dans les cavernes et sur les fragments d'os de l'âge de la pierre.

Les graffites que le peuple d'aujourd'hui trace sur les murs ressemblent étonnamment aux phoques, aux anguilles, aux rennes, aux chevaux, ciselés sur les « bâtons de commandement » et sur les dents d'ours de l'époque néolithique, à l'ours des cavernes ciselé dans la grotte de Massat, au fameux mammouth de la Madeleine, et enfin aux rares figures d'hommes, que l'art préhistorique nous a conservées, comme celles ciselées sur la corne d'un renne trouvé à Laugerie, ou sur le bâton de commandement de la Madeleine. C'est la même exécution, c'est la même tendance à passer avec le dessin sur des lignes déjà tracées et qui devraient être cachées.

Les dessins de l'homme préhistorique deviennent ainsi les *graffites* du peuple moderne ; et les uns comme les autres, d'ailleurs, ont de nombreux points de contact avec les dessins des enfants et des sauvages.

Il est certain que parmi les dessins préhistoriques il en est qui nous étonnent par leur finesse et leur élé-

gance ; ceux-ci sont dus sans doute au talent d'artistes de l'époque, peut-être à des professionnels (1) ; tels sont, par exemple, le renne broutant ciselé sur une corne trouvée dans la grotte de Thaïngen (Suisse) et les poissons ciselés sur le bâton de commandement trouvé à Montgandier. Cependant, on peut affirmer en général qu'il y a une profonde ressemblance entre les dessins préhistoriques et les *graffites* populaires de nos jours, lesquels, à leur tour, présentent de nombreux points de ressemblance avec les dessins faits sur les murs, les arbres, les bancs, etc., par les enfants, ou sur les pierres et les écorces d'arbres, par les sauvages. Tous ces dessins sont imbus de cet esprit enfantin et idéographique qui caractérise les phases les plus jeunes et les plus primitives de l'intelligence humaine.

M. Lombroso, qui a fait la statistique d'un millier de graffites recueillis sur les murs des rues (2) a observé que dans ces graffites abondent les insultes, les saletés, les obscénités et la manifestation de mauvais sentiments (3). Naturellement, il faut penser que tous les graffites des murs ne sont pas dus à la population normale et honnête ; les criminels les plus bas et les invertis sexuels contribuant largement à leur production. Mais tout en faisant à ces derniers la part qui leur est due, il reste encore une quantité très sensible de

(1) M. Piette, très compétent dans les questions d'art préhistorique et spécialement dans la sculpture préhistorique, n'a-t-il pas affirmé qu'il existait une école d'art — comparable à notre Ecole des Beaux-Arts — à l'époque néolithique ?

(2) Dans *Les palimpsestes des prisons*, Lyon, 1894, p. 316 et suiv.

(3) Dans les fameux graffites que le peuple romain a dessinés sur les murs de Pompéi, on observe les mêmes caractères ; on y trouve en abondance des insultes, des imprécations, des obscénités et des saletés. (ZANGEMEISTER, *Les inscriptions sur les murs de Pompei*, 1880).

graffites dus exclusivement à des hommes du peuple qui ne sont ni des criminels, ni des dégénérés.

Or, ce besoin qu'a le bas peuple de couvrir les murs de graffites démontre, d'une part, par le contenu même des inscriptions et des dessins, la présence de sentiments moins évolués et une tendance pictographique,— d'autre part, il rappelle un penchant semblable qu'ont pour les graffites les enfants, les peuples primitifs préhistoriques et sauvages. Les peuples sauvages contemporains, de même que les hommes préhistoriques couvrent de graffites et de dessins idéographiques les pierres, les arbres, les rochers et les objets dont ils se servent. Egalement les enfants, qui, comme on le sait, reproduisent les caractères de l'homme primitif (Perez, Haeckel), plus ils sont jeunes et plus ils sentent le besoin de salir les murs et les livres avec des dessins de toutes sortes et des hiéroglyphes (Paola Lombroso).

Encore une fois, on trouve ainsi placés au même niveau les primitifs, les enfants et les basses classes sociales.

La survivance, chez le peuple, de l'art primitif, sauvage et préhistorique, se retrouve non seulement dans les tatouages et les graffites, mais aussi et surtout dans tous ces motifs d'ornementation qui décorent, par des peintures, des broderies ou des incisions, soit les costumes nationaux du peuple, — tels que tabliers, bérets, capuchons, manteaux, bas, jaquettes, etc. — soit les objets de terre ou de porcelaine dont se sert l'homme du peuple ou le paysan (vases, assiettes, etc.). On a vu que les légendes, les traditions, les croyances du peuple sont dues souvent à la persistance et à la conservation d'anciennes mythologies préhistoriques ou barbares — et quelquefois à la personnification de mythes solaires, comme chez les sauvages. Il en est de

même pour un assez grand nombre de dessins dans les motifs d'ornementation, dans les graffites et dans les tatouages du peuple. Ce sont très souvent des signes qui datent des époques primitives et préhistoriques et qui se sont conservés dans le bas peuple ; ce sont souvent des symboles archaïques et spécialement des symboles solaires et cosmologiques créés par les civilisations les plus anciennes, quelquefois préhistoriques, et dont on a perdu le secret et la connaissance, mais que le peuple, attaché aux manifestations d'un symbolisme des plus anciens, continue à faire revivre dans ses œuvres d'art. Les cercles simples et doubles, par exemple, avec un point central ou entourés soit de rayons, soit de points projetant de petits globules, sont très fréquents dans les dessins et l'ornementation populaires : ils eurent à l'époque préhistorique une signification symbolique et certainement hiératique. M. Piette croit retrouver l'image solaire dans les cercles tracés sur une amulette crânienne et sur un bâton de commandement de l'époque néolithique. On retrouve ces mêmes images circulaires (solaires) accompagnées de différents dessins, sur des blocs erratiques et néolithiques, sur des fusaioles en terre cuite à Troie, sur la tête d'un Apollon dans un antique vase grec, et sur les tatouages des Peaux-Rouges.

Dans l'Egypte antique, ces mêmes signes signifiaient une divinité solaire, une divinité créatrice, le principe de la vie universelle, l'activité resplendissante. Et si nous en croyons certains spécialistes de la préhistoire et de l'ethnographie, la forme circulaire avec point central, ou rayons projetés autour, donnée aux cippes funéraires indiens, ou aux colossaux *pueblos* préhistoriques de Mac Elmo, dans le nouveau Mexique, ou aux

monticules américains, ne seraient que la représentation architectonique de ce symbole solaire.

Ne pourrait-on pas attribuer cette même signification symbolique à la façon circulaire de disposer les haches, les fusaioles et les perles autour des cadavres des hommes préhistoriques ?

De même les dessins représentant des lances, des flammes faisant jaillir de petites boules, des spirales enflammées sortant de la pointe des lances, des cônes sortant d'un globe, d'un cercle ou d'un demi cercle, des points disposés de telle ou telle façon, dessins qu'on retrouve très fréquemment dans l'ornementation actuelle populaire et même dans les tatouages du peuple, eurent dans l'antique symbolisme indien et égyptien, sous une forme rigoureusement semblable, la signification de *resplendir*, *briller*, *lumière solaire, flamme solaire*, etc.

Egalement, les images représentant des croix, soit droites, soit tordues, soit doubles, soit enfermées dans un cercle, qui se rencontrent très fréquemment dans les tatouages et dans l'ornementation populaire, se retrouvent comme symbole de vie, principe divin de la création, etc., non seulement dans les symboles égyptiens — lesquels dessinaient l'instrument créateur du feu (*nedj*) sous toutes les formes de la croix, mais aussi dans les terres cuites préhistoriques des *palafittes* à Laybach, et dans les incisions des *dolmen* et des *cromlechs*.

M. Emile Soldi, dans son livre : *La langue sacrée*, Paris, 1897 et 1899, reproduit le dessin d'une coiffe bretonne ornée de broderies traditionnelles, dans lesquelles on reconnaîtrait les anciens symboles solaires et cosmologiques.

L'imagerie populaire présente, elle aussi, beaucoup

de caractères enfantins et grossiers. Sous le nom d'imagerie populaire, nous comprenons les images de toutes sortes qui illustrent les publications vendues quelques sous, formant la plus grande partie de la littérature populaire de colportage. L'imagerie populaire, — dans les imprimés, les chansonnettes, les petites brochures — en noir ou en couleur, présente, de même que les autres manifestations artistiques du peuple, une série de caractères spéciaux qui ne peuvent plaire qu'à un public enfantin et primitif.

Ce n'est certainement pas le peuple lui-même, directement, qui dessine ces images de la littérature de colportage ; mais il les aime, les achète et s'y complaît, montrant par là combien elles répondent parfaitement à son goût artistique. M. Champfleury appelle ces images, l'*imagerie du pauvre*.

La note caractéristique qu'on remarque à première vue en examinant cette imagerie populaire est celle-ci : que dans tous les pays d'Europe, les images ont un air de famille surprenant ; elles se ressemblent toutes et on les dirait toutes tracées avec le même sentiment.

Elles sont toutes, en effet, extrêmement enfantines, primitives et grossières et peuvent se comparer aux dessins des enfants.

Des visages sont dessinés simplement au moyen d'un ovale avec des points et des lignes représentant les yeux et la bouche ; des profils sont composés du nez et du menton ; il y a des mains auxquelles il manque le pouce (comme dans les dessins néolithiques) ; des cheveux sont représentés simplement au moyen de lignes droites. Les proportions sont presque toujours fausses ; les choses et les personnes sont souvent reproduites sous forme schématique ; la perspective n'existe pas ;

beaucoup d'images d'animaux sont même inférieures, comme façon, à ces célèbres antilopes dessinées par les Boschimans, qui furent exposées, en 1878, à l'exposition anglaise du Cap et reproduites depuis dans tous les livres d'ethnographie. Et les dessins des Boschimans sont eux-mêmes certainement de beaucoup inférieurs à certains dessins de l'époque néolithique. Quelquefois les dessins ornant les productions de la littérature de colportage sont si grossiers et si primitifs qu'on a peine à comprendre ce que le dessinateur a voulu représenter. Il y a aussi des cas, comme dans le dessin du triangle magique du *Grimoire* et du *Dragon rouge*, où l'objet qui est au premier plan, ayant été dessiné après celui qui est derrière, laisse voir toutes les lignes qu'il devrait masquer, précisément comme il arrive dans les dessins des enfants, dans les *graffites* populaires et dans la *lutte de rennes*, sculptée sur l'ardoise néolithique trouvée à Langerie-Basse. Enfin, il n'est pas rare de trouver, dans l'imagerie populaire, les maisons et les arbres représentés, comme le font les enfants, par des lignes et des points.

Les sujets le plus largement illustrés par l'imagerie populaire, sont ces mêmes sujets primitifs et enfantins dont nous avons parlé à propos de la littérature de colportage. Ce sont des images grossières de brigands, comme Cartouche, Mandrin, Mirto, Varsalona, ou Tiburzi ; des scènes de brigandage, comme la résistance de Cartouche ou la mort de Mirto dans le conflit avec les gendarmes ; des scènes de la chevalerie du moyen âge, exécutées d'une façon non moins grossière que les précédentes ; telles la défaite de Roland à Roncevaux ou les aventures merveilleuses des quatre fils Aymon. Ce sont aussi des illustrations de contes de fées ou d'histoires pour enfants, mais que le peuple apprécie

autant que les enfants : telles que les nouvelles du Juif Errant, de la Bête d'Orléans, de l'Enfant prodigue, des Diables d'Argent et de l'histoire du Bonhomme Misère.

Toute la littérature populaire de facétie, d'argutie, de religion, de magie, de divination, d'oracles et ainsi de suite, est aussi amplement illustrée avec des images du même genre grossier et barbare. Dans cette imagerie d'un contenu presque entièrement mystique, constituant, ainsi que nous l'avons déjà vu, une survivance sauvage et préhistorique, on trouve en abondance l'idéographie et le symbolisme. Les idées sont représentées, soit par des dessins figuratifs (démon, ange, etc.), soit par des dessins symboliques (une flamme pour indiquer la foi, etc.), soit par des dessins phonétiques.

La prononciation des objets dessinés forme, comme dans les rébus, une parole. Cette façon d'exprimer sa pensée, — que nous avons déjà trouvée dans les tatouages, — est propre à l'intelligence des primitifs. Les hommes préhistoriques, les sauvages contemporains et les enfants aimaient et aiment exprimer leur pensée de cette façon, dans les dessins ou les graffites. Ainsi, dans cette imagerie populaire qui illustre les feuilles et les brochures de colportage, nous trouvons l'orgueil représenté par un paon, la gourmandise par un porc, l'envie par un serpent et ainsi de suite pour les sept péchés capitaux ; un œil représente la pensée, le bon sens et la raison ; une étoile ou une flamme symbolisent la foi ; souvent l'étoile est placée sous l'œil pour indiquer que la foi fait rentrer l'homme en lui-même quand il se laisse conduire par elle ; des flammes dans un cœur ou près d'un cœur indiquent la grâce du Saint-Esprit ; si les flammes

sont dans le cœur, cela indique qu'il est possédé par le Saint-Esprit, et si les flammes sont en dehors, c'est que l'Esprit Saint s'est éloigné ; un démon représente la laideur et la méchanceté, etc. Un curieux exemple du symbolisme phonétique est donné par une gravure représentant la *Grande danse macabre des hommes et des femmes*. On y voit la Mort qui joue de la trompette pour réveiller les morts et les réunir dans la vallée de Josaphat, — et cette mort est représentée par un maure tout noir avec la trompette à la bouche, à cause de l'identité de prononciation des mots *mort* et *maure*. Il y a encore, éparpillés dans tel ou tel opuscule de colportage, beaucoup d'autres symboles dont il est impossible de comprendre le sens.

Il ne faudrait pas oublier, dans cette rapide énumération, les hiéroglyphes que l'on trouve en grande abondance sur les almanachs de colportage, pour le peuple et surtout pour les paysans. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué plus haut, chaque page de ces almanachs est consacrée à un mois et pour chaque jour du mois il y a des hiéroglyphes spéciaux indiquant ce qu'il faut faire dans la journée. Ces hiéroglyphes sont strictement idéographiques, c'est-à-dire qu'ils représentent l'objet même dont ils veulent exprimer l'idée. Une hache, par exemple, indique, qu'en ce jour il faut couper le bois ; une faux indique qu'il faut semer et planter ; un trident, qu'il faut fumer la terre ; un œil, qu'il faut se soigner les yeux ; une main (main grossière à laquelle il manque le pouce comme dans une grande quantité de dessins dans l'imagerie populaire et dans les dessins préhistoriques), qu'il faut se couper les ongles ; des ciseaux, qu'il faut se couper les cheveux ; un cercle avec une croix au milieu, figurant probablement une pilule, indique qu'il faut prendre des

pilules ; une espèce de bouteille, qu'il faut prendre médecine ; des lignes ondulées indiquent neige et froid ; un cercle avec un point au milieu (signe très ancien indiquant le soleil), signifie le beau temps, et ainsi de suite.

Ce curieux genre de préceptes est très ancien ; Ausone, précepteur de l'Empereur Gratien, dictait dans son *Eclogarium*, des prescriptions pour chaque mois de l'année, dans le genre de celles de ces almanachs.

XXXVII

Conclusions sur l'ethnographie des classes pauvres.

Les différentes indications statistiques sur les basses classes sociales, l'étude de leurs coutumes, de leurs croyances, de leurs préjugés et de leurs différentes manifestations artistiques, nous enseignent que, dans ces classes, la civilisation rappelle encore celle des temps passés, quelquefois même celle des temps primitifs ; que l'aninisme, la zoolâtrie, le sabéisme, le totémisme, le polythéisme, l'idolâtrie, la divination, l'usage des philtres, des sortilèges, des amulettes et des fétiches, loin d'être particuliers aux sociétés sauvages, sont encore bien vivants dans le bas peuple d'aujourd'hui ; et finalement que les manifestations artistiques de ces classes, telles que : traditions, légendes, contes, proverbes, rapsodies, spectacles, danses, musique, ornements, dessins, etc., rappellent les manifestations analogues

des sauvages. On peut en conclure que l'ethnographie des basses classes sociales est une *survivance* complète et intacte de l'ethnographie des barbares et des sauvages, et que ces basses classes sociales forment aujourd'hui, au sein de la société moderne, une sorte de société arriérée,à part, avec des caractères ethnographiques qui lui sont propres.

TROISIÈME PARTIE

LES CLASSES PAUVRES — CARACTÈRES PSYCHOLOGIQUES

XXXVIII

Les sentiments moraux. Leurs variations dans les différentes classes sociales.

L'étude des sentiments moraux dans les basses classes sociales constitue une des pages les plus intéressantes de la psychologie. Quoique à première vue il puisse sembler qu'il n'existe pas de différences entre les sentiments moraux des différentes classes sociales, il suffit cependant d'observer de près, dans les détails de la vie quotidienne, les hommes qui composent ces classes, pour s'apercevoir que les sentiments moraux ne se manifestent pas dans toutes de la même manière ou avec la même intensité. Les philosophes, après avoir cru aveuglément pendant plusieurs siècles à l'*unicité* de la morale et de ce que l'on appelait autrefois le *droit naturel*, commencent aujourd'hui à admettre — et avec raison — que chaque peuple a ses mœurs, que le droit a ses époques, que la moralité varie avec la longitude et la latitude et que des morales différentes vivent les unes à côté des autres. Il n'y a qu'un pas à faire pour admettre que tous ces sentiments moraux, — si variables dans le temps et dans l'espace, —

varient et diffèrent aussi dans le sein du même peuple, en suivant, pour ainsi dire, la longitude et la latitude sociale, c'est-à-dire en changeant avec ces différentes classes de la société.

Il est certain qu'un homme appartenant à une classe sociale donnée éprouvera une certaine difficulté, et même une absolue impossibilité, à se figurer que les hommes d'une classe différente de la sienne, et vivant à côté de lui, sur le même sol et dans la même époque, aient des sentiments moraux différents des siens. En effet, quoi qu'il fasse, l'homme est porté invinciblement à croire que les autres vivent et pensent comme lui.

Dans son *Traité de logique*, M. Bain a signalé (II, 556), la difficulté que nous éprouvons à nous figurer ce que peut être l'esprit des autres. « Il nous est difficile, dit-il, de ne pas juger les hommes dans toutes les circonstances possibles d'après nous-même, et d'après les événements de notre propre vie. »

Cette tendance de notre esprit a longtemps empêché les criminalistes classiques de comprendre la véritable psychologie des criminels. Ces philosophes se refusant à admettre que la gymnastique cérébrale d'un homicide ou d'un voleur professionnel puisse différer absolument de celle d'un honnête homme, prêtaient aux criminels les raisonnements et les sentiments mêmes dont ils étaient capables. Ils projetaient ainsi leur propre personnalité dans la personnalité du criminel et croyaient de telle façon reconstruire son individualité : erreur profonde causée par cette illusion psychologique dont Bain a fait si exactement le diagnostic. Il en est de même lorsqu'on étudie les sentiments moraux d'une classe sociale déterminée ; le psychologue se tromperait s'il voulait attribuer à une autre classe les sentiments et les pensées de la classe à laquelle il appartient.

Quoique deux classes sociales vivent l'une à côté de l'autre, chacune d'elles a des sentiments qui lui sont propres et qui résultent du milieu spécial à chaque classe et de l'organisation physique de leurs composants.

XXXIX

Stratification des sentiments moraux

On a cru pendant longtemps — et les métaphysiciens le croient encore de nos jours, — que les sentiments moraux ne sont que des facultés innées et irréductibles établies en nous par un esprit extérieur, ne changeant jamais et n'ayant jamais changé. Les recherches plus récentes faites à la lumière de l'observation et de l'expérimentation, nous ont appris, au contraire, que les sentiments moraux d'une société ou d'un groupe, ou d'un individu, tels que nous les voyons aujourd'hui, sont le résultat d'une longue évolution psychologique, évolution dont chacun de nous conserve dans les plis les plus profonds de sa psychologie toutes les traces, exactement comme l'écorce terrestre conserve, au-dessous de sa formation la plus récente, toutes les traces des évolutions qu'elle a dû subir à travers les siècles. Aux sentiments animaux — qui ont paru les premiers — dans les sociétés animales et chez les animaux isolés, ont succédé par la force de l'évolution, les sentiments sauvages ou primitifs, des sociétés sauvages primitives — et plus tard, lorsque l'homme, sortant avec fatigue de la société sauvage, a

créé une société plus moderne et plus évoluée, il s'est formé l'ensemble des sentiments moraux plus récents. Nous nous trouvons en présence d'une *stratification* de sentiments moraux qui se sont superposés, sans toutefois qu'aucun d'eux eût complètement disparu ; c'est ainsi que chacun de nous conserve au fond des stratifications morales qui forment sa psychologie, les stratifications animales et sauvages de ses ancêtres, et c'est seulement à la surface que se trouvent les sentiments plus modernes et plus civilisés.

Encore une fois ainsi, l'*ontogénie* — c'est-à-dire l'évolution de l'individu — répète et présente en miniature la *phylogénie*, c'est-à-dire l'évolution de l'espèce. L'espèce humaine sortie des entrailles du monde animal, ayant traversé les vicissitudes de la vie sauvage, et vécu dans les rudesses des premières civilisations barbares, — arrive finalement aux manifestations modernes de la civilisation plus récente, et chaque étape de ce long chemin marque un nouveau degré d'évolution dans les sentiments moraux.

De même l'individu sorti de l'enfance où ses sentiments et sa morale — comme l'a si bien démontré Pérez, et avec lui tous ceux qui se sont occupés de la psychologie de l'enfance — rappellent si évidemment les sentiments et la morale de la vie sauvage et primitive, arrive après une lente et constante éducation de l'intelligence et des sentiments à son plus haut degré d'évolution morale. Il se répète donc chez l'homme la même évolution des sentiments moraux qui s'est manifestée à travers l'espèce tout entière. Et les stratifications morales les plus anciennes, au lieu de disparaître, sont seulement recouvertes par la couche des

nouvelles stratifications de la psychologie individuelle, prêtes à se montrer à toute occasion (1).

Il va sans dire que ces stratifications récentes et nouvelles des sentiments moraux se trouvent dans un état de formation continuelle, étant façonnées lentement et insensiblement par les changements et les transformations à travers lesquelles l'évolution entraîne les sociétés humaines. Or, c'est précisément sur ces dernières et plus récentes stratifications morales du caractère humain que porte la plus sensible différence existant entre les sentiments moraux des différentes classes sociales. Les classes formant les degrés les plus bas de l'échelle sociale et vivant dans un état presque continu de dénûment, de misère et d'insuffisance économique, manquent généralement des stratifications psychologiques les plus récentes, et quelquefois les plus délicates, qui sont le propre de l'époque dans laquelle elles vivent. On dirait — pour se rapporter à la loi déjà énoncée plus haut — que chez les individus des basses classes sociales, l'ontogénie des sentiments moraux ne peut pas se faire complètement.

(1) Ce fait est évident lorsqu'un événement quelconque ou une série d'événements paralysent ou détruisent les stratifications supérieures de la psychologie individuelle (passions, dégénérescence, etc.). Ce sont alors les stratifications primitives et inférieures qui viennent à la surface et qui agissent. Dans notre étude : *La transformacion del delito en la sociedad moderna*, Madrid, 1902, ch. XXI (*La criminalidad latente y el porvenir del delito)*, nous avons essayé d'établir sur cette base la théorie naturelle du crime. Si l'existence de cette série de stratifications morales dans la psychologie de chaque individu est vraie, — il est vrai aussi que chacun de nous porte dans le fond de son propre caractère des stratifications et des sentiments animaux, sauvages, barbares, et aveuglément impulsifs, — tels que la violence, la brutalité, le penchant pour le vol, et toute sorte d'autres impulsions. Tout le monde ainsi a normalement, au fond de sa psychologie, une *criminalité latente* qui se réveille lorsque le caractère se trouve altéré par une crise physique comme la dégénérescence organique, les crises passionnelles, etc. ; et cela avec la complicité plus ou moins active du milieu.

XL

Les sentiments moraux dans les basses classes sociales.

La conception de la psychologie des basses classes sociales, telle que nous venons de l'exposer, est peut-être contraire à l'opinion de beaucoup de personnes et surtout de plus d'un romancier sentimental. Haine écrivait avec quelque justesse, quoique un peu dogmatiquement, à ce propos : « Les courtisans du peuple ne cessent jamais de glorifier ses perfections et ses vertus ; ils lui crient avec enthousiasme qu'il est beau, qu'il est bon, qu'il est intelligent. Ils ne disent pas la vérité. Le peuple n'est pas beau, mais sa laideur disparaîtra lorsque l'hygiène sera répandue ; le peuple n'est pas bon, il est même souvent méchant, mais sa méchanceté provient de la faim ; le peuple ne sait rien, mais cela provient de l'ignorance, et cette plaie nationale sera guérie avec la diffusion de l'instruction publique... »

De nombreux observateurs qui ont étudié le peuple, non pas sur ce qu'en disent les livres, mais sur les réalités mêmes de la vie, ont remarqué que chez lui les stratifications supérieures du caractère sont absentes, ou, du moins, faiblement organisées.

Bagehot, dans ses *Lois du développement des sociétés*, etc. (1). écrivait que : « les basses classes, dans les pays civilisés, sont dépourvues de la partie la plus délicate de ces sentiments que nous désignons dans

(1) 1885, page 128.

leur ensemble par le nom de *sens moral.* » Jessie Whithe Mario, observateur infatigable des classes ouvrières, faisait remarquer que lorsque nous descendons dans le bas peuple (*popolani dei quartieri bassi*), on n'exagère pas en affirmant que sa sensibilité morale n'est pas complètement développée (1). Maxime du Camp, Jules Simon, Villermé, Fix, Molinari, Levasseur, dans leurs études très connues sur les classes ouvrières, affirment à peu près la même chose, et M. Delaire, dans son travail : *La méthode d'observation dans les sciences sociales*, tout en constatant le phénomène, essaye d'en indiquer brièvement la cause. « Dans les grandes agglomérations ouvrières, écrit-il, les souffrances des ouvriers et leur misère jettent la population ouvrière dans un état sauvage et bestial.... .....Ceux qui ont pu étudier de près les sentiments moraux des basses classes sociales, savent que les romans les plus naturalistes ne sont qu'un reflet bien pâle de la réalité (2) ».

A ce propos, il est bon de rappeler l'œuvre de Zola. Ses romans, — dont la plupart sont brodés sur de véritables documents humains, recueillis dans les milieux où vivent les classes ouvrières — ont donné, pour la première fois peut-être dans la littérature moderne, la notion exacte de ce qu'est vraiment la psychologie des basses classes sociales. L'*Assommoir* nous dépeint les ouvriers des villes, *Germinal*, les mineurs, et *La Terre*, les paysans. Cette psychologie était presque complètement inconnue avant l'œuvre de Zola ; la littérature

(1) *La Camorra a Napoli* 1877, p. 47.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 1877. Consulter aussi *l'Histoire des classes ouvrières*, par Levasseur, II, pages 77, 78, 79, 103, et I, pages 569, 570, 571, 515, 375, 493 etc., pour voir comment ce manque d'évolution complète dans les sentiments moraux des basses classes sociales a existé aussi, et bien plus qu'aujourd'hui, dans les temps passés.

sentimentale et artificieuse, faussant de toutes pièces les caractères psychologiques des classes ouvrières, s'était toujours plu à décrire des caractères d'ouvriers qui n'avaient jamais existé que dans les cerveaux des auteurs.

C'est précisément cette insuffisance ou ce manque d'organisation dans les stratifications supérieures des sentiments moraux dans les basses classes sociales, qui fait que la psychologie du bas peuple et celle des enfants ou des sauvages présentent tant de points de ressemblance.

Lubbock ne disait-il pas que le peuple est un grand enfant et qu'il est comparable à un sauvage perdu dans le sein de la civilisation ?

XLI

Une enquête sur quinze familles ouvrières.

L'état des sentiments moraux dans les basses classes sociales ne peut mieux être observé qu'au moyen d'une enquête personnelle, faite de visu. Nous avons eu la possibilité de faire une semblable enquête, ayant eu l'occasion de vivre pendant plusieurs années (1894-1898) dans le sein même de cette société, y passant les heures et les journées que nos occupations nous laissaient libres. Le milieu auquel nous nous référons ici est formé par les ouvriers de toute sorte, — vivant dans un état de misère chronique, — qui habitent à Rome les quartiers très pauvres du Palatino et de San Lorenzo. Notre présence quotidienne dans ce milieu, où nous vivions, non pas comme un étranger ou comme un observateur venant se livrer à des études, mais comme un ami, nous a permis de recueillir au jour le

jour quelques observations. Nous ne reportons ici que celles qui ont trait à notre sujet.

Parmi les documents que nous avons pu réunir sur l'état des sentiments moraux du bas peuple, nous choisissons quelques petits *tableaux de famille*, que nous reportons ici en les esquissant de la manière la plus sèche et la plus synthétique. En examinant dans ces tableaux les rapports qui existent entre les différents membres de chaque famille ; la façon dont plusieurs d'entre eux gagnent leur vie, et les quelques notes d'ordre strictement psychologique qui accompagnent quelquefois les détails de leur vie, le lecteur pourra aisément se faire — même avant d'arriver aux quelques commentaires qui vont suivre — une idée aussi exacte que possible de la manière dont se manifestent les sentiments moraux dans les classes sociales qui forment l'objet de cette enquête. Il est inutile de prévenir le lecteur que les familles dont on expose ici les tableaux synthétiques, n'ont pas été *choisies* entre celles qui formaient le milieu où nous vivions ; elles constituent la *totalité* de celles qui ont été observées. Leur nombre n'est peut-être pas très grand, parce que nous avons eu soin de ne pas prendre en considération celles que nous ne connaissions que superficiellement ; et malgré cela, il y en a encore parmi elles quelques-unes dont l'observation est incomplète ; d'autres dont les détails sont insuffisants ; d'autres encore sur lesquelles il n'existe qu'une seule indication importante. Cependant nous croyons que malgré les inconvénients, impossibles à éviter dans une recherche de ce genre, il se dégage de toutes ces observations des conclusions de quelque importance.

Famille I

La famille est composée de *C... D.*, veuve, marchande de quatre saisons, âgée de 68 ans, de sa fille, *M. D...*, âgée de 40 ans, repasseuse, et de deux filles de celle-ci, âgée l'une de 16 ans, l'autre de 18 ans.

La grand'mère, qui est veuve, a eu douze fausses-couches et deux enfants vivants. Dans sa jeunesse, elle a été *avariée* par son mari, balayeur de profession. Sa fille *M. D...*, est repasseuse, est veuve, et elle aussi a été *avariée* (*petite avarie*), par son défunt mari, cocher de son état. Les deux jeunes filles sont modistes ; la première, *D...*, est la fille du défunt mari de sa mère, mais la seconde, *S...*, est la fille de *M. D...* et du beau-fils du second mari de la vieille grand'mère *C. D...* Cette particularité était restée inconnue de tous, et par conséquent de la jeune fille, jusqu'au jour où la vieille grand'mère, dans un accès de colère contre sa fille, se vengea de celle-ci en disant la vérité à sa petite-fille.

La repasseuse, *M.D...*, a une très mauvaise conduite, les deux jeunes filles sont en cela les véritables filles de leur mère. Elles portent habituellement sur elles des fétiches, achetés chez des sorcières, destinés à les rendre heureuses en amour. Elles jouissent d'une très grande liberté, à cause de leur travail, qui les oblige à rentrer souvent après minuit. Le contrôle des parents sur leur conduite est donc nécessairement nul, et c'est d'ailleurs le cas de toutes les familles où les jeunes filles sont obligées de travailler hors de la maison. *Z. D...*, âgé de 30 ans, cocher, fils de la grand'mère

C. D..., vit avec sa mère, sa sœur et ses nièces. Il est uni, sans mariage, à la femme *T. R...*, dont il a eu deux fils de 2 et 3 ans, qui vivent avec toute la famille. La femme *T. R...*, âgée de 31 ans, a quitté son mari légitime pour venir vivre avec le cocher. Elle porte sur elle un petit sac contenant une foule de menus objets exorcisés qu'une sorcière lui a vendus pour la somme de 15 francs. Le sac en question a pour but de protéger celui qui le porte contre des malheurs de toute sorte.

Tous les membres de cette famille travaillent et vivent, comparativement aux membres des familles qui vont suivre, dans une aisance relative. Leur appartement est assez grand ; la grand'mère et la fille ont une chambre commune à part, ainsi que le ménage et les deux jeunes filles.

Cela fait un total de trois chambres à coucher ayant six lits, plus trois autres pièces servant à manger, à repasser, etc. Les rixes en famille sont très fréquentes et presque journalières ; le manque de sentiments affectifs y est complet, comme d'ailleurs dans presque toutes les familles que nous examinerons, chez lesquelles, en effet, la mort de l'un des membres est presque toujours accueillie, nous osons dire, avec indifférence, et même — lorsque le défunt était, par vieillesse ou par maladie, à la charge de la famille, — avec satisfaction.

Même entre mère et filles, les sentiments affectifs sont très faibles. En cas de maladie, cette indifférence se manifeste d'une façon très évidente. Dans les disputes on se lance les injures les plus grossières et les plus basses. Les filles reprochent à leur mère les plus grandes immoralités ; les mères, à leur tour, ne se gênent pas pour révéler en présence d'étrangers les

pires choses sur la conduite de leurs filles et de leur mari, et s'accusent mutuellement des actes les plus obscènes et les plus révoltants (psychopathies sexuelles, adultères, illégitimité des enfants et même incestes). Il est à remarquer que la révélation de ces taches de famille est bien loin de causer une profonde impression aux enfants. L'immoralité de leurs parents n'est pas ressentie par eux d'une façon pénible. Tous les membres de cette famille, et surtout les femmes, s'adressent aux sorcières, lorsqu'ils doivent prendre une décision quelconque. Le gain probable maximum pour les mois de travail est de 200 francs pour le ménage *C. D...* et de 100 francs pour le ménage Z. *D...* Le langage est habituellement et superlativement obscène (1).

Famille 2

Cette famille est unie par des liens de parenté avec la précédente. Elle se compose de M. M...,

(1) Remarquons en passant que la turpitude dans le langage couran des basses classes sociales — que Zola a si bien indiquée dans ses ouvrages — ne se présente pas de la même manière en France et en Italie. La turpitude du langage en Italie (et c'est à Rome que ces *tableaux de famille* ont été recueillis) consiste dans un vocabulaire formé des mots les plus crus qui se réfèrent aux rapports sexuels naturels et contre nature (langage obscène) ; tandis qu'en France le vocabulaire du langage ignoble usité par le peuple est, pour ainsi dire, moins sexuel et se réfère simplement à des objets sales ou malpropres (langage ordurier). Il serait assez curieux d'étudier les causes de cette différence ; faut-il en accuser la plus grande sensualité des peuples du Midi — étant donnés les rapports si connus et si bien mis en évidence par les statistiques, entre la vie sexuelle et la température ?

19 ans, femme de chambre (gages : 50 francs par mois), sœur de la femme T. R..., dont nous venons de parler; d'une autre sœur, femme de chambre, D. M..., âgée de 22 ans, au service de la même famille (50 francs par mois) ; de G. G..., domestique, âgé de 22 ans, amant de M. M... et placé dans la même maison (gages 150 francs par mois) et d'une vieille domestique qui tient la maison et qui est la femme attitrée du domestique G. G... Les femmes portent toujours sur elles des fétiches achetés chez les sorcières, dans le but d'obtenir et de conserver l'amour des hommes. Dans cette curieuse famille de domestiques, il y a lieu de remarquer l'aisance relative de leur vie ; l'alimentation est bonne, ces domestiques ayant généralement la même nourriture que leurs maîtres . Le langage habituel est obscène.

Famille 3

Elle est composée de G. N...,cocher, âgé de 32 ans, de sa femme L. N..., 30 ans, et de ses cinq enfants de 3, 5, 6, 7 et 9 ans, vivant tous dans la même pièce. Deux matelas sont posés par terre ; les époux dorment sur l'un des deux et les cinq enfants sur l'autre. Les parents étant souvent absents toute la journée (la mère est marchande de quatre saisons), les enfants restent seuls dans cette pièce. Ils sont fréquemment battus par leurs parents. Pour avoir des conseils, la femme L. N... interroge un jeu de cartes qu'elle a fait préalablement bénir pendant la messe en le donnant au sacristain. Le

gain probable est de 70 francs par mois, le loyer est de 6 francs par mois. Pendant quelque temps le cocher était lié avec une femme légère qui lui donnait de l'argent et sa femme approuvait cette liaison qui apportait quelque bien-être au ménage. Le langage est toujours obscène.

Famille 4

Elle est composée de E. S..., 68 ans, mendiant, faisant à l'occasion tous les métiers qu'il trouve, et de sa femme, N. S..., 60 ans, marchande de légumes. Ils vivent dans une seule pièce, dans laquelle ils ont placé trois matelas ; les deux vieux époux dorment sur l'un des matelas et louent les deux autres : l'un à un jeune ouvrier de 18 ans et l'autre à trois orphelines de 18, 13 et 8 ans. De celles-ci les deux aînées travaillent et gagnent un peu d'argent. Cela fait un total de six personnes dans une pièce.

Cette vie nocturne en commun a déjà donné ses résultats, une liaison s'étant établie entre le jeune homme et l'aînée des orphelines. D'ailleurs, les deux jeunes filles aînées connaissent à fond la théorie de toutes les pratiques abortives qu'elles ont apprises à l'atelier. Il est bon de remarquer que toutes les jeunes filles, même les plus jeunes, qui travaillent en commun, dans les ateliers, connaissent à fond le chapitre de la médecine légale qui traite des avortements — et beaucoup d'autres. Ces notions leur sont enseignées par leurs compagnes plus âgées et aussi par les sorcières qui exercent la fonction criminelle de *faiseuses d'anges*. C'est aussi dans les ateliers que ces jeunes filles apprennent les

chansons les plus obscènes et les détails les plus minutieux de la vie sexuelle. La description faite par Zola dans *Nana* d'un de ces ateliers de fleuristes, n'est qu'un pâle reflet de la vérité.

La misère de toute cette famille est très grande. Le gain probable maximum du jeune ouvrier est de 45 francs ; le gain des orphelines est de 60 francs. Tous ces individus vivent en parfait accord avec les quelques femmes perdues qui habitent la maison. Le langage, même chez les toute jeunes, est très souvent obscène.

Famille 5.

Elle est composée de Z. O..., 49 ans, marchand de légumes, séparé de sa femme ; de la femme G. R..., âgée de 32 ans, vivant maritalement avec Z. O..., d'un garçon de 23 ans, fils de Z. O..., marié, mais ayant des rapports intimes avec la femme G. R..., maîtresse de son père. Ce jeune homme a été condamné deux fois pour blessures, et continue à fréquenter des récidivistes. Les trois individus habitent deux chambres et deux lits ; ils se battent souvent entre eux et leur langage est habituellement obscène. La femme porte sur elle un fétiche qu'une sorcière lui a donné pour plaire aux hommes, et dans sa commode, elle conserve un ail perforé d'épingles, signifiant que le cœur de son amant est blessé d'amour pour elle et qu'il restera pris par cette affection tant que l'ail restera perforé d'épingles. Le gain probable de ce ménage, pour chaque mois, est de 70 francs. Le manque de sentiments affectifs en-

tre le père et le fils est complet, de même qu'entre le marchand de légumes et sa femme illégitime. La santé de celle-ci est détruite par plusieurs avortements volontaires qu'elle s'est procurés.

Famille 6.

Elle est composée de C. P..., garçon coiffeur, âgé de 28 ans, et de sa mère P. P..., âgée de 63 ans, vivant dans une seule pièce, meublée d'une table, d'un fourneau, de chaises, d'une commode et de deux lits. Beaucoup d'images saintes aux murs. P. P... couche dans l'un des deux lits, et dans l'autre couche son fils C. P..., avec sa maîtresse, F. R..., femme de mauvaises mœurs. Celle-ci paie à la vielle mère 15 francs par mois comme location de sa moitié de lit, et vient souvent en aide au maigre budget de la famille chez laquelle elle vit. Le gain probable, pour les mois où on travaille, est de 70 francs. On se bat souvent en famille, et le langage est habituellement obscène.

Famille 7.

Elle est composée de G. L..., maçon, âgé de 37 ans, de son épouse E. S..., âgée de 26 ans, marchande de légumes, et de leur fille P. S..., ayant 5 ans. Ils vivent tous les trois dans une seule pièce et couchent dans le même lit. L'ameublement est très pauvre. Au

même ménage appartient une petite pièce commandée par la leur et qui est sous-louée par eux, pour le prix de 12 francs, à R. T..., femme de mauvaises mœurs, âgée de 24 ans. Celle-ci, cependant, exerce sa profession hors de la maison, mais souvent le ménage, occupé dehors par ses travaux, laisse à cette femme le soin de veiller sur l'enfant. Presque tous les jours, la famille reçoit la visite de N. O..., 26 ans, criminel récidiviste, inoccupé, amant très brutal de la femme de mauvaises mœurs R. T..., et qui souvent, étant ivre, la bat en présence de toute la famille. Le gain probable maximum, pour les mois où on travaille, est de 117 francs. Le langage est toujours obscène.

Famille 8

Elle est composée de G. G..., 48 ans, marchand ambulant, de sa femme, N. G..., fleuriste, et de leurs quatre enfants, âgés de 3 à 9 ans. Ce total de six personnes occupe une seule pièce ayant pour tout ameublement un petit lit, où couchent les époux, et une simple planche posée sur deux trétaux en fer et recouverte de chiffons servant de lit aux enfants. Aucune remarque à faire au point de vue moral, sinon la facilité avec laquelle cette famille fréquente les criminels récidivistes qui habitent la maison. Le gain probable de toute la famille, pour les mois où on travaille, est de 90 francs.

Famille 9

Elle est composée de F. O..., garçon boucher, âgé de 48 ans, de sa femme, M. S..., 35 ans, blanchisseuse, unie à lui sans mariage, et de cinq enfants ; trois garçons et deux filles, âgés de 15, 10, 9, 13 et 11 ans. De ces cinq enfants, les deux aînés, — un garçon et une fille — sont du premier mari de M. S..., qui est aujourd'hui veuve. Les trois autres sont nés de l'union illégitime du boucher et de la blanchisseuse.

Ils habitent et couchent tous dans la même pièce ; l'homme et la femme couchent dans un même lit et les enfants sur un matelas jeté par terre aux pieds du lit. Un petit cabinet de débarras, contigu à cette pièce, contient deux petits lits sous-loués pour cinq sous chacun, à deux garçons menuisiers dont l'un est l'amant de la blanchisseuse M. S... La petite fille de 13 ans a conscience de cette promiscuité, et lorsque des dames d'une société de bienfaisance viennent visiter la maison pour apporter quelque secours, elle ne révèle pas la présence des deux hommes dans la pièce voisine, et affirme que la famille se compose seulement de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. Le gain probable maximum pour les mois où on travaille est de 170 francs. Le langage est obscène et les parents se plaisent à raconter des anecdotes ignobles devant leurs garçons et leurs fillettes, qui naturellement se servent du même langage. Des rixes éclatent journellement entre eux.

Famille 10.

Elle est composée de P. T..., âgé de 52 ans, ouvrier inoccupé, de sa femme A. T..., âgée de 48 ans, lingère ; de deux enfants de 5 et 8 ans, et d'une petite nièce rachitique, âgée de 3 ans.

Toute cette famille vit dans une seule pièce excessivement petite ; les parents dorment sur des chiffons recouvrant une planche et les enfants sur des chiffons jetés par terre près du grabat des parents.

Le gain probable pour les mois de travail est de 80 francs. Le langage est habituellement obscène.

Famille 11.

Elle est composée de B. S..., âgé de 36 ans, tailleur de pierre et de sa femme, P. S..., âgée de 36 ans, couturière. Le mari est très souvent malade et passe une grande partie de ses journées au lit ; il a transmis à sa femme, depuis plusieurs années, une maladie infectieuse. D'ailleurs ce fait est assez fréquent chez les gens qui ont fait l'objet de cette étude. L ménage vit dans une seule pièce et loue au mois, à un vieux chiffonnier, un matelas qui est jeté par terre dans un coin de la pièce. Le gain probable maximum pour les mois de travail est de 75 francs.

A l'étage au-dessous de cette pièce, habitent le frère et les deux sœurs du tailleur de pierre.

Le frère, marchand de légumes, a 20 ans, les deux sœurs (repasseuses), sont âgées, l'une de 34 ans et l'autre de 24 ans. Il n'existe aucun sentiment affectif entre les différents membres de cette famille.

Les sœurs se battent souvent entre elles, le frère cadet ne se soucie nullement de l'état maladif de son frère aîné et du dénûment complet de sa famille. D'autre part le gain de ces trois individus est si maigre, qu'il serait difficile de venir en aide au frère miséreux.

Le frère cadet bat souvent ses sœurs ; le langage est quotidiennement obscène et les deux femmes entretiennent de bonnes relations avec des femmes perdues qui habitent la même maison.

Famille 12.

Composée de P. F..., journalier, âgé de 62 ans, de sa femme L. F..., femme de ménage, âgée de 49 ans, et de deux fils, dont l'un de 20 ans, menuisier et l'autre de 18 ans, journalier. Ces quatre personnes habitent une seule pièce, assez proprement tenue, et couchent dans deux lits ; le reste de l'ameublement est très pauvre ; l'alimentation est composée de potages, de légumes et de pain. Le prix de la pièce est de 7 francs par mois. Le gain probable maximum de toute la famille est de 70 francs par mois. Le langage est obscène, même entre mère et fils ou père et fils. D'ailleurs cette obscénité de langage est presque habituelle dans toutes les familles que nous avons étudiées, et les parents apprennent ce langage aux enfants qui s'en servent avec eux. Les deux frères se battent souvent pour raisons de femmes.

Famille 13.

L. F..., 43 ans, cordonnier, sa femme G. F..., 40 ans et 8 enfants de 4, 7, 10, 13, 14 ans (garçons), et de 6, 12, 15 ans (filles), vivent tous dans une seule pièce. Les murs sont très sales et couverts de dessins dont quelques-uns obscènes. Ces dix individus dorment dans deux lits : dans un des lits couchent les parents et les trois enfants plus jeunes, dans l'autre, les autres enfants. On mange du pain et du potage. Le gain probable maximum est de 65 francs. Rixes fréquentes. La femme G. F..., a une liaison hors de la maison. La fille aînée, tout en connaissant cette liaison, fréquente avec plaisir la maison de l'amant de sa mère. Le manque du sentiment de pudeur est tel que les enfants chantent les chansons les plus immorales et les plus indécentes en présence de leurs parents qui les applaudissent et sourient.

Famille 14.

M. S..., 40 ans, cocher, sa femme, S. S.., marchande ambulante et trois garçons de 8, 6, 2 ans. Relativement aisés (120 francs par mois). Trois pièces et deux lits : l'un pour les parents, l'autre pour les enfants. La troisième pièce est réservée à une jeune brodeuse, A. M..., 18 ans, qui est la maîtresse d'un frère de S. S... Toute la famille connaît cette liaison. La sœur même a aidé

son frère à séduire, pendant un voyage, dont il est inutile de rappeler les détails, la jeune brodeuse. Les deux femmes, qui sont d'ailleurs d'accord, s'adressent habituellement aux sorcières pour demander quelle doit être leur conduite dans les différentes circonstances de la vie. Le langage est quotidiennement obscène, même en présence des enfants. Le manque de sentiments affectifs envers les enfants est complet. On les laisse sans souliers, quelquefois sans manger et ils apaisent leur faim avec les résidus qu'ils vont chercher dans les immondices. On leur donnera à manger quand ils gagneront leur vie ! c'est le refrain du père.

Famille 15.

N. Q..., 60 ans, jardinier, et sa femme R. P..., 58 ans. Trois filles de 25, 22, 18 ans. Trois pièces. Trois lits. Dans l'un, dorment les deux vieux. Dans le deuxième, les deux filles de 22 et 18 ans. Dans le troisième, la fille plus âgée avec son « fiancé », — petit employé de magasin. Cette liaison est considérée comme normale par toute la famille. Ménage relativement aisé. Les hommes et les femmes ensemble gagnent un total de 260 francs. Manque de sentiments affectifs très remarquable. La mère a battu et blessé plusieurs fois ses filles. Pendant les rixes qui surviennent très souvent on se reproche d'un côté et de l'autre la mauvaise conduite dans la forme la plus crue et la moins équivoque. Langage habituellement obscène.

Je groupe dans le tableau suivant les notes les plus intéressantes qu'on peut retirer de l'enquête qui précède. D'un coup d'œil on pourra se rendre compte de l'état physique et moral de ces familles, et l'on pourra ainsi se préparer à mieux comprendre les observations qui vont suivre.

Famille n°	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
Nombre d'individus composant chaque famille	8	—	7	6 (1)	3	3	3	6	7	5	3	4	10	6	6
Nombre de pièces pour chaque famille	6	—	1	1	2	1	1	1	1	1	1	1	1	3	3
Nombre de lits pour chaque famille	6	—	2	1 (2)	2	2	1	2	1	2	2	2	2	3	3
Moyenne des individus couchant dans chaque lit	1 33	—	3 50	2 00	1 50	1 50	3 00	3 00	7 00	2 50	1 50	2 00	5 00	2 00	2 00
Combien de pièces pour chaque individu?	0 75	—	0 14	0 16	0 66	0 33	0 33	0 16	0 14	0 20	0 33	0 25	0 10	0 50	0 50
Gains mensuels pour chaque famille (en francs)	300	—	70	80 45 60 (3)	70	70	117	90	170	80	75	70	65	120	260
Etant donné les gains mensuels de chaque famille, chaque individu doit vivre avec une moyenne (par mois) de fr.	50	—	10	40 45 20 (3)	23	23	39	15	24	16	25	17	6	20	43
Y a-t-il promiscuité avec criminels ou prostituées?	oui	non	non	oui	oui	oui	oui	oui	non	non	non	oui	non	non	non
Le ménage est-il illégitime?	oui	oui	non	oui	oui	oui	non	non	oui	non	oui	non	non	oui	oui
Y a-t-il emploi habituel du langage obscène?	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui	non	oui	oui	oui	oui	oui	oui	oui
Y a-t-il des rixes et coups habituels?	oui	non	oui	non	oui	oui	non	non	oui	non	oui	non	oui	non	oui
Y a-t-il manque exagéré d'affectivité entre les membres de la famille?	oui	—	—	—	oui	—	—	—	—	—	oui	—	—	oui	—
Y a-t-il l'habitude d'interpeller les sorcières et de se servir de fétiches?	oui	oui	oui	oui	oui	—	—	—	—	—	oui	non	—	oui	non

(1) Ces six individus appartiennent à trois familles différentes, mais habitent la même pièce.
(2) Il existe 3 matelats pour les 3 familles, donc 1 matelat par famille.
(3) Chacun de ces chiffres se réfère à chacune des trois familles qui habitent la même pièce.

De l'examen de ce tableau on peut tirer plusieurs conclusions :

A) *Encombrement des pièces et des lits.* — La première série de remarques à faire est celle qui touche l'état physique d'encombrement dans les pièces et dans les lits. Cet état physique se répercute directement, comme on le verra bientôt, sur l'état moral.

Les différentes remarques à faire sur cet état d'encombrement peuvent s'énoncer ainsi :

1. Sur 15 familles, il y en a bien 10 qui vivent chacune dans une seule pièce.

2. Sur 15 familles, il n'y en a pas une dont les membres disposent au moins d'une pièce par tête. Chaque individu ne possède qu'une fraction de pièce, fraction qui, quelquefois, descend jusqu'à 1/10e, comme chez la famille n° 13, où 10 personnes habitent une seule pièce.

3. De cette façon, 77 personnes habitent 23 pièces, c'est-à-dire qu'il existe une moyenne de 3,20 individus pour chaque pièce.

L'encombrement est également grave en ce qui concerne les lits. Il n'existe aucune famille dont tous les membres possèdent un lit par personne : en moyenne il y a 2,30 personnes pour chaque lit. Cette moyenne étant le résultat de chiffres différents représente très imparfaitement l'encombrement des personnes dans les lits. Ainsi, il y a dans trois familles 1,50 personnes pour chaque lit (minimum), et dans d'autres 7 personnes dans le même lit (maximum).

B.) *Budgets mensuels des familles examinées.* — La deuxième série de remarques importantes à faire, — remarques d'ordre physique, mais qui cependant se répercutent aussi, comme les précédentes, sur la vie morale des personnes examinées, — est l'extrême mo-

dicité des gains mensuels des familles qui forment l'objet de nos observations :

1. Les gains mensuels (probables) pour chaque famille vont d'un *minimum* de 65 francs par mois à un *maximum* vraiment exceptionnel et unique de 300 fr. (famille 1). En tenant compte de cette famille privilégiée, dont le gain est, répétons-le, vraiment exceptionnel dans la masse des familles observées, — on trouve que chaque famille gagne en moyenne la somme de 100 francs par mois. Si l'on ne tient pas compte de cette famille 1, unique dans toute la série, la moyenne descend à 89 francs par mois.

2. En tenant compte du nombre des membres de chaque famille, on trouve que chaque individu des familles examinées doit vivre avec une somme moyenne de 25 francs par mois. Il faut remarquer que cette moyenne résulte de la somme de chiffres très différents. Ainsi, à côté des familles qui ont à dépenser pour chaque membre 50 francs (maximum), il y en a qui n'ont que 6 francs (minimum) (1).

(1) Une des plus remarquables enquêtes privées sur les ressources économiques des classes pauvres est certainement celle de M. Rowntree sur les pauvres de la ville de York, en Angleterre. (*La Pauvreté*, étude sur la vie urbaine.) York compte environ 78.000 habitants. Les conditions de travail y sont normales. La proportion des travailleurs salariés au total de la population y est sensiblement égale à ce qu'elle est dans l'ensemble du pays.

Avant de chercher à la répartir en diverses catégories, M. Rowntree a été amené à préciser et à définir la notion du paupérisme. Les questions dont il s'était proposé la solution étaient les suivantes :

Quelle est la mesure du paupérisme dans cette ville, en extension (total des miséreux) et en compréhension (moyenne des ressources de cette classe) ?

Quelle part de cette misère est due à l'insuffisance du revenu; quelle à l'imprévoyance ?

Combien de familles sont-elles tombées dans une misère si aiguë que leurs membres souffrent d'une insuffisance chronique de nourriture et de vêtements ?

Est-il possible de fixer avec précision la détérioration physique et

C) *Promiscuité avec les criminels et les prostituées.* — Cette remarque est déjà une remarque d'ordre moral. La promiscuité des familles ouvrières avec les criminels, les récidivistes et les prostituées, dans nos grandes villes, découle probablement de l'état physique d'encombrement déjà remarqué de toute la masse ou-

l'accroissement du taux de la mortalité qui sont les conséquences de cet état de choses ?

La méthode a consisté dans une enquête sur place, de maison en maison, parmi les onze mille cinq cent soixante familles qui appartiennent à la classe des prolétaires. Il a commencé par distinguer deux degrés de misère.

La première, dite *misère primaire* ou paupérisme proprement dit, comprend les familles dont le salaire total est insuffisant pour leur procurer le minimum nécessaire à l'entretien de la vie et à la capacité au travail. La *misère secondaire* comprend les familles dont le salaire total pourrait à la rigueur suffire à l'entretien de la vie et de la force de travail s'il ne survenait aucun accident (chômage, maladie, etc.) et si tous leurs membres se refusaient strictement toute espèce de superflu occasionnel ou de distraction.

Des calculs établis sur le prix minimum des aliments de première nécessité, des vêtements indispensables et du logement ont fixé le minimum de revenu nécessaire pour l'entretien de la vie et le maintien des forces de travail (minimum vital) à 27 fr. 05 par semaine pour une famille (moyenne) de quatre personnes.

A York, il n'y a pas moins de 7.230 personnes — à peu près 10 p. 100 de la population totale — qui ne gagnent pas ce minimum vital et qui rentrent dans la catégorie du paupérisme primaire.

Quant aux personnes qui rentrent dans la seconde classe — c'est-à-dire dont le revenu hebdomadaire suffirait à leur procurer tout juste le minimum vital, si elles ne subissaient aucun accident et si elles s'imposaient l'abstinence surhumaine de tout plaisir — elles sont au nombre de 13.072, soit 13 p. 100 du total de la population.

Ainsi donc, dans une ville de prospérité moyenne, où la richesse des classes possédantes est grande et où les conforts de la vie sont développés, 28 p. 100 de la population — pas loin du tiers, sensiblement plus du quart — vivent dans la misère, c'est-à-dire dans l'insuffisanse normale des moyens de satisfaire aux besoins élémentaires et aux nécessités indispensables de l'existence humaiue.

M. Ch. Booth, dans son admirable travail : *Life and labour of the People in London. Notes on Social influences and conclusion* (Londres, Macmillan et Cie, 1903), arrive à peu près aux mêmes conclusions, en

vrière et pauvre dans les logements à vil prix. Sur 15 familles examinées, il y en a bien 7 — c'est-à-dire presque la moitié — dont les membres frayent habituellement avec d'anciens récidivistes et des femmes de mauvaises mœurs habitant la même maison. Ces fréquentations ne sont accompagnées d'aucun froissement. La mère, avant de se rendre à son travail, n'hésite pas à confier ses enfants à la garde d'une prostituée, sa voisine, et lorsque quelque événement heureux se produit, la famille le célèbre par un repas auquel sont conviés les pires criminels du voisinage. Enfin les longues soirées d'hiver sont un prétexte à réunions intimes et causeries auxquelles prennent part ces étranges amis. On ne soupçonne même pas que ces gens peuvent être l'origine d'une contagion psychologique quelconque, et on les fréquente avec la plus grande indifférence. Entassés dans des taudis misérables, les uns sur les autres, les ouvriers n'ont pas la faculté de choisir leurs voisins; cette nécessité continue et constante finit par effacer tout scrupule — s'il y en avait — et détermine une habitude qui très probablement ne se formerait pas dans un milieu économique différent.

D) *Instabilité des familles examinées.*— L'impression générale qu'on retire d'un examen, même superficiel, des familles que nous avons observées, est le manque de liens solides entre les membres du même ménage.

fixant à 30,7 p. 100 le taux de la population pauvre à Londres. En effet il répartit comme suit les 4 millions d'habitants que comptait Londres en 1891 :

Très pauvres	354.444 :	8,4 p. 100	Pauvreté : 30,7 p. 100
Pauvres	938.293 :	22,3 —	
Travailleurs aisés	2.166.503 :	51,5 —	Aisance : 69,3 p. 100
Classes moyenne et dirigeante	749.930 :	17,8 —	
	4.209.170		

Il semblerait que la famille, — conçue comme une entité psychologique, formée par des individus qui se sentent fortement attachés les uns aux autres par des sentiments affectifs durables, — n'existe pas dans le très bas peuple, ou qu'elle repose sur une base instable et sans cohésion.

Les faits qui se réfèrent à ce sujet peuvent se classer en deux catégories. En premier lieu, la fréquence des unions passagères ; en effet, sur les quinze familles examinées, neuf sont illégitimes et formées d'une façon tout autre que durable. Cette énorme fréquence de l'illégitimité dans les ménages entraîne avec elle, non seulement la facilité avec laquelle les familles se forment et et se dissolvent, mais aussi, assez souvent, l'abandon complet des enfants de la part du père et quelquefois de la mère, à la nouvelle famille illégitime et transitoire qui se forme. Or, l'introduction constante — dans le sein d'une famille — d'éléments nouveaux qui ne sont généralement que passagers, ne peut certainement pas contribuer à établir des liens affectifs solides.

En deuxième lieu, il faut remarquer le manque de sentiments affectifs entre les différents membres du même ménage, ou au moins la façon peu délicate, peu raffinée et peu sensible avec laquelle se manifestent ces sentiments, si toutefois ils existent. Les rixes violentes, avec coups et blessures, se présentent d'une façon habituelle dans huit familles sur les quinze examinées, c'est-à-dire dans plus de la moitié.

La facilité et le peu de scrupules avec lesquels les individus des deux sexes s'unissent (d'une façon légitime ou non) à des personnes sans aucune moralité est certainement pour beaucoup (1) dans l'absence de sen-

(1) Sur les causes économiques de cette dissolution du ménage ouvrier, voir les pages qui suivent.

timents affectifs et dans la fréquence des rixes dans les familles examinées.

En effet, ce qu'on a pu tolérer ou pardonner sous l'influence de la passion ou de quelque autre cause passagère, devient odieux et haïssable dès que la passion est tombée, dès que les causes qui portèrent à l'indulgence ont disparu. Ce sont alors les regrets, les récriminations, les reproches, la jalousie rétrospective, qui amènent bientôt les querelles, les coups, et finalement l'abandon.

E) *Etat de la pudeur.* — En continuant l'examen des familles ouvrières qui ont formé l'objet des études qui précèdent, on constate que le sentiment de la pudeur sexuelle paraît leur manquer complètement ou du moins il semble qu'il se manifeste sous des formes primitives. Le tableau qui résume les principales observations faites sur ces familles indique, en effet, que l'emploi du langage obscène, d'une façon habituelle, a été noté 14 fois sur 15 familles — c'est-à-dire presque pour toutes. Cette remarque devient encore plus significative lorsqu'on pense à l'usage que les sujets examinés font de ce langage. Les parents s'entretiennent sur les sujets les plus scabreux avec des mots qui sont non seulement crus, mais ouvertement obscènes, en présence de leurs enfants ; les filles, quel que soit leur âge, emploient le même langage en causant avec leurs parents. La prédilection pour cettte sorte de langage ordurier et obscène, se manifeste à chaque instant de la conversation, quel que soit le milieu où elle a lieu.

M. Venturi, dans son étude : *Degenerazioni Sessuali* faisait remarquer que, tandis que chez les femmes cultivées le sentiment de la pudeur s'élève aux formes les plus exquises et délicates, chez les femmes d'une basse condition sociale, ce même sentiment existe comme

il existait dans ses formes primitives, chez les sauvages où les enfants qui, comme on le sait, ne le possèdent qu'à l'état rudimentaire. Cette remarque est, selon les observations faites sur les familles citées, profondément exacte. Le sentiment de la pudeur n'est pas, comme tout autre sentiment, un sentiment originaire de l'humanité, mais bien un sentiment acquis, qui s'est développé lentement et qui est devenu héréditaire comme tout autre sentiment. Aussi, n'existe-t-il que dans ses premières stratifications chez les hommes primitifs et chez les enfants (dont l'ontogénie répète la phylogénie), et il se présente de la même façon chez les individus ou chez les groupes sociaux dont les stratifications supérieures du caractère sont abolies ou dégénérées (1).

XLII

Organismes mentaux. — Idées abstraites. — Centres d'inhibition. — Impulsions. — Imprévoyance.

L'étude des caractères psychologiques des sujets appartenant aux basses classes sociales demanderait, pour être complète, de larges recherches de psychologie expérimentale. Nous nous proposons d'exposer un

(1) Une des preuves indiquant le manque ou l'insuffisante organisation du sentiment de la pudeur dans les basses classes sociales, est donnée par l'envahissement, dans l'argot populaire, des vocables obscènes. Voyez cette question, complètement développée, dans notre étude sur l'argot : *Il gergo nei normali, nei degenerati e nei criminali*. Torino, 1897, chap. VI et VII.

jour les conclusions d'une semblable étude. Pour le moment, nous nous bornerons à présenter quelques idées très générales sur ce sujet (1).

Certains caractères de la mentalité des individus appartenant aux basses classes sociales manquent d'une complète évolution, par suite du défaut d'éducation et d'instruction. Il n'est pas nécessaire de se livrer à un examen bien approfondi pour s'en rendre compte.

La vie psychique des idées chez l'homme, en général, est formée par l'ensemble de différents organismes psychiques, plus ou moins développés, qu'on pourrait appeler *organismes mentaux*.

Or, dans les basses classes, les organismes mentaux sont plus pauvres et plus primitifs que dans les classes élevées. On peut le prouver facilement au moyen d'une série d'expériences, à l'aide des *tests* mentaux.

Qu'est-ce qu'un organisme mental ?

Chaque idée est associée à des états psychiques présents et passés avec lesquels elle forme un tout organique, en sorte que l'apparition d'une idée appelle ces autres états psychiques avec lesquels elle est unie (2). Il se forme ainsi une série de groupes d'associations qui sont, précisément, les « organismes mentaux » et qui, plus ou moins riches suivant la qualité et la quantité des états qu'ils renferment, vivent ensemble dans la psychologie générale de l'individu.

Il s'agit d'*organismes*, dont chacun est formé de plusieurs associations plus ou moins vastes de sensations, de perceptions et d'idées. Ces *organismes* ont une vie et une évolution. Les enfants, chez lesquels les idées ne sont pas en grand nombre, ont des *orga-*

(1) Voyez, dans l'*Appendice*, les points sur lesquels doivent porter ces recherches de psychologie expérimentale.

(2) Voir Sergi, *Dolore e Piacere*.

nismes mentaux pauvres. Ils viennent de naître. Une idée, une perception, une sensation ne fait alors surgir qu'un nombre très restreint d'idées, de perceptions, de sensations. Mais au fur et à mesure que l'enfant grandit — que l'éducation et l'instruction versent dans sa psychologie des sentiments, des perceptions et des idées nouvelles — les organismes mentaux se développent et s'enrichissent. Or, chaque individu voit et juge le monde extérieur, non seulement à travers son tempérament et ses passions, mais aussi à travers les organismes mentaux de son cerveau.

Le paysan ou l'ouvrier qui regarde la statue de Bouddha au musée Guimet ne voit qu'un homme endormi. Aucun organisme mental riche d'idées ne surgit autour de cette image, ou s'il se forme une association d'idées, elle est certainement très pauvre et très étroite. Tandis que chez l'homme cultivé, cette même image fera jaillir des idées en foule. Ce Bouddha évoquera en lui l'histoire de l'Inde et de la Chine, la philosophie de la vie et de la mort, le phénomène de l'au-delà, la destinée des grandes civilisations disparues, la conquête anglaise en Orient, le *péril jaune*, la lutte pour la vie, les problèmes du mysticisme, etc. ! C'est tout un organisme mental vaste et géant qui surgit et qui passe devant la conscience. L'organisme mental est donc l'un des verres au travers desquels nous voyons le monde extérieur. L'homme instruit et l'homme du bas peuple ne regardent pas au travers des mêmes verres. Et à la longue la mentalité qui se forme dans l'un est fatalement différente de celle qui se forme dans l'autre.

Les organismes mentaux des hommes du bas peuple étant restés pauvres et se trouvant arrêtés à leur naissance, peuvent être comparés à ceux des enfants. C'est

une des raisons pour lesquelles la *mentalité* de l'homme du bas peuple rappelle si souvent l'ingénuité et la physionomie primitive de la mentalité enfantine.

Une nouvelle note d'infériorité, due au manque de développement complet de la mentalité, est l'impossibilité ou la difficulté que les hommes du bas peuple ont à s'élever aux idées abstraites. Ce fait peut être aussi démontré à l'aide de plusieurs expériences de psychologie expérimentale exécutées au moyen des tests.

M. Le Bon avait déjà remarqué, dans son livre *l'Homme et les sociétés* (I, 330), que les hommes des basses classes sociales, tels que les paysans ou les ouvriers, ont, dans la psychologie de leurs sentiments et de leur mentalité, plusieurs caractères communs avec les sauvages et les enfants, et parmi ces caractères communs, il aurait remarqué l'inaptitude à s'élever aux idées abstraites. « Quels sont, parmi les paysans de nos jours, ceux qui se sont demandé pourquoi ils sont nés et pourquoi ils doivent mourir, pourquoi la moisson mûrit sous les feux du soleil, pourquoi l'automne succède à l'été, pourquoi le gland devient chêne et l'enfant vieillard ? Dans le cerveau de l'homme primitif, pas plus que dans celui du sauvage, de telles questions ne se posèrent jamais. Comme au paysan de nos jours, ce qui l'entourait lui paraissait fort simple et ne provoquait pas en lui le moindre étonnement. »

L'infériorité des organismes mentaux et la difficulté de s'élever à des idées abstraites entraînent avec elles l'incapacité, pour les hommes du bas peuple, de concevoir les idées complexes. La mentalité de ces hommes devient une fonction automatique et non *constructive* (ce qu'on pourrait prouver avec des expériences à l'aide des *tests*), et en cela elle se rapproche une fois de plus de la mentalité primitive.

Nous ferons cependant remarquer qu'il se forme, de nos jours, dans le sein des basses classes sociales, une élite qui tend à se différencier, au point de vue psychologique, du reste de sa classe. Cette élite, formée par les plus intelligents et les plus cultivés, concentrée en groupes, en syndicats, en Chambres de travail, s'instruit, se pose des questions, désire voir clair autour d'elle. Cette élite élabore dans son sein une mentalité nouvelle et contribue ainsi à former ce puissant mouvement d'élévation des classes ouvrières auquel assiste le xxe siècle.

De même que les organismes mentaux, les *centres d'inhibition* ont aussi leur vie et leur évolution. Ces centres, qui empêchent la sensation ou l'idée de se transformer rapidement en un mouvement correspondant, sont encore impuissants, faibles et comme à l'état de naissance, chez les enfants et les primitifs, et ils ne se développent lentement et sûrement qu'avec le développement et l'évolution de la vie de l'individu et de l'espèce. C'est ainsi qu'en remontant toute l'échelle zoologique, — de l'animal inférieur à l'animal supésieur, au sauvage primitif, à l'homme moderne, — les *centres d'inhibition* se font plus larges, plus puissants et plus robustes.

L'impulsivité — par conséquent — diminue, la réflexion se développe, le cerveau de l'homme conquiert petit à petit, à travers les fatigues et les luttes d'une évolution séculaire, ses freins d'arrêt.

Cette même évolution des *centres d'inhibition* dans la vie de l'espèce se répète pour la vie individuelle, grâce à la loi par laquelle l'*ontogénie* répète la *phylogénie.*

Chez les enfants, ces *centres d'inhibition* ne sont, en effet, qu'à l'état embryonnaire. Ils se développent plus

tard avec le développement organique de l'individu. La vie émotionnelle de l'enfant est, — comme la vie émotionnelle du sauvage, — la dérivation de l'action réflexe. Plus tard, avec l'évolution de l'individu, les actions réflexes diminuent et les centres d'inhibition s'élargissent. En effet, l'impulsivité — qui est le meilleur indice du manque de centres d'inhibition ou de leur défectueuse organisation, — est plus grande chez les hommes des basses classes sociales que chez les hommes des classes supérieures. Il est facile de se rendre compte de ce phénomène, non seulement en faisant une série d'expériences de laboratoire, mais aussi en notant que la violence — caractère éminemment impulsif — est la base de la psychologie des hommes du bas peuple, tandis que la réflexion et la ruse sont la base de la psychologie des classes élevées. (Voir paragraphe XXXIV.)

Cette présence d'une plus grande impulsivité, indiquant un moindre développement des centres d'inhibition, enseigne encore une fois que la gymnastique cérébrale de l'homme du peuple se rapproche de celle du sauvage et de l'enfant.

Faut-il attribuer à la pauvreté dans l'association des idées, et à la plus grande impulsivité des hommes formant les basses classes sociales, leur proverbiale imprévoyance ?

Cette nouvelle note d'infériorité dans leur mentalité a frappé tous les observateurs. Elle est générale chez tous les membres des quinze familles observées plus haut, qui dépensent aveuglément tout l'argent gagné, même en sachant que, le jour suivant, ils n'auront pas de quoi acheter du pain.

M. Villermé, dans son ouvrage classique sur l'*Etat physique et moral des ouvriers*, écrivait ceci : « En

général, on peut affirmer que les ouvriers des manufactures pensent bien peu au lendemain. Dans les grandes villes surtout, plus ils gagnent, plus ils dépensent, et beaucoup à la fin de l'année se trouvent dans le même état de pauvreté, bien que leurs charges et leurs gains soient différents... »

M. Mézières, dans un petit livre oublié : *La Société française : le paysan*, *l'ouvrier*, *la bourgeoisie*, *l'aristocratie*, *les femmes* (1), écrit : « Aussi l'imprévoyance est-elle le défaut capital de l'ouvrier... on voit des ouvriers absorber en deux jours le bénéfice qui leur reste après une quinzaine de travail... Les mieux payés, ceux qui gagnent dans certains métiers jusqu'à dix francs par jour, n'en sont pas plus sages pour cela, et ils se trouvent à la fin du mois aussi pauvres que les plus pauvres. »

M. Dufay, dans son livre : *Essai sur la science de la misère sociale* (2) atteste le même manque de prévoyance chez le bas peuple, et il en donne quelques raisons :

« Supposons qu'elle (la famille ouvrière) pût, à la rigueur, faire de temps à autre un léger prélèvement sur les salaires dont elle dispose ; supposons qu'il y ait quelquefois pour elle un peu plus que le pain quotidien ; on s'étonne qu'elle ne fasse pas alors d'économies. Mais, en thèse générale, l'individu n'est porté à l'épargne que lorsqu'il a pour lui quelque espérance d'arriver ainsi à des résultats fructueux, à un meilleur avenir. A celui qui n'a qu'à peine les ressources du jour, il ne faut pas parler du lendemain ; il ne voit que le présent, et le temps à venir, même le plus rapproché, n'existe pas pour lui... »

(1) Paris, 1869, p. 39 et suiv.
(2) Paris, 1857, p. 43.

« La philanthropie préconise les bons résultats de l'épargne et elle y voit même parfois la guérison de toutes les souffrances qu'endurent les classes laborieuses. Mais c'est tomber dans une manifeste exagération. Il est dérisoire de recommander à ceux qui n'ont pas le nécessaire, d'économiser le superflu. L'esprit de prévoyance s'applique à une condition matérielle où l'on a cessé de vivre, comme on dit, au jour le jour ; il ne se développe qu'avec un certain degré de prospérité qui peut faire espérer mieux encore. »

M. Dufay ne voit ici que les causes économiques du phénomène. Elles sont certainement importantes, mais elles ne suffisaient pas, toutes seules, à expliquer le fait. Il faut recourir aux causes physico-psychologiques indiquées dans les pages qui précèdent : manque, ou organisation incomplète, des centres d'inhibition et des organismes mentaux (1).

XLIII

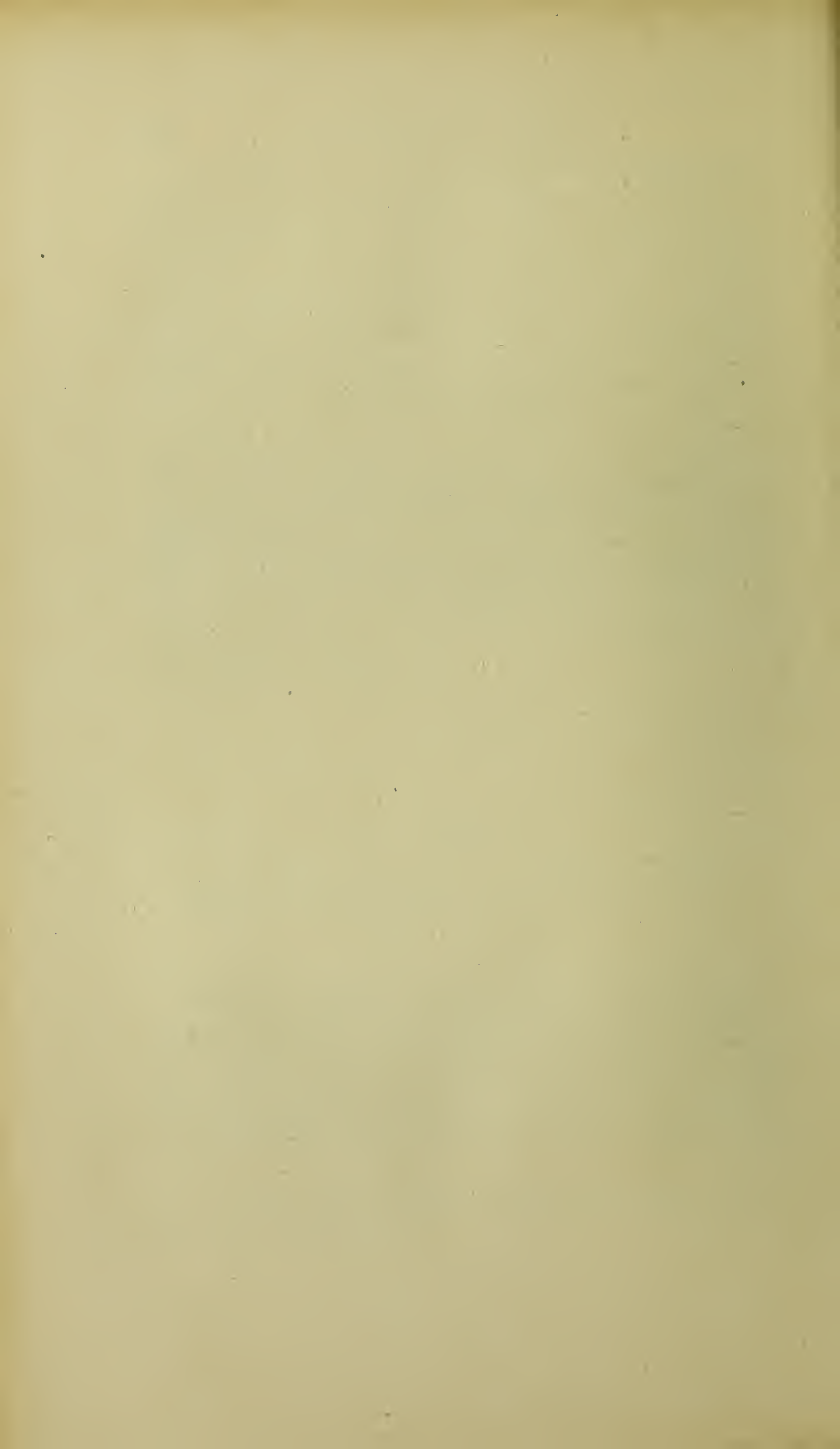
Infériorité psychologique des classes pauvres.

Lorsqu'on cherche à tirer une conclusion d'ordre général de tout cet ensemble de faits psychologiques qu'on vient de passer rapidement en revue, on trouve que la psychologie des individus composant les basses classes sociales, est d'un type inférieur et non complètement évolué. Elle se rapproche de celle des hommes

(1) Voyez une note sur l'imprévoyance des ouvriers dans Spencer *Principes de sociologie*, chap. X.

primitifs ou de l'enfant (1) et l'homme primitif et l'enfant représentent justement deux degrés inférieurs ou primitifs dans l'évolution sociale ou individuelle. La psychologie du bas peuple, donc, manque des stratifications récentes qui l'auraient rendue plus délicate et plus policée, ou, si elle possède ces stratifications supérieures, elle ne les possède qu'à l'état de désorganisation et de dégénérescence.

(1) Voyez, dans les *Principes de sociologie* de Spencer (p. 33 et suiv.), l'étude psychologique des peuples sauvages — dont l'auteur étudie l'impulsivité, l'imprévoyance, le manque d'idées abstraites, la pauvreté dans l'association des idées, la forme automatique de l'imagination, l'incapacité de concevoir les idées complexes, et, enfin, tous les caractères psychologiques que nous venons de constater chez les hommes des basses classes sociales.



QUATRIÈME PARTIE

LES CLASSES PAUVRES. — CAUSES DE LEUR INFÉRIORITÉ PHYSIQUE, ETHNOGRAPHIQUE ET PSYCHOLOGIQUE.

Les causes de l'infériorité physique, ethnographique et psychologique des basses classes sociales sont complexes. L'examen de ces causes réclamerait, à lui seul, une longue série de recherches expérimentales : nous n'exposerons ici que les lignes générales de la solution qu'il faut donner au problème en renvoyant le lecteur aux études, aux chiffres, aux expériences que la science possède sur ce sujet et que nous ne ferons ici qu'indiquer.

LXIV

Infériorité organique ou fonctionnelle ?

Les hommes qui se trouvent au bas de l'échelle économique et sociale se trouvent-ils dans cet état parce qu'ils sont physiquement et psychologiquement inférieurs ?

Ou bien :

Les hommes qui se trouvent au fond de l'échelle économique et sociale sont-ils physiquement et psychologiquement inférieurs parce qu'ils se trouvent dans une position sociale inférieure ?

Dans le premier cas, les hommes appartenant aux classes les plus basses de la société, seraient redevables de leur condition sociale aux tares physiques et organiques de leur organisme qui, en les plaçant dans une condition d'infériorité physique, les auraient jetés sur les degrés les plus bas de l'échelle sociale (*infériorité organique*). La dégénérescence organique qu'ils ont apportée avec eux dès leur naissance serait alors une sorte de boulet, attaché à leur existence, qui les ferait couler au fond de l'océan tumultueux de la vie sociale. L'infériorité physique serait la *cause* et la pauvreté serait *l'effet*.

Dans le second cas, au contraire, les hommes ne présenteraient pas sur eux toutes les marques d'infériorité physique que nous venons de trouver, s'ils avaient vécu dans d'autres conditions matérielles de vie. Le milieu, en un mot, serait uniquement le créateur de la déformation et de l'infériorité physique trouvées dans l'organisme des pauvres. Le milieu où se passe leur existence serait la *cause*, et l'infériorité physique *l'effet* (*infériorité fonctionnelle*) (1).

L'étude des conditions matérielles de la vie chez les pauvres servira à préparer la réponse qu'on peut donner à ces questions.

Les conditions matérielles de la vie dont nous nous occuperons ici, comme étant les plus importantes, comprennent quatre catégories de faits : 1° *l'alimentation ;* 2° *la fatigue* : 3° *le logement* ; 4° *l'usine.*

(1) Tout le monde connaît la théorie d'Ammon et de Lapouge, pour laquelle les classes inférieures sont telles parce que chez elles abondent les éléments brachycéphales, reconnus inférieurs par les deux auteurs ; dans les classes supérieures, au contraire, abonderaient les éléments dolichocéphales blonds, que ces mêmes auteurs estiment supérieurs.

XLV

L'alimentation.

L'alimentation des basses classes sociales a été largement étudiée par les hygiénistes et les économistes dans presque tous les pays d'Europe. Certes, l'étude de la qualité et de la quantité d'aliments consommés par les ouvriers et les paysans, présente un nombre considérable de difficultés. S'il est facile d'établir le bilan alimentaire des soldats, des prisonniers ou des individus des hospices, des collèges, des hôpitaux, etc., parce que ces hommes sont soumis à un régime alimentaire fixe, il est très difficile, au contraire, de fixer la ration alimentaire d'une famille d'ouvriers, ration qui change souvent suivant les saisons, les habitudes de vie et les conditions économiques, si incertaines et si oscillantes, d'une famille ouvrière.

Cependant quelques pays ont pu recueillir une série d'informations très détaillées sur ce sujet, à l'aide des administrateurs des sociétés coopératives ou de secours mutuel, des comices agricoles, des maires, des propriétaires, des directeurs des usines et de recherches privées faites par des statisticiens et des hygiénistes. L'Italie, par exemple, a recueilli ces informations dans une publication officielle : *Risultati dell' inchiesta sulle condizioni igieniche e sanitarie dei comuni del Regno*, à laquelle nous renvoyons le lecteur (1).

Cette *Inchiesta* constate chez les ouvriers italiens la prédominance de trois principaux types d'alimentation.

(1) Roma. Direzione generale della statistica, 1886. Voyez aussi dans l'*Inchiesta Agraria* (publication officielle) le bilan d'une grande quantité de familles de paysans et d'ouvriers avec les détails de toutes les dépenses alimentaires. Un des exemples les plus classiques du budget alimentaire et non alimentaire d'une famille de travailleurs des

Le premier type d'alimentation comprend quotidiennement 136 grammes d'albumine, 730 grammes d'hydrates, 30 grammes de matières grasses. Le deuxième type comprend quotidiennement : 160 grammes d'albumine ; 900 grammes d'hydrates, 30 grammes de matières grasses. Le troisième type comprend quotidiennement 105

campagnes est celui exposé par M. Romei (*Le case del popolo campagnolo*), et qui mérite d'être reproduit :

Budget d'une famille de travailleurs à la campagne. Famille composée du père, de la mère et de trois enfants :

RECETTES

Printemps : 60 journées de travail à 1 franc par jour....fr.	60 »
Eté : 90 journées de travail à 1 fr. 40 par jour.............	126 60
Automne : 70 journées de travail à 1 fr. 20 par jour........	85 »
Vente de blé (quintaux : 2,80) à 15 francs le quintal.... ...	42 »
Vente de haricots..	10 »
Vente de feuilles, produit des vers à soie et gain des fils....	120 »
RECETTE totale par an.....fr.	473 »

DÉPENSES

Déjeuner et souper. 3 kilog. de *polenta* à 0 fr, 18 le kilog. (par jour)...	0 54
" Companatico " pour manger avec la *polenta*	0 25
Potages et soupes..	0 40
Haricots...	0 45
Lard...	0 08
Sel..	0 03
Bois...	0 15
TOTAL de la dépense journalière pour manger....fr.	1 50
Dépense annuelle pour manger........................fr.	547 »
Loyer..	50 »
Vêtements..	60 »
Souliers et chapeaux.......................................	40 »
Linge..	20 »
Objets de maison...	15 »
Vin..	30 »
Tabac..	30 »
Autres dépenses..	22 »
TOTAL des dépenses......fr.	815 »

DÉFICIT ANNUEL.................... 342 francs.

grammes d'albumine, 670 grammes d'hydrates, 15 grammes de matières grasses.

Si l'on pense que le minimum de la consommation quotidienne pour un ouvrier qui travaille a été fixée par Moleschott de cette façon : 130 gr. d'albumine, 404 gr. d'hydrates, 84 gr. de matières grasses, on trouve que le troisième type d'alimentation est absolument insuffisant, et que le premier et le second, s'ils paraissent bons en ce qui concerne l'albumine et les hydrates, sont insuffisants pour les matières grasses (1). Mais il faut penser que seulement 17 p. 100 des matières albumineuses de ces trois types d'alimentation proviennent d'une alimentation animale ; tout le reste de l'albumine de ces rations ouvrières est végétale, et pour cela plus difficile à assimiler, — ce qui fait supposer qu'une grande partie de ces matières albumineuses n'est pas assimilée. Ces considérations nous permettent de conclure que le troisième type d'alimentation est encore plus insuffisant qu'il n'apparaît à première vue, et que le premier et le deuxième types sont à peine suffisants.

MM. Celli, Albertoni, Novi, Manfredi, Memmo ont étudié dans les laboratoires d'hygiène, et par la méthode expérimentale, l'alimentation des ouvriers et des paysans des différentes régions d'Italie. Tandis que l'*Inchiesta* a simplement calculé, sur les matières alimentaires des ouvriers et des paysans, la part qui revient aux matières albumineuses, grasses, etc., — ces hygiénistes ont suivi la méthode physiologique, qui est la plus sûre et la plus scientifique, et ont étudié directement sur les sujets la consommation et l'assimilation. Ces recherches de laboratoire sont donc plus complètes

(1) Ces valeurs ont été calculées suivant les analyses chimiques données par Moleschott (*La razione alimentare del soldato italiano*) et par Koning.

et plus dignes de foi que celles de l'*Inchiesta*. Je ne ferai que les résumer dans le tableau suivant :

Consommation (par jour)	Albumine	Graisses	Hydrates
	gr.	gr.	gr.
Paysan de la Vénétie........	117	64	619
— de l'Emilie (en été)...	152	64	670
— — (en hiver).	82	63	579
— des Abruzes	43-72	36-43	731-760
— des Apennins.......	59-123	19-62	663-251
Ouvrier à Rome............	106	26	507
— à Naples...........	70	31	368

Assimilation (par jour)	Albumine
	gr.
Paysan de la Vénétie...........................	87
— de l'Emilie...........................	63
— des Abruzes...........................	43
— des Apennins...........................	44-98
Ouvrier à Rome.............................	90
— à Naples.............................	56 (1)

(1) Celli, *Lezioni d'igiene sperimentale*, Rome, 1897-98 ; Albertoni e Novi, *Sul bilancio nutritivo del contadino italiano*, Bologna, 1894 ; Manfredi, *Sulla alimentazione dei poveri a Napoli*, 1893 ; Memmo, Sull' *Alimentazione*, negli *Annali dell' Istituto d'igiene di Roma*, vol. IV.

Si on compare les chiffres de ces auteurs avec ceux donnés comme *minimum* de la consommation par Moleschott, et si nous pensons que Voit donnait le chiffre de 108 grammes comme minimum de l'*assimilation* quotidienne d'albumine pour les individus qui ne se fatiguent pas, il est facile de conclure que l'alimentation de ces ouvriers et de ces paysans n'est pas suffisante,

et que les matières albumineuses, surtout, s'y trouvent en déficit.

Presque toutes les études semblables faites dans d'autres pays d'Europe s'accordent pour établir que — si dans la masse des classes ouvrières, quelques catégories d'ouvriers mangent suffisamment — la grande majorité se trouve plutôt mal partagée au point de vue de l'alimentation. Nous renvoyons le lecteur aux nombreuses publications spéciales faites par les hygiénistes sur ce sujet (1).

Or, une telle insuffisance de l'alimentation chez les hommes des basses classes sociales est certainement une des causes de leur infériorité physique, et il faut penser que le manque de nutrition frappe non seulement le développement organique, mais aussi la résistance à la maladie. M. Topinard écrivait à ce propos : « L'accroissement des os n'étant que l'expression de l'excès d'assimilation de la matière calcaire sur le mouvement de désassimilation, il est rationnel qu'une bonne ou mauvaise alimentation et tout ce qui concourt aux conditions extérieures de la vie ait une influence, à la fois sur l'accroissement et sa rapidité... La taille peut être même considérée comme un criterium de la nutrition et de ses effets soutenus et accumulés chez les individus (2). » Et M. Le Bon, en traitant de l'influence de

(1) Il est intéressant de remarquer les conclusions d'une communication du docteur Montfet à la Société de médecine et de chirurgie pratiques de Paris, à propos de l'alimentation chez les ouvriers français. (V. les *Bulletins et Mémoires de la Société de médecine et de chirurgie pratiques*, 1891. Rapport du docteur Guelpa.)

M. Montfet, ayant étudié l'alimentation et l'assimilation d'un groupe d'ouvriers parisiens, estime que « le travailleur français se nourrit mal ; sous l'action prolongée d'une nourriture insuffisante et mauvaise, son organisme s'épuise et est la proie que guette la tuberculose. »

(2) TOPINARD. *Anthropologie générale*, p. 416 et 428.

l'alimentation, écrivait : « On peut, au moyen du régime alimentaire, modifier rapidement le caractère, le poil, et, jusqu'à un certain point, la forme d'un animal. Transportés sur les bords de la Loire, les bœufs mal nourris de la Sologne acquièrent, en deux ou trois générations, un aspect différent (1). »

XLVI

Nutrition, développement physique de la population et mortalité.

Les rapports étroits qui existent entre l'alimentation et le développement organique trouvent leur confirmation dans quelques phénomènes anthropologiques et démographiques de la plus haute importance.

Nous croyons avoir démontré dans un long travail que les Italiens du sud ont une taille plus petite que les Italiens du nord, non seulement parcequ'il s'agit de deux types anthropologiques différents (brachy au nord et dolicho au sud), mais aussi parce que les conditions de l'alimentation sont différentes (1). Les Italiens du sud mangent moins et se nourrissent plus mal que les Italiens du nord (2), ils sont plus pauvres (3) et vivent, surtout les paysans, dans des conditions hygiéniques très mauvaises (4). C'est aussi pour cette raison

(1) Le Bon. *L'homme*, etc, I, 199. Voyez les nombreuses expériences de zootechnique sur le sujet.

(1) A. Niceforo. *Italiani del Nord e del Sud*, p. 10-107.

(2) *Ibid.*, p. 163-215.

(3) *Ibid.*, p. 417-451.

(4) *Ibid.* p. 556. Voyez, plus loin, le tableau page 298.

que la différence de taille entre les riches et les pauvres est plus petite dans le nord de l'Italie que dans le sud. Qu'on examine le tableau suivant que nous avons dressé, d'après les chiffres de M. Livi sur les conscrits italiens.

Taille moyenne des paysans	Taille moyenne des étudiants	Différence à l'avantage des étudiants
NORD		
165,4	167,5	2,1
SUD		
162,8	166,2	3,4
ILES		
162,3	165,3	3,0

On voit qu'au fur et à mesure qu'on descend du nord au sud la taille diminue, soit pour les paysans (pauvres) soit pour les étudiants (aisés), mais au nord la différence entre les pauvres et les riches aisés est de 2,1, tandis que, au sud, elle est de 3,4, et dans les îles de 3. Il ne s'agit pas là d'une simple différence de race. La différence de race apparaît dans la différence qui existe entre la taille des sujets aisés du nord et celle des sujets aisés du sud, les sujets aisés ayant pu rejoindre le maximum normal de leur taille. Cette différence de race est de 1,3. La différence entre les pauvres du nord

	Italiens du nord	Italiens du sud et des îles
Caractères physiques		
Taille moyenne (centim.)...........	165,5	162,8
Circonférence du crâne, ♂ (millim.)..	546	542
Capacité calculée du crâne, ♂ (c. c.).	1.540	1.527
Indice céphalique (sur le vivant).....	84,5	79,2
Périmètre du thorax (centim.).......	87,5	86,2
Poids absolu (kilog.)...............	65,2	63,9
Différence de la taille entre les paysans et les étudiants (centim.)......	2,1	3,2
Alimentation		
Consommation de la viande par tête et par an (en kilog.)..............	17,9	7,8
Consommation des œufs (en kilog.)...	4,3	2,1
Consommation individuelle de toutes sortes de céréales (en quintaux)....	2,1	1,6
Consommatian individuelle des légumes secs (en kilog.)...............	9,3	7,0
Consommation individuelle quotidienne d'albumine (calculée en grammes).......................	104	92
Richesse		
Richesse par habitant, calculée par M. Pantaleoni (en francs).........	2.211	1.333
Conditions hygiéniques		
Mortalité générale (sur 1.000).......	23,7	29
Mortalité par maladies infectieuses (sur 10.000).....................	10	27,1
Mortalité par malaria (sur 10.000) ...	0,6	13,1
Réformés pour petite taille (sur 100 conscrits)......................	8,10	21
Sur 10.000 habitants, habitent au-dessous du niveau de la rue..........	2,5	69,9
Sur 100 communes il y en a qui n'ont pas de nettoyage public...........	10	15
Sur 100 communes, il y en a sans égouts.........................	37	58

et ceux du sud monte, au contraire, à 2,6. Les pauvres du sud ainsi sont plus petits que ce qu'ils devraient être, si leur petite taille était uniquement le résultat de la race. La différence de la taille dans les deux races étant représentée par 1 cent. 3, et les pauvres du sud étant plus petits que les pauvres du nord de 2,6, il est clair qu'il reste 1 cent. 3 au désavantage des pauvres du sud, même en tenant compte de la différence de race, ce désavantage ne peut être imputé qu'à l'alimentation et aux conditions hygiéniques.

C'est surtout en Sardaigne, — où les conditions écomiques sont très mauvaises et les fièvres de la malaria sont plus fréquentes qu'en toute autre partie de l'Italie (1), — que nous avons constaté l'existence d'une grande quantité de sujets d'une taille excessivement petite (de 140 à 155 pour les hommes et de 141 à 151 pour les femmes) et d'une circonférence crânienne de 536 pour les hommes et de 526 pour les femmes. Sur 129 crânes secs, d'adultes, que nous avons tirés au hasard des ossuaires de toutes les parties de l'île, nous avons trouvé 30 microcéphales (capacité moyenne de 1090,33 pour les hommes et de 1048,66 pour les femmes), et 52 elattocéphales, avec une capacité moyenne de 1231,95 pour les hommes et 1217,87 pour les femmes (2).

Ces sujets, — pygmées et microcéphales ou presque, — sont très rares dans l'Italie du Nord et du Centre,

(1) La mortalité par *malaria* est de 25 p. 10.000 habitants en Sardaigne, et seulement de 5 p. 10.000 dans toute l'Italie.

(2) Les crânes microcéphales, selon la classification de Broca, vont de 0 à 1150 (capacité cranienne) ; les elattocéphales de 1151 à 1300. Les microcéphales et les elattocéphales sont ainsi les crânes plus petits de l'échelle de Broca.

Voir notre travail : Le varietà-pigmee e microcefaliche in Sardegna, dans les *An. della Società romana di antropologia*. Roma, 1896.

tandis qu'ils sont très fréquents dans l'extrême Sud d'Italie et dans l'île de Sardaigne. Même en admettant qu'il s'agisse là d'une variété humaine à petite taille et à petit crâne, on ne peut nier que les conditions économiques (misère) et hygiéniques (malaria) ont contribué à exagérer les caractères physiques de ces sujets en réduisant sensiblement leur développement organique.

M. Collignon, dans le canton de Pléan-le-Petit, l'un des plus misérables de la Bretagne, a trouvé quelque chose de semblable. « Bien que la population, écrit M. Collignon, appartienne à la race blonde de haute stature, la *taille moyenne* y descend à 1,605. Il n'y a cependant pas d'erreur possible, grâce à l'étude comparée des autres caractères (indice céphalique, nasal, couleur, etc.). Que la misère vienne à s'atténuer et la taille se relèvera immédiatement comme dans les cantons voisins de même race (1) ».

La considération d'ordre démographique sur laquelle nous voulons attirer l'attention du lecteur est celle qui montre le lien qui rattache la mortalité au prix des matières alimentaires. Si les conditions d'alimentation d'un groupe de population influent vraiment, comme on l'a vu jusqu'ici, sur le degré de son développement physique et de sa résistance aux maladies, il n'y a pas à s'étonner si on trouve un lien entre la courbe de la mortalité et celle du prix des matières alimentaires ou du coût de la vie. Ces recherches ont été faites dans tous les pays. Il suffira ici d'exposer quelques chiffres que nous tirons des statistiques officielles italiennes, indiquant, de 1862 à 1885, d'un côté les prix réunis du blé et du maïs, dont les basses classes sociales italiennes font une très grande consommation sous forme

(1) COLLIGNON. L'anthropologie au conseil de revision, dans le *Bull. Soc. anthrop.*, 1890.

de pain, de pâtes et de *polenta* ; — de l'autre, le taux de la mortalité pendant les années correspondantes (1).

MOUVEMENT DES PRIX DU BLÉ ET DU MAÏS.

MESURE DES SALAIRES ET CONFRONTATION DE CES DONNÉES AVEC LE TAUX DE LA MORTALITÉ

Années	Prix moyens (*en lires*) des céréales de 1re et 2e qualité au quintal			Heures de travail pour obtenir un salaire correspondant au prix d'un quintal de blé et d'un quintal de maïs	Mortalité
	Blé	Maïs	Total		
1862	28.32	19.91	48.43	364	31.06
1863	26.36	14.31	40.67	297	30.84
1864	25.57	15.50	41.07	293	29.66
1865	24.01	15.12	39.13	279	29.79
1866	27.30	17.21	44.51	311	28.97
1867	31.24	20.71	51.95	366	34.17
1868	32.69	19.27	51.96	353	30.48
1869	25.69	13.02	38.71	260	27.74
1870	27.67	14.86	42.53	274	29.84
1871	31.36	20.87	52.23	317	29.06
1872	32.17	24.34	57.11	332	30.65
1873	36.96	21.57	58.53	327	29.96
1874	37.55	27.40	64.95	353	30.31
1875	28.27	16.27	44.54	233	30.68
1876	29.49	16.44	45.93	232	28.68
1877	34.40	21.82	56.22	273	28.13
1878	32.13	22.42	54.55	264	28.84
1879	32.06	20.58	52.64	253	29.42
1880	32.99	24.23	57.22	265	30.50
1881	27.19	19.01	46.20	212	27.51
1882	26.24	20.55	46.79	213	27.40
1883	23.81	17.37	41.18	186	27.38
1884	22.29	14.94	37.23	168	26.58
1885	22.01	14.10	36.11	163	26.51

(1) *Risultati dell' Inchiesta*, etc., déjà citée, p. 131.

Ce tableau indique, avec un suffisant degré de vérité, quelle est l'influence du prix de la vie sur l'état physique de la population. On sait que le pain de blé, ou de maïs, ou mélangé de ses succédanés, est la base de l'alimentation des basses classes sociales en Italie. Le maïs est consommé en abondance, non seulement dans l'Italie septentrionale, mais aussi dans beaucoup de provinces méridionales, ainsi que cela est constaté par la quantité de maïs moulue annuellement et indiquée avec précision par les statistiques officielles. Ainsi, si on compare pendant plusieurs années les prix moyens du blé et du maïs, qui résultent des mercuriales des principaux marchés d'Italie, avec la mesure du salaire moyen journalier de certaines classes — plutôt nombreuses — de population ouvrière, on réussit à établir quels ont été, pour chaque année, l'effort et le travail que l'ouvrier a dû faire pour procurer du pain à lui et à sa famille. Cet effort peut être exprimé d'une façon assez exacte par le nombre d'heures de travail nécessaires pour gagner de quoi acheter un hectolitre de blé ou de maïs.

Le tableau dont il est question donne le prix du blé et du maïs dans la même période de temps, suivant les mercuriales des principales villes de chaque province d'Italie. En comparant la liste des prix des céréales avec celle des salaires ouvriers, on voit que pendant l'année 1862, il fallait, à un ouvrier des usines, 364 heures de travail pour gagner un salaire correspondant au prix d'un hectolitre de blé ou de maïs. Le nombre de ces heures de travail est allé en diminuant, pendant 3 années successives, pour augmenter de nouveau en 1866 (311 heures) et en 1867 (366 heures) qui furent des années de guerre et d'épidémies. En 1869, ce chiffre était réduit à 260, mais il remonta dans les années suivantes jusqu'en 1874 ; années qui, d'ailleurs, furent mauvaises pour toute l'Europe, tant au

point de vue des récoltes qu'au point des vue des affaires. Après l'année 1875, les conditions de vie se firent meilleures et plus faciles ; en 1885 il suffisait à un ouvrier de 163 heures de travail pour se procurer ses moyens d'existence, qui, dix ans auparavant, exigeaient le double de travail. Ces oscillations dans le coût de la vie se reflètent exactement dans les chiffres correspondants des décès. Elles démontrent l'influence que la cherté des vivres a exercée sur le bien-être de la population. Quand la vie se fait plus difficile, le nombre des morts augmente ; et au contraire quand les vivres deviennent meilleur marché, les décès diminuent.

Les années 1867, 1874, 1880 qui marquent le prix maximum de la vie, marquent aussi le nombre maximum de décès. Au contraire, les années 1865, 1869, 1876, 1884-85 qui furent des années faciles, donnent peu de décès (1).

XLVII

L'alimentation, le travail et la fatigue.

Le phénomène de l'insuffisance de nutrition chez les basses classes sociales prend une importance énorme lorsqu'on pense que ces classes qui se nourrissent mal et insuffisamment sont justement celles qui, au contraire, devraient se nourir avec abondance, car elles sont soumises quotidiennement à un travail musculaire qui arrive souvent jusqu'à la fatigue excessive (2).

(1) Tout le monde connaît l'influence du jeûne sur la facilité et la disposition à recevoir les maladies infectieuses. Les expériences de Canalis, qui, ayant fait jeûner des poulets et leur ayant inoculé le charbon, les vit mourir de cette maladie, quoique les poulets soient réfractaires au charbon, constituent un fait très important à cet égard.

(2) Henri DENIS. *L'Alimentation et la force de travail.* Bruxelles, 1887. Richardson a trouvé que l'homme le plus fort, travaillant quoti-

Il se présente alors deux faits connexes l'un à l'autre, qui influent d'une manière décisive sur le développement physique des hommes appartenant aux basses classes sociales :

1° Le travail musculaire des ouvriers comportant une notable dépense organique, réclame une alimentation abondante qui rétablisse l'équilibre organique. Mais cette alimentation étant presque généralement insuffisante, il arrive que chez les ouvriers la *dépense* de l'organisme est généralement supérieure à son *revenu*. De là leur infériorité organique qui se manifeste avec tous ces caractères dont l'ensemble pourrait s'appeler « pauvreté physiologique ».

2° La fatigue physique, même si l'alimentation est plus que suffisante, mais si le repos n'est pas assez long ni assez fréquent, entraîne avec elle, et avec elle seule, des phénomènes de dégénérescence dans l'organisme. Ces phénomènes se traduisent soit par l'accumulation, dans l'organisme, des toxines produites par la combustion et la dissimilation des muscles, et qui n'ont pas eu le temps d'être éliminées, soit par les mauvais état et fonctionnement du cœur, des reins, de la digestion stomacale, des cellules cérébrales, etc.

Tous ces faits ont été largement étudiés par les physiologistes, qui sont d'accord pour conclure que la fatigue continue produit un état de déchéance organique ; soit que les toxines agissent directement en produisant une véritable autointoxication de l'organisme, soit qu'elles se limitent à mettre l'organisme dans un état d'infériorité favorisant la maladie et la mort.

diennement, ne doit pas dépasser la limite 78.750 kilogramètres. Or, d'après ce même auteur, les ouvriers anglais des docks fournissent un travail égal à 110.250-116.550 kilogramètres. *Report of proceedings of annual congress of the sanitary institute of Great-Britain at Brighton*, 1890.

En dehors des études physiologiques sur ce sujet, les études strictement anthropométriques montrent avec évidence l'influence désastreuse que la fatigue physique exerce sur le développement organique. Le docteur Constant, en comparant entre eux les enfants du même âge, dans des établissements où on travaille de 8 à 11 heures par jour, et dans d'autres où on travaille 7 heures, constata à l'avantage des enfants travaillant dans ces derniers, 1 centimètre de taille, 1 kilogr. de poids et 10 millimètres de thorax en plus (1). M. Cowel avait déjà démontré que le poids et la taille des enfants soumis, dans des manufactures, à un travail fatigant, sont à tout âge examiné (de 9 à 18 ans), plus petits que ceux des enfants du même âge soumis à des travaux moins fatigants (cité par Quételet : *Physique sociale*, livre III, chap. II).

Les expériences de M. Pinard et de M. Bachimont éclairent d'une lumière nouvelle ce problème. M. Pinard, ayant étudié le poids de 1.500 nouveaux-nés trouva que les enfants des mères ouvrières qui avaient travaillé jusqu'au moment de l'accouchement, ne pesaient que 3.010 grammes, tandis que les nouveaux-nés des mères ouvrières qui étaient venues à la clinique longtemps avant l'accouchement, et qui, par conséquent, s'étaient reposées, pesaient 3.366 grammes, soit une différence de 356 grammes à l'avantage des nouveaux-nés de cette deuxième catégorie. M. Bachimont rechercha le poids moyen de 4.455 nouveaux-nés accouchés par des femmes qui avaient travaillé pendant les 9 mois de grossesse, mais dans des conditions différentes :

1° Qui avaient travaillé pendant les 9 mois de grossesse restant debout ;

(1) V. Labit et Polin, *Hygiène scolaire*.

2° Qui avaient travaillé pendant les 9 mois de grossesse assises ;

3° Qui avaient travaillé pendant les 9 mois de grossesse assises, mais faisant mouvoir les jambes ;

4° Qui se reposèrent pendant 2 où 3 mois et plus.

Et il obtint une échelle de mesures où, à chaque degré d'une plus grande fatigue de la mère, correspond presque exactement un poids moins fort chez le nouveau-né :

Travail et fatigue chez les mères, pendant la grossesse.	Poids des nouveaux-nés.
Travail debout	2 kil. 98
Travail restant assises, mais en faisant mouvoir les jambes	2 kil. 95
Travail en restant assises	3 kil. 09
S'étant reposées pendant 2-3 mois et plus	3 kil. 29 (1).

L'infériorité physique des hommes appartenant aux basses classes sociales serait alors déterminée, non seulement par l'insuffisance de l'alimentation, mais aussi par la rupture d'équilibre entre les *revenus* et les *dépenses* de l'organisme et par l'état de *fatigue* chronique dans laquelle les travailleurs se trouvent généralement. Le tableau statistique qu'on a dressé plus haut, indiquant la mesure de salaires et la mortalité en Italie pendant les années 1862-1885, ne donne-t-il pas, d'autre part, une démonstration économique du phénomène, après la démonstration physiologique et celle anthropométrique ? Il démontre assez clairement que lorsque les heures de travail nécessaires pour obtenir un salaire correspondant au prix d'un quintal de blé et d'un quintal de maïs augmentent, cet effort se révèle

(1) Voir les Actes du Xe Congrès d'hygiène, etc. Paris, 1900.

immédiatement, dans la courbe de la mortalité, par une hausse dans le chiffre des décès. Inversement, lorsque le nombre d'heures de travail diminue, cette diminution de l'effort se reflète dans le mouvement de la mortalité avec une diminution dans le chiffre des décès. L'année 1867 qui marque le chiffre maximum des heures de travail nécessaires pour obtenir un salaire correspondant au prix d'un quintal de blé et d'un quintal de maïs (366 heures), correspond aussi au taux plus haut de la mortalité (34,17). Et l'année 1885 qui indique le minimum des heures de travail (163 heures), correspond au minimum de la mortalité (26,51). Le lien très étroit entre l'effort fatigant de la masse des travailleurs et la mortalité reçoit ainsi une nouvelle constatation.

La plus grande partie de ces recherches, quoique poursuivies dans des laboratoires de physiologie ou d'anthropologie, intéressent au plus haut degré les sciences sociales.

Les problèmes tels que ceux du travail de l'ouvrier, de sa durée, de la production industrielle, que l'on croyait être strictement économiques et sociaux, s'appuient ainsi sur la base positive et réelle de la physiologie et de l'anthropologie, et les résultats de l'observation et de l'expérience pénètrent dans le champ fermé, et trop souvent abstrait, des sciences sociales et économiques. Encore une fois, on a la confirmation de ce fait, que la science qui étudie la société humaine et les différentes classes de cette société n'est pas, comme on a pu le croire quelquefois, une métaphysique vide et abstraite, mais est une science naturelle qui, comme la zoologie et la botanique, étudie l'animal « homme » au moyen de l'observation et de l'expérience.

XLVIII

La fatigue et la sensibilité.

Si nous nous arrêtions à résumer les conclusions des innombrables travaux faits par les physiologistes sur les rapports qui existent entre l'état de l'organisme et la fatigue, nous ne ferions ici qu'un travail de compilation inutile. Qu'il nous soit seulement permis d'exposer quelques recherches personnelles à propos de l'influence de la fatigue physique sur la sensibilité, recherches qui, sans avoir une grande importance, pourraient contribuer cependant à expliquer le fait très probable de la faible sensibilité des basses classes sociales.

Nous avons mesuré sur nous-même, à l'aide de l'esthésiomètre de Brown-Séquard, la sensibilité générale, à droite, sur l'extrémité intérieure de l'indicateur, sur le dos de la main et sur la joue, près du tragus, à l'état de repos et au cours d'une série continue d'efforts fatigants ; et nous avons pu constater d'une façon très nette que la sensibilité générale diminuait avec l'augmentation de la fatigue.

Voici les détails de ces expériences :

Pendant sept jours de suite, nous avons mesuré quatre fois de suite notre sensibilité générale au doigt, au dos de la main et à la joue, près du tragus (côté droit) dans les conditions suivantes :

1° La première fois, après nous être levé du lit le matin, c'est-à-dire dans l'état de repos (8 heures du matin).

2° La deuxième fois, après un travail intellectuel de

deux heures exécuté tout de suite après le lever du lit (10 heures du matin).

3° La troisième fois, après une série d'efforts physiques, accomplis tout de suite après le susdit travail intellectuel, consistant dans l'action de soulever de terre avec la main droite, jusqu'à la hauteur de l'épaule, un poids de 15 kilogrammes pendant vingt fois consécutives.

4° La quatrième fois, après tous les susdits travaux et une nouvelle série d'efforts physiques égaux aux efforts précédents (soulèvement d'un poids de 15 kilogrammes, etc. etc.)

Le tableau suivant indique pour chaque jour et pour chacune des quatre mensurations *l'indice de la sensibilité* (1).

	Indices de sensibilité			
	A l'état de repos	Après 2 heures de travail intellectuel	Après le susdit travail intellectuel et une série d'efforts physiques	Après les susdits travaux et une 2e série d'efforts physiques
1er jour..........	2,2	2,5	2,8	3,6
2e —	2.2	2,7	2,8	3,2
3e —	1,9	2,6	2,7	3,0
4e —	2,1	2,6	2,7	3,8
5e —	2,3	2,7	2,6	3,4
6e —	1,9	2,8	2,8	3,0
7e —	2,1	2,3	2,3	2,9
MOYENNE....	**2,10**	**2,60**	**2,67**	**3,29**

(1) Chaque *indice de sensibilité* est donné par la somme de sensibilité au doigt, au dos de la main et à la joue. Voir le paragraphe 28. Il est entendu que plus le chiffre est haut, plus la sensibilité est faible.

En étudiant les nombreux chiffres qui résultent de ces recherches, on voit clairement qu'à chaque fatigue, la sensibilité diminue, et cette diminution apparaîtrait très évidente si l'on faisait une traduction graphique des moyennes des différents indices de la sensibilité : 2,10 ; 2,60 ; 2,67 ; 3,29.

Cette recherche, qui d'ailleurs ne fait que confirmer les résultats d'autres recherches semblables, pourrait contribuer à nous faire comprendre pourquoi la sensibilité est moindre chez les hommes des basses classes sociales qui sont justement des individus soumis quotidiennement à une fatigue chronique.

XLIX

Le logement.

Les logements des basses classes sociales ont fait l'objet de nombreuses études, et presque toutes les grandes villes d'Europe et d'Amérique possèdent des enquêtes, souvent très détaillées, sur ce sujet.

Le *logement* constitue une de ces conditions matérielles de la vie qni ont une certaine influence sur l'état physique de la population : il résulte, en effet, de ces différentes enquêtes auxquelles nous renvoyons le lecteur, que les logements des basses classes sociales se trouvent presque toujours dans un état remarquable d'infériorité hygiénique.

Les enquêtes les plus importantes sur les logements des ouvriers sont : pour l'Angleterre, l'enquête du ministre Croos (1875) ; pour Francfort-sur-le-Mein, l'enquête de M. Miquel (1888) ; pour Bruxelles, celle des

Commissions de surveillance des logements (1889 et 1890) ; pour Stuttgard, celle de l'*Association pour le logement* (1887), célèbre pour avoir établi que 3.317 lits étaient destinés à recevoir 5.048 personnes ; pour Vienne, les enquêtes périodiques, faites par la ville ; pour Berlin et Budapest, les enquêtes officielles publiées avec les recensements de la Ville et qui constituent tout ce qu'il y a de mieux actuellement à cet égard ; pour la France, l'enquête de 1894 faite sous les auspices du *Comité des Travaux historiques et scientifiques* ; pour la Suisse, l'enquête de Genève en 1884, de Saint-Gall en 1885, de Zurich en 1892, de Lausanne en 1896, de Bâle en 1889, etc., etc. Cette dernière est une des plus complètes et a été insérée dans une remarquable étude de M. Karl Bucher.

D'après les données d'une enquête municipale sur les logements de la ville de Lausanne et d'après les chiffres officiels du mouvement démographique dans cette même ville, nous avons pu dresser un tableau qui indique assez exactement, quelles sont les conditions du logement pour la partie pauvre de la population d'une ville (1).

(1) L'influence de l'encombrement dans les maisons sur la mortalité, est mise en évidence par une statistique de M. Korosi, directeur de la statistique à Budapest. M. Korosi, dans son travail : *Influence du dedegré d'aisance et du logement sur la mortalilé et les causes de décès* (Stuttgart, 1885), a trouvé que l'âge moyen de ceux qui demeurent dans les logements habités par une ou deux personnes au plus, vivant dans la même chambre, est de 47 ans ; pour ceux qui vivent dans une chambre de deux à cinq personnes, l'âge moyen est de 39 ans ; pour ceux qui vivent dans une chambre de cinq à dix personnes, l'âge moyen est 37 ans, et pour ceux enfin qui vivent plus de 10 par chambre, l'âge moyen est seulement de 32 ans. Il faut remarquer que l'entassement des ouvriers dans leurs maisons est un fait général. De l'enquête accomplie par la Commission du travail de Washington, il résulte que, dans les villes allemandes, les ouvriers non seulement

	Dans les quartiers plus riches	Dans les quartiers plus pauvres	Moyenne générale pour toute la ville
Nombre d'habitants pour chaque pièce	0,79	1,26	1,01
Mètres cubes d'air pour chaque habitant dans les pièces où l'on couche	27	18	22
Pièces pour chaque logement.	7,3	3,3	4,7
Sur 100 logements combien il y en a qui sont humides ?.	3,9	12,5	7,6
Sur 100 pièces combien il y en a sans soleil ?	10	52	32
Sur 100 logements combien il y en a qui ont des latrines sans eau ?	25	81	59
Individus qui logent dans chaque immeuble	13	21	18
Chaque pièce a, en moyenne, une surface de	24,1	12,2	16
Combien de mètres cubes d'air a chaque habitant dans son logement?	68,7	30,3	43
Surface moyenne des pièces où l'on couche	15,1	13,1	13,8
Mortalité sur 1.000 habitants.	12,5	22,5	18,9
Mortalité infantile de 0 à 4 ans sur 1.000 habitants	0,76	4,5	2.8
Délits sur 1.000 habitants....	4.5	16,9	11,0

sont obligés à vivre dans une seule pièce, mais ils doivent aussi sous-louer des matelas ou des coins de la pièce à d'autres ouvriers.

Les *Comités de patronage* à Bruxelles constatent également que dans quatre districts il y avait 2.870 familles ouvrières avec une seule pièce, et, parmi ces familles, 406 n'avaient qu'un seul lit où couchaient les jeunes, les adultes, les hommes et les femmes ensemble.

L'*Inchiesta sulle condizioni igieniche e sanitarie nei comuni del Regno* (Roma, 1886) a révélé les mêmes faits pour l'Italie. A Milan, qui est cependant une des villes les plus riches et les plus civilisées d'Italie — 27.976 familles habitent dans des appartements formés... d'une seule pièce ; et une étude du docteur Casalini, pour la ville de Turin, montre que 78,026 individus, c'est-à-dire le quart de la popula-

Les principales conclusions qui découlent de l'examen de ce tableau sont celles-ci :

Les pauvres vivent dans leurs logements dans un état d'encombrement beaucoup plus grand que les riches ils disposent dans leurs logements d'une quantité d'air moindre que celle des logements des riches ; les logements humides et les pièces sans soleil sont plus fréquents dans les quartiers pauvres que dans les quartiers riches ; les pièces des logements pauvres sont de la moitié plus petites que celles des riches ; et c'est justement dans ces quartiers pauvres et anti-hygiéniques que la mortalité est plus grande (1).

Il est intéressant de remarquer à ce propos, le rapport très étroit qui existe entre la mortalité et la quantité d'air respirable dans chaque appartement. A cet effet, nous avons groupé dans trois colonnes séparées, les chiffres de la mortalité, du prix du loyer et de l'air respirable dans tous les vingt-cinq arrondissements de la ville de Lausanne. Ces tableaux révèlent un lien bien défini entre le prix du loyer et la mortalité, mais le

tion de Turin, vit « dans une agglomération bestiale ». (*Critica sociale*, 1er novembre 1902.)

Voyez aussi l'étude complète de M. Bertillon : *Essai de statistique comparée du surpeuplement des habitations à Paris et dans les grandes capitales européennes*. Paris, Chaix, édit., 1894.

(1) Un exemple frappant de l'influence exercée par le mauvais logement sur le degré de mortalité, est offert par les chiffres publiés par l'*Office du Travail* de Washington, à propos d'Edinbourg, où la mortalité, qui oscillait entre 26 et 37 p. 1.000 (années 1870-1880), est descendue à 18 et 23 p. 1.000 (années 1881-1891), après les expropriations et l'assainissement des maisons. (Sould. *The housing of the Working people. Report of the commissioner of Labour* etc., 1895. Washington, p. 465.

Egalement, on lit dans le « Report of Metropolitan Board of the health of the State of New-York », qu'à Birmingham, après l'exécution de l'*improvement scheme*, la mortalité est descendue de 24,8 à 19,7 p. 1.000.

rapport entre l'air respirable et la mortalité est encore plus étroit et plus évident ; les deux courbes se suivent presque toujours, et il suffit que l'air respirable augmente de quelques mètres cubes pour que la mortalité diminue immédiatement. Ce fait démontre l'importance que la quantité d'air respirable exerce sur l'état physique de la population.

Prix du loyer dans 25 quartiers de Lausanne	Mortalité pour 1.000 habitants	Cube d'air par habitant sur l'ensemble des pièces du logement
250	34.6	26.1
293	26.7	26.4
328	14.6	30.5
345	23.7	34.3
353	19.6	34.4
380	21.6	30.2
384	17.2	30.4
401	20.5	31.8
414	15.7	39.5
418	22.0	36.5
419	23.4	32.5
442	33.0	30.0
476	15.1	33.6
517	18.8	45.4
673	11.4	45.2
680	13.0	52.2
717	27.0	29.8
800	23.4	60.6
819	13.1	59.5
856	15.4	53.7
900	11.5	60.7
1.016	14.6	66.2
1.192	13.9	64.9
1.392	10.0	59.6
1.490	11.8	84.4

L

L'usine.

Les basses classes sociales vivent généralement dans un milieu antihygiénique, non seulement dans leurs logements, mais aussi dans les usines où elles travaillent.

Dans les usines les organismes subissent les effets de l'air chaud ou vicié, des gaz irrespirables, des poussières de nature organique ou inorganique, des poisons industriels; c'est là que s'élaborent toutes sortes d'intoxications, dangereuses non seulement pour les ouvriers, mais aussi pour leur progéniture (1). Le docteur Féré a montré à l'aide d'une série d'expériences de laboratoire sur les œufs intoxiqués, la grande quantité de dégénérescences auxquels sont soumis les organismes nés de ces œufs (*Arch. de la Société de Biol. de Paris*). M. Paul en étudiant direc-

(1) Voir, dans l'*Office du Travail*, 1891. Clément et Fontaine : « Les Poisons industriels » ; et dans le *Dictionnaire des sciences médicales* : « Maladies des ouvriers. »

Les hygiénistes ont mesuré la quantité de poussière qu'on aspire en moyenne chaque jour dans une maison d'habitation — où généralement vivent les classes aisées et les individus exerçant des professions libérales — et dans les usines. M. Celli, professeur à la Faculté de médecine, donne à ce propos les chiffres suivants, qui montrent l'énorme quantité de poussière « industrielle » que les poumons des ouvriers sont forcés d'aspirer :

Grammes de poussière inspirés chaque jour.

Dans une pièce d'habitation	0,002
Dans un laboratoire de tapisserie	0,05
Dans une scierie	0,09
Dans une fabrique de laines	0,10
Dans un moulin	0,12
Dans une fabrique de ciment	0,12
Dans une fonderie	
Dans une fabrique de tabacs	

Celli. *Leçons*, p. 558.

tement les résultats de 141 grossesses dues à des pères frappés par l'empoisonnement saturnin, trouva 82 avortements, 4 naissances prématurées, 5 morts-nés, 50 nés vivants dont 20 morts dans la première année, 15 avant 3 ans, et seulement 15 ayant survécu (*Arch. de méd.* 1860). Roque, sur 16 familles de *saturnins*, non alcooliques, trouva une grande quantité d'enfants frappés par la mort à cause d'affections centrales, d'épilepsie ou d'imbécilité. (*X*[e] *Congrès int. d'hygiène*, Paris, 1900.)

Aux effets anti-hygiéniques causés par les conditions de la vie dans les logements, viennent ainsi s'ajouter ceux de la vie dans l'usine. L'organisme humain, torturé par cette accumulation de circonstances physiques que nous venons de passer rapidement en revue, tombe insensiblement dans la déchéance, la dégénérescence et la mort.

Même si les recherches de physiologie, de pathologie et d'hygiène, qu'on vient de citer, n'existaient pas, les simples observations anthropométriques sur les ouvriers, suffiraient à révéler les effets du travail dans l'usine sur l'organisme humain.

M. Demienteff, pour étudier l'influence que le milieu malsain de l'usine exerce sur l'organisme humain, a comparé la taille, le thorax, le poids et la force des ouvriers travaillant dans les usines malsaines, à la taille, au thorax, au poids et à la force des ouvriers travaillant dans les usines moins malsaines. Il a groupé d'un côté des ouvriers travaillant dans les usines des industries textiles, — très malsaines en raison des poussières qu'ils sont obligés de respirer, — et de l'autre des ouvriers travaillant à des industries non textiles (1). Ces

(1) Demienteff. *La Fabrique* (en russe, Moscou, 1893), longuement cité par Sachanine. *Le Travail quodidien et la santé générale de l'adulte*. Lyon, 1900.

observations, portant sur 16,000 ouvriers de tout âge, mênent à cette conclusion : que les ouvriers des industries textiles ont à tout âge de la vie, une taille, un poids, un thorax et une force moindres que la taille, le poids, le thorax et la force des ouvriers d'industries moins malsaines et moins antihygiéniques. Difficilement on pourrait trouver une démonstration anthropométrique plus éloquente de l'influence de l'usine sur l'organisme humain. Voici les chiffres de Demienteff :

Age	Taille		Poids relatif à 1 mètre de taille		Circonférence du thorax relative à 1 mètre de taille	
	Usines non textiles	Usines textiles	Usines non textiles	Usines textiles	Usines non textiles	Usines textiles
10 ans.....	1.267	1.265	21.96	21.70	51.98	51.38
11 —.....	1.307	1.302	22.12	22.45	50.29	50.88
12 —.....	1.346	1.329	23.11	23.11	49.65	50.56
13 —.....	1.371	1.367	23.54	24.14	49.66	49.99
14 —.....	1.416	1.406	25.06	24.87	49.35	49.33
15 —.....	1.485	1.458	27.18	26.49	49.14	49.42
16 —.....	1.538	1.520	29.18	28.64	49.21	49.47
17 —.....	1.598	1.572	31.91	30.87	49.78	49.82
18 —.....	1.629	1.614	33.60	32.85	50.59	50.26
19 —.....	1.650	1.624	34.98	33.65	51.04	51.01
20 —.....	1.651	1.639	35.41	34.35	51.64	51.56
21 —.....	1.654	1.639	35.41	34.24	51.48	51.23
22 —.....	1.660	1.640	35.65	34.33	51.63	51.41
23 —.....	1.657	1.641	35.87	34.97	51.90	51.32
24 —.....	1.663	1.638	35.86	35.04	51.85	52.17
25-29 ans ..	1.658	1.645	36.22	35.37	52.42	52.24
30 34 — ..	1.659	1.647	36.54	35.77	52.95	52.63
35-39 — ..	1.659	1.648	36.87	35.79	53.18	52.82
40-44 — ..	1.657	1.643	36.92	35.92	53.43	53.15
45-49 — ..	1.656	1.643	37.02	36.03	53.52	53.34
50-59 — ..	1.655	1.642	36.61	35.90	53.67	53.60
60 et plus.	1.655	1.633	36.44	35.09	53.96	53.32

Age	Force manuelle des ouvriers	
	Usines non textiles	Usines textiles
14 ans	33,09	32,82
15 —	36,94	34,67
16 —	42,51	39,49
17 —	48,49	43,65
18 —	54,11	54,03
19 —	59,43	54,83
20-21 ans	59,99	58,18
22-23 —	62,16	59,11
24-25 —	63,67	60,07
26-27 —	63,42	59,59
28-29 —	61,37	59,71
30-34 —	63,19	59,58
35-39 —	62,38	56,71
40-49 —	59,54	55,53
50-59 —	54,78	49,02
60 ans et au-dessus	49,31	39,42

A ce même genre de recherches anthropométriques appartiennent les études d'Oloriz et de Conwel. Le premier, en étudiant la taille de 1.798 ouvriers, conscrits, a trouvé que la stature des ouvriers travaillant dans les usines est plus petite que celle des ouvriers travaillant à l'air libre (1) :

Taille des ouvriers		travaillant à l'air libre	160,7
—	—	— dans les usines	159,8
—	—	chapeliers	159,0
—	—	cordonniers	158,9

(1) Oloriz. *La talla humana en Espana*. Madrid, 1896.

M. Conwel a étudié la taille des enfants et des jeunes gens qui travaillaient dans les fabriques et l'a comparée à celle des individus d'âge correspondant travaillant hors des fabriques. Il a obtenu les chiffres suivants :

	Taille des garçons		
	10 ans	16 ans	18 ans
Travaillant hors des fabriques....................	1.286	1.565	1.775
Travaillant dans les fabriques....................	1.270	1.512	1.608

C'est à ce désastreux effet de la fabrique qu'il faut imputer les causes d'un phénomène que les statistiques militaires ont plusieurs fois mis en relief, à savoir que la géographie des réformés pour défaut de stature, ou pour autre cause correspond exactement à la géographie de l'industrialisme.

Schuler et Burkhardt, en Suisse, ont trouvé que le nombre des réformés du service militaire pour *défauts de développement corporel* est de 14-18 p. 100 dans les cantons où les industries et les usines sont peu nombreuses, tandis qu'il monte à 20-23 dans les cantons industriels où les usines sont très nombreuses (1).

M. Donath, au Congrès d'hygiène de Budapest (1894), en notant qu'en Autriche-Hongrie, de 1867 à 1888, la proportion des réformés dans les conseils de révision,

(1) Untersuchungen über die Gesundheitsverhæltnisse der Fabrik etc., 1889.

a augmenté de 21 p. 100 à 75 p. 100 en Hongrie, et de 40 p. 100 à 76 p. 100 en Autriche, accuse l'industrialisme croissant de l'augmentation des petites tailles et du moindre développement organique.

Toutes ces recherches, qu'elles soient physiologiques, pathologiques, hygiéniques ou anthropométriques, montrent que l'usine contribue largement à déterminer dans l'organisme humain ces stigmates de misère physiogique indiqués dans la première partie de ce travail.

Il ne faudrait pas croire que les ouvriers qui travaillent dans ces usines minuscules qui sont les « ateliers à domicile » se trouvent dans des conditions meilleures que les ouvriers des grandes usines.

Le Conseil supérieur du travail à Vienne (Autriche) a provoqué, en 1900, une enquête sur les ateliers à domicile des ouvriers. Cette enquête a porté sur 409 logements occupés, au total, par 347 chefs de famille travaillant dans les confections et 62 dans la lingerie. La plupart se trouvent situés au rez-de-chaussée. Le nombre relevé de logements insalubres, sous le rapport de l'humidité, a été d'environ 17 p. 100, et, pour d'autres causes, on a trouvé 10 p. 100 de pièces malsaines.

26 p. 100 de pièces étaient utilisées à la fois comme ateliers, comme chambres à coucher et comme cuisines. A l'égard de la densité de la population pendant le jour et pendant la nuit, il a été établi que, respectivement, les trois quarts et les quatre cinquièmes des habitations examinées n'ont pas la surface requise par l'hygiène la moins exigeante. *Le volume d'air est insuffisant pour les cinq sixièmes et les six septièmes des logements.*

On a constaté que sur 742 chambres à coucher, 136 n'étaient occupées que par une seule personne, 157 par 2, 151 par 3, 99 par 4, 90 par 5, 61 par 6, 25

par 7, 13 par 8, 6 par 9, 1 par 10, 2 par 11 et enfin 1 par 13. *Ainsi 13 personnes couchant dans la même pièce !*

Quant à la population présente dans les ateliers pendant la journée, on a relevé *plus de 10 ouvriers et ouvrières par pièce dans 8 locaux*, la plupart d'une extrême exiguité. On a signalé, en particulier, un réduit mesurant en surface 26 mètres carrés et renfermant un cube d'air de 85 mètres cubes où se tenaient 35 lingères, dont 15 ayant chacune une machine à coudre, de sorte que la surface attribuée à chaque personne était d'un mètre carré et que chacune n'avait à sa disposition que 3 mètres cubes et demi d'air respirables.

La conclusion des enquêteurs est que la condition de l'ouvrier à domicile apparaît extrêmement modeste sous le rapport pécuniaire et laisse beaucoup à désirer au point de vue de l'hygiène.

Ceci est confirmé par une curieuse observation que l'on peut faire en étudiant les statistiques de la Ville de Paris. L'espace nous faisant défaut pour donner les tableaux statistiques et les cartogrammes qui se réfèrent à cette observation, nous nous bornerons à renvoyer le lecteur aux sources qu'il pourra consulter directement. En étudiant la géographie de la taille à Paris (1) l'on voit que le IIIe, le IVe et le Xe arrondissement, rentrent dans le cadre des arrondissements à *petite taille*. Cependant, si l'on examine la géographie de la misère à Paris, donnée par le nombre des indigents, par le nombre de fosses gratuites accordées aux familles, par les illettrés, et par les assistés de la bienfaisance privée (2), — l'on remarque que ces trois

(1) MANOUVRIER. La taille à Paris. *Bull. de la Société d'anthrop.*, 1888.

(2) Voir les statistiques officielles.

arrondissements (III, IV, X), ne se classent pas parmi les arrondissements les plus pauvres. Tous les autres, au contraire, où la taille est petite et au-dessous de la moyenne de Paris (XV, XIV, XIII, XII, XI, XX, XIX, XVIII), sont précisément les arrondissements où la misère est la plus grande — et cela parce que la taille est en rapport avec le bien-être (1). A quoi tient l'apparente contradiction que présentent les IIIe, IVe, et X^e^ arrondissements ? La géographie de la densité nous l'expliquera. Ces trois arrondissements en effet sont précisément ceux où la densité est la plus forte ; c'est dans leurs ruelles étroites que les *ouvriers en chambre* ont leurs ateliers minuscules, et si la condition économique de ces ouvriers n'est pas très mauvaise, cependant le genre de travail, qui les retient entassés dans les ateliers à domicile, constitue pour eux la cause de ce moindre développement organique qui s'accuse dans la petite taille.

Cette étude rapide sur les conditions matérielles de la vie chez les pauvres fournit en partie la réponse à la question posée plus haut. Les basses classes sociales se trouvent dans un état d'infériorité physique à cause des conditions matérielles de la vie à laquelle elles sont astreintes. Certainement on ne peut pas exclure qu'une remarquable quantité d'individus qui se trouvent cloués au plus bas de l'échelle sociale, est redevable de cette situation aux conditions physiques de l'organisme ; et les rapports qui existent entre la débilité, la neurasthénie, la pauvreté physiologique, d'une part et la mendicité, le vagabondage et la misère de l'autre, commencent à être aujourd'hui assez connus. Mais s'il existe, dans l'armée de la misère, une certaine quantité

(1) Voir le paragraphe 5.

de sujets chez lesquels l'état misérable est et sera toujours l'effet de leur infériorité physique (1) et mentale — il est incontestable que les nombreux stigmates de dégénérescence qui s'impriment sur l'organisme de la grande masse des hommes pauvres sont généralement l'effet et non la cause de la misère.

LI

Causes de la dégradation psychologique des classes pauvres

Les pages qui précèdent contribuent à expliquer les causes de la dégénérescence *physique* que les pauvres portent marquée dans leur organisme. Mais elles ne suffiraient pas à montrer pourquoi les basses

(1) Les aliénistes ont constaté que les dégénérés de toutes sortes sont très nombreux dans les asiles de mendicité. MENDEL a trouvé dans une « maison de travail » jusqu'à 23 p. 100 d'aliénés.

M. BONHOFFER a examiné 400 sujets — mendiants et vagabonds de la ville de Breslau : 70 p. 100 d'entre eux avaient été déclarés impropres au service militaire. Il releva, dans la moitié des cas, l'existence chez les ascendants, de tares héréditaires nerveuses : alcoolisme (29 p. 100), épilepsie, hystérie et psychoses. Dans un tiers des cas, on a noté des arrêts de développement congénitaux ou postérieurs à la naissance : imbécillité, épilepsie. Les maladies mentales acquises sont dans la proportion de 6 p. 100 ; il s'agit surtout de paralysie générale. La plupart des sujets examinés sont des buveurs d'habitude ; dans 60 p. 100 des cas on a constaté l'alcoolisme chronique ; le plus souvent l'alcoolisme s'est développé sur un terrain psychopathique préexistant. Certaines différences existent entre les sujets, suivant l'époque de leur existence à laquelle ils ont adopté leur genre de vie : les défectuosités psychiques congénitales sont plus fréquentes (45 p. 100) chez les vagabonds précoces que chez ceux qui le sont devenus tardivement (25 p. 100). Dans cette dernière catégorie prédominent les psychopathies acquises et l'alcoolisme. (*Allg. Zeits. f. Psych.*, 1900.)

classes sociales se trouvent ainsi dans un état d'infériorité psychologique et pourquoi les manifestations de leur vie collective (civilisation, usages, coutumes, croyances, préjugés, etc...) se trouvent dans un état d'évolution qui rappellent celles des enfants ou des sauvages.

Les causes de l'infériorité psychologique des hommes appartenant aux basses classes sociales, sont très complexes.

D'abord l'infériorité organique sur laquelle nous nous sommes longuement entretenus, est certainement une des causes — et non des moindres — de cette infériorité psychologique.

La dégénérescence de l'organisme humain tout entier, telle que nous l'avons constatée chez les pauvres, ne peut guère favoriser le développement complet et normal de la psychologie individuelle, tout arrêt de développement ou toute déchéance des tissus organiques portant irrémédiablement avec soi l'arrêt de développement ou la déchéance des fonctions psychologipues. Mais à cette cause il y a lieu d'en ajouter d'autres. En premier lieu, le manque d'une complète sensibilité physique, constaté chez les pauvres, entraîne certainement le manque d'une complète sensibilité morale.

La sensibilité morale n'est pas quelque chose d'abstrait et de métaphysique inné à l'homme, est le résultat direct, immédiat, matériel, de l'état de développement de notre organisme et de notre sensibilité physique. Les données de la psychiâtrie sont là pour nous montrer (folie paralytique, folie morale, tuberculose, et sens moral, etc.) la preuve quotidienne de ce fait. La sensibilité morale — comme du reste toute fonction sentimentale et intellectuelle de l'homme — est telle-

ment liée à l'état de l'organisme entier, que chez les hommes qui sont attaqués dans leur organisme et dans leur sensibilité physique, — et c'est le cas des pauvres — la sensibilité morale, n'ayant pas une base matérielle, une base anatomique normale et saine, ne peut pas s'organiser. La sensibilité morale est la perfection et l'évolution finale de la sensibilité physique ; c'est pourquoi les hommes qui n'ont pas une sensibilité physique bien développée, ne peuvent pas avoir non plus à l'état normal ce dérivé spirituel de la sensibilité physique qui est la sensibilité morale.

La misère ainsi ne se borne pas à transformer la nature physique du pauvre par une torture qui se poursuit de père en fils, et à créer des caractères physiologiques qui semblent être de race, mais qui ne sont en réalité que des caractères fonctionnels ; elle transforme aussi la psychologie des hommes pauvres. Et c'est justement à ce manque de sensibilité physique et morale dans les basses classes sociales, qu'il faut faire remonter la cause d'un phénomène caractéristique et que nous avons fait remarquer en parlant de la violence : l'absence de certaines manifestations les plus délicates du sens de la pitié. Le bas peuple, tout comme l'enfant, n'a pas encore parfaitement le sentiment de la pitié. Sa violence habituelle, ses prédilections pour la littérature et les spectacles à base de sang, ses brutalités célèbres lorsqu'il se trouve réuni en foule (Sighele) ; la façon brutale avec laquelle se manifestent ses sentiments familiaux (voir les tableaux de famille) le démontre assez clairement. La raison en est, entre autres, que l'homme dépourvu d'une complète sensibilité physique et morale est insensible à la douleur physique ainsi qu'à la douleur morale et ne possède pas com-

plètement le sentiment de la pitié. Quelle est en effet l'origine de la pitié ?

Celui que nous voyons souffrir nous inspire de la pitié parce que nous nous mettons, — d'une façon plus ou moins inconsciente — à sa place ; et nous nous imaginons souffrir de ses souffrances. Or, les hommes qui n'ont pas une complète sensibilité physique, qui ne sentent pas la douleur physique, et qui n'ont pas par conséquent leur sensibilité morale complètement développée, même s'ils se représentent les souffrances du prochain, ne souffrent pas, et la pitié, dans ses formes les plus délicates, leur est inconnue.

De plus, les conditions spéciales de la vie dans les maisons et dans les usines contribuent, d'une façon directe, à imprimer, dans la psychologie des basses classes sociales, quelques unes des notes d'infériorité psychologique qu'on a déjà constatées.

La dissolution des stratifications les plus délicates du sentiment de pudeur, notée chez les familles pauvres examinées, ne provient-elle pas, en grande partie, soit de l'état d'entassement où les pauvres sont forcés de vivre, dans leurs maisons, dans leurs chambres et dans leurs lits, soit de la promiscuité forcée dans laquelle ils se trouvent avec les basses prostituées et les criminels, soit enfin de l'agglomération des individus dans les ateliers et les usines ?

Ce sujet de l'agglomération des pauvres dans les maisons et les usines a été si abondamment traité par les économistes et les moralistes que nous nous bornerons à donner ici un exemple tiré d'une enquête parlementaire italienne faite sous la direction de M. Damiani : *Enquête agraire sur les conditions de la Sicile.*

On y trouve à plusieurs reprises la description de

l'état d'encombrement où vivent les paysans siciliens et des effets moraux, vraiment désastreux, qui résultent de ce fait ; à la page 62 on lit : « Ces familles vivent dans une seule pièce, d'une surface moyenne de 25 mètres carrés. Le carrelage n'existe pas. Dans un coin, la cheminée, dans l'autre le lit de la famille, fait de paille, et dont une partie est destinée à l'âne, au porc, aux poulets, qui dorment souvent avec les paysans. L'homme se couche ainsi dans l'humidité du sol, parmi les émanations des excréments. C'est dans cette espèce de caverne (*covo*) qu'on apprend aux enfants ce qu'il n'est pas nécessaire qu'ils apprennent. C'est là que les adultes accomplissent, près de leurs enfants, les fonctions de la génération. L'inceste et la pédérastie sont les conséquences fréquentes de cet état de choses. »

Le manque de sentiments affectifs de famille, constaté plus haut, n'est-il pas, en grande partie, une conséquence du travail industriel, tel qu'il est accompli aujourd'hui ? Le régime de la grande industrie détruit la famille ouvrière et empêche la naissance ou la formation des sentiments affectifs. Les sentiments affectifs de la famille ne naissent pas tout faits, avec l'individu. Ils se forment lentement sous la pression assidue, continue de l'existence en commun (voyez HOUZEAU : *Les Sociétés animales*, p. 95, vol. II). L'amour familial entre les membres d'une famille qui n'a pas vécu réunie pendant un bon laps de temps, n'a pas eu le temps et la possibilité de s'organiser ; et la famille ouvrière se trouve précisément dans ce cas. Tous ses membres étant obligés, pour une raison économique, de vivre séparés les uns des autres pendant toute la journée, les sentiments affectifs de famille qui naissent de la cohabitation continue et constante ne peuvent pas

se développer complètement. Le régime actuel de la grande industrie sequestre l'ouvrier dans les usines du matin au soir, force les femmes ouvrières à travailler loin de la famille et des enfants, et exploite le travail des enfants eux-mêmes, forcés de gagner leur vie dans des usines qui ne sont pas celles où travaillent leurs parents. La famille ouvrière est ainsi détruite par son instabilité et par l'absence des sentiments affectifs qui en sont le lien le plus fort. « La grande industrie, écrit Karl Marx dans le *Manifeste du Parti communiste*, a brisé tout lien de famille dans le prolétariat. »

Cette destruction de la famille ouvrière et de ses sentiments affectifs constitue un des sujets dont on a si longuement et si complètement parlé et écrit, qu'il ne nous reste ici qu'à indiquer le fait, et renvoyer le lecteur qui désirerait des notions plus larges aux principaux auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Voyez Fix : *Observation sur l'état des classes ouvrières*, où il est dit comment l'ouvrier forcé de vivre dans la grande usine est obligé de renoncer à ses habitudes domestiques (chapitre III) ; Molinari : *La morale économique*, où sont mis en évidence les effets moraux du travail des enfants éloignés de leur famille (page 61) ; Letourneau : *L'évolution de la morale*, qui développe le même sujet (page 394) ; Faucher : *Les salaires* (*Dict. d'Econ. Politique*), qui considère les effets domestiques du travail des femmes dans les usines, etc., etc...

Il est intéressant de remarquer que le même phénomène se produit aussi là où les usines n'existent pas, mais où le genre de travail oblige les membres des familles ouvrières à rester longtemps séparés les uns des autres.

L'Inchiesta, déjà citée, sur les conditions agricoles

en Sicile, après avoir dépeint les tristes conditions des paysans siciliens, qui se rendent au travail sur les terres de leur maître, à plusieurs kilomètres de leur propre famille (1), écrit, à la page 32 et suivantes, ces mots : « Le mari, éloigné (par la nécessité de se rendre au travail), perd de vue sa famille; la femme, soumise à de dures épreuves, abandonnée à ses propres forces, cède souvent au besoin, qui est un mauvais conseiller... Le manque et l'exiguité des habitations, le manque de maisons de campagne, la rareté des voies de communication ; voilà autant de causes qui relâchent les liens de famille, tuent le sens moral... Ici on vend les femmes, là les incestes sont fréquents, ailleurs on vend les filles, comme un objet quelconque, à qui les paye le plus cher... Les naissances illégitimes atteignent un chiffre effrayant ; les viols, au contraire, sont rares à cause de la facilité des femmes. Tout cela s'accomplit sans pudeur, comme des œuvres de déments... (2). »

(1) Les paysans siciliens n'habitent pas la campagne ; ils habitent de gros villages, et lorsqu'ils se rendent à leur travail — qui est souvent très éloigné — ils restent presque toujours plusieurs jours absents de leur maison.

(2) Un exemple typique du manque complet de sentiments affectifs parmi les basses classes sociales, est la vente que les familles des paysans du midi de l'Italie font de leurs enfants. Des entrepreneurs achètent à vil prix ces pauvres petits et les conduisent en France pour les exploiter en les soumettant aux travaux les plus pénibles. Voir, à ce propos, L. Ferriani, *Lettere di delinquenti* et les travaux de M. Paulucci de Calboli sur la traite des enfants italiens à Paris (*La Revue*).

M. Maxime du Camp a cru pouvoir démontrer le peu de sentiments affectifs maternels dans les basses classes sociales, par la distribution géographique des enfants abandonnés dans les différents arrondissements de Paris.

Le seizième arrondissement de Paris, qui comprend Passy et Auteuil, et qui est peuplé de paisibles bourgeois, n'a envoyé que 43 enfants à

Un dernier fait, des plus intéressants, propre à déterminer l'infériorité de la psychologie des hommes composant les classes pauvres, est constitué par ce qu'on pourrait appeler l'*arrêt de développement dans l'ontogénie phychologique de l'individu.*

On sait que l'évolution psychologique de l'individu (ontogénie psychologique), passe à travers une longue série de dégrés. L'évolution psychologique de l'individu peut être représentée, à ce point de vue, comme la superposition d'une série de stratifications psychologiques qui se succèdent. Lorsque l'enfant se fait homme, l'ontogénie psychique n'est pas arrivée à son terme : l'instruction, l'éducation, le milieu élevé et cultivé, sont les conditions pour que l'évolution psychique de l'individu s'accomplisse. Dépourvu des stratifications psychologiques supérieures, qui sont formées par les conditions de vie et de milieu psychique, l'homme moderne n'est pas un homme complet, il n'est pas une conscience moderne et son développement psychologique est arrêté.

l'hospice des abandonnés ; le septième, qui comprend les ministères, les Invalides et un grand nombre de couvents, en a envoyé 58 ; le second, 83 ; le quatrième, « où s'enchevêtre le réseau des rues mal famées », 390 ; le sixième, où vit la jeunesse des écoles, 442 ; le dixième, qui comprend Saint-Martin et le Temple, où vit un grand nombre d'ouvriers, 663 ; on arrive enfin au chiffre très élevé de 805 dans le quatorzième, qui s'étend entre la chaussée du Maine et le boulevard Denfert, et qui renferme une population composée d'ouvriers très misérables. Ce n'est pas — dit M. du Camp — les duchesses et les marquises qui abandonnent leurs enfants, et les femmes qui ont ce triste courage appartiennent presque toutes aux basses stratifications sociales. Les domestiques entrent dans la statistique générale pour 1398 ; viennent ensuite les couturières, avec 917 — et ensuite encore, les journalières, avec 418. (Du Camp. *Paris*, *ses organes*, *sa vie*, etc., IV, 273). Il n'est pas nécessaire d'insister pour faire remarquer que la quantité d'enfants abandonnés dans de telles conditions n'est pas un criterium exact pour établir le degré d'affectivité dans les différentes classes sociales.

Les conquêtes les plus récentes de l'évolution de la psychologie individuelle lui manquent.

L'homme du bas peuple se trouve précisément dans cet état. Jeté dans une usine dès que ses muscles lui permettent le travail, occupé toute la journée à une besogne manuelle, sans un intant de repos pour vivre d'une vie intellectuelle et libre, — l'homme du peuple est resté, en ce qui concerne l'évolution individuelle de sa psychologie, à l'état d'enfance. Entré encore enfant dans l'usine ou à la ferme, contraint à un travail qui absorbe toute sa vie, rivé à la machine ou à la terre, sans qu'il lui soit possible d'instruire et d'éduquer sa conscience, son ontogénie psychique s'arrête fatalement. Elle se cristallise dans les formes enfantines et primitives où elle se trouve au moment de son arrêt, sans espoir d'une évolution ultérieure. Voilà la raison pour laquelle les sentiments, la mentalité et les manifestations ethnographiques de l'homme du bas peuple se trouvent en retard dans leur développement. L'ontogénie de ces sentiments et de cette mentalité ne s'est pas achevée. Elle n'en a pas eu le temps, — ayant été glacée et solidifiée à mi-chemin par la perversité des conditions sociales qui ont distrait l'individu de toute culture morale et intellectuelle pour le livrer tout entier au travail physique.

Nous croyons pouvoir arriver aux conclusions de cette étude en constatant que si les basses classes sociales se trouvent aujourd'hui dans un état d'infériorité physique et psychologique, cet état n'est pas l'expression d'une fatalité inéluctable qui repose dans la structure physique et psychologique des individus qui les composent.

L'infériorité physique provient des conditions matérielles de la vie, et plus spécialement de l'état de

l'alimentation, des conditions du travail, du manque de repos, des condilions du logement et de la vie hygiénique.

L'infériorité psychique provient, d'abord de cette même infériorité physique produite par le milieu, et ensuite, de la dégénérescence dans la sensibilité, des conditions psychologiques de vie dans les usines et les logements, et de l'arrêt de développement dans l'ontogénie psychologique de l'individu. Tous ces facteurs — en dernière analyse — plongent leur racine bien plus dans le milieu économique de la société moderne, que dans la structure même de l'individu.

LII

APPENDICE

L'anthropologie des classes pauvres.

Arrivés à la fin de ce travail, nous regardons le chemin parcouru, et nous nous apercevons des graves lacunes qu'il contient. Des recherches anthropométriques plus larges, visant le développement entier des différentes parties de l'organisme chez l'homme aisé et chez l'homme pauvre, auraient du être ajoutées à celles qu'on a ici exposées ; des études crâniologiques nouvelles sur les éléments composant les différentes classes sociales auraient dû trouver dans ces pages leur plus ample développement ; il aurait fallu faire des recherches minutieuses de psychologie expérimentale à propos de l'intelligence, des sentiments et de toute la mentalité des hommes plus ou moins cultivés, plus ou moins aisés, etc. — et parmi les autres sujets qui ont

été laissés dans l'ombre — l'étude du milieu économique aurait dû être plus largement traitée.

Nous nous promettons, en continuant ces études, de revenir sur tous ces sujets, ainsi que sur tous les autres auxquels, dans ce travail, il n'a pas été fait la place qu'ils méritaient.

Nous espérons, cependant, que le lecteur se sera déjà aperçu de ce fait : que les nouveaux résultats des recherches scientifiques modernes permettent qu'on détache du grand arbre des sciences anthropologiques une nouvelle branche autonome consacrée à l'étude naturelle des hommes appartenant aux basses classes sociales, à ces classes qui vivent dans un état de misère chronique et qui forment la grande armée du paupérisme. Cette nouvelle branche constitue ainsi une partie de l'anthropologie des classes sociales, et plus précisément l'anthropologie des classes pauvres.

L'étude des classes sociales était nécessairement limitée, il y a peu de temps encore, à un champ d'investigation très restreint, formant simplement l'objet de quelques recherches de la science économique ou statistique. Mais aujourd'hui ce champ s'élargit. Le développement des sciences sociales de tout genre ; les recherches modernes de l'anthropométrie, les découvertes de l'anthropologie et de la psychologie sociale, les innombrables expériences de psychophysiologie, les études physiologiques faites dans les laboratoires de physiologie et d'hygiène, ont éclairé d'une lumière très vive les problèmes qui touchent l'étude scientifique des classes ouvrières. Et à toutes ces recherches viennent s'ajouter le développement toujours croissant des institutions relatives à la vie sociale du groupe ouvrier, comme, par exemple, les Offices et les Bourses du Travail, les enquêtes toujours plus nombreuses sur

les conditions des prolétaires les rapports parlementaires ou extra-parlementaires, toujours plus fréquents pour la formation et la création de cette législation sociale qui, dans tous les pays, est dans un état de formation continue. Aussi, les données sur la vie des classes pauvres deviennent-elles de jour en jour plus précises et plus abondantes, offrant des éléments importants à l'étude scientifique et naturelle du paupépérisme. Il ne s'agit pas d'une étude qu'alimentent des recherches vaines et métaphysiques, mais d'une science qui repose sur l'observation des faits réels et qui progresse sous la conduite de la méthode expérimentale. Si les études sur le paupérisme et sur les hommes des basses classes sociales pouvaient être faites autrefois, par les économistes ou les studieux — devant une table de travail ou dans le silence paisible d'une bibliothèque — il n'en est plus de même maintenant que la méthode expérimentale et d'observation a pénétré dans le champ fermé des sciences sociales. Cette étude n'est plus possible sans l'examen direct des faits sans le secours de toutes les données positives et sans les instruments de laboratoire qui permettent de saisir, de comprendre et d'interpréter le fait examiné. On étudiait le paupérisme et tous les différents aspects de ce qu'on a appelé le problème ouvrier, d'une manière abstraite, en laissant dans l'ombre l'homme de chair et d'os. Il faut, au contraire, faire passer ce personnage en première ligne, et en faire l'étude naturelle comme la zoologie fait l'étude de l'animal, ou la botanique celle de la plante.

Il en a été un peu pour ce genre d'études comme de la criminologie.

Pour les métaphysiciens et les juristes classiques, l'étude de la criminologie était essentiellement l'étude

du *crime*. L'*homme criminel* n'était qu'un personnage de second ordre, un mannequin incolore, un être sans personnalité propre, une catégorie métaphysique, sur lequel on collait l'article du Code pénal.

Mais ceux qui introduisirent la méthode expérimentale et d'observation dans la criminologie, s'aperçurent que ce mannequin, ce fantoche, était, au contraire, le premier sujet d'étude, et le plus important, — et l'homme criminel lui-même, avec son intelligence, sa volonté, ses passions, son organisme entier, son état de santé ou de maladie et finalement le milieu spécial dans lequel il a vécu, fut d'abord étudié avec tous les moyens de recherche que les sciences naturelles et sociales pouvaient offrir. Pour étudier les problèmes du paupérisme, les studieux s'arrêtaient de préférence sur le côté abstrait du problème, sans aller jusqu'à étudier l'organisme vivant de l'homme pauvre.

C'est ainsi que l'on a étudié le côté économique et le côté moral de la misère, oubliant l'étude humaine, c'est-à-dire l'étude naturelle du pauvre, — étude qui doit cependant former la base essentielle de toute recherche de ce genre.

L'étude naturelle des classes pauvres aboutit ainsi à une anthropologie des classes pauvres — science éminemment positive, dont l'étude et l'enseignement, comme toute étude et tout enseignement d'une science fondée sur l'observation et l'expérimentation, — ne pourraient pas se passer du laboratoire de travail et d'expériences.

La comparaison anthropologique entre hommes appartenant aux basses et aux hautes classes sociales, réclame l'usage des instruments nécessaires à ces recherches, ainsi que l'étude physio-psychologique de l'individu.

L'étude de leur natalité, de leur mortalité, de leurs conditions de vie, ne pourrait pas se faire sans consulter et interpréter les nombreux matériaux statistiques qui, disséminés aujourd'hui dans différentes bibliothèques, mais demain, groupés dans un laboratoire spécial, formeraient un arsenal d'instruments *sui generis* pour l'accomplissement de ces recherches,

Et puisque nous ne sommes que dans la champ des *desiderata*, qu'il nous soit permis de pousser encore plus loin nos rêves. Le laboratoire scientifique pour l'étude et l'enseignement de cette science autonome qui se propose l'étude naturelle du paupérisme, ne pourrait-il pas s'élargir jusqu'à devenir un véritable institut où chaque branche de la matière serait spécialement étudiée ? L'anthropométrie, la psychophysiologie, l'ethnographie, l'hygiène, la statistique, l'économie auraient chacune leurs studieux. Les excellents résultats que cette division du travail, dans le sein d'un institut spécial pour l'étude et l'enseignement de cette science, pourrait rendre, sont faciles à prévoir, surtout à l'époque présente où la question du mouvement des classes ouvrières est devenue une des questions les plus importantes parmi celles qui agitent la société.

Dans le tableau qui va suivre, nous exposons à grandes lignes les sujets que l'étude naturelle des classes pauvres, et du paupérisme devrait comprendre. Une grande partie de ces sujets a été traitée dans ce volume, plus ou moins largement. D'autres n'ont pas été touchés, et c'est sur eux que l'auteur se promet de porter son attention dans une série de recherches ultérieures.

Anthropologie des classes pauvres.

Caractères physiques. — Comparaison de l'organisme des hommes appartenant aux basses classes sociales, avec l'organisme des hommes appartenant aux classes sociales supérieures. Taille. Grande envergure. Thorax. Dessin périmétrique du thorax. Poids absolu. Poids relatif. Indice numérique (rapport entre la taille, le thorax et le poids). Indice somatique (rapport entre la taille et le diamètre biacromial). Indice céphalo-somatique (rapport entre le volume de la tête, la taille et le diamètre biacromiale). Circonférence de la tête. Front. Poids de l'encéphale. Capacité du crâne. Indice céphalique. Indice vertical. Indice frontal. Circonférence transversale. Nez. Mesures de la face. Triangle facial. Indice orbitaire. Intervalle orbitaire. Arcade alvéolaire. Indice palatin. Dents. Projection du crâne sec. Angles craniométriques. Formes du crâne. L'oreille. Diamètre biacromial. Couleur des yeux. Couleur des cheveux. Anomalies de la tête et de la face sur le vivant et sur le crâne sec. Type de la physionomie. Proportion entre la longueur des différentes parties du corps. Taille et grande envergure ; les deux demi-circonférences du crâne ; tronc et taille ; membres supérieurs et inférieurs ; radius et humerus ; tibia et fémur ; humérus et fémur ; pied et main. Etude de la main et du pied. Capacité pulmonaire. Force de respiration. Force musculaire. Résistance à la fatigue. Pouls. Respiration. Rides. Calvitie. Menstruation. Période de croissance. Résistance aux maladies et à la mort. Précédents héréditaires. Réformés. Natalité. Masculinité. Jumeaux. Mariages.

Caractères physio-psychologiques et psychologiques. — Sensibilité générale. Sensibilité tactile. Sensibilité à la douleur. Sensibilité du goût (amer, sucré et salé). Sensibilité de l'odorat. Sensibilité visuelle. Sensibilité rétinique. Sensibilité chromatique. Vision. Sens musculaire. Sensibilité à la pression. Projection à l'extérieur et localisation des sensations. Sensations d'espace. Vélocité des mouvements volontaires. Association des idées. Idées abstraites. Temps de réaction. Mémoire. Sentiments moraux. Impulsivité. Imprévoyance. Ontogénie psychique. Etude de toutes les formes de l'intelligeuce au moyen des *tests* mentaux. Etude des émotions au moyen des graphiques de la respiration et de la circulation. Les rêves. L'attention,

Caractères ethnographiques. — La civilisation. La culture intellectuelle. Le crime. Les usages. Les coutumes. Les croyances. Les préjugés. La littérature. Les légendes. La danse. La musique. Les ornements. Le tatouage. L'imagerie. L'iconographie. L'argot.

Causes des différences physiques, physiologiques ethnographiques entre les hommes des basses classes sociales et les hommes des hautes classes sociales.

Les races et les classes sociales. L'Anthroposociologie. Les conditions de la vie dans les basses classes sociales.

L'*alimentation*, étudiée par la méthode statistique et physiologique. Alimentation, assimilation et calories. Les budgets alimentaires des ouvriers. Recherches anthropologiques sur les rapports qui existent entre le développement physique et le degré d'alimentation. L'alimentation et la force de travail.

La *fatigue musculaire*, étudiée au moyen de la méthode expérimentale dans ses rapports avec le développement organique, la sensibilité et l'alimentation.

Les *habitations* des classes pauvres. Enquêtes. Hygiène physique et morale des habitations. Types d'habitation ouvrière. Espace. Encombrement. Promiscuité. Prix des loyers. Air respirable. La question des habitations à bon marché.

L'*usine*. Enquêtes sur le milieu de l'usine. Effets hygiéniques de l'usine. Les poisons industriels. Comparaisons anthropométriques entre les ouvriers travaillant à la fabrique et ceux qui travaillent dehors. Les ateliers à domicile. Enquêtes.

Le tableau que nous venons de tracer donne, à lui seul, les lignes générales d'une science autonome qui se détacherait de l'arbre des sciences naturelles, pour constituer l'étude naturelle des classes pauvres, et, par conséquent, l'étude scientifique du paupérisme.

Les recherches exposées dans ce volume ne constituent qu'une modeste tentative faite pour indiquer les lignes générales de cette science. C'est avec bonheur que nous verrions les studieux s'engager dans cette voie nouvelle et animer cette étude scientifique du paupérisme du souffle qui lui manque.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Les classes pauvres. — Caractères physiques.

DEUXIÈME PARTIE

Les classes pauvres. Caractères ethnographiques : civilisation, usages, coutumes, croyances, préjugés, littérature, art.

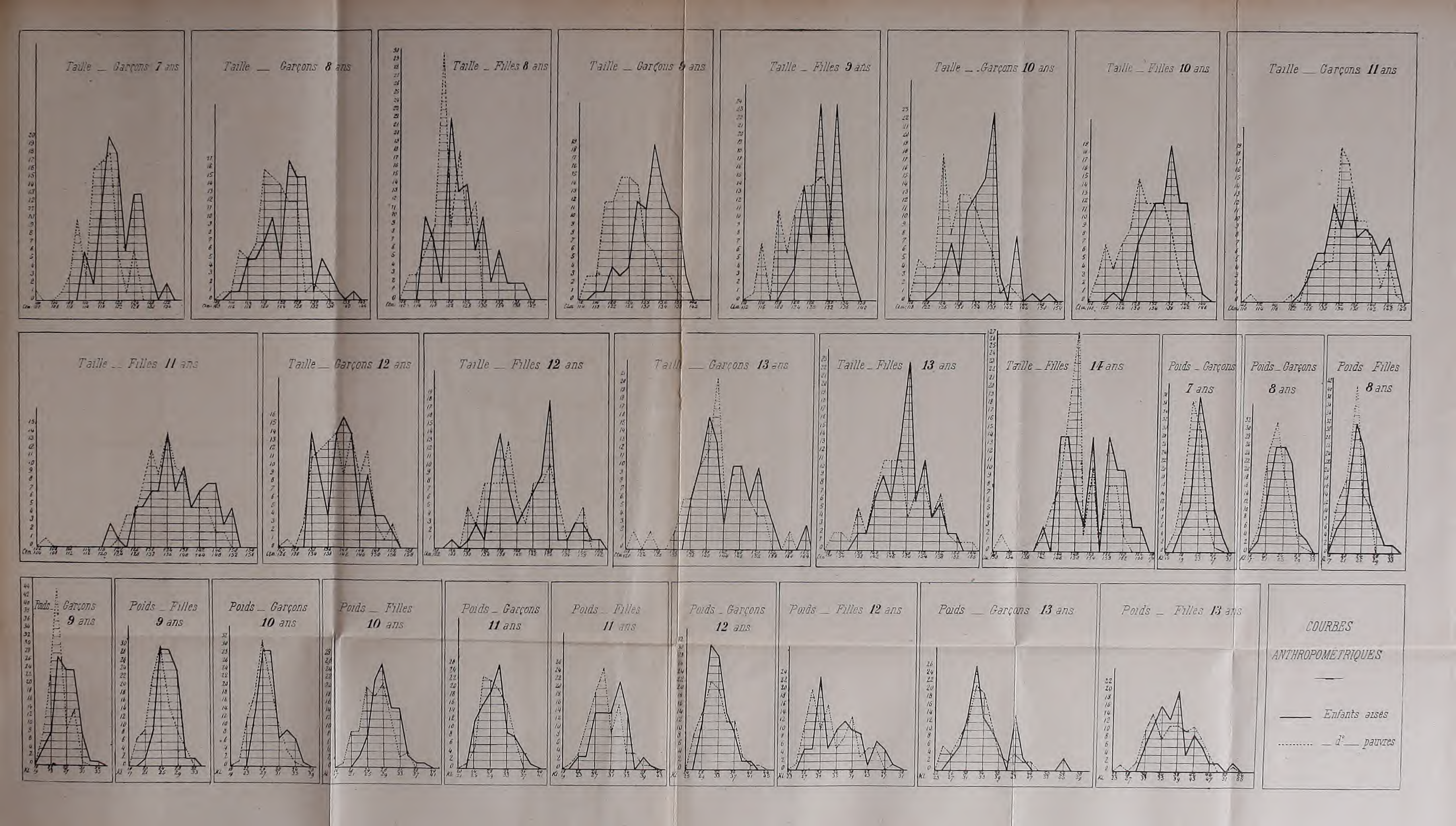
TROISIÈME PARTIE

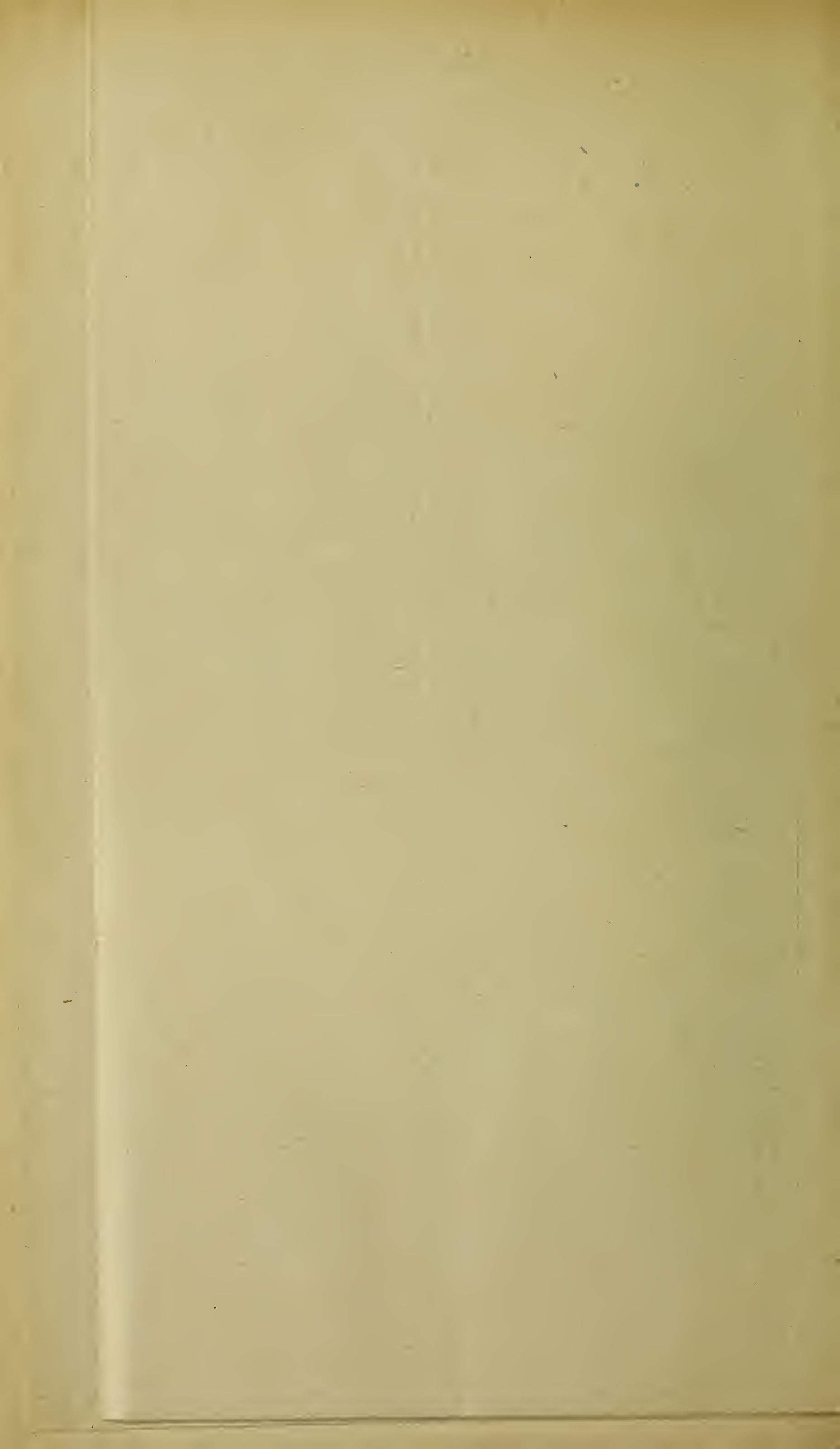
Les classes pauvres. Caractères psychologiques.

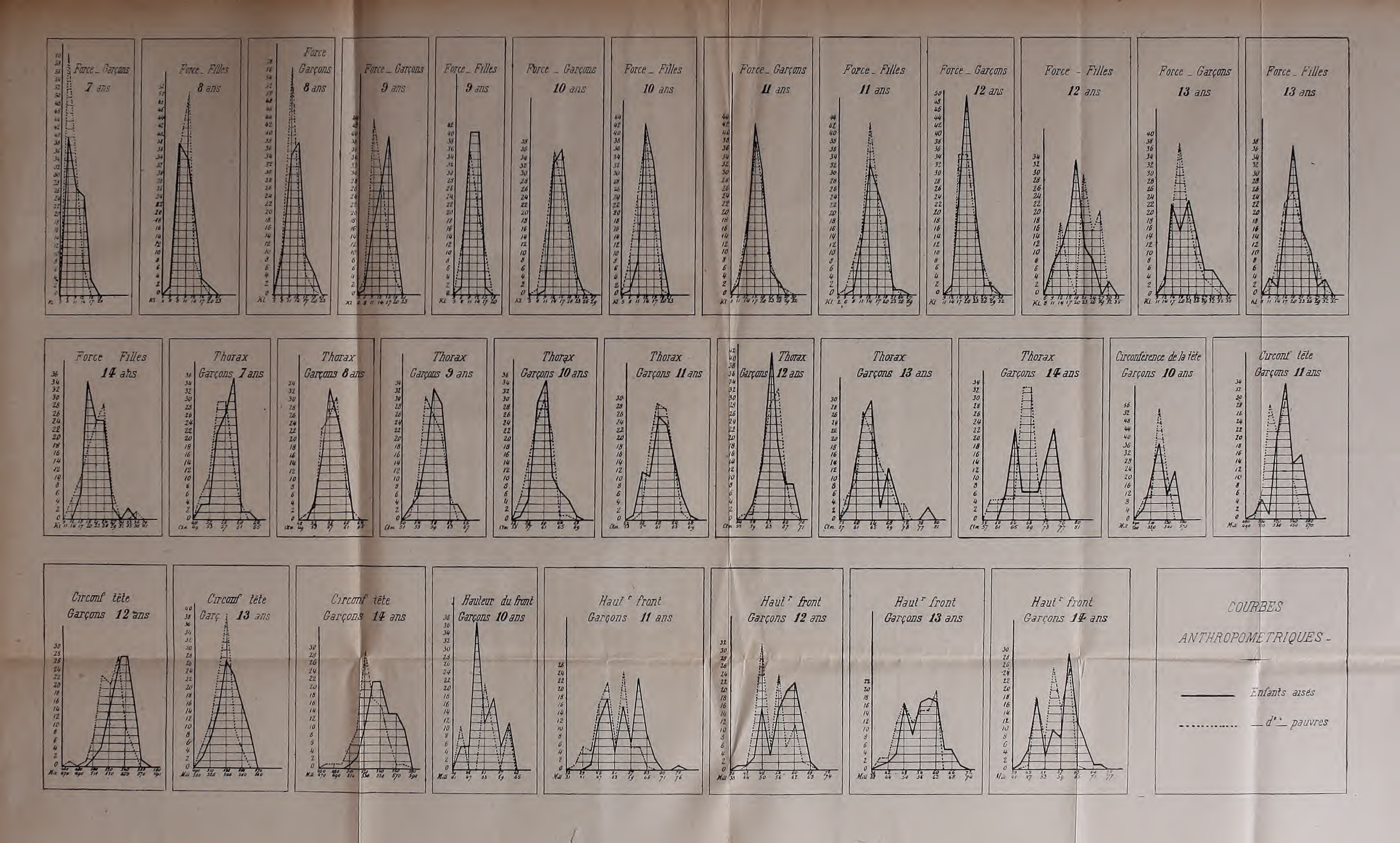
QUATRIÈME PARTIE

Les classes pauvres. Causes de leur infériorité physique, ethnographique et psychologique.

IMPRIMERIE F. DEVERDUN, BUZANÇAIS (INDRE).


Taille _ Garçons 7 ans
Taille _ Garçons 8 ans
Taille _ Filles 8 ans
Taille _ Garçons 9 ans
Taille _ Filles 9 ans
Taille _ Garçons 10 ans
Taille _ Filles 10 ans
Taille _ Garçons 11 ans
Taille _ Filles 11 ans
Taille _ Garçons 12 ans
Taille _ Filles 12 ans
Taille _ Garçons 13 ans
Taille _ Filles 13 ans
Taille _ Filles 14 ans
Poids _ Garçons 7 ans
Poids _ Garçons 8 ans
Poids _ Filles 8 ans
Poids _ Garçons 9 ans
Poids _ Filles 9 ans
Poids _ Garçons 10 ans
Poids _ Filles 10 ans
Poids _ Garçons 11 ans
Poids _ Filles 11 ans
Poids _ Garçons 12 ans
Poids _ Filles 12 ans
Poids _ Garçons 13 ans
Poids _ Filles 13 ans
COURBES
ANTHROPOMÉTRIQUES
Enfants aisés
d° pauvres





Force _ Garçons 7 ans
Force _ Filles 8 ans
Force Garçons 8 ans
Force _ Garçons 9 ans
Force _ Filles 9 ans
Force _ Garçons 10 ans
Force _ Filles 10 ans
Force _ Garçons 11 ans
Force _ Filles 11 ans
Force _ Garçons 12 ans
Force - Filles 12 ans
Force _ Garçons 13 ans
Force _ Filles 13 ans
Force Filles 14 ans
Thorax Garçons 7 ans
Thorax Garçons 8 ans
Thorax Garçons 9 ans
Thorax Garçons 10 ans
Thorax Garçons 11 ans
Thorax Garçons 12 ans
Thorax Garçons 13 ans
Thorax Garçons 14 ans
Circonférence de la tête Garçons 10 ans
Circonf tête Garçons 11 ans
Circonf tête Garçons 12 ans
Circonf tête Garç. 13 ans
Circonf tête Garçons 14 ans
Hauteur du front Garçons 10 ans
Haut r front Garçons 11 ans
Haut r front Garçons 12 ans
Haut r front Garçons 13 ans
Haut r front Garçons 14 ans
COURBES ANTHROPOMETRIQUES -
Enfants aisés
d° pauvres

